

Docteur PHILIPPE MARÉCHAL
MAIRE DU VIII^e ARRONDISSEMENT
PRÉSIDENT DE L'UNION AMICALE DES MAIRES ET MAIRES-ADJOINTS
DE PARIS

Un Arrondissement de Paris pendant la Guerre

livres de voyage

AVANT-PROPOS DE M. RAYMOND POINCARÉ



PARIS
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENNELLE, 11

1921

82-Z le Senne 12.827

Docteur PHILIPPE MARÉCHAL
MAIRE DU VIII^e ARRONDISSEMENT
PRÉSIDENT DE L'UNION AMICALE DES MAIRES ET MAIRES-ADJOINTS
DE PARIS

Un Arrondissement de Paris pendant la Guerre

AVANT-PROPOS DE M. RAYMOND POINCARÉ



PARIS
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENNELLE, 11

1921

A MES COLLÈGUES
LES MAIRES ET MAIRES-ADJOINTS
DES MUNICIPALITÉS DE PARIS

Je dédie amicalement ce livre.

« ... Dans cet appel qu'elle a dû faire à l'abnégation splendide des maires et des adjoints de Paris, l'Administration n'a rencontré que des hommes prêts à se consacrer, corps et âme, à la plus pénible, à la plus exigeante des fonctions, Et on ne témoignera jamais assez de reconnaissance à ceux qui, dans nos vingt arrondissements, ont accepté, pendant la guerre, par amour du bien public, de remplir une tâche démesurément importante. Ils ont été les dignes successeurs de ces maires parisiens de 1870-1871, modèles de courage et de vertus civiques, qui ont écrit dans l'histoire de l'autre guerre une page inoubliable »

(Discours prononcé aux obsèques de M. Jules COSNARD, Maire du XVII^e arrondissement, le 19 février 1919, par M. AUTRAND, Préfet de la Seine).

« ... Il est mort, ou peut le dire, à la tâche, succombant sous un fardeau écrasant que nos magistrats municipaux ont assumé depuis quatre ans avec une abnégation qui a reculé les limites de l'esprit de sacrifice. La façon si élevée et si noble dont ils auront compris leur mission en des temps parfois si tragiques provoque en nous, à leur égard, un sentiment mêlé de reconnaissance et de respect... ».

(Discours prononcé aux obsèques de M. Mathieu PRÉTOT, Maire du IX^e arrondissement, le 24 février 1919, par M. AUTRAND, Préfet de la Seine).

MUNICIPALITÉ DU VIII^e ARRONDISSEMENT PENDANT LA GUERRE

Maire :

M. le docteur Philippe MARÉCHAL.

Maires-Adjoints :

MM. J. SANSEBŒUF.

Le docteur Charles GODON.

J. DEROSTE, démissionnaire et remplacé le 7 avril 1915 par M.
Gaston DRUCKER.

REPRÉSENTANTS ÉLUS DU VIII^e ARRONDISSEMENT PENDANT LA GUERRE

DÉPUTÉS

MM.

Denys COCHIN, sous-secrétaire d'État au Blocus, puis ministre d'État.

MAURICE-BINDER, mobilisé capitaine d'artillerie, promu chef d'escadron, puis lieutenant-colonel.

CONSEILLERS MUNICIPAUX

MM.

César CAIRE, mobilisé capitaine d'artillerie ;

CHASSAIGNE-GOYON, ancien président du Conseil municipal.

FROMENT-MEURICE, vice-président du Conseil municipal, vice-président du Conseil Général.

QUENTIN-BAUCHART, mobilisé lieutenant d'infanterie, promu capitaine.

Mort pour la France le 8 octobre 1916.

AVANT-PROPOS

J'ai été, durant sept années consécutives, un des administrés de Monsieur le docteur Maréchal. C'est dans l'arrondissement dont il est Maire, et à quelques pas de son cabinet, que j'ai passé la plus grande partie de la guerre. Je l'ai vu à l'œuvre ; j'ai été témoin du dévouement et du zèle dont il n'a cessé de faire preuve dans l'exercice de ses délicates fonctions ; j'ai retrouvé, dans les pages qui suivent, quelques-unes des émotions que nous avons, lui et moi, éprouvées ensemble au cours des hostilités.

Ce n'était pas seulement, comme l'a écrit Monsieur le docteur Maréchal, la Mairie qui était devenue le centre de la vie patriotique ; c'était le Maire, personnellement, qui se faisait dans le quartier l'inspireur et le principal collaborateur de toutes les œuvres ; c'était lui qui cherchait les misères à soulager et les tristesses à consoler, qui veillait sur le moral de la population, recommandait le calme, le sang-froid et la confiance, dissipait les faux bruits et maintenait dans les esprits la certitude de la victoire.

C'était lui qui, se prodiguant dans les ouvriers, dans les écoles, dans les hôpitaux, prononçait partout des paroles d'espérance et de réconfort.

C'était lui qui, dans les nuits tragiques où les avions survolaient Paris, comme dans les heures sinistres où vomissait la Bertha, restait en permanence à la Mairie pour être immédiatement renseigné sur les points de chute, visiter les blessés et secourir leurs familles.

Pendant quatre ans, le docteur Maréchal a monté, sans une minute de relâche, cette garde vigilante, et il a eu la joie de constater que les habitants de son quartier étaient, comme tous ceux de la ville, dignes de l'exemple de patience et d'énergie qu'il avait tenu à leur donner.

Le Maire du VIII^e Arrondissement a pensé avec raison que, de ces années où Paris fut si grand et où l'esprit de sacrifice réalisa tant de prodiges, il était juste de garder fidèlement le souvenir. On ne saurait trop le féliciter de son initiative.

Les documents qu'il a réunis dans ce livre nous retracent avec exactitude l'histoire d'une circonscription de Paris pendant toute la durée de la guerre ; ils formeront dans l'avenir un élément indispensable de l'histoire générale de ces dernières années.

Tous ceux qui voudront se rappeler comment la France s'est conduite dans cette crise effroyable n'auront qu'à se reporter aux annales de Paris, et tous ceux qui voudront se représenter la vie de Paris n'auront qu'à reprendre le récit du docteur Maréchal. Tel a été le VIII^e arrondissement, tel a été le pays entier.

J'applaudis donc de grand cœur à cette heureuse publication. Elle me fournit l'occasion de rendre aujourd'hui à « mon ancien maire », l'hommage d'admiration qui lui est dû et de le remercier, une fois de plus, de tout le bien qu'il a fait autour de lui.

PARIS, mai 1921

Raymond POINCARÉ

RAISON D'ÊTRE DE CE LIVRE

La guerre a suscité les créations les plus variées dans toutes les manifestations de l'activité humaine, tant les nécessités du moment étaient impérieuses.

La tâche qui fut dévolue aux Municipalités devint considérable.

Le Maire du VIII^e arrondissement pense qu'il n'est pas sans intérêt que soit conservé le souvenir de tant d'efforts généreux, nés d'une lies périodes les plus tragiques de l'histoire du monde. Il donne l'exemple qui sera, il l'espère, suivi par beaucoup de ses collègues.

Chaque mairie, autrefois centre de la vie municipale seulement, devint le centre de la vie patriotique où venait battre le cœur d'une grande ville qu'est un arrondissement de Paris. Le maire était le président naturel de toutes les œuvres. Pour être vraiment efficace, son action devait s'exercer personnellement sur tous les domaines de l'intérêt public. Que de misères à soulager ! Que d'inquiétudes à calmer ! Que de pleurs à sécher, de deuils à consoler ! Que de renseignements à donner avec courtoisie, avec sympathie pour tant de cœurs brisés !

Et aussi combien d'œuvres à organiser, à soutenir !

Nous, nous étions l'arrière. Pendant que l'avant combattait avec un courage héroïque, l'arrière formait la réserve nécessaire, indispensable, sans laquelle l'avant eût succombé. La vie nationale devait continuer à se développer sous toutes ses formes.

Des ouvriers furent créés en grand nombre pour procurer du travail et assurer un refuge aux femmes sans ressources, aux chômeuses, aux exilées de leurs foyers, qui y travaillèrent avec une ardeur infatigable en faveur de nos combattants.

La Caisse des Ecoles continua comme par le passé à s'occuper du bien-être de nos enfants, à les vêtir, à les nourrir, à leur procurer la joie des vacances scolaires, loin des tourments de la ville et du danger qu'on y courait.

Les distributions de prix aux élèves des écoles communales eurent lieu avec la même solennité.

Ne devait-on pas, plus que jamais, récompenser le travail des enfants, encourager leurs efforts, soutenir leur moral et celui de leurs familles, leur parler des devoirs de l'heure présente et du temps à venir, glorifier devant eux l'héroïsme des leurs ?

La lutte contre la mortalité infantile redoubla d'efforts pour réparer dans la plus grande mesure les pertes irréparables des champs de bataille.

La crise de l'apprentissage fut étudiée avec une sorte d'angoisse en prévision des lendemains de la guerre, car la puissance industrielle de notre pays dépend en grande partie de sa solution.

L'« Aide morale » apporta un précieux réconfort à bien des âmes abattues.

Les diplômes d'honneur furent remis dans des assemblées émouvantes aux familles des soldats morts pour la France.

Bien plus, pour montrer que la vie devait continuer son cours normal, la Société Historique convoqua ses adhérents.

Mais naturellement ce fut surtout les œuvres de guerre auxquelles vous nous consacraîtes cœur, corps et âme. On en trouvera les détails dans les allocutions que nous avons prononcées et dans les Ouvroirs et au Cercle et au Foyer du soldat, et à l'œuvre de l'Assistance par le travail à domicile, et à l'Aide morale et au Comité des Pupilles de la Nation et dans diverses autres réunions.

A ces allocutions nous avons ajouté celles que nous avons prononcées, en qualité de Président de l'Union Amicale des Maires et Maires-Adjoints de Paris, sur la tombe de nos collègues municipaux morts sur la brèche pendant la guerre.

Nous avons même pensé qu'il y attirait un heureux contraste à établir, grâce à la relation de notre voyage à Furnes en pleine guerre, et de notre voyage à Strasbourg le jour où le Président Poincaré, en un inoubliable discours, proclama au nom de la France le retour de l'Alsace et de la Lorraine, après cinquante ans d'absence, dans le sein de la Patrie.

D'un côté, le vent, le froid, la boue, la neige, le bombardement, le sang, la mort partout, dans les tristes plaines de l'Yser, et pourtant le courage extraordinaire et surhumain d'hommes vivant au milieu d'horreurs indescriptibles.

De l'autre côté, toute une population ivre du bonheur de se jeter dans les bras de la France, un délire, une folie de la joie, quelque chose d'inimaginable qu'on n'a vu qu'une fois et qu'on ne verra plus.

C'est tout cela que nous avons voulu faire revivre par la publication de ce recueil.

On s'étonnera peut-être de voir en tête de l'ouvrage deux discours de distribution de prix prononcés l'un au VIII^e arrondissement, le 31 juillet 1914, l'autre au VI^e, le 1^{er} août, le jour même où fut lancé l'ordre de mobilisation générale.

Ils indiquent l'état d'esprit où nous nous trouvions à la veille de ces grands événements ; malgré l'imminence d'une catastrophe à laquelle nous nous refusâmes à croire jusqu'à la dernière heure, nous n'adressions aux élèves que des paroles de paix : nous les exhortions à s'imposer une rigoureuse discipline morale et à devenir et à rester de bons citoyens. Pas un mot de haine ou d'agression ne sortit de nos lèvres, tant étaient loin de nous les idées belliqueuses.

Il ne serait pas sans intérêt de rechercher et de comparer les discours qui, au même moment et en de semblables circonstances, étaient prononcés devant les jeunes Allemands.

L'histoire de la guerre ne se composera pas seulement du récit des conceptions de la stratégie et de l'acharnement des batailles. Elle se composera aussi, et non moins essentiellement, de notre vie intérieure. Elle ne fera pas appel seulement aux souvenirs particuliers des écrivains de l'avant, source inépuisable de la petite Histoire militaire ; elle fera aussi appel aux souvenirs des écrivains de l'arrière, qui seront également une source inépuisable pour la grande comme pour la petite Histoire.

En réunissant dans ce recueil ces quelques pensées inspirées par la noblesse d'attitude, par l'enthousiasme de toute une population, par son invariable confiance en la victoire, par son inébranlable foi en la Patrie, en exposant aussi les sacrifices inoubliables qu'elle a vaillamment consentis, les douleurs et les deuils qu'elle a supportés avec une admirable sérénité, nous pensons avoir mis en pleine lumière toute la force d'âme du peuple de Paris.

D^r Ph. M.

Nous avons regardé comme un devoir de donner dans un Appendice un certain nombre de documents où l'on jugera par les faits et par les chiffres du magnifique effort de nos administrés.

31 Juillet 1914

**DISTRIBUTION DES PRIX AUX ÉLÈVES DES ÉCOLES
PRIMAIRES DU VIII^e ARRONDISSEMENT**

La distribution des prix aux élèves des Écoles primaires du VIII^e arrondissement eut lieu le jeudi 31 juillet 1914 avec la plus grande solennité et en présence d'une assistance considérable, dans la Rotonde du Grand Palais des Champs-Élysées, sous la présidence de M. le docteur Maréchal, maire, assisté de M. Sansbœuf, de M. le docteur Godon et de M. Deroste, maires-adjoints.

La musique du 5^e régiment d'infanterie donnait son gracieux concours à cette cérémonie.

La Marseillaise, chantée par tous les élèves, garçons et filles, au nombre de près d'un millier, avec accompagnement de la musique militaire, provoqua, en raison des préoccupations patriotiques du moment, une émouvante acclamation dans l'assistance. Tous en conserveront longtemps le souvenir...

LE BON CITOYEN

**MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS ENFANTS,**

Nous avons voulu, comme les années précédentes, célébrer avec une grande solennité la distribution des prix aux écoles de notre arrondissement.

Je place l'enseignement primaire, comme je l'ai dit souvent, sur le même piédestal que l'enseignement des collèges, car je n'ai jamais compris pourquoi tant d'indifférence, j'allais dire tant de dédain, est réservé au premier, quand tant d'éclat est jeté sur le second.

Ils éprouvent le même sentiment, ces personnages, considérables par leur situation sociale, qui sont venus assister à notre fête, à la fête de l'enseignement populaire, de cet enseignement qui a déjà, qui chaque jour aura davantage encore, sur les destinées de notre pays, une influence maîtresse.

J'en exprime toute ma reconnaissance à M. le général Bloch, commandant la 6^e division d'infanterie, qui continue ici la tradition de son très regretté prédécesseur, M. le général Desoille ; à M. Léon Bruman, conseiller d'État ; à M. le professeur Pinard et à M. le professeur Gilbert, membres de l'Académie de médecine ; à M. Jobit, Directeur des domaines de la Seine.

J'en remercie également MM. les Délégués cantonaux, MM. les Administrateurs et Commissaires du Bureau de bienfaisance, MM. les Membres de la Commission d'hygiène, MM. les Membres de la Caisse des Écoles, les grands commerçants et les grands industriels de notre arrondissement, membres du Comité de patronage des apprentis, dont la présence nous est particulièrement précieuse ; MM. les docteurs Stackler, Billon et Bezançon, médecins-inspecteurs des écoles, enfin tous nos excellents collaborateurs dont le dévouement infatigable ne nous a jamais fait défaut.

J'adresse aussi tous mes remerciements à ceux auxquels les circonstances n'ont pas permis de se rendre au milieu de nous et qui m'ont fait parvenir très aimablement toutes leurs excuses.

M. Lacabe, notre cher inspecteur, me dit, dans une lettre très cordiale, le profond regret qu'il éprouve de ne pouvoir, pour la première fois, assister à notre fête scolaire.

M. le commandant Nogué, de la caserne de la Pépinière, m'a écrit une lettre dont j'extraits le passage suivant :

« Je n'oublie pas que, formé à l'école primaire, je dois le meilleur de mon éducation à ses maîtres et à leur dévouement, qui fut aussi affectueux que modeste et éclairé.

« Je regrette profondément de ne pas pouvoir venir donner la preuve de ma vive sympathie et de ma reconnaissance à notre enseignement primaire,

à ses maîtres, à ses élèves, à ses amis. »

M. Versini, Inspecteur d'Académie, Directeur du Petit Lycée Condorcet, s'excuse et m'écrit : « Vous ne doutez pas que si, comme l'année dernière, je m'étais trouvé à Paris, je me serais fait un grand plaisir d'assister à la cérémonie, toujours heureux de me mêler au milieu primaire où j'ai fait quinze ans de ma carrière universitaire. »

D'une lettre de M. Rambaud, avocat général près la Cour de Cassation, j'extrais les lignes suivantes :

« Ancien élève d'une modeste école de campagne, je suis toujours resté attaché par les liens d'une vive affection et d'une vive reconnaissance aux écoles communales. Vous le savez, et je n'ai pas besoin de vous dire tout mon regret. »

J'ai tenu à vous lire ces belles lettres où le souvenir de l'école est rappelé d'une façon si touchante.

Dussé-je me répéter cent fois, je ne cesserai de couvrir de mes éloges l'œuvre civilisatrice, à laquelle nos maîtres et nos maîtresses consacrent leur vie, car il m'est donné de voir de mes yeux ce qu'il y a d'importance dans cette question vitale de l'éducation publique. Ils sont de bons citoyens, des bons citoyens par excellence, parce que l'avenir de la France et de la République dépend d'eux pour la plus large part.

Mes chers enfants,

J'ai été heureux d'adresser mes remerciements les plus chaleureux aux personnages qui ont bien voulu assister à la fête annuelle de nos écoles, non seulement parce que j'ai voulu montrer en quel état je tiens leurs qualités et leurs mérites, mais peut-être plus encore pour rendre hommage au bienfait de leur présence.

Ils témoignent par là de l'affection qu'ils éprouvent pour les enfants du peuple, de la sympathie qu'ils ont pour leurs familles et de la considération qu'ils portent aux maîtres et aux maîtresses de l'enseignement primaire.

Ainsi se crée le lien entre toutes les classes de la société, ainsi se fond, dans une parfaite harmonie, l'union des fils d'une même patrie, comme elle se fondrait, au jour du danger, sur le même champ de bataille.

Ceux qui se penchent avec bienveillance et avec bonté vers vous, mes chers amis, font acte, eux aussi, de bons citoyens.

Vous qui êtes assis sur ces bancs d'élèves, tout frémissants d'impatience et de joie, à la pensée de recevoir tout à l'heure la récompense de vos efforts, un jour peut-être, plus tard, vous serez invités à votre tour à vous asseoir sur cette estrade. Si belle que soit la situation sociale que vous arriverez à conquérir, vous n'hésitez pas à consacrer quelques heures de votre temps à ce que je suis presque tenté d'appeler une fonction civique.

L'enseignement est, en effet, chose de si haute importance pour l'avenir de l'humanité, que nul de nous n'a le droit de traiter avec indifférence ou avec ennui tout ce qui est de nature à y apporter un progrès ou un encouragement.

Il est d'un bon citoyen de donner, je ne dis pas seulement une marque de sympathie, mais de donner une marque de respect à tant de nobles et magnifiques efforts de tout un pays dans sa marche vers un état meilleur.

Les devoirs d'un bon citoyen, vous le voyez, mes enfants, ne se bornent pas à accomplir le service militaire, à payer les impôts, à voter de temps en temps pour un représentant du peuple, ils sont, au contraire, de tous les jours, de tous les instants ; ils nous pressent, ils nous assiègent ; j'irai plus loin, il faut qu'ils soient notre principal souci, car être un bon citoyen, c'est être un homme utile à son pays.

L'erreur est considérable et trop généralement répandue de croire que, pour être un bon citoyen, il est nécessaire d'être un homme supérieur par les qualités morales ou intellectuelles. A ce compte, les plus grands États seraient bien pauvres et bien à plaindre, car leur prospérité est attachée à une infinité de menus détails, et non à l'éclat que jettent quelques intelligences géniales, toujours très rares.

Tous ceux, et je parle des plus petits, des plus humbles, qui exercent consciencieusement les plus modestes des métiers ou des fonctions, servent utilement leur pays.

C'est d'ailleurs là une tradition bien française. Si nous en exceptons quelques égarés, la plupart de nos ouvriers respectent leur travail, ils soignent amoureuxment le moindre objet, ils le fignolent, comme ils disent, ils y mettent leur goût, leur esprit, leur cœur même. Et tout cela va

jusqu'au bout du monde, et tout cela, de tous les bouts du monde, on vient le chercher ici : car, ailleurs, on n'en trouverait pas l'équivalent.

N'est-ce pas faire acte de bons, de très bons, d'excellents citoyens, que de répandre ainsi sur tous les chemins de la terre, sur toutes les routes de l'Océan cette gloire universelle du génie français ? Les toilettes et toutes nos modes en général, ne vient-on pas au commencement de chaque saison se ruer de partout à Paris pour se les procurer à prix d'or ?

Et qui donc fait tout cela avec un goût si parfait, avec un coup d'œil infailible ?

Qui ? ce sont des fillettes, des jeunes filles comme vous, mesdemoiselles, ce sont vos amies et vos sœurs, celles qu'on appelle si gentiment les midinettes ; elles vous plantent une fleur, un ruban ou une plume sur un chapeau qui, sous leurs doigts fins et légers, se transforme en une merveille de grâce.

Vous voyez bien que des petites ouvrières peuvent contribuer au renom et à la richesse de la France par le goût et par la conscience qu'elles apportent à leur travail. Elles sont ainsi de bonnes citoyennes, j'irai jusqu'à dire qu'elles sont les bienfaitrices de leur pays, au même titre que nos bons ouvriers.

Ils n'en ont pas en Angleterre, chantait-on autrefois en parlant de nos vins. Ils n'en ont pas non plus autre part, de ces gentilles et gracieuses et laborieuses abeilles, ni en Europe, ni en Afrique, ni en Asie, ni en Amérique, ni en Australie. Cette fleur-là ne pousse que sous le ciel de Paris.

Point n'est besoin, vous le voyez, d'être un génie pour être une personne utile.

Je sais bien que vous ne jouissez pas encore des droits de la cité, mais vous en jouirez bientôt. Du reste l'éducation que vous recevez dans vos familles et l'instruction que vous recevez dans nos écoles n'y sont qu'une lente et longue préparation. Vous n'êtes encore que des apprentis citoyens, vous ne serez titularisés qu'à l'âge de 21 ans. Jusque-là vous devez apprendre pleinement votre futur métier de bon citoyen.

Plus d'une fois, sans doute, mes chers enfants, j'ai appelé votre attention sur les devoirs qui nous incombent à tous, mais le sujet est si vaste qu'il remplit notre vie tout entière, depuis la naissance jusqu'à la mort. Sous une forme ou sous une autre, tout enseignement moral tend vers ce but.

Mais ce qui est particulier dans votre cas, c'est que tous vos devoirs sont agréables à accomplir. Je ne vois pas en effet ce qu'il peut y avoir de pénible à entourer d'amour et de respect votre père et votre mère. Or, un bon fils est un bon apprenti-citoyen, une fille aussi naturellement ; ils seront plus tard l'un un bon époux, l'autre une bonne mère. Ils sont bons citoyens par cela même.

L'union des familles en dépend, et quel beau, quel charmant spectacle qu'un mutuel dévouement au foyer paternel !

Une mère avait donné à sa fille une grappe de raisin. La jeune fille s'empressa d'aller la porter à son frère, qui, l'ayant reçue, se dit :

« Mon père est bien fatigué de son travail ; je vais lui offrir cette grappe qui le rafraîchira. »

Le père, à son tour, pensa : « Je ferai plaisir à ma femme en lui apportant ce beau fruit ; elle sera aussi heureuse de mon geste que je l'ai été de celui de mon fils ». Il advint donc, grâce à la touchante affection de tous les membres de cette famille, que la grappe revint entre les mains de celle qui l'avait tout d'abord donnée.

Savez-vous ce qu'ils firent, mes enfants ? Eh bien ! ils la mangèrent tous ensemble, en riant de bon cœur et en se réjouissant de se tant aimer entre eux ; je crois même qu'ils avaient quelques larmes aux yeux. Quoi qu'il en soit, la grappe leur parut délicieuse.

De tels sentiments de tendresse pour un si mince objet révèlent des âmes délicates, des cœurs généreux, et l'on peut affirmer, sans crainte de faire erreur, que le père et la mère et les deux enfants étaient prêts à remplir avec un empressement joyeux tous leurs devoirs et envers eux-mêmes et envers leur pays.

C'est dans la maison paternelle que nous prenons tout d'abord une première idée de nos devoirs. La nation se compose de l'ensemble des familles dont chacune est une cellule de ce grand organisme : c'est là que se forme le caractère des enfants qui seront des citoyens plus tard.

Aussi, l'exemple que nous donne notre père ou notre mère a une action décisive sur notre destinée : leur responsabilité est lourde. L'homme qui s'adonne avec ardeur et avec conscience à son travail est une leçon vivante pour ceux dont il a la charge, quand même il accomplirait le plus humble métier. Un cordonnier doit savoir qu'en faisant avec soin une paire de souliers, il se rend utile, non seulement à soi-même, à ses enfants, à sa famille, il se rend utile également à son pays.

Toute œuvre mal exécutée intentionnellement est une mauvaise action, car elle dénote une nature peu scrupuleuse, et elle invite à la même faute tous ceux qui en sont les témoins. La conscience publique en subit les effets pernicioeux. Malheur à qui est la cause d'un scandale.

La mère de famille, de son côté, remplit dans les devoirs obscurs du ménage un rôle de très haute importance en élevant ses enfants, en les entourant de soins, en leur donnant le goût de l'ordre, de la propreté, de la régularité, qu'elle apporte dans la moindre de ses occupations.

Le père et la mère font par conséquent tous les deux actes de bons citoyens en s'acquittant scrupuleusement de leurs moindres devoirs, aussi bien que s'ils donnaient aux leurs l'exemple des plus grandes vertus.

Un enfant est également un bon apprenti citoyen lorsqu'il est un bon élève, puisqu'en ornant son esprit d'une foule de connaissances utiles, il se prépare à remplir plus tard dans les meilleures conditions possibles, la profession qu'il aura choisie. Du reste, un bon fils est toujours un bon élève, un bon élève est toujours un bon employé, un bon employé, un bon soldat, un bon citoyen.

Vous savez la fable de La Fontaine :

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous retirer ?
Le vieillard répondit :
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner du mal pour le plaisir d'autrui ?

Ce vieillard de 80 ans se conduisait en bon citoyen. Sans doute, mes enfants, vous n'y avez jamais songé ; la chose est cependant certaine ; il ne pensait pas à lui en plantant un arbre, puisqu'il savait bien qu'il n'en profiterait pas, ses jours étant comptés. Mais il pensait aux autres, il pensait

à l'ombre bienfaisante que l'arbre donnerait, pendant l'été, aux fleurs et aux fruits dont se réjouirait l'œil, aux oiseaux dont les gazouillements réjouiraient l'oreille.

Parmentier (qui n'inventa pas la pomme de terre, comme le disent quelques-uns), du moins la vulgarisa et rendit un immense service aux populations qui, à cette époque-là, vivaient constamment sous la terreur de la famine et ne voulaient pas de la pomme de terre sous le prétexte qu'on la donnait aux porcs.

Parmentier fut un grand citoyen. Mais un simple cultivateur, en défrichant des terres incultes, fait excellemment, lui aussi, un acte, sinon de grand, du moins de bon citoyen.

Il en est de même d'un boulanger qui fait du bon pain, d'un maçon qui travaille honnêtement à une maison, d'un épicier loyal qui met à notre portée immédiate les produits dont nous avons besoin, d'un concierge qui surveille avec vigilance l'immeuble dont on lui a confié la garde, d'un domestique et d'une femme de chambre consciencieusement appliqués à leur tâche.

Je pourrais, mes chers amis, passer en revue chacun des devoirs qui s'imposent à vous et vous prouver que, à chacune des violations dont nous nous rendons coupables, nous faisons l'acte d'un malhonnête homme, autant que d'un mauvais citoyen.

Il est cependant un point sur lequel je voudrais insister un peu, je veux parler du respect dû aux lois.

Il est de toute impossibilité d'être un bon citoyen sans ce respect nécessaire. Tant que la loi existe, tant qu'elle n'a pas été modifiée ou abrogée, c'est commettre une action détestable, exécrationnelle, que de ne point s'y soumettre. L'un approuvera tel article en partie seulement, l'autre le violera en totalité ; chacun en prendra à son aise avec les nombreuses lois qui nous régissent, de sorte que, si chacun en agit à sa guise, nous roulerons vers le désordre le plus inexprimable qu'il soit possible d'imaginer.

Il y avait autrefois à Athènes un sage illustre dont vous connaissez certainement le nom. Il s'appelait Socrate ; pendant toute sa longue vie il avait donné l'exemple des plus hautes vertus ; il avait formé l'esprit des hommes les plus éminents de la Grèce, mais, ainsi qu'il arrive trop souvent à ceux qui se montrent supérieurs par le cœur et par l'intelligence, il s'était attiré la haine de quelques ennemis. Ceux-ci jurèrent sa perte et l'accusèrent devant les tribunaux de corrompre la jeunesse par ses enseignements. Leur

voix fut écoutée. Socrate comparut devant les juges et fut condamné à mort. Jeté en prison, il recevait tous les jours la visite de ses amis et de ses disciples, auxquels il continuait de communiquer les trésors de sa sagesse. On lui proposa un jour de s'enfuir, d'échapper ainsi à une mort injuste et d'épargner un crime à sa patrie.

« Vous m'affligez beaucoup, leur répondit Socrate, car je vois que vous avez bien mal profité de mes enseignements. Nous n'avons pas le droit, entendez-vous bien, de violer les lois de notre pays sous la forme où elles se présentent ; c'est nous qui les avons votées, nous devons les respecter, et moi, après toute une vie de travail et d'honneur, j'irais donner ce néfaste exemple d'une fuite précipitée ! J'irais, comme un voleur ou un assassin, me cacher dans une grotte ou dans une forêt ! je m'enfuirais devant les recherches d'une police qui remettrait peut-être la main sur moi et me ramènerait confus et humilié dans cette ville d'Athènes où jamais personne ne me vit marcher que la tête haute ! J'ai été condamné injustement, il est vrai ; mais aimeriez-vous donc mieux que j'eusse été condamné coupable ? Non, non, je préfère me soumettre ; soyez certains qu'en rendant le dernier soupir, j'aurai l'âme plus tranquille que ne l'auront mes bourreaux. »

Et Socrate mourut avec sérénité.

Ce mémorable exemple me revient souvent à la mémoire, lorsque j'entends autour de moi la critique violente des lois votées par les représentants du peuple.

Vous n'êtes pas encore, mes enfants, dans le cas de subir toutes les prescriptions de nos lois, mais, plus tard, souvenez-vous bien qu'en essayant d'esquiver celles qui vous seront imposées personnellement, vous n'agirez pas en bons citoyens.

Quand on a les avantages d'une société bien organisée, on en doit supporter aussi toutes les obligations, entre lesquelles la plus sacrée est la défense du pays.

Les plus jeunes d'entre vous le savent ; ils savent qu'un bon citoyen doit être prêt à courir les pires dangers pour assurer l'honneur et l'indépendance de sa patrie.

C'est peut-être dans les tristes guerres civiles que peuvent se déployer toutes les qualités d'un honnête homme, d'un citoyen éclairé.

Que d'exemples je pourrais invoquer qui ont épargné des désastres et ramené le calme dans des cœurs égarés ! Je n'en citerai qu'un, parce qu'il

montre d'une façon frappante quelle est la puissance de la raison et du sang-froid sur la colère aveugle.

Pendant la Révolution, le maire républicain de Rennes, M. Leperdit, simple ouvrier, fut assailli par une foule furieuse qui, sous prétexte de famine, voulait lapider le premier magistrat de la ville et ses collègues. Il descendit, intrépide, de l'Hôtel de Ville, au milieu d'une grêle de pierres. Blessé au front, il s'essuya en souriant et dit : « Je ne puis pas changer les pierres en pain, mais si mon sang peut vous nourrir, il est à vous jusqu'à la dernière goutte. »

Les furieux, touchés jusqu'aux larmes, tombèrent à genoux et lui demandèrent pardon.

Il avait suffi à l'excellent homme, à ce bon citoyen, de dire un mot venu du cœur, pour calmer une multitude en délire.

Nous pouvons donc, mes amis, être de bons citoyens de bien des manières, dans chaque circonstance de notre vie. On ne nous demande pas d'être des héros à chaque heure du jour, on nous demande seulement de faire le bien autant que possible et, autant que possible, de fuir le mal, que dis-je ? moins encore. Tenez, vous êtes de bons citoyens en pratiquant la mutualité scolaire, vous êtes de bons citoyens en évitant le mensonge, en gardant la politesse et les bonnes manières, vous êtes de bons citoyens quand vous suivez la voie droite, car vous donnez le bon exemple.

Mais de très hautes qualités ne sont point rares à votre âge. Corneille a dit dans un vers que vous connaissez bien :

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Vous pouvez, vous aussi, être par-dessus tout de bons citoyens quand l'occasion se présentera de vous dévouer.

Les actes de courage sont fréquents chez les jeunes gens et même chez des enfants de sept à huit ans.

Avec quelle joie et avec quelle émotion j'ai, ces jours derniers, à l'occasion d'une grande fête civique, serré la main de deux enfants, l'un de neuf ans, l'autre de huit, les deux frères Guy et Antoine Gaumont.

Le 1^{er} janvier dernier, ils ramenaient leurs moutons à l'étable ; soudain ils entendirent des appels déchirants : ils se précipitèrent dans la direction des cris. Quelle ne fut pas leur terreur, lorsqu'ils virent disparaître devant eux, sous la couche de glace d'une mare, leur petit frère et leur petite sœur, âgés de cinq et de six ans.

Guy se jette à plein corps dans l'eau glacée et peut saisir à temps la main de son frère qui seule émergeait à la surface.

Il eut la joie de le ramener sur le bord.

Pendant ce temps, Antoine se laissait emporter sur les glaçons en dérive ; il put atteindre sa sœur qu'il ramena, lui aussi, sur la rive, au péril de sa vie.

A neuf ans et à huit ans ! ces exploits sont dignes de la plus haute admiration. Je ne leur ménage pas la mienne, vous ne ménagerez pas la vôtre non plus, mes enfants, à vos deux petits camarades, deux héros, oui, deux héros vraiment !

Les actes de bienfaisance sont également une des formes les plus touchantes des vertus civiques.

Tout à l'heure nous remettrons à l'une de vos camarades un prix de piété filiale. Ce prix consiste en un livret de 317 francs ; nous le devons à la générosité de M^{me} veuve Marie-Madeleine Hess.

Vers 1880, M^{me} Hess offrit à la Ville de Paris une somme de 200.000 francs pour récompenser tous les ans, et dans les vingt arrondissements, une jeune fille fréquentant l'école primaire qui s'est fait remarquer par des actes de dévouement envers sa famille.

M^{me} Hess était née de parents très pauvres ; dans ses premières années, elle avait subi les plus dures épreuves.

Grâce à son travail, elle finit par acquérir une fortune qu'elle employa à répandre le bien partout où elle passait.

L'exemple de sa générosité en faveur de l'enfance malheureuse a été suivi depuis cette époque, tellement grande est la contagion du bien.

La piété filiale est essentiellement la vertu d'un bon citoyen ; elle renferme, pour ainsi dire, toutes les autres vertus.

J'ai appris que l'une des lauréates est allée, il y a quelques années, déposer une couronne sur la tombe de sa bienfaitrice ; je crois savoir que cet exemple n'a pas été imité... Pour nous, mes enfants, nous devons chaque année adresser à la mémoire de M^{me} Hesse un pieux et reconnaissant souvenir.

Par ses dons, elle a accompli un acte de citoyenne utile et bienfaisante. Partie de peu elle a fait beaucoup.

Parmi tant d'autres exemples, que je pourrais citer, je rappelle encore avec émotion le souvenir de M^{me} Poulain ; le fait est trop récent et a fait trop de bruit pour qu'il soit sorti de votre mémoire, mais je veux en parler pour rendre un hommage public à cette brave femme du peuple.

Elle était mariée à un homme préposé à la garde d'un sémaphore et habitait une maisonnette près de la voie ferrée, à Saint-Denis. Une nuit, elle est éveillée par des cris déchirants que pousse son mari. Elle se hâte vers la cabane qui renferme l'appareil confié à ses soins. M. Poulain nageait dans son sang ; il venait d'être blessé mortellement. Elle le transporta jusqu'à la maison, le confia aux soins de quelques personnes, et, malgré sa douleur, elle revint précipitamment à la cabane du sémaphore. Il était temps ! les trains qui se succédaient allaient se briser les uns sur les autres et faire des centaines et des centaines de victimes, si les signaux d'usage ne se produisaient pas, et, pendant que son mari râlait, elle manœuvra le sémaphore.

Que de personnes, cette nuit-là, ignorèrent qu'elles durent la vie à cette noble et brave femme qui oubliait son propre malheur pour sauver ses semblables d'une catastrophe bien plus terrible encore !

Voilà un acte de bonne Française et de bonne citoyenne !

Gloire vous soit rendue, femmes du peuple, plus nobles que les plus nobles femmes de toutes les aristocraties de tous les temps ! Je m'incline devant vous avec admiration et avec respect, et je vous propose en modèles à tous et à toutes, en modèles de courage et de modestie et de simplicité et de bonté.

Il n'est pas rare, heureusement, de constater de pareils. dévouements des humains les uns pour les autres. Chaque année de nombreuses sociétés de bienfaisance distribuent des récompenses dans ce but, et sont loin, bien entendu, de couronner tous les mérites qui se cachent par milliers et par millions dans les foyers les plus modestes et les plus humbles.

Lorsque, songeant à tant de misères qui s'abattent sur tant de braves gens, ma pensée tâche de se représenter les innombrables et immenses sacrifices qui s'accomplissent sur la terre silencieusement, sans que personne en sache jamais rien, je suis traversé d'une indicible émotion et je

me dis qu'après tout la nature humaine n'est point aussi mauvaise, aussi égoïste, aussi lâche qu'on le prétend quelquefois ; que nous avons là des trésors incalculables et auxquels ne sauraient se comparer les plus riches mines d'or et de diamants. Je me dis que l'écume n'est qu'à la surface, et que le bien réel est au fond, échappant à tous les yeux, et je suis convaincu qu'il vaut mieux que cela soit ainsi, et que ce serait la fin de tout, si le dévouement et la bonté ne s'exerçaient pas simplement, sans y penser, ou ne se cachaient pas mieux encore que l'on ne se cache pour faire le mal.

Ah ! mes enfants, puissent de tels exemples vous inspirer aussi la passion du dévouement, car, voyez-vous, l'on n'est vraiment heureux que lorsque l'on vit pour faire le bien et lorsque l'on meurt en le faisant.

Partout il y a de braves cœurs, mais je crois tout de même qu'en cela comme en beaucoup d'autres choses, le pays qui tient le premier rang dans le monde, c'est encore la France !

Soyez dignes, mes amis, d'être les citoyens de ce pays-là !

Soyez-le plus que jamais en ces jours si troublés, à cette heure grave où la patrie va peut-être se voir dans la nécessité de faire appel au dévouement et au courage de tous ses enfants !

Trois jours après cette cérémonie, la catastrophe que le monde redoutait éclata.

Presque tous les peuples de l'Europe se ruèrent les uns contre les autres avec une fureur indescriptible, à la voix d'un souverain criminel dont l'Histoire flétrira le nom.

Les champs de bataille sont des champs de carnage où, de 20 à 50 ans, gisent sans vie les jeunes gens et les pères de famille, comme gisent sur le sol les blés qu'a abattus le tranchant de la faux.

Les engins meurtriers sillonnent l'air sans relâche. La mort est partout. Français, Anglais, Belges, Serbes, Monténégrins, Russes, Japonais bravent à l'envi le sort fatal. Les nôtres brillent aux premiers rangs et couvrent d'une gloire nouvelle la France qui semblait ne plus pouvoir ajouter d'autres lauriers à sa couronne guerrière, tant elle en avait conquis dans les siècles passés.

Cette effroyable hécatombe fait couler de nos yeux bien des larmes de deuil. Mais ce courage indomptable, ce dévouement de nos soldats, cette

abnégation des épouses et des mères nous arrachent aussi des larmes d'admiration.

Et cependant la carrière du devoir et du sacrifice est, chez nous, depuis plus de vingt-cinq siècles, comme revêtue d'un caractère national. Nos ancêtres, si loin que remontent les documents ou les monuments de l'art primitif (et ils remontent à plus de 600 ans avant l'ère chrétienne) n'étaient point des barbares errant dans les montagnes ou dans les plaines ; ils étaient fortement organisés. Telles n'étaient point les tribus de la Germanie, qui, 800 ans après l'ère chrétienne, c'est-à-dire 1400 après nous, parcouraient encore comme des bêtes fauves les forêts sauvages de leur pays et ne furent éclairés des premières lueurs de la civilisation que grâce à notre Charlemagne qui dut faire trente-deux campagnes au delà du Rhin pour les soumettre à son empire.

La différence entre les deux peuples vient sans doute de là et il faudra bien du temps encore pour amener au même niveau de politesse et de finesse d'esprit ceux de là-bas. Grattez l'Allemand d'aujourd'hui, vous trouverez encore tout de suite au-dessous le barbare Germain, courtisan aveugle de la force brutale.

Cinquante ans avant le Christ, Vereingétorix, suivi de la Gaule tout entière, défendait déjà l'idée nationale ; il succomba, mais il tomba avec tant de courage, de noblesse et de simplicité à la fois que le vaincu est resté, dans les fastes de l'Histoire, plus grand que le vainqueur lui-même et cependant ce vainqueur s'appelait César, l'un des plus immenses génies de toute l'Humanité.

Nos titres datent donc d'une haute antiquité et, à travers le long cours des âges écoulés, nous sommes restés dignes de notre origine.

Dans tous les ordres de choses, les nôtres ont tenu un rang éminent dans la marche du progrès, et je ne connais que la Grèce ancienne, mère d'une multitude de héros et de génies, qui nous ait surpassés ; j'oserai même dire que je crois que nous l'avons égalée.

Et je ne parle pas seulement de ceux qui sont descendus des familles riches ou nobles et dont les noms resplendissent sur la surface de la terre ; non, non, je parle des enfants du vrai peuple, des ouvriers de la ville ou des champs. Jeanne d'Arc n'était qu'une simple paysanne et elle sauva la France !

Aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement de sauver la France d'une dernière invasion des barbares, il s'agit de sauver l'univers, de sauver la

civilisation d'un cataclysme irréparable.

Le devoir du bon citoyen trouve ici sa signification suprême : nul n'y faillira, ni nos alliés, ni nous.

Qui donc avait dit que la France avait dégénéré ? Notre jeunesse se montre, au contraire, plus noble, plus grande, plus généreuse que jamais. Nous avons le droit d'en être fiers.

Août 1914.

1^{er} août 1914

**DISTRIBUTION DES PRIX. AUX ÉLÈVES DES ÉCOLES
COMMUNALES DU VI^e ARRONDISSEMENT**

(Mairie du Luxembourg)

NÉCESSITÉ DE LA DISCIPLINE

MES CHERS PETITS CAMARADES,

Il y a huit ans, je prenais la parole à cette même place, à l'occasion de la même cérémonie.

Invité alors à présider la distribution des prix aux élèves de vos écoles, j'en acceptai l'offre avec empressement, avec joie. Vous allez en comprendre la raison.

C'est que j'ai été moi-même, pendant plusieurs années, élève de l'école de la rue de Vaugirard.

Aujourd'hui, mon cher et excellent collègue, M. Félix Herbet, maire du VI^e arrondissement, m'invite à occuper à nouveau le fauteuil de la présidence. Je crois bien qu'il n'a pas été sans deviner mon secret désir ; aussi je le remercie très vivement de l'avoir exaucé avec tant de délicatesse et de courtoisie.

Du reste, je ne m'en montre pas surpris, car, depuis que le Gouvernement de la République m'a appelé aux fonctions municipales dans le VIII^e arrondissement, il m'a été donné de nouer avec M. Herbet des relations d'une grande intimité. Plus je l'ai connu, plus je l'ai aimé et apprécié : ses qualités éminentes lui ont permis de parcourir une très brillante carrière au

Palais de Justice, et ses talents d'administrateur ont fait de lui l'un des maires les plus estimés de la capitale.

Je lui sais donc un gré infini de m'avoir renouvelé une proposition qu'il savait devoir m'être si agréable, et j'ai accepté avec le même empressement et la même joie qu'il y a huit ans déjà passés.

Je ne puis en effet jamais revenir dans ce quartier sans éprouver au cœur une émotion vraiment poignante.

Cette impression, loin de s'affaiblir, ne cesse au contraire de s'accroître avec le temps.

Ah ! mes amis, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir encore quelle est la puissance des souvenirs qui nous attachent aux lieux où vécut notre enfance ! Je ne suis pas né à Paris, mais j'y suis venu de très bonne heure ; j'ai habité ici, j'ai respiré ici, j'ai été élevé ici.

Ici, j'ai vu de près les horreurs du siège ; ici, j'ai assisté à la guerre civile.

C'était en 1870. Un jour, en sortant de classe, nous apprenons que la guerre avec la Prusse venait d'être déclarée. Je revois encore sur les murs de l'Odéon la proclamation de l'Empereur au moment de son départ pour la frontière. Je me rappelle toujours ces mots : « La guerre qui commence sera longue et pénible. »

J'ai relu plus tard cette proclamation. « De nos succès, disait Napoléon III, dépend le sort de la liberté et de la civilisation », et, ironie des choses ! de la défaite même des armées impériales la République naquit pour assurer le règne de la liberté et donner un nouvel essor à la civilisation et au progrès.

Puis, c'est la victoire de Sarrebrück. Pauvres écoliers ! nous enviions le sort, nous admirions la conduite du Prince impérial ramassant des balles sur le champ de bataille !

Puis les nouvelles affreuses arrivent de la frontière : Wissembourg, Reichshoffen ! notre maître est sombre et préoccupé : pour la première fois de sa vie, peut-être, sa discipline se relâche.

La place de l'Odéon est convertie en un véritable campement ; des troupes bivouaquent jusque dans la rue de Vaugirard, et les soldats nous laissent... chiper, en faisant semblant de ne pas nous voir, quelques-uns de ces affreux biscuits durs qu'on entassait sous les arcades du théâtre et destinés aux provisions de campagne.

Le 11 août, on apprend que les Prussiens sont à Nancy ; Paris est bientôt menacé.

Ma famille décide de me faire partir pour ma province. J'allai faire mes adieux à mon cher directeur, un soir après la classe. Je n'oublierai jamais cette scène : mon pauvre maître, laissant tomber des larmes, me prit et me serra dans ses bras. « Quel malheur ! répétait-il, quel affreux malheur ! » Et je vis alors toute la bonté de cet homme, toute la noblesse de ce cœur de patriote, qui pleurait sur son pays livré aux horreurs de l'invasion.

Paris se trouva bloqué et mon départ, trop retardé, devint impossible. Je pus suivre les péripéties du siège et de la Commune ; mes oreilles d'enfant furent assourdies par l'explosion des obus qui n'épargnèrent pas notre VI^e arrondissement.

Puis vinrent les privations dues à la rareté des vivres. Ensuite ce fut la capitulation, le deuxième et terrible siège : la Commune. Dans l'arrondissement, partout les barricades s'élèvent. Un soir, une immense lueur éclaire notre quartier de reflets sinistres : c'est le carrefour de la Croix Rouge qui flambe ; puis c'est la lutte dans les rues, lutte fratricide, atroce, acharnée. J'entends encore le tocsin tombant des vieilles tours de Saint-Sulpice et mêlant le son des cloches au sifflement des balles. Rue du Four, d'une fenêtre au rideau timidement et imprudemment soulevé, je suis dans tous leurs détails les péripéties de la bataille : le drapeau rouge de la Commune vaincue, arraché de la formidable barricade du carrefour de Buci, cède la place au drapeau tricolore..... La fusillade s'est éteinte, et je me vois encore errant autour du marché Saint-Germain, ramassant, moi aussi, des balles, comme le Prince impérial, et examinant avec plus d'étonnement que de terreur, les cadavres sanglants et affreusement mutilés.

J'ai encore sous les yeux l'affreuse vision de ces jours tragiques où notre patrie faillit s'effondrer sous des désastres inouïs, et, à l'heure même où des ambitions criminelles ont projeté de plonger l'Europe tout entière dans un bain de sang, je ne peux m'abstenir de me reporter à plus de quarante ans en arrière et je sens revivre en moi toutes les angoisses de cette lointaine époque.

Mais ici également j'ai passé les heures insoucieuses de l'enfance. Chaque rue, chaque maison, j'allais dire presque chaque pavé m'étaient familiers. J'avouerai même que les constructions nouvelles, qui transforment toute cette région parisienne, me seraient odieuses, si je ne faisais appel à ma raison. Je ne retrouve plus tout ce qui avait jadis frappé mes yeux, tout ce dont ils sont encore restés remplis. Oh ! ces maisons étaient bien vieilles, je le sais, elles avaient grand besoin d'être réparées, et

même, surtout, remplacées par quelque chose de plus solide et de plus commode. Mais ces vieilles choses, je les aimais, moi ; car les vieilles choses sont comme les vieilles aïeules qui, en dépit des ruines de l'âge, ont gardé du temps passé une grâce encore pleine d'attraits et un sourire encore plein de charme.

N'oubliez pas cela, mes chers amis, enfouissez au plus profond de votre âme, pour qu'il n'en sorte jamais, le souvenir des jours que vous avez passés en ces lieux. Plus tard, quand vous aurez goûté aux amertumes de la vie, quand vous chercherez en vain autour de vous, sans les retrouver, tous ceux que l'absence aura dispersés et tous ceux que la mort vous aura enlevés, votre pensée se reportera avec une grande mélancolie et une grande douceur vers ces bancs où je vois s'agiter vos têtes blondes ou brunes, vers ces maîtres et ces maîtresses respectés qui auront formé votre esprit, vers ces parents chéris qui vous enveloppent de leurs soins, de leur affection, de leur tendresse toujours en éveil.

Et peut-être vous vous direz : Que ne suis-je encore à cet âge béni où je n'avais qu'à me laisser vivre pour être heureux !

Pour le moment, je ne suis pas éloigné de croire que vous avez hâte de grandir et d'être déjà des hommes et des femmes. Oh ! vous savez, vous avez bien le temps !

Mais je prêcherais peut-être dans le désert si vous étiez les maîtres de vos destinées, car vous auriez beaucoup de peine à discipliner votre nature inquiète.

Il y avait une fois, aux Indes, une fée qui se présenta devant un nouveau-né. Ah ! ce n'était pas un nouveau-né ordinaire : il était fort intelligent et il agissait comme une grande personne. (C'est ainsi que ça se passe dans les contes.)

Elle lui dit :

— Enfant, voici un peloton de fil auquel est attachée une paire de ciseaux. La longueur de ce fil représente la longueur de ta vie : il y en a exactement pour 60 ans ; la durée de chaque jour y est marquée par une trace. Tu as toute liberté pour en faire ce que tu voudras, soit que tu laisses tes jours s'écouler en toute tranquillité, soit que tu tires sur la ficelle pour arriver plus vite aux dates que tu désireras atteindre.

L'enfant, las d'être emprisonné dans ses maillots, n'attendit pas cinq minutes pour dérouler le fil jusqu'à l'âge d'un an ; il prit les ciseaux et

coupa. Mais il ne marchait pas encore et ne balbutiait que des mots inintelligibles.

— C'est bien ennuyeux, se dit-il, de ne pouvoir courir à droite et à gauche, et de ne pouvoir parler comme tout le monde.

Vlan ! un coup de ciseau ; il a 8 ans.

A cet âge, on lui donna un professeur.

— Dieu ! quel supplice d'assister tous les jours à ces leçons, et de faire des devoirs, et de copier des punitions, et d'être mis au pain sec ! Attends un peu, mon maître, je vais te jouer un bon tour.

Le peloton était là dans sa poche, avec les ciseaux de la fée.

Il tira, tira, tira,... dix années de fil.

— Ah ! me voici maintenant un jeune homme. J'ai 18 ans, mais mes parents ne sont pas très généreux ; ils me mesurent trop chichement l'argent nécessaire à mes plaisirs. Voyons ! quel âge me faut-il ? 20, 22, 24, 25 ans ! va pour 25 ! et v'lan, un large coup de ciseau.

Il y avait un quart d'heure que l'enfant était né.

Or, à ce moment, un riche seigneur avait une fort belle jeune fille à marier, mais il ne voulait la donner qu'à un homme de 30 ans, estimant que l'on n'est bien sérieux que vers cet âge-là.

— N'est-ce que cela ? s'écria notre héros. Le mal est bien facile à réparer. Et v'lan ! un autre coup de ciseau. Le mariage eut lieu.

Dans les premiers temps, tout alla bien. Mais le beau-père exigea que son gendre embrassât la profession des armes sous peine de le déshériter.

Hélas ! tout jeune officier, à trente ans, se voir obligé d'obéir à je ne sais combien de chefs, plus sévères et plus rigides les uns que les autres !

— Je n'ai qu'un moyen de me sauver de là, pensa-t-il. C'est de me faire général. Combien d'années ? vingt ans au moins. Et v'lan ! un coup de ciseau. Il a 50 ans.

Alors ce sont les rhumatismes qui le font beaucoup souffrir.

— Il faut au moins cinq ans pour vous guérir, lui dit un savant médecin, je veux dire un fameux médecin de ces temps fabuleux.

— Ce n'est pas vivre que de souffrir ainsi, dit le général.

Et v'lan ! il coupa cinq ans de fil.

Il ne lui restait plus que cinq autres années à vivre. Triste et honteux du peu de courage qu'il avait montré, il ne tarda pas à dévider le peloton tout entier, et, donnant le dernier coup de ciseau qui provoquait son dernier soupir, il mourut en disant :

— Je n'ai été qu'un sot, ou, pour parler plus justement, je n'ai été qu'un lâche.

Le peloton de fil n'avait pas duré un an.

Tel est le malheur qui arrive à ceux qui gaspillent leur vie entière pour n'avoir point appris à se contraindre, à se discipliner.

La discipline, mes enfants, est la science de la direction de soi-même. Je la comparerais volontiers à un gouvernail auquel le navire obéit immédiatement. S'il n'en était pas ainsi, il irait bientôt se briser contre les dangereux écueils qui parsèment sa route.

Vous récriminez sans doute plus d'une fois contre la règle qui vous est imposée de marcher avec ordre, de garder le silence, de faire des devoirs, d'apprendre des leçons, de vous soumettre sans murmurer.

Avez-vous donc pensé que, plus tard, vous aurez toute liberté d'agir à votre guise ?

Avez-vous pensé qu'une fois sortis de l'école, vous serez délivrés de toute contrainte et que vous aurez le droit de vous livrer à tous vos caprices ?

Oh non ! la vie est chose trop sérieuse et trop grave, pour qu'il vous soit permis de l'envisager sous cet aspect ; la vie n'est, au contraire, qu'une série ininterrompue d'une multitude de devoirs petits et grands. On ne s'y prépare jamais de trop bonne heure.

Aujourd'hui la discipline dans les écoles se fait douce et maternelle. Je ne dis pas que c'est un mal, mais je ne sais si c'est un bien.

Autrefois, dans cette même école de la rue de Vaugirard, dont les murs ont gardé le meilleur de mon âme et de mon cœur d'enfant, nous étions menés à la baguette, accablés de devoirs et de leçons, soumis à une discipline de fer aussi dure que la discipline des casernes de ce temps-là. Toute résistance était immédiatement brisée.

Si nous avions eu à notre disposition le peloton de fil de notre vie, nous l'aurions sans doute prestement et imprudemment déroulé, et l'école eût été, en un instant, vidée de tous les élèves qu'elle contenait.

Les châtiments corporels étaient de tous les jours, et ce n'étaient pas des châtiments pour rire.

Nos maîtres étaient pourtant très bons, mais ils avaient conscience de remplir un devoir sacré en forgeant vigoureusement notre nature, en domptant nos mauvais instincts, en nous pliant à une règle implacable,

impitoyable, en faisant entrer de force en nous cette idée maîtresse, que la discipline est la loi de tous les âges, de toutes les conditions.

Et, loin de m'en plaindre, je m'en suis félicité bien souvent, je m'en félicite encore aujourd'hui, et j'ai conservé de mon maître un souvenir vénéré, et je reviens avec émotion et avec respect dans l'école chérie où j'ai reçu non seulement une solide instruction primaire, mais où j'ai appris aussi, ce qui vaut mieux encore, la science de me conduire moi-même avec le sentiment profond du devoir à accomplir.

Si j'ai eu quelques succès plus tard, c'est à cette forte éducation que je le dois.

De ma modeste école primaire je sortis pour entrer au lycée Saint-Louis, fréquenté par des élèves qui me regardaient du haut de leur grandeur. Eh quoi ! il vient d'une école primaire, celui-là ! il n'est point des nôtres ; nous sommes plus aristocrates, nous, et ce contact nous déplaît fort.

Pendant plusieurs jours, je ne sus quelle contenance prendre ; il me semblait être passé brusquement dans un monde étranger, comme si ces beaux et dédaigneux Messieurs n'avaient pas été, comme moi, des enfants de la même patrie.

Mais à la première composition, qui était une narration française, j'obtins la première place, à ma grande stupéfaction et à la stupéfaction non moins grande de mes nouveaux condisciples.

Tiens ! tiens ! mais à l'école primaire on n'était donc pas si bête qu'ils l'avaient d'abord pensé ! on apprenait donc le français là aussi, et mieux que dans ce grand lycée !

Du coup je fus réhabilité, d'autant plus que dans tout le cours de mes études à Saint-Louis, personne ne put me supplanter, que je remportai même le prix d'honneur de rhétorique et passai d'emblée le baccalauréat ès lettres et le baccalauréat ès sciences.

A qui et à quoi devais-je donc ces succès auxquels je ne m'attendais certes pas ? Je les devais, mes chers amis, à la sévérité du directeur de mon école, je les devais à la rude discipline qu'il m'avait imposée et qu'il avait si bien inculquée en moi, qu'elle était devenue partie intégrante de ma propre nature.

Ah ! j'aurais bien pu désormais avoir dans ma poche mon peloton de fil ; je n'y aurais pas touché, pas plus alors que maintenant. Je devins docteur en médecine à 24 ans, adjoint au maire, et enfin maire du VIII^e arrondissement, l'arrondissement de l'Elysée. Encore une fois, à quelle

cause le dois-je ? A la discipline qui m'a dompté, qui m'a réglé, à cette surveillance continuelle que je n'ai cessé d'exercer sur moi-même.

Aussi, que la mémoire de mon bon maître, M. Corcier, soit bénie !

Si j'ai parlé de moi si longtemps, mes chers petits camarades (et je m'en excuse), c'est que j'ai voulu vous donner un exemple frappant et que je connais bien, d'un enfant sorti d'une école primaire, formé par cette école, fier d'y avoir été élevé, heureux de s'en souvenir et de le proclamer bien haut.

J'ai voulu aussi vous prouver que, grâce au travail et à la persévérance, vous êtes en mesure de vous créer une situation honorable, quelle que soit la modestie de votre condition présente.

Vous commettriez donc une grave erreur, mes chers amis, si vous aviez cette pensée qu'une sévère discipline tend à faire de vous des esclaves tremblants et à supprimer toute initiative de votre part, en courbant vos esprits et vos corps sous un joug despotique.

Elle vise à plus haut, à bien plus haut que cela, car elle vous apprend à régler volontairement et énergiquement tous les actes de votre vie, à prendre dès le jeune âge de bonnes habitudes d'ordre et d'exactitude, à faire à l'heure ce qui doit être fait à l'heure, c'est-à-dire qu'elle vous apprend à exercer sur vous cette discipline morale qui étouffe les mauvais instincts, qui fortifie en nous la patience et la persévérance, cette discipline morale qui est le fondement assuré de tous nos devoirs.

Mes amis, c'est dans une démocratie surtout que l'usage d'une liberté plus grande exige une plus grande discipline, une discipline volontairement acceptée, un ordre volontairement établi, car nous ne sommes pas les esclaves d'un despote, nous sommes les citoyens libres d'une République libre. Notre honneur et notre dignité consistent à nous soumettre paisiblement, non à des lois que nous impose un tyran, mais à des lois que nous votons nous-mêmes, par l'organe des représentants du pays.

Ah ! si vous aviez vécu autrefois, au XVI^e ou au XVII^e ou au XVIII^e siècle, quelle figure vous auriez faite devant la terrible discipline qui

sévissait alors !

Les princes eux-mêmes, les futurs rois, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIV connurent dans leur enfance des jours difficiles. Les maîtres portaient à leur ceinture, comme un attribut inséparable de leurs fonctions, un martinet à neuf lanières cinglantes qu'ils maniaient avec une dextérité et avec une vigueur peu communes. Ceux qui firent, plus tard, trembler les autres, tremblèrent aussi pour eux-mêmes : fût-on Louis XIV, et reçût-on, comme lui, de vigoureuses fessées avec une dignité et une fierté toutes royales, ce n'en était pas moins douloureux et humiliant.

Mais vers la fin du XVII^e siècle, les mœurs changèrent quelque peu, vous allez voir comment.

Le neveu du grand roi, Philippe d'Orléans, celui-là même qui fut régent sous la minorité de Louis XV, était fort brave, mais il était également fort douillet : il craignait les coups plus qu'aucun prince du monde. Une idée lui vint, une idée lumineuse, une idée spirituelle au possible.

On lui avait donné pour répétiteur un affreux gamin de 17 ou 18 ans, du nom de Dubois. Philippe obtint de sa mère, une Allemande grande comme un cuirassier et forte comme un cheval, que ce serait non, lui, Philippe, mais lui, Dubois, qui recevrait les coups, lorsque, lui, Philippe, aurait commis une faute, ce qui lui arrivait bien une douzaine de fois par jour.

Dubois, qui était un pauvre diable, eut, du prince, la promesse d'en être récompensé plus tard. Philippe, qui était malicieux, accumula les fautes ; Dubois accumula les coups, aux grands éclats de rire de Philippe qui lui criait, durant la fessée : « Pauvre garçon ! pauvre garçon ! »

Sous la Régence, Philippe paya Dubois en le faisant évêque, archevêque, cardinal et premier ministre.

Ce fut, vous le voyez, des coups qui rapportèrent de gros intérêts à celui que l'histoire connaît sous le nom infamant de : Cardinal Dubois.

La discipline, considérée à ce point de vue, ne manque pas d'un certain comique et elle trouverait sans doute plus d'un partisan, non parmi les éducateurs, mais parmi les élèves. L'usage, cependant, s'en répandit durant tout le cours du XVIII^e siècle, dans les familles de grande ou de petite noblesse ; ce fut même une des réformes que réalisa la Révolution française : à chacun son dû, c'est justice.

Toute la conduite de notre vie est basée sur nos devoirs envers nous-mêmes, parce que tout dépend du sentiment que nous avons de notre dignité personnelle, tout dépend de l'estime que nous devons acquérir à nos propres yeux avant de l'inspirer aux autres, tout dépend de l'idée que nous nous faisons de la responsabilité de nos actes, tout dépend aussi de la patience avec laquelle nous supportons les épreuves et de la modération avec laquelle nous usons de la prospérité ; tout dépend enfin de la domination que nous exerçons sur les défauts inhérents à la nature humaine.

Mais jamais vous ne saurez rien, jamais vous ne profiterez de rien, si vous ne faites pas de votre temps un usage judicieux et c'est pourquoi je vous ai raconté l'histoire du peloton de fil.

Aucun succès ne s'obtient sans effort ; il serait vraiment trop facile de vivre si nous attendions la fortune dans notre lit.

Soixante ans de vie ! mais c'est une fortune.

En une existence beaucoup moins longue, des hommes et des femmes ont accompli des merveilles incomparables. Jeanne d'Arc est morte à 19 ans ; à moins de 30 ans, Bonaparte avait gagné la bataille de Rivoli ; au même âge, Corneille, Racine et Molière avaient écrit des chefs-d'œuvre ; des savants immortels ont, dans une courte vie, créé des inventions qui ont transformé la surface de la terre. Mais, pour arriver à ce but, ils se sont imposé une loi inflexible, une discipline de l'esprit et du corps, sans laquelle ils eussent gaspillé leur temps et leur génie.

Tous, nous sommes astreints à cette règle ; ceux dont vous enviez la situation travaillent douze à quinze heures par jour, inspirés qu'ils sont par la noble passion de faire toujours plus et mieux.

Aussi, le peloton de fil de la légende hindoue, nous devons le ménager ; loin de le dévider avec impatience, nous devrions le resserrer, le tasser sur lui-même, nous montrer avarés de la plus petite de ses parties, car c'est de lui que notre vie est faite.

Mes enfants, plus j'y pense, plus j'estime que le judicieux emploi du temps est l'indispensable condition du bonheur humain, pourvu, naturellement, qu'il soit consacré aux œuvres belles, bonnes ou utiles. Mais, pour y arriver, il faut s'imposer une rigoureuse discipline et ne jamais s'y soustraire.

L'un des plus célèbres généraux du premier Empire, Antoine Drouot, était le fils d'un pauvre boulanger de Nancy qui avait douze enfants. Les boulangers de l'époque qui précéda la Révolution n'étaient pas bien riches ;

aussi le jeune Antoine travaillait au four, nettoyait, balayait, faisait des courses, mais il était enflammé de l'ardeur de s'instruire. Aussi, après avoir contribué de toutes ses forces à fabriquer le pain du corps, il trouvait encore assez de courage en lui pour s'assurer le pain de l'esprit. Et cet enfant de dix ou douze ans s'installait le soir près de la bouche du four, et lisait et écrivait à la lueur incertaine de la flamme qui s'éteignait. Son front ruisselait de sueur, mais il domptait sa volonté, il la contraignait à lui obéir, presque jusqu'à l'épuisement, si bien que plus d'une fois, on le trouva profondément endormi dans une atmosphère asphyxiante. La famille Drouot, mes enfants, n'était pas assez riche pour se payer le luxe de brûler l'huile jusqu'à minuit.

Le jeune homme put cependant, vers sa dix-septième année, prendre quelques rares leçons payées sur ses faibles économies. C'était pendant la Révolution ; à cette époque toutes les carrières étaient ouvertes aux bonnes volontés, tandis qu'autrefois, vous le savez bien, elles n'étaient accessibles qu'à la noblesse prouvée et enregistrée. Drouot, en 1792, avait dix-huit ans. Il apprit qu'un examen pour l'admission à l'École d'artillerie devait avoir lieu à Châlons-sur-Marne ; c'était un examen semblable à ceux qu'on établit plus tard pour l'École polytechnique, c'est-à-dire qu'il exigeait des connaissances scientifiques extrêmement étendues et difficiles, qui ne s'acquièrent d'habitude que dans des cours spéciaux.

Qu'importe ? Drouot part pour Châlons ; il fait à pied le voyage, naturellement.

Ah ! il ne payait pas de mine, le candidat à l'École d'artillerie. Il portait un vêtement de gros drap gris coupé par des mains peu expertes ; il avait un chapeau de paysan, des souliers ferrés à glace, ou plutôt ferrés comme pour un cheval, et dont les clous résonnaient sur la route et surtout sur les parquets, comme autant de coups de marteau sur une enclume. Il avait aussi dans sa poche un écu de six francs, et à la main un bâton de voyage.

C'est dans cet accoutrement qu'il se présenta dans la salle où se passaient les examens. Une foule de jeunes gens pimpants et élégants papillonnaient dans la pièce.

L'illustre savant Laplace, qui présidait le jury, lui adressa la parole :

— Eh ! l'ami, vous vous trompez de salle.

— Mais, Monsieur, je suis venu pour passer les examens de l'École d'artillerie.

Alors ce furent de retentissants éclats de rire, que l'on aurait pu comparer aux éclats de rire des dieux de l'Olympe, au dire d'Homère.

— Vous connaissez les matières du programme ?

— Je les ai étudiées, Monsieur.

— C'est bien, allez vous asseoir ; je vous interrogerai tout à l'heure.

Et le pauvre garçon, en tâchant d'assourdir (ce qui n'était pas facile) le bruit des clous de ses souliers, alla s'asseoir sous les regards moqueurs et narquois de ses concurrents.

Laplace lui posa d'abord des questions simples, puis des questions de plus en plus difficiles ; il sortit même des limites du programme. L'admiration et la stupéfaction remplacèrent les moqueries et les observations désobligeantes ; ses concurrents lui firent une magnifique ovation, l'acclamèrent, le portèrent en triomphe. Il fut reçu le premier sur 180 candidats.

Il était capitaine à 22 ans, il devint général à 30 ans, comte de l'Empire, aide de camp de l'Empereur, et pendant toute sa vie qui fut longue, car il vécut soixante-quinze ans, il resta le plus grand honnête homme, le plus simple, le meilleur, le plus attaché à ses devoirs, que l'on ait connu. Les maréchaux de France l'appelaient « Le Sage de la Grande Armée ».

On lui a élevé des statues à Nancy et à Versailles, et une rue de Paris porte son nom dans le IX^e arrondissement.

C'est l'un des plus remarquables exemples de la discipline exercée sur soi-même que l'on puisse citer, et je l'ai fait avec un grand plaisir, car Drouot sortait des entrailles mêmes du peuple et il nous donne à tous, à nous comme à vous, mes enfants, une leçon que nous ne devons pas oublier.

C'est à l'école que nous apprendrons à régler notre volonté, car l'école est une petite République dont le Directeur est le président et dont les maîtres sont les ministres ; c'est une petite société où se manifestent et se développent toutes les qualités et tous les défauts de la société plus grande où vous jouerez plus tard votre rôle.

Dans l'une comme dans l'autre, l'ordre doit régner, la soumission doit être complète : ordre et soumission à l'atelier, au bureau ; ordre et soumission dans la rue ; ordre et soumission dans l'armée qui, au cas contraire, ne serait qu'une cohue, qu'un vil troupeau, à la merci d'une petite troupe disciplinée.

Je m'aperçois, mes chers enfants, que, pour écouter un si long discours, vous avez mis en pratique cette vertu de la discipline dont je viens de vous entretenir. Cela est très bien et je vous en fais tous mes compliments.

Ce sujet m'a ramené une fois de plus vers les souvenirs d'autrefois : il me semble, même encore au moment où je parle, que je suis redevenu un petit écolier de la rue de Vaugirard, assis au milieu de vous, et qu'il y a aussi sur l'estrade un monsieur qui n'est pas moi et que j'écoute avec attention, avec une grande attention, je vous l'assure, et je me promets de m'appliquer à moi-même les si bons conseils que je viens d'entendre. Tenez, je vais m'y mettre tout de suite. Faites comme moi, mes petits camarades.

MESDEMOISELLES,

Ce que je viens de dire s'applique à vous-mêmes aussi bien qu'à vos petits camarades ; — et cependant, je pense que vous avez des devoirs plus grands encore.

Emile Zola ; dans un de ses plus heureux romans, fait d'une de ses héroïnes, Denise, le modèle de la perfection féminine.

« Elle possédait, dit-il, tout ce qu'on trouve de bon chez la femme, le courage, la gaieté, la simplicité, la douceur... »

Les femmes sont douées, dans leur ménage, d'une endurance surprenante. Elles aiment, elles consolent et réconfortent toute la famille, dans les moments difficiles et dans les mauvais jours.

La douceur est une délicieuse vertu qui fait de la femme une créature digne de toutes les affections. Si, à la douceur, elle joint la gaieté et la simplicité, elle est vraiment le rayon de soleil du foyer.

Du courage, oh ! oui, femmes françaises, vous en avez ! Pour défendre les vôtres, vous vous jetteriez au-devant des pires dangers, au milieu des balles, au milieu des flèches, comme ces Sabines qui, au début de l'histoire de Rome, se précipitèrent avec leurs enfants dans les bras, entre deux armées où combattaient d'un côté leurs pères et leurs frères, et de l'autre

côté leurs époux ; — comme chacune de ces femmes héroïques qui, sous la Révolution, au moment où notre territoire était envahi, conduisaient elles-mêmes leurs fils à l'autel de la patrie, et qui, comprimant les battements de leur cœur, s'écriaient : « Va, mon fils, va combattre et mourir pour la France. »

Ces jours derniers, à l'heure où nous pensions qu'une guerre atroce allait se déchaîner sur l'Europe, j'ai entendu une femme très âgée dire à ses deux fils qui avaient été exemptés du service militaire pour infirmités physiques : « Si la guerre est déclarée, je vous ordonne de partir quand même ! »

Et cela est beau comme le plus beau mot de l'antiquité.

Vous aussi, Mesdemoiselles, vous garderez l'âme haute, si l'heure grave vient à sonner. Vous serez les premières à dire aux vôtres : « Partez, partez à la frontière ! » Et comme de braves petites Françaises que vous êtes, les larmes aux yeux, mais le courage au cœur, vous leur planterez gaillardement au képi la cocarde tricolore.

Au moment même où nous prononcions les derniers mots de notre discours, le Secrétaire-Chef des bureaux vint annoncer à M. Simon-Juquin, maire-adjoint, qui représentait la Municipalité du VI^e arrondissement, que l'ordre de mobilisation générale venait d'être notifié officiellement.

M. Simon-Juquin, en proie à une vive émotion, se leva et informa l'assemblée de cette grave nouvelle.

En quelques mots d'une éloquence très élevée, M. Simon-Juquin montra la grandeur de cette guerre qui allait s'engager et qu'il appela justement la Guerre sainte.

Alors tous, parents, maîtres et maîtresses, élèves et nous-même, nous entonnâmes la Marseillaise. Et les pleurs que nous versions et les sanglots qui étreignaient notre gorge étaient à la fois des pleurs et des sanglots d'angoisse et d'enthousiasme sacrés.

Les prix furent distribués en toute hâte, de la main à la main, sans félicitations, sans embrassements.

Quel contraste dans cette cérémonie !

Les jeunes filles habillées de rose et de blanc, les garçons tout fringants, les délicieux tout petits regardaient avec de grands yeux la dorure des livres de prix, lorsque subitement leurs cris de joie furent interrompus par les cris de guerre.

La fête se terminait tragiquement, comme si l'on entendait déjà au loin les coups de canon...

6 Août 1914

APPEL DE LA MUNICIPALITÉ ¹

CHERS CONCITOYENS,

En présence des graves événements qui se déroulent, la Municipalité du VIII^e Arrondissement, fermement résolue à soulager toutes les misères, toutes les souffrances qui se présenteront à elle ou qui lui seront signalées, vient faire le plus chaleureux appel à la population.

Les femmes, les enfants, les vieillards que la guerre a privés de leurs soutiens naturels, les ouvrières et les ouvriers sans travail, sans parler des misères cachées si nombreuses dans cet arrondissement, vont avoir besoin de secours immédiats.

Un Comité a été constitué par les soins de la Municipalité et fonctionne déjà sous sa direction.

Il s'emploiera à procurer du travail, à assurer de toute urgence la nourriture, les vêtements, le logement à tous les habitants du VIII^e Arrondissement qui en auront besoin ; il leur accordera des secours en argent, il leur donnera les soins médicaux, en un mot il leur apportera l'aide matérielle et l'aide morale si nécessaires en ces douloureuses circonstances.

La Municipalité compte donc fermement sur votre patriotisme comme sur votre générosité pour l'aider, dans la mesure de vos moyens, à accomplir un devoir qui, à l'heure actuelle, s'impose à tous comme un devoir sacré.

Les Adjoints,
J. SANSBŒUF, D^r GODON, J. DEROSTE.

Le Maire,
D^r Ph. MARÉCHAL.

15 Octobre 1914

DEUXIÈME APPEL DE LA MUNICIPALITÉ

CHERS CONCITOYENS,

Vous avez répondu magnifiquement à l'appel que nous vous avons adressé dès le début des hostilités. Nous étions assurés du succès, car nous connaissons de longue date toute votre générosité.

Ce bel acte de fraternité nous remplit le cœur d'une joie patriotique et d'une profonde émotion, car il prouve combien est touchante et combien est sincère l'union entre tous les Français.

Soyez remerciés, vous tous qui nous avez apporté des ressources, grâce auxquelles nous pouvons soulager tant de misères en des jours si douloureux.

Certes le Bureau de Bienfaisance assure comme par le passé l'assistance aux vieillards, aux infirmes, aux incurables, aux familles nombreuses, aux femmes en couches, aux nécessiteux. A ces diverses attributions, il ajoute, aujourd'hui, le secours de chômage à toute personne privée momentanément de son emploi.

En outre l'État a pris la charge des allocations militaires.

Cependant il était de toute nécessité d'accorder des secours particuliers urgents, de créer des œuvres nouvelles répondant à des besoins nouveaux, de subventionner celles qui sont dues à la bienfaisance privée.

Ces œuvres, reconnues et agréées par la Municipalité, conformément aux instructions si justifiées des Pouvoirs publics, accueillent tous les malheureux du VIII^e arrondissement : nous vous les indiquons plus loin.

Par vos dons, vous avez, vous aussi, contribué à rassurer les combattants sur le sort de leurs familles et par là même, vous avez affermi leur courage, vous avez contribué à calmer les esprits et à fortifier la confiance de la population. Dites-vous bien que vous avez, ainsi, coopéré très efficacement à la défense de la Patrie.

Grâce à vous, en effet, il n'est point de misères, secrètes ou avouées, qui ne soient certaines de recevoir un soulagement immédiat.

Chers Concitoyens,

L'effort commun doit être continué. Comptez sur notre dévouement qui restera jusqu'au bout sans fléchir, de même que nous comptons sur votre générosité qui restera jusqu'au bout sans défaillir.

ŒUVRES AGRÉÉES PAR LA MUNICIPALITÉ

I. — Assistance par le travail

Ouvroir de la Croix Rouge (Union des Femmes de France), 107, Faubourg Saint-Honoré.

Ouvroirs de l'Œuvre Patriotique et Humanitaire, 23 et 30, Avenue des Champs-Élysées.

Ouvroir (Société de Secours aux blessés militaires), 8, Rue de Penthièvre.

Ouvroir de « l'Art et la Femme », 9, Boulevard de Courcelles.

Ouvroir du Patronage des Ecoles Laïques, 174, Faubourg Saint-Honoré.

Assistance par le Travail des 8^e et 17^e Arrond^{ts}, 141 bis, Rue Saussure.

Ouvroir de la Paroisse Saint-Augustin, 36, Rue Delaborde.

Ouvroir Paul Déroulède, 14, Rue La Boétie.

Ouvroirs de la « Vie Féminine », 88, Avenue des Champs-Élysées, 75, Avenue des Champs-Élysées, 37 et 39, Avenue des Champs-Élysées.

Ouvroirs des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 13, Rue de Monceau, 14, Rue de la Ville-l'Évêque.

Ouvroir de la Fondation Mamoz, 170, Faubourg Saint-Honoré.

Ouvroir (fondation privée), 23, Rue d'Artois.
Ouvroir de l'Union Chrétienne des Jeunes Filles, 22, Rue de Naples.

II. — Assistance Alimentaire

Soupes de « l'Aide aux femmes des Combattants », Pavillon Ledoyen (Champs-Élysées)

Repas de l'Œuvre de la « Ligue Fraternelle », 10, Rue Edouard-VII.

Repas de la « Maison de Famille », 30, Rue de la Bienfaisance.

Soupes populaires (Fondation privée), 9, Rue du Commandant-Rivière.

III. — Assistance aux Mères et aux Enfants

Assistance Maternelle et Infantile, 64 bis, Rue du Rocher.

Croix Rouge (Union des Femmes de France), 127, Faubourg Saint-Honoré.

Crèche de la Madeleine, 14, Rue de la Ville-l'Evêque.

Crèche de Saint-Philippe-du-Roule, II, Rue de Monceau.

Secours en nature et soins médicaux aux femmes enceintes, aux mères et aux enfants au-dessous de 3 ans.

VI. — Assistance Médicale

Le Bureau de Bienfaisance assure l'Assistance Médicale à domicile et au dispensaire, 13 bis, rue de Monceau, de 9 à 10 h.

Dispensaire des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 14, rue de la Ville-l'Evêque.

Dispensaire de la Paroisse Saint-Augustin, 26, rue du Général-Foy.

Vaccination antivariolique, à la Mairie, le mercredi à 3 h. 1/2.

Vaccination antityphoïdique, 14, rue Roquépine et au dispensaire, 13 bis, rue de Monceau.

Service dentaire, le jeudi, de 10 h. 1/2 à midi, au dispensaire, 13 bis, rue de Monceau.

Les cantines scolaires fonctionnent régulièrement. — Bureau de placement municipal gratuit, à la Mairie.

15 Novembre 1914

**APPEL DU SECOURS NATIONAL (Comité du VIII^e
Arrondissement)**

CHERS CONCITOYENS

Le Comité du Secours National s'est formé au début de la guerre pour faire face à la détresse nationale. Il a fait appel à la générosité de tous les Français pour venir au secours de tous leurs frères malheureux, où qu'ils fussent et sans distinction d'aucune sorte.

Beaucoup ont répondu à cet appel et, grâce au généreux enthousiasme qui s'est de toutes parts manifesté, il a été permis de répandre déjà de multiples secours, d'alléger bien des peines, de sécher bien des larmes.

Dans notre arrondissement, la Municipalité, grâce à une souscription qui reste toujours ouverte, et de nombreuses initiatives privées ont répondu et s'efforcent encore de répondre aux plus pressants besoins.

Ainsi ont été soutenus les ouvriers, subventionnées les cantines populaires, assistés les mères et les enfants, secourus les réfugiés de France et de Belgique. Tous en un mot se sont appliqués à soulager toutes les souffrances.

Mais, sans vouloir porter aucune atteinte aux droits toujours subsistants et toujours pressants des malheureux du VIII^e, le Comité local du VIII^e Arrondissement fait un nouvel appel à votre générosité pour le Secours National, car la misère s'aggrave, particulièrement dans les départements que l'invasion a dévastés, l'hiver arrive avec son tribut de nouvelles angoisses et le Comité du Secours National demande à tous un nouvel effort ; il exprime le vœu que ceux qui ont donné donnent encore, que ceux

qui n'ont pas encore répondu à sa prière se hâtent de lui apporter leur offrande.

Nous savons combien votre générosité a été déjà sollicitée, combien de fois déjà on est venu de toutes parts frapper à votre porte ; nous vous supplions cependant de faire l'effort qui vous est instamment demandé ; c'est là question de vie ou de mort pour beaucoup de nos infortunés compatriotes. Aussi nous avons le ferme espoir que tous les habitants du VIII^e Arrondissement comprendront qu'ils doivent prendre sur le superflu et même sur l'utile pour assurer à leurs frères malheureux le nécessaire, le pain et le gîte.

Nous nous adressons à vous en toute confiance, faites-nous la joie de répondre avec tout votre cœur.

Le Comité local du VIII^e arrondissement comprenait, outre le Maire
et les Adjoints :

M^{me} Louis Barthou, MM. Bezault, président du Comité Républicain du VIII^e arrondissement, César Caire, conseiller municipal, Chassaigne-Goyon, ancien président du Conseil municipal, M^{me} Comte, directrice d'école, M^{me} la vicomtesse de Courcy, MM. Pierre Delapalme, notaire, le pasteur Diény, André Fallières, avocat à la Cour d'Appel, Froment-Meurice, conseiller municipal, Pierre Laffitte, Perrin, président de la Ligue des Droits de l'Homme du VIII^e arrondissement, M^{me} Raymond Poincaré, MM. Quentin-Bauchart, conseiller municipal, l'abbé Rivière, curé de Sainte-Madeleine, la Supérieure des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Délégués du Comité Central : M. Denys Cochin, député, Membre de l'Académie Française, M. Barthou, Ancien Président du Conseil des Ministres.

11 Décembre 1914

**DISCOURS PRONONCÉ AUX OBSÈQUES D'ARTHUR
POUGY Maire-Adjoint du VII^e arrondissement**

MESDAMES, MESSIEURS,

En ma qualité de Président de l'Union Amicale des Maires et Maires-Adjoints de Paris, la tâche m'incombe de porter la parole devant le cercueil de notre vénéré collègue, M. Pougy. Depuis trente-deux ans — long espace de temps — Pougy était Maire-Adjoint du 7^e arrondissement. Les services qu'un haut fonctionnaire municipal peut rendre, pendant de si longues années, sont inappréciables.

D'autres, plus qualifiés que moi, pour l'avoir connu plus intimement, vous ont dit en termes excellents et vous diront tout à l'heure l'action bienfaisante de l'homme. Je dois me borner, en ce qui me concerne, à exprimer les regrets que la disparition d'un collègue aimable et d'esprit très cultivé cause à tous les Membres de notre Association.

Nous sommes, en effet, dans tous les arrondissements de Paris, extrêmement unis par des sentiments d'une solidarité et d'une fraternité qui ne se démentent en aucune occasion ; si bien que le bonheur ou le malheur qui frappe l'un d'entre nous, atteint tous les autres au cœur même.

Et cela se comprend. Nous sommes tous, Maires ou Maires-Adjoints, chargés d'une écrasante responsabilité, même en temps ordinaire ; les rapports mutuels que nous avons sont de tous les jours. Combien plus lourds encore, et combien plus sacrés sont aujourd'hui nos devoirs envers

nos concitoyens ! Les Mairies sont des ruches centrales où tout vient aboutir.

J'ai bien le droit, je pense, de dire que si l'honneur de combattre sur le front au péril de notre vie ne nous a pas été dévolu, il nous est, du moins, donné de rendre à notre pays des services qui ont bien leur prix.

Pougy était de ceux-là qui aiment à se dévouer. Il avait vu l'autre guerre, celle de 1870, et faisait partie de cette armée des Vétérans que préside avec tant d'autorité mon excellent collègue du VIII^e, M. Sansbœuf. Nul plus que lui n'eût été disposé à consacrer tout son temps et toute son activité aux soucis du temps présent, si sa santé le lui avait permis.

Les anciens Combattants de l'Année terrible attendaient avec impatience l'heure d'une revanche qui ne pouvait pas ne pas arriver. Pougy s'en va, sans avoir, il est vrai, assisté au triomphe définitif, mais du moins il aura eu l'assurance que les provinces perdues rentreront dans le sein de la France, leur mère.

Mon éminent ami, M. Risler, de l'illustre maison alsacienne de ce nom, sera plus heureux ; il pourra, avant peu, revoir enfin libre la terre chérie de ses ancêtres.

Nous n'avons pas voulu laisser partir Pougy pour le grand voyage sans avoir salué en lui le fonctionnaire municipal et le patriote.

Je suis l'interprète de la peine profonde que nous éprouvons tous, sans exception.

Au nom de l'Union Amicale des Maires et Maires-Adjoints de Paris comme en mon nom personnel, je lui adresse un dernier et affectueux adieu.

NOEL 1914

DISTRIBUTION DE VÊTEMENTS AUX ENFANTS DES MOBILISÉS PAR MADAME RAYMOND POINCARÉ à la mairie du VIII^e arrondissement.

MADAME

Au nom de la Municipalité, au nom de tous les représentants autorisés du VIII^e arrondissement, j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue dans la mairie de l'Elysée et de vous présenter nos très respectueux hommages.

J'y ajouterai quelque chose de plus, l'expression du sentiment qui nous va au cœur à tous, devant le geste maternel que vous accomplissez dans tous les quartiers de Paris.

Les plus solennelles et les plus brillantes réunions du Palais présidentiel, où vous recevez les empereurs, les rois, les ambassadeurs des grandes puissances du monde ne valent pas, ni à nos yeux ni aux vôtres, ces modestes réunions où vous recevez, dans les circonstances actuelles, les chers enfants de nos écoles primaires, avec ce sourire de la bonté qui donne tant de prix à la bienfaisance.

Mes chers petits,

L'année dernière, madame Raymond Poincaré avait organisé au Trocadéro une très belle fête dont vous avez certainement gardé le souvenir.

Nous étions alors tout à la joie, car nous vivions en état de paix.

Aujourd'hui, la guerre, une guerre terrible, a arraché à vos foyers vos pères et vos frères et vos autres parents. Vous êtes aussi les victimes de cette guerre, les victimes les plus intéressantes, car la gêne, qui atteint en ce moment les familles les plus aisées, frappe plus rudement encore ceux qui vivent uniquement de leur travail.

Mais vous êtes déjà de bonnes petites Françaises et de bons petits Français : vous savez bien que nous devons tous concourir au succès de nos armes.

Chacun donne ce qu'il a : vous, vous avez donné et votre papa et votre grand frère ; vous les avez donnés à la France, vous les avez donnés pour qu'ils nous sauvent de la barbarie et du pillage et des massacres qui ont ensanglanté la Belgique et une partie de notre cher pays.

C'est grâce à leur bravoure, à leurs privations, à leurs souffrances, à leurs sacrifices que nous avons échappé et que nous échapperons à tant d'horreurs.

Soyez fiers, mes chers enfants, oui, soyez fiers pour toute la durée de votre vie d'avoir donné, pour sauver la France et le monde, ce que vous avez de plus précieux.

Vous avez donné aussi votre travail : même les petits des écoles maternelles n'y ont pas manqué. Oh ! les innombrables et chers petits paquets où vous avez mis toute l'agilité de vos doigts et tout l'empressement de votre jeune et ardent patriotisme ! Oh ! les délicieuses lettres que vous y avez introduites, ces lettres où l'on sent déborder toute la tendresse et toute la délicatesse de vos sentiments ! Ce soldat, inconnu de vous, pleurera d'émotion en lisant les touchantes lignes que vous lui adressez et de loin il enverra un baiser à la mignonne enfant qui aura travaillé pour lui, un baiser de remerciement et de reconnaissance qui sera pour vous un gage de bonheur. Et il combattra avec plus de courage encore pour éloigner de sa petite bienfaitrice le danger qui la menace.

Écoutez, comme exemple, cette lettre d'une enfant de 6 ans, la petite Gilberte :

« Je t'embrasse bien fort, cher petit soldat. Elle est bien contente de t'envoyer son travail et avec ses petits sous de t'acheter un paquet de tabac ».

Et cette autre :

« Brave petit soldat, je suis bien contente de vous envoyer le produit de mon travail. Puissiez-vous avec cela souffrir un peu moins du froid ! Revenez-nous bientôt. Tous nous vous attendons avec confiance ».

Il faudrait en citer des milliers. Je ne puis cependant passer sous silence cette jeune élève qui embrasse son correspondant en attendant que la victoire lui donne aussi son baiser sur le front : celle enfin qui remercie son cher soldat grâce à qui, dit-elle, elle pourra continuer à apprendre la langue française. Tout cela est très touchant et nous prouve que nous avons une belle, une admirable génération qui nous fera une France encore plus digne d'être aimée que par le passé.

Mais je reviens aux motifs qui ont provoqué cette réunion.

Certes, l'enfance garde toujours son caractère et a pour les jouets une prédilection marquée, mais aujourd'hui Madame Raymond Poincaré a pensé que l'utile doit passer avant l'agréable ; au lieu des jouets habituels, elle vous offre pour l'hiver des vêtements bien chauds. Elle veut vous les remettre de ses propres mains : à ce détail, on la reconnaîtrait sans la nommer.

Madame, veuillez agréer tous nos remerciements au nom des familles et en notre nom à tous pour le Noël que vous nous offrez cette année.

Veuillez aussi transmettre à M. le Président de la République, qui est associé à votre bonne œuvre, l'hommage de notre entier dévouement et de notre profond respect.

3 Janvier 1915

MATINÉE LITTÉRAIRE DE L'AIDE MORALE

(Salles des fêtes du Ministère de l'Intérieur)

MESDAMES, MESSIEURS,

En ma qualité de Maire du VIII^{me} arrondissement, j'ai été aimablement invité par la Direction de l'Aide Morale² à prendre la parole dans cette réunion.

Je ne me suis pas senti la force de résister au désir de M^{me} Moll-Weiss dont la nature, pleine de tendresse et de dévouement, s'ingénie à rechercher ceux qui souffrent pour les consoler, les reconforter et leur rendre l'espérance, s'ils ont eu la douleur de la perdre.

Combien, en ces jours de détresse, elle a su remplir la mission de bienfaisance qu'elle a adoptée pour la règle de sa vie, nous le savons tous, et tous nous nous inclinons devant cette âme d'élite.

Elle a groupé autour de son œuvre les personnages les plus respectés, au nombre desquels je reconnais plus d'un ami bien cher.

Ces précieuses approbations témoignent de l'utilité et même de la grandeur des efforts accomplis.

S'il est pénible, en effet, de lutter pour soi et pour les siens contre les privations matérielles, je ne sais pas s'il n'est pas plus pénible encore de résister à l'angoisse morale, au désarroi de l'esprit, à l'isolement, au désespoir.

Où sont-ils maintenant ceux que nous aimons ? Sur quels champs de batailles meurtriers exposent-ils leur vie ? Sont-ils vivants ou morts ?

Reviendront-ils au milieu de nous ou bien resteront-ils pour toujours aux lieux où ils sont tombés ?

Oh ! que ces tristes pensées rendent plus longues encore les longues soirées d'hiver, et comme les nuits sont traversées de rêves tragiques !

Certes, nous savons bien pour quelle grande cause, pour quelle cause sublime ceux qui nous sont si chers combattent là-bas un ennemi puissant et impitoyable. Nous savons bien que leur résolution ne faiblira jamais, que leur courage ira jusqu'au bout du sacrifice.

Mais ils sont en droit de compter aussi que, de notre côté, nous nous montrerons dignes de leur grandeur d'âme, que nous nous maintiendrons au même niveau jusqu'où ils se sont élevés eux-mêmes, que nous aurons, en un mot, le courage moral plus difficile et plus méritoire que le courage devant le danger et devant la mort, car il n'est pas soutenu par l'ardeur de la lutte. Quand seul, hélas ! dans le silence de sa pensée, on se représente la fournaise où se débat un mari, un fiancé, un fils ou un frère, quand on se dit qu'en ce moment peut-être il tombe sous les balles ou sous les éclats d'obus, il faut, pour ne point faiblir, s'élever à une telle hauteur de pensée que la plupart y succombent.

Et cependant, écoutez : Un jour dans l'ancienne Grèce, la flotte athénienne subit un désastre inouï, un désastre tel que pas un n'échappa à la mort. Un voile funèbre était comme répandu sur la ville, car toute la belle et brillante jeunesse avait péri ; toutes les familles étaient dans la stupeur et dans le deuil.

L'illustre Périclès, chef de la démocratie athénienne, frappé lui-même dans ses plus chères affections, prit la parole sur la place publique.

« O hommes et femmes d'Athènes, s'écria-t-il, l'année a perdu son printemps, car la jeunesse est vraiment le printemps de la vie, comme elle est le printemps d'une cité. Mais ces vaillants sont tombés pour le salut et la grandeur de la Patrie ; ils sont tombés face à l'ennemi, et, du fond de la mer qui leur sert de tombeau, je les entends qui nous défendent de les pleurer.

« Nous conserverons d'eux, dans notre cœur, un souvenir impérissable ; nous graverons sur le marbre leurs noms glorieux qui seront la parure de nos familles. Je vous engage donc à ne porter aucun signe de deuil et à continuer le cours de votre vie, comme s'il ne s'était rien passé de fâcheux. »

Et les pères, et les mères, et les frères, et les sœurs, et les fils, et les filles, et les amis reprirent immédiatement leur promenade et leurs conversations

au point même où ils les avaient laissées à l'annonce de la fatale nouvelle ; ils ne décommandèrent point les invitations ; ils accoururent dans les théâtres et même, dans leur intimité, n'ouvrirent point la bouche pour parler de cette catastrophe.

Je n'irai point jusque-là, mes chers compatriotes, bien que les Athéniens fussent doués-d'une aussi vive et aussi profonde sensibilité que la nôtre.

J'ai voulu cependant vous rappeler cet incident historique pour vous montrer quelle est la grandeur morale où peut atteindre un peuple tout entier.

L'âme française en sera capable aujourd'hui, comme hier, comme toujours.

A quelque distance que nous nous reculions dans le temps, nous nous enorgueillissons de la valeur morale de nos ancêtres. César lui-même leur rendait cet hommage cinquante ans avant l'ère chrétienne. Mais les Gaulois avaient déjà, depuis plusieurs siècles, reçu de ceux qui les avaient précédés sur leur sol natal l'héritage des plus belles vertus morales. Cet héritage sacré, ils nous l'ont transmis d'âges en âges, et nous l'avons conservé, et nous l'avons augmenté, et nous le confierons, nous aussi, à nos petits-neveux, comme les coureurs antiques se transmettaient de main en main, sans l'éteindre, le flambeau tout allumé.

La race germaine, au contraire, qui ne naquit à la civilisation que 800 ans après le Christ et grâce aux conquêtes de Charlemagne, vécut pendant de longs siècles dans ses montagnes et dans ses forêts sauvages où, loin de tout autre contact de l'humanité, elle acquit le culte de la brutalité, de la violence, le mépris du droit et de la délicatesse, tout ce qui est le propre du Barbare, tout ce qui est l'opposé de la civilisation.

Les Germains voulurent imposer leur domination par la contrainte physique ; les Latins ne veulent la faire aimer que par la liberté morale, par la diffusion des pensées les plus hautes, des sentiments les plus généreux. Par les premiers, le monde ne sera plus que le vaste camp d'une humanité tremblante et esclave ; par les seconds, il sera un ensemble de peuples unis pour le triomphe de la Justice et de la Vérité.

Avec la Grèce et avec Rome, la France a rempli au milieu des nations cette place éminente. Par notre épée, par notre littérature, par nos sciences, par nos arts, par le travail des plus grands comme des plus humbles, par

notre immortelle Révolution, par la conscience que nous avons tous de la mission que les destins nous ont confiée, nous avons nourri en nous un Idéal suprême de Beauté et de Bonté, qui fait de l'âme française une âme vrai ment universelle.

Je sais bien que toute chose humaine a ses imperfections et que, par nos discordes, nous avons ébranlé plus d'une fois notre édifice français ; mais les fondements en sont trop assurés pour que nous courions le danger de le détruire. Il n'est pas, dans notre histoire, une circonstance où l'union entre tous les citoyens ne se soit intimement resserrée devant un péril national. Aujourd'hui surtout cette union sacrée fait l'admiration de tous, comme elle fait notre joie.

L'armée qui soutient une si longue et si rude campagne n'est pas une armée de métier, c'est le peuple lui-même, le peuple des villes et des campagnes, c'est le riche et le pauvre, c'est l'oisif et le travailleur, c'est le patron et l'employé, l'ouvrier et le paysan, c'est vous, c'est nous, c'est la patrie, c'est la France, sans distinction d'opinions et de partis. Ils luttent et ils meurent pour nous préserver des horreurs épouvantables dont nous avons lu, ces jours derniers, le terrifiant récit.

Mais nous sommes avec eux là-bas ; nous y sommes par la pensée et par le cœur ; notre aide matérielle ne leur fera jamais défaut. Cependant l'homme ne se nourrit pas uniquement de pain ; il a besoin de sentir son âme réconfortée par la sympathie et par l'amour ; il a besoin de savoir aussi que les siens ne sont pas abandonnés, qu'ils ne vivent pas dans l'isolement, qu'ils sont entourés d'affection ; il a besoin de savoir enfin que le pays tout entier a transporté son âme tout entière dans les brouillards du Nord, dans les tranchées boueuses, dans l'Argonne, dans la Woëvre, dans les Vosges et dans l'Alsace et que tous les cœurs ne battent plus que d'un seul mouvement, de la Flandre à la Provence et de la Bretagne à la Lorraine.

En ce qui vous concerne, Mesdames et Messieurs, vous vous êtes ingéniés à répandre avec une infinie délicatesse le baume sauveur par excellence : la bonté, la consolation, la fraternité que les hommes oublient trop souvent dans leurs rapports mutuels.

Ce à quoi vous tendez par le développement de votre œuvre, c'est à attirer vers vous ceux qui sont près de verser dans le désespoir, de se noyer dans les larmes. Vous voulez leur apporter une aide fraternelle et les preuves d'une véritable affection. Nous nous appuierons les uns sur les autres, puisque, si tous les nôtres ne meurent pas, tous du moins courent le risque d'être frappés.

Venez donc ici, frères et sœurs de douleur, pour y puiser un peu de force, pour y trouver non un remède, mais un adoucissement à vos peines.

Et puis, disons-nous bien que, si nous sommes, nous aussi, des victimes de cette guerre, nous devons souffrir nos maux avec patience, avec résignation, avec fierté, car de même que ceux qui tombent, nous sommes blessés au cœur pour le salut de notre chère patrie, pour le salut du monde.

12-16 Janvier 1915

VOYAGE AU FRONT BELGE

Le comité National d'Aide et de Prévoyance en faveur des soldats m'ayant chargé, ainsi que mes collègues M. Viet, maire du XI^e arrondissement, et M. Fléchelle, maire-adjoint du XVI^e, de porter à nos troupes qui combattent dans les Flandres, le Noël et les étrennes des Parisiens, nous partîmes le 12 janvier pour nous rendre à Furnes où nous fûmes accueillis avec la plus grande cordialité par la mission militaire française accréditée en Belgique.

Nous conduisions un wagon entier qui contenait 42 caisses volumineuses. La Compagnie du Nord avait bien voulu prendre toutes les mesures nécessaires à un transport rapide ; nous lui en adressons nos meilleurs remerciements.

Ces caisses contenaient du chocolat, des biscuits, du vin, du Champagne, des liqueurs, de l'épicerie, du tabac, des conserves, de la papeterie, de la parfumerie, du sucre, bien d'autres choses encore utiles ou agréables.

Bien que notre mission ne nous appelât point sur le front de l'armée belge, nous eûmes l'occasion de nous rendre en des lieux désormais historiques, sur l'un des points où la lutte fut le plus acharnée, le plus sanglante, le plus sauvage.

Entre Furnes et Pervyse, le regard s'étend sur un paysage de désolation. Partout de l'eau et de la boue ! On y enfonce jusqu'aux genoux ; dans maints endroits, on y serait enseveli. La terre est sale, le ciel est bas et sale, la pluie, une pluie glaciale, tombe sans presque discontinuer, le vent souffle avec violence sur des plaines qui paraissent ne pas avoir de bornes.

Il me semble que je suis transporté aux premiers temps où la terre sortit du chaos, et cette impression est d'autant plus intense que je vois tout autour de moi des êtres qui vivent dans des tranchées faites de boue, dans des abris que les troglodytes eux-mêmes eussent trouvés inconfortables.

Je me dis que je rêve sans doute, que je fais un cauchemar affreux ; que mes frères, mes amis, mes compatriotes ne vivent pas depuis plusieurs mois de cette vie que l'imagination d'Edgar Poë n'eût pas eu la puissance d'évoquer.

Et cependant c'est vrai ! c'est bien vrai, car soudain surgissent à mes yeux des formes humaines qui, insoucieuses, en apparence, du drame qui se passe devant elles, s'agitent et continuent le travail habituel dans une ferme isolée.

Un de mes aimables compagnons de route, ancien sous-préfet³, attaché à notre mission militaire, m'apprend à ce propos qu'une race agricole a été complètement détruite par le feu de l'ennemi. Sont-ce des moutons, des bœufs ou des chevaux ? Je ne sais plus, mais je pense que le génie destructeur de l'homme est terrible, qui détruit en quelques jours le génie créateur de la nature.

Enfin voici Pervyse, ou plus exactement ce qui fut Pervyse, car ce lieu n'a plus de nom puisqu'il n'a plus d'existence. Des tas de pierres amoncelées, çà et là quelque chose de branlant qui a dû être un mur, une église qui était un chef-d'œuvre de grâce, de sveltesse et de beauté, des ossements humains dispersés que l'obus alla chercher jusque dans la paix du tombeau, voilà tout ce qui subsiste de la bourgade.

A deux ou trois cents mètres de là, s'allonge la ligne du chemin de fer qui sauva de l'invasion le reste de la Belgique. Bâtie sur un remblai (aujourd'hui une digue) bien peu élevé, mais qui, dans cette immense uniformité de la plaine, nous fait l'effet presque d'une montagne, elle a suffi pour arrêter l'élan furieux d'une multitude d'ennemis. Tout le long de son flanc occidental, elle protège des huttes bien abritées qui s'étendent à perte de vue. Au delà, c'est un lac aux eaux limoneuses qui s'étale jusqu'au cours de l'Yser, en face de cette boucle fameuse qui fut le théâtre de tant de luttes héroïques. L'œil toutefois rencontre sur ce marécage une levée qui le traverse de l'ouest à l'est et qui porte sur sa mince largeur un petit poste dont on relève les hommes chaque jour. Ce sont des Belges qui à une portée de fusil ont eu l'audace de s'installer sur un point si dangereux. Plus loin campent les Allemands dont les batteries ne cessent de tonner contre les positions de nos alliés.

A une faible distance des tranchées, s'élève une petite maison en ruines exposée depuis plusieurs mois à un bombardement presque incessant. A mesure que les obus pratiquent des trous dans ce qui reste des murs, on y

applique des planches ; la pluie y pénètre, le vent y souffle et l'on se demande comment tout cela tient encore à peu près debout. C'est un poste de premier secours. Là vivent trois admirables femmes, trois Anglaises des plus nobles familles de la Grande-Bretagne. Elles donnent aux blessés jour et nuit les soins les plus éclairés. A les voir si calmes au milieu du tumulte des armes, on demeure stupéfait. L'une d'elles surtout, toute jeune, évoque par sa grâce touchante, par son charme exquis, par sa beauté, un être de légende très ancienne ; la blondeur de ses cheveux, la sérénité de son visage, le sourire de ses yeux sont célèbres là-bas. On m'a dit, faut-il le croire ? que l'on aspire à être blessé pour avoir le bonheur d'être soigné par elle ! Ah ! ces militaires, ils seront toujours galants : c'est dans la tradition, du reste, et je n'ai nulle envie de les en blâmer. Je ne saurais d'ailleurs le faire, car je n'ai, à mon très grand regret, pas même aperçu l'ombre de la divine jeune fille. Mais je m'en rapporte au goût très affiné de ceux qui m'en parlèrent ; avec eux je ne plains plus les blessés de Pervyse.

Le major Ledosera, des chasseurs à pied, me conduit à travers le campement belge ; il avait combattu à Ypres et il m'exprimait toute son admiration pour le sang-froid et la bravoure de nos soldats. Entre autres exemples, il me citait cette anecdote : — « Au milieu d'un groupe vint à tomber un obus qui écrasa l'un d'eux et en blessa plusieurs autres. Sans s'émouvoir, un zouave cria au mort : « Mon vieux, ne manque pas de dire à Saint Pierre qu'on va s'amener tout à l'heure, nous aussi. »

Ces mots, prononcés avec l'accent inimitable du gavroche parisien, ont une saveur extraordinaire. Avec des gaillards de cette trempe, on peut garder toute espérance.

Ce même commandant me quitta en ajoutant d'un air farouche : « Nous seront bientôt les maîtres de ces bandits : il n'en sortira pas un de la Belgique qui sera leur tombeau. »

Le lendemain, nous partons de Furnes pour Ostend avec mes deux collègues pour apporter à nos soldats les dons généreux des Parisiens. Nous sommes reçus très cordialement par le général de Mitry. Le général est de taille moyenne, nerveux, actif, plein d'ardeur et d'entrain, la physionomie pétillante d'intelligence, en un mot, un chef digne d'être à la tête d'une armée de héros. Il nous charge de remercier Paris tout entier d'avoir comblé de présents nos soldats. Je fais avec joie la commission et je transmets à tous les donateurs l'assurance que ce jour-là fut un jour de bonheur dans les tranchées, où l'on but, l'on mangea, l'on fuma, l'on croqua du chocolat et

l'on se lava avec du savon, « ce qui fait rudement du bien », disait l'un d'eux.

Mais les plaisirs de l'estomac sont hélas ! éphémères et, comme les roses, n'ont qu'un court destin.

Il est aussi des choses substantielles qu'ils apprécient pardessus tout. A quoi rêvent donc les soldats ? Oh ! bien sûr pas à quoi rêvent les jeunes filles.

Il est amusant d'assister au spectacle de la distribution à un groupe de cent hommes.

— Qui veut un tricot ? s'écrie l'officier.

25 à 30 mains seulement se lèvent.

— Qui veut un passe-montagne ?

50 mains.

— Qui veut un caleçon ?

80 mains.

— Qui veut des chaussettes ? — Moi, moi, moi.

100 mains se lèvent.

— Qui veut un mouchoir ? — Moi, moi, moi.

100 mains se lèvent.

— Qui veut du savon ? — Moi, moi, moi.

100 mains se lèvent.

O chaussettes reprises par les femmes, vous voilà réhabilitées à jamais ! Bizarre conséquence de la guerre, en vérité !

Ah ! c'est que les pieds sont sensibles au froid ! Des chaussettes, envoyez des chaussettes, encore des chaussettes, toujours des chaussettes, avec des mouchoirs dedans et du savon aussi, ou encore des bas de laine : il en existe tant en France, m'a-t-on dit.

Ils ne se déshabillent jamais nos soldats, ou rarement. A Pervyse, sous mes yeux, par un froid glacial, un Belge excita mon admiration : le torse complètement nu, il se lavait et se frottait énergiquement au bord d'un ruisseau ; il avait, en même temps qu'une triple couche d'airain autour du cœur, une triple couche de crasse autour du corps...

Là-bas, un homme a parfois l'air d'un tas de boue qui marche. Quelle endurance et quel courage ! et quelle reconnaissance nous devons à ces héros dont la résistance nous épargne les horreurs d'une invasion totale !

Nous quittons ces lieux enchanteurs pour revenir à Fumes et nous diriger de là sur Rousbrugge. Nous y sommes reçus par le général d'Urbal, un

homme superbe qui respire la force, la santé physique et morale, un de ces chefs qui inspirent aux troupes une confiance illimitée ; on le suivrait jusque dans les entrailles de la terre et dans les feux de l'enfer.

— Recommandez surtout la patience à nos compatriotes, nous dit-il ; toute opération de grande envergure est rendue impossible par l'état de l'atmosphère, comme par l'état du pays. Nous vivons dans la boue. A plusieurs reprises des hommes ont dû être retirés au moyen de cordes. Des zouaves, enlisés, auraient péri, s'ils n'étaient parvenus à se débarrasser de leurs culottes. Nos zouaves revinrent en pans de chemises, ce qui, d'ailleurs, ne leur enlevait rien de leur aspect guerrier : au contraire !... »

A Poperinghe, où se trouve un hôpital, le médecin-chef me raconte qu'il n'a jamais entendu sortir de la bouche d'un blessé une plainte contre la guerre ; dans la pensée de tous, leurs blessures ont été reçues pour un devoir sacré.

C'est l'impression que mes collègues et moi nous éprouvons devant ces nobles victimes dans la force de la jeunesse, où se comptent intimement unis les représentants de toutes les professions.

Nous avons tenu à distribuer nous-mêmes à ces blessés quelques-uns des cadeaux que nous avons apportés ; nous avons ouvert devant eux un grand nombre de colis individuels, c'est-à-dire de colis envoyés expressément pour un seul destinataire.

Le contenu en est très varié ; il y a un peu de tout là-dedans, un tas de bonnes choses qui font venir l'eau à la bouche. Si j'étais blessé moi-même, je prendrais, en les recevant, un plaisir extrême. Nous causâmes assez longuement avec tous ; chaque mot sorti de nos lèvres leur semblait un souffle venu du ciel de la patrie.

Ce fut pour eux un remède, et non peut-être le moins efficace.

J'ai oublié de dire qu'à notre arrivée à Furnes, le 13 janvier, nous fûmes salués par un bombardement intense, nos colis furent couverts d'éclats d'obus, recevant, eux aussi, comme nous, le baptême du feu. Les projectiles sont lancés par des canons que les ennemis amènent sur des rails à des distances favorables. Ces canons tirent de 20 à 40 coups et disparaissent pendant 2 ou 3 jours pour reparaître inopinément sur d'autres points.

La canonnade, du reste, ne cesse guère de part et d'autre ; nos 75, nos 120 et autres gros canons prennent part au concert avec une infatigable

ardeur. La terre et le ciel en tremblent jour et nuit. On dirait un grondement prolongé du tonnerre.

A Furnes, en face même de la mission française, est établi un hôpital dirigé par le docteur Bazy, fils de l'éminent chirurgien des hôpitaux, membre de l'Académie de médecine, avec le concours de M^{lles} d'Haussonville, Ansart, Kessisoglu, de Madame Panas, veuve du regretté professeur de la Faculté de Paris, et de la princesse Murat.

Toutes et tous prodiguent les soins les plus éclairés et les plus affectueux aux blessés qui leurs sont confiés ; tous méritent notre admiration, car ils vivent au milieu de perpétuels dangers. Un obus tomba, il y a quelques jours, sur l'hôpital où une religieuse eut une jambe emportée.

La mission militaire française a organisé à Furnes un terrain où sont inhumés environ 300 Français. Une croix est élevée sur chaque tombe et porte une plaque avec un nom ; une plaque semblable a été fixée sur le cercueil et permettra d'identifier ceux qui ont succombé. Nos représentants à l'étranger ont accompli là avec leurs cœurs une œuvre pour laquelle toutes les familles leur garderont une reconnaissance éternelle.

Comme, avant mon départ, je demandais à un grand chef son opinion sur l'issue de la guerre, il me répondit : « C'est couru ! le succès est certain. »

Je terminerai par les mêmes mots de confiance, en ajoutant ceux que l'on prête au général Joffre : Long, dur, sûr.

Je regarde comme un devoir d'exprimer nos plus vifs remerciements pour l'amabilité, la cordialité, l'empressement avec lesquels nous avons été reçus par la mission militaire française à la tête de laquelle se trouve le lieutenant-colonel Génie. Nous avons été, de la part de chacun de ses membres, l'objet des attentions les plus délicates et les plus flatteuses et nous conserverons de notre séjour auprès d'eux un souvenir inoubliable.

11 Mars 1915

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU COMITÉ DE PATRONAGE
DES APPRENTIS.**

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est avec un sentiment très vif de satisfaction et de gratitude que je constate l'empressement que vous avez mis à répondre à notre appel, à reprendre la tâche douloureusement interrompue de notre Comité, dont se tient aujourd'hui la troisième Assemblée générale. La précédente, vous vous en souvenez, avait eu l'éclat d'une fête ; celle-ci a toute la simplicité d'une réunion privée, intime et discrète, comme il convient à l'instant où nous sommes, à l'heure où l'on se rejoint pour faire œuvre utile et non pour se réjouir.

Un retard de près de trois mois sur la date anniversaire de notre Assemblée de 1913 se justifie par l'arrêt de nos travaux, un moment délaissés sous l'empire des événements tragiques de l'année 1914. La désorganisation de la vie nationale, soudainement suspendue pour tout ce qui n'était pas la défense immédiate du sol menacé, puis envahi ; le devoir pour ceux qui restaient, de rassurer tous ces pères, ces maris, ces fils, ces frères, en leur promettant de veiller sur leurs foyers, de prendre soin des femmes et des tout petits ; l'incessant et affectueux souci d'atténuer, dans la mesure du possible, les misères morales et matérielles de la séparation ; tant de souffrances, tant de détresses qu'il fallait promptement soulager, ont fait négliger jusqu'à l'oubli les préoccupations d'un avenir auquel on n'osait même pas penser, dans l'incertitude angoissante du présent.

Mais cet abandon apparent allait bientôt sembler une défaillance. Malgré bien des deuils et bien des larmes, les jours apportaient l'espoir, nous fortifiant dans l'idée de plus en plus nette d'une juste et prochaine réparation ; et, petit à petit, en suivant à travers les lignes des communiqués concis et loyaux la prodigieuse épopée dont chacun de nos régiments écrit un chapitre, sans même s'en douter, on sentait renaître en soi la confiance, la sécurité, la foi et comme un besoin de reprendre le travail, de préparer des temps meilleurs.

Aujourd'hui la certitude de l'heureuse fin de tant de tourments s'est imposée ; nos vaillantes troupes, vibrantes d'un enthousiasme sans cesse plus ardent, assurent leur ascendant définitif sur le monstrueux agresseur. Et nous pouvons redire avec notre immortel Hugo :

Nous avons l'offensive et presque la victoire.

C'est le moment de penser à l'autre, à celle qui continuera et consolidera le triomphe des armes, celle que j'appellerai la victoire pacifique, gagnée sur les champs de bataille du Commerce et de l'Industrie. C'est ce que vous avez compris, Mesdames et Messieurs, en nous apportant le concours précieux de vos efforts et de votre expérience. C'est le moment de bâtir ou plutôt de reprendre les travaux dont nous n'avons encore produit que le gros œuvre ; de nous remettre à l'étude agissante du problème qui nous intéresse tant et dont la solution, pour si simple qu'elle paraisse, exige une volonté tenace.

Cette volonté, vous la possédez, mais il faut qu'à leur tour les Pouvoirs publics, les assemblées politiques et communales s'imprègnent de l'idée que l'apprentissage est une nécessité fondamentale de la richesse industrielle du pays.

L'apprenti épèle pour ainsi dire son métier et ce n'est qu'en lui imposant un assez long stage dans l'atelier qu'il est possible de le dégrossir, de solliciter les ressources de son intelligence, le développement de ses facultés professionnelles.

Pour que ce résultat s'obtienne, il ne suffit pas de l'enthousiasme de quelques-uns. Pour si productive que soit leur propagande, elle reste une

entreprise privée dont les adhérents sont des volontaires, par conséquent une minorité. C'est l'immense masse des écoliers qu'il faut diriger et retenir dans un apprentissage obligatoire.

Seul l'État peut imposer l'enseignement professionnel post-scolaire. Ce n'est pas tout d'avoir édicté la loi de 1892, il est indispensable d'en assurer les effets par la création d'écoles nationales d'apprentissage, des écoles où l'on ferait des artistes accomplis et d'où l'on ne sortirait qu'après avoir réalisé le chef-d'œuvre qu'imposaient judicieusement à leurs apprentis les Maîtres des Corporations du Moyen-Age.

Là, l'enseignement logique du travail, la mise en mains méthodique d'un métier donneraient à l'art manuel la vigueur, la plénitude, l'expansion par lesquelles il triompherait de l'indifférence, voire de l'hostilité, par quoi des esprits mal avisés sont trop prompts à s'éloigner d'un filon essentiel de notre richesse nationale. C'est surtout et avant tout, en effet, à son industrie et à son commerce qu'un pays doit sa prospérité.

C'est par là qu'il établit sa suprématie véritable ; l'univers est devenu un vaste marché où les nations ne sont que des maisons de commerce se livrant une concurrence acharnée. Avons-nous fait en France tout ce qu'il fallait pour conquérir cette suprématie, la maintenir, la fortifier ? Hélas ! la réponse n'est pas celle qu'un patriote puisse souhaiter. Nous avons été distancés.

L'on a toujours mauvaise grâce, je ne l'ignore pas, à se citer soi-même, et pourtant je ne puis résister à la tentation de vous rappeler les paroles que je prononçais, au cours de l'Assemblée générale, en décembre 1913. Elles soulevèrent, je le sais, quelques critiques : c'est peut-être une raison de plus pour, aujourd'hui, relire ces quelques lignes.

« De l'autre côté du Rhin, vous disais-je, s'est formée, il y a un peu plus de quarante ans, une nation nouvelle, divisée pendant plusieurs siècles contre elle-même, morcelée en une infinité d'états minuscules, dont la plupart, besogneux, étaient à vendre au plus offrant et dernier enchérisseur, une nation où nos lettres, nos sciences, notre langue, notre civilisation furent prédominantes au XVII^e et au XVIII^e siècle, une nation qui reçut de nouveaux statuts de Napoléon 1^{er} lorsqu'il fonda la Confédération de l'Allemagne du Nord et le royaume de Westphalie, lorsqu'il donna le titre de rois aux souverains de la Saxe, de la Bavière et du Wurtemberg, une nation où des villes comme Hambourg, Brême et Lubeck, aujourd'hui capitales d'État, étaient des chefs-lieux de préfectures françaises, une nation

qui, il y a vingt-cinq ans, n'avait pour ainsi dire pas de marine et dont l'industrie et le commerce comptaient à peine dans l'histoire du monde. Maintenant elle est au premier rang, elle va dépasser l'Angleterre par son expansion mondiale. Mais elle est couverte, elle est inondée d'écoles de toutes sortes, elle dépense des dizaines de millions pour former des ouvriers et des ouvrières, au point de compter plus de 300.000 apprentis des deux sexes qui apprennent leur métier pendant trois et quatre ans et qui l'apprennent obligatoirement.

« Aussi, en peu d'années, l'Allemagne est devenue la première nation industrielle et commerçante du monde, elle produit sans relâche, elle vend sans relâche, et les sommes fantastiques qu'elle gagne sont replacées immédiatement dans l'industrie. Ses représentants se répandent partout, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique ; ils font des offres presque toujours acceptées, car ils savent se plier aux usages de chaque pays, en accordant des délais de paiement qui vont jusqu'à 12, 15, 20 et 24 mois. Ils sont soutenus, encouragés, guidés par leurs ambassadeurs et par leurs consuls, mais par des consuls actifs, diligents, empressés, qui savent la langue des peuples au milieu desquels ils exercent leurs fonctions. Appuyés sur une armée formidable et une puissante marine, ils parlent haut et ferme, et il est pénible d'avoir à reconnaître qu'un homme qui, à l'étranger, s'écrie : je suis sujet allemand, se fait plus respecter qu'un autre qui dira : je suis citoyen français.

« Il m'en coûte beaucoup de faire de pareilles constatations, à moi qui aime tant mon pays, à moi qui voudrais tant le voir en pleine prospérité, mais je pense que nous pouvons puiser, dans le tableau que je viens de tracer, plus d'une leçon utile.

« A quoi les Allemands sont-ils redevables de leur prospérité inouïe acquise en si peu de temps qu'on ne pourrait pas en citer un seul autre exemple ? En grande partie, certes, à l'action gouvernementale, mais encore plus, encore bien plus, à une admirable compréhension des nécessités modernes. Ils ont commencé par le commencement, en formant des apprentis, pépinière des ouvriers habiles, et des ouvriers, entendez-le bien, qui travaillent avec ardeur, avec acharnement, avec une sorte de rage pour assurer à leur pays la prééminence, pour prouver que l'Allemagne est le premier peuple du monde dans toutes les manifestations de l'activité humaine. Deutschland ueber alles, l'Allemagne par-dessus tout !

« Ils sont devenus si nombreux que l'immense étendue de leur territoire ne leur suffit plus ; ils aspirent à conquérir des colonies. En attendant, ils se répandent chez nous.

« A Paris, il y a près de 140.000 Allemands ; à Berlin, il n'y a pas 1.500 Français. Dans toute la France, il y a environ 600.000 Allemands, dans toute l'Allemagne, il y a à peine 15.000 Français. Ils s'installent chez nous, ils achètent des terrains, des mines, des forêts, ils acquièrent de nombreuses maisons d'industrie et de commerce, ils les exploitent à l'aide de leurs compatriotes.

« Ils nous envahiront de plus en plus, car ils sont de ceux qui, si on leur laisse prendre un pied chez soi, y ont bientôt mis les quatre.

« Encore une fois, à quoi le doivent-ils ? A l'enseignement logique du travail, à l'apprentissage. »

Grâce à ce système intensif, alimenté par de prodigieux capitaux, l'Allemagne était donc devenue une immense entreprise commerciale et industrielle, un vaste champ producteur qui menaçait de soumettre et de s'approprier les marchés du monde entier.

Mais heureusement cela, c'est déjà le passé ; l'édifice menace ruine. Méprisée par les neutres, rejetée avec horreur par ses ennemis, flétrie à tout jamais devant l'Histoire, l'Allemagne n'est plus et ne sera plus « au-dessus de tout ».

Certes, elle se débattrait, et il ne sera pas prudent de s'endormir sur les lauriers des premiers jours de paix sans songer aux lendemains lointains et surnois de la lutte économique qui suivra la victoire ; il faudra que nous soyons bien armés et prêts à lutter immédiatement et sans défaillance sur le terrain industriel et commercial, si nous voulons prendre sans retard la place que notre pays est en droit d'occuper, pour la reprendre, devrais-je dire, car nous ne l'avons perdue que par trop d'insouciance, d'indifférence, d'abandon, d'incompréhension volontaire des nécessités modernes.

Telle est notre mission actuelle, Mesdames et Messieurs, telle est notre tâche : préparer par l'apprentissage, avec circonspection, avec ténacité, avec enthousiasme, pour la grande bataille économique de demain, une nouvelle génération. Il s'agit, aujourd'hui plus que jamais, de grouper tous les efforts, toutes les bonnes volontés. C'est la préoccupation suprême, qui, à cette heure, s'impose à tous les bons citoyens, à tous les bons Français, à tous ceux qui, comme vous, Mesdames et Messieurs, ont à cœur de lutter, eux aussi, jusqu'au bout, jusqu'à la victoire finale.

29 Avril 1915

**VISITE DE MADAME RAYMOND POINCARÉ A
L'OUVROIR MUNICIPAL ⁴**

MADAME,

En vous exposant, il y a quelques instants, le but et le fonctionnement de notre ouvroir-cantine, je vous confiais que si nous avons pu faire un peu de bien, nous en sommes largement payés par l'affectueuse gratitude de nos chères protégées.

C'est vous dire, Madame, que toutes garderont de votre visite un souvenir ému et reconnaissant.

Ce sont de vraies Françaises, c'est-à-dire des femmes particulièrement délicates et sensibles à toutes les attentions, à tous les égards qu'on a pour elles.

Il y a quelques mois, à l'occasion des fêtes de Noël, vous parcouriez tous les arrondissements de Paris pour distribuer des cadeaux et des étrennes, sous forme de jouets et de vêtements chauds, aux pauvres enfants de nos défenseurs.

Ces étrennes, ces cadeaux, vous aviez tenu à les distribuer vous-même et je vous vois encore, dans notre vieille mairie, les remettant de vos propres mains à nos chers enfants avec ce charme souriant qui ajoute tant de prix à ce qu'on donne.

Depuis, c'est vers les mamans et vers les grandes sœurs que vous êtes allée.

Vous avez voulu témoigner aujourd'hui comme hier que tous nous ne formons plus qu'une grande et seule famille très étroitement unie devant les

angoisses, les dangers et les deuils de l'heure tragique que nous vivons.

Certes, Madame, si nous avons pu créer cet ouvroir-cantine, si nous avons pu y recevoir, y accueillir à bras ouverts toutes les malheureuses femmes qui sont venues frapper à la porte de la maison commune et nous demander aide et assistance, c'est grâce au concours magnifique autant qu'empressé de nos concitoyens.

Et nous n'oublions pas que Monsieur le Président de la République et vous, Madame, avez bien voulu, les premiers, vous associer à nos œuvres de bienfaisance par un très généreux don.

Mais il y a mieux : à côté du don matériel, il y a l'offrande du cœur.

C'est cette offrande que vous êtes venue apporter aujourd'hui à nos ouvrières : en leur nom à toutes je vous en remercie.

Nous vous prions, Madame, mes collègues et moi, d'accepter nos plus respectueux hommages et de les présenter également à M. le Président de la République, qui, tout récemment, dans un émouvant discours, proclamait au front des troupes l'inébranlable unité de la patrie. L'unité de la patrie, c'est à l'intérieur l'union sacrée. Nous avons conscience d'avoir ici très fermement scellé cette union.

Veillez, Madame, en transmettre l'assurance à M. le Président de la République en lui faisant part de ce que vous avez vu. Dites-lui que nous n'avons rien négligé, que nous ne négligerons rien pour donner aux ouvrières malheureuses, à toutes les femmes malheureuses l'aide matérielle et l'aide morale.

Dites-lui qu'à son exemple nous ne fléchirons jamais dans notre résistance, que nous continuerons à faire tout le bien qui dépend de nous : c'est assurément ce qui lui causera le plus vif plaisir.

1^{er} Mai 1915

A L'OUVROIR MUNICIPAL⁵

Le 1^{er} Mai 1915, une ouvrière, interprète de ses 300 compagnes, adressa à Monsieur le Maire et à ses collègues l'allocution suivante :

MONSIEUR LE MAIRE,

C'est avec un plaisir mêlé d'un sentiment de profonde gratitude que nous venons à l'occasion de la triple date de votre anniversaire, de votre fête patronale et de la fête du travail, vous offrir, avec nos meilleurs souhaits, cet humble gage de notre sincère reconnaissance.

Nous sommes heureuses de trouver cette occasion pour vous remercier de l'appui que toutes nous avons trouvé dans cet Ouvroir créé par la Municipalité du VIII^e arrondissement et du réconfort moral que vous nous apportez soit par vos visites, soit par vos conseils si bienveillants, soit, en un mot, par les bontés de toutes sortes que vous ne cessez de nous prodiguer.

Vous ne vous contentez pas de nous venir en aide et de nous donner la satisfaction de nous rendre, nous aussi, utiles à notre chère Patrie en travaillant pour nos soldats.

La matinée que vous avez organisée pour nous dimanche dernier et à laquelle nous avons été si heureuses d'assister, nous montre, une fois de plus, le souci délicat que vous avez de nous faire oublier, autant que possible, les tristesses de l'heure présente.

Aussi nous nous réunissons toutes pour vous en témoigner notre gratitude du fond du cœur et crier bien haut un grand merci à Monsieur le Maire et à

la Municipalité du VIII^e arrondissement.

Monsieur le Maire répondit en ces termes :

MESDAMES,

Vous me voyez profondément ému, mais aussi profondément troublé et je ne crains pas de dire... profondément embarrassé !

Ce témoignage de votre sympathie, que je sens si spontané, ne me surprend pas de votre part, car, ainsi que je le disais avant-hier devant vous à Madame Poincaré, vous êtes de vraies Françaises, animées des sentiments les plus délicats et aptes à organiser les manifestations les plus exquises, celles qui viennent du cœur même.

Je n'en reste pas moins très embarrassé, car je ne puis laisser sans réponse les paroles si affectueuses que je viens d'entendre.

Il est d'usage de communiquer aux intéressés le texte des discours qu'on leur doit adresser, ce qui permet à l'orateur de préparer sa réponse dans une patiente improvisation...

Vous, vous m'avez pris de court. Eh bien ! si cette fête vient de votre cœur, si votre gracieux compliment vient de votre cœur, je ferai comme vous et c'est tout simplement dans mon cœur que j'irai chercher ma réponse et les termes en lesquels je veux vous remercier.

Si j'ai écouté avec émotion votre beau compliment, je n'en ai pas moins apprécié toutes les gentilleses et toutes les nuances.

Vous avez choisi, dites-vous, pour m'exprimer vos sentiments, la double date de mon anniversaire et de ma fête patronale qui, par une heureuse fortune, coïncide avec la fête du travail. Et cette dernière considération surtout me touche très vivement : rien, en effet, ne pouvait m'être plus agréable, plus délicieusement agréable que de vous voir choisir cette fête du 1^{er} mai pour manifester vos sentiments à mon égard.

Pour une première raison d'abord, c'est que, comme vous l'avez dit si heureusement, votre remerciement s'adresse non seulement à moi, mais à la Municipalité tout entière du VIII^e arrondissement.

Et ce serait paraître exclure de votre sympathie et de votre reconnaissance mes chers collègues M. le docteur Godon et M. Drucker, que de vouloir fêter uniquement mon anniversaire ou ma fête patronale.

Puis, c'est aujourd'hui le I^{er} mai, fête du travail et je ne crains pas de dire fête du bonheur, car le travail est vraiment la source du bonheur.

Les années précédentes, le 1^{er} mai était plutôt la fête des travailleurs qui fêtaient le travail en ne travaillant pas.

Cette année le 1^{er} mai n'est pas la fête des travailleurs, il est la fête du travail fécond, réparateur, moralisateur.

Tous les syndicats ouvriers ont décidé qu'ils fêteraient le 1^{er} mai en travaillant cette année et ce n'est pas sans émotion que j'ai lu la détermination prise par les mineurs de Carmaux. Ils ont décidé que dans la crise que traverse la France, unis dans un sentiment de patriotisme, ils ne voulaient pas suspendre, même pour un jour, l'extraction du charbon si utile à la défense nationale.

Il se trouve ainsi que la fête du travail est la fête du patriotisme.

Nous en avons une preuve éclatante et touchante ici même.

Les mineurs de Carmaux ne veulent pas chômer un jour afin de ne pas nuire à la défense nationale.

Vous, Mesdames, vous contribuez aussi par votre travail à la défense nationale en confectionnant pour nos chers soldats les vêtements chauds qui leur ont été et qui leur seront encore si utiles dans les froides et humides tranchées, comme vous leur préparerez bientôt des sous-vêtements non moins précieux.

Ainsi donc nous célébrons à la fois la fête du travail et du patriotisme, et, chose digne de remarque, nous célébrons cette fête dans le temple même qui convient à ce culte, je veux dire dans ces magnifiques locaux construits pour donner asile aux travailleurs et aux travailleuses.

C'est vraiment le décor qui nous convient.

Et il m'est infiniment agréable de voir au milieu de nous et de saluer le grand prêtre de ce temple⁶, notre bienfaiteur M. Forest.

Et maintenant, Mesdames, je termine, comme j'ai commencé, en vous remerciant.

En ce vase qui est un magnifique objet d'art, je vois toute votre attention, toutes vos pensées, tous vos sentiments.

Cette porcelaine fine, faite de la pâte la plus tendre, rehaussée des couleurs les plus délicates, c'est votre image même, c'est l'image de la femme, de toutes les femmes, faites de délicatesse, de tendresse et de sensibilité.

Par contre les attributs de bronze dont il est orné paraissent traduire mes propres sentiments : ils symbolisent le souvenir que je garderai de cette fête si charmante, le souvenir aussi de nos rapports durant les heures tragiques que nous avons traversées côte à côte ; ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire et, comme ce bronze lui-même, résistera à l'épreuve du temps.

Et enfin si je jette les regards sur la gerbe qui baigne dans ce vase, qu'y vois-je ? des fleurs superbes ; je n'en connais pas le langage. Cependant j'y remarque un rameau d'olivier symbole de la paix.

Ah ! oui, puissions-nous voir bientôt la chère colombe, traversant l'espace et portant dans son bec le rameau d'olivier auquel se joindra nécessairement le rameau de laurier, symbole de la victoire !

Et ceci me reporte vers nos chers soldats, vos maris, vos fils, vos fiancés. Je leur adresse un souvenir d'admiration et de reconnaissance pour tant d'efforts héroïques accomplis depuis 10 mois pour le salut de la France, c'est-à-dire pour le triomphe du droit, de la justice, de la liberté et de la civilisation.

30 Mai 1915

MATINÉE DE L'AIDE MORALE SALLE WAGRAM

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai déjà eu le grand honneur de porter la parole devant vous, lorsque la Société de l'Aide morale a donné dans notre 8^e arrondissement une de ses séances dont l'attrait s'allie si bien avec l'esprit de bienfaisance.

Aujourd'hui je m'adresse à vous au nom des deux Municipalités du 17^e et du 8^e arrondissements qui ont organisé en commun cette dernière réunion.

Je veux remercier cordialement mon éminent collègue, M. Cosnard, du concours précieux qu'avec sa courtoisie coutumière il a bien voulu nous prêter en cette circonstance. C'est un titre de plus, entre tant d'autres titres, qu'il acquiert à la reconnaissance de ses concitoyens. Je prie M. Albert Kahn, le tout dévoué délégué du 17^e, de se faire auprès de lui notre chaleureux interprète.

Il ne suffit pas, Mesdames et Messieurs, d'apporter à ceux qui souffrent un concours matériel, d'ailleurs bien modeste et plus d'une fois insuffisant. Après tout, le corps peut, à la rigueur, (on en voit tous les jours des preuves nombreuses) se soutenir avec peu d'aliments.

Il n'en va point ainsi de l'âme qui ne se rassasie pas de consolations dans l'extrême douleur, non plus qu'elle ne se rassasie de marques d'affection. Et cela est si vrai qu'au sein même de l'opulence bien des larmes, des cris et des sanglots prouvent que le bonheur véritable n'est pas dans les trésors de métaux précieux, mais dans les trésors de l'esprit et du cœur.

Mme Moll-Weiss, cette admirable femme de bien, a compris qu'il est de cruelles blessures qui ne trouvent d'adoucissement ou de remède que dans la délicatesse des plus purs sentiments. Et elle est allée vers ces désespérées dont la solitude et l'abandon augmentaient encore la peine. Elle est allée vers toutes, vers les plus humbles surtout, qui avaient perdu ce qu'elles avaient de plus cher au monde, un père, un mari, un fils, deux, trois fils quelquefois, et qui dans le foyer hier heureux, désolé aujourd'hui, appelaient la mort pour aller rejoindre ceux qu'elles avaient tant aimés. D'autres, inquiètes du sort des êtres qui leur tiennent au cœur, redoutent qu'ils ne soient emportés comme des fœtus de paille dans les terribles ouragans de la mitraille ennemie ou se lamentent sur la pénible situation d'un prisonnier exposé à toutes les brutalités d'un peuple infâme qui a toute honte bue.

Et M^{me} Moll-Weiss, émue de tant de détresses, a tendu vers elles et ses mains et son cœur. Elle leur a dit : « Venez vers nous, vous qui souffrez, et nous vous consolerons ; venez vers nous, vous qui pleurez, et nous essuierons vos larmes ou plutôt nous pleurerons ensemble, ce qui est peut-être la meilleure manière de se consoler mutuellement. »

Il est souverainement juste d'associer à cet éloge mérité M. Emile Perrin, professeur au collège Chaptal, délégué du Comité du 8^e. Je crois bien que peu de personnes sont à même, autant que je le suis, de connaître tout ce que le cœur de mon cher ami renferme de sensibilité. Il aurait inventé la bienfaisance, si elle n'avait existé déjà ; son activité est prodigieuse ; il embrase de son feu tous ceux qu'il entoure : c'est l'apôtre du bien.

De hauts personnages se sont associés à cette généreuse pensée : de là est née l'Aide morale qui a donné de très nombreuses et très intéressantes séances et a groupé autour d'elle plus de 100.000 auditrices.

Des causeries familières, des lectures patriotiques, des auditions empruntées à nos plus grands écrivains ont apporté une distraction précieuse à des soucis cuisants. En outre, un rapprochement social s'est opéré dans les diverses classes de la société ; les plus grands ont fraternisé avec les plus petits ; bien des préventions se sont évanouies, comme cela s'est produit là-bas dans les tranchées, où le prince coudoie le plébéien, où le patron coudoie l'ouvrier, où le prêtre coudoie l'athée,... très fraternellement.

Car ils sont là-bas, vos pères, vos maris, vos fils, vos frères, à vous filles, à vous femmes, à vous mères, à vous sœurs. Ils sont là-bas qui dépassent les

exploits les plus illustres des héros d'Homère et qui écrivent une Iliade où chacun des guerriers est un autre Achille, plein de cœur et de vaillance, ayant jusque dans le plus profond de son âme cet amour sacré de la patrie que chante notre Marseillaise.

Ils luttent pied à pied, non point pour satisfaire l'ambition d'un homme et pour élever à cet homme un piédestal de gloire de leurs cadavres amoncelés, mais pour arracher dents et griffes. aux tigres altérés de sang que l'humanité a le devoir et le droit d'exterminer impitoyablement.

Ah ! les braves camarades que nous avons là ! Comme ils étaient splendides l'hiver dernier dans leur carapace de boue épaisse, et comme cette boue immonde avait grand air et grande allure ! Je les ai vus en Belgique, à Nieupoort, à Furnes, à Ypres, où m'appelait la mission de leur distribuer mille objets utiles et agréables ! Je demeurai interdit devant ces hommes accomplissant avec tant de modestie et de mâle simplicité une œuvre que l'on croirait au-dessus des forces humaines.

Aussi je comprends qu'un de nos généraux se soit écrié : « Je suis à genoux devant mes hommes. »

Et cependant ils ont 45 ans, ils ont 35 ans, ils ont 20 ans, que dis-je ? Ils ont 19 ans ! Les plus jeunes rivalisent de courage et d'ardeur avec les plus âgés ; le gamin qui sort du collège ou de l'atelier ou de la douce maison paternelle vaut un grognard de la Révolution ou de l'Empire, seulement celui-là ne grogne pas comme l'autre. Il sape, il creuse, il lance des grenades, il fusille, il canonne, il éventre, il écharpe avec une sainte fureur guerrière, comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

D'où viennent ces invraisemblables héros qu'on dirait sortis d'une légende ? ils viennent de tous les coins et recoins de la France. Qui sont-ils ? — qui ils sont ? Ce sont les vôtres, femmes et jeunes filles qui m'écoutez.

Ah ! pleurez, pleurez si vous le voulez, mais soyez fières de ceux dont vous portez le nom, car, en vérité, je vous le dis, rien de semblable n'a encore été vu sur la terre et ne le sera sans doute plus jamais.

Mais n'ont-ils pas le droit, alors qu'ils font à la France, sans exhaler une plainte, le sacrifice de leurs bras, de leurs jambes, de leurs yeux, de la dernière goutte de leur sang, n'ont-ils pas le droit de vouloir que leurs pères, que leurs mères, leurs femmes et leurs enfants soient à l'abri de la sombre misère ? Et n'ont-ils pas le droit de vouloir que les êtres chéris dont ils sont l'amour et le soutien, soient encouragés et consolés par des mains et par des

voix pleines de tendresse ? C'est la tâche entreprise par les bienfaiteurs de l'Aide morale.

Je vous salue et je m'incline devant vous d'un cœur ému, car vous êtes, ô femmes de France, dignes des soldats de France.

8 Juin 1915

**ÉLOGE FUNÈBRE D'ÉMILE LE SENNE Secrétaire-général
de la Société historique et archéologique du VIII^e
arrondissement.**

Dès qu'il eut appris la mort glorieuse de notre Secrétaire général, Emile Le Senne, tombé le 11 Novembre 1914, à Wytschaëte (Belgique), et décédé à Lille, des suites de ses blessures, le 14 du même mois, le Bureau de la Société Historique et Archéologique des VIII^e et XVII^e arrondissements résolut de se réunir en séance extraordinaire pour rendre un hommage officiel à la mémoire de notre regretté et cher collègue.

La séance eut lieu le 8 Juin à six heures du soir, à la Mairie du VIII^e arrondissement.

Étaient présents : MM. le Docteur Maréchàl, Mareuse, Ch. Normand, Emile Henry, le Docteur Godon, Blondel, Vuaflart, Paul Jarry, Drucker, Biré.

M. Léon Gruel, alors à Cannes, s'était excuse, en s'associant aux sentiments du Bureau, et M. Foulon, empêché à la dernière minute de se rendre à la Mairie, avait tenu, dans une lettre pleine d'émotion, à exprimer tous ses regrets et à se joindre de cœur à nous tous.

Au début de la séance, M. le Docteur Maréchal, Maire du VIII^e arrondissement et Président de la Société, prononça le discours suivant :

MES CHERS COLLÈGUES,

Notre société est en deuil : Emile Le Senne est mort... il est mort pour la patrie.

Perte vraiment cruelle qui nous touche au cœur même, perte irréparable pour sa famille, irréparable pour ses amis.

Il est tombé dans les plaines arrosées par l'Yser, ces plaines illustrées à jamais par des luttes qui sont jusqu'ici sans exemple dans l'histoire des hommes, luttes où le sol de la terre tremblait comme sous une catastrophe de la Nature, où les espaces du ciel étaient sillonnés de foudres et de tonnerres qui dépassaient en éclat et en horreur tout ce que renferment de feux dans leurs flancs toutes les nuées accumulées.

Il faut remonter jusqu'aux luttes des Titans contre les Dieux pour se représenter de tels bouleversements !

Dans ce cadre sublime la mort devient grandiose, elle a quelque chose de surhumain. Emile Le Senne, grièvement blessé, resta entre les mains des ennemis, et quatre jours plus tard, le 14 Novembre, il exhala son dernier souffle à Lille, — à Lille, depuis si longtemps, hélas ! occupée par la horde germanique. Mais il a eu, du moins, la consolation de mourir en terre française, il a eu la gloire de verser son généreux sang pour la plus grande cause qui puisse exister au monde. L'inexorable loi de l'Histoire semble exiger, pour l'accomplissement d'un progrès, le sacrifice des plus nobles victimes : le malheur des uns semble devoir être la rançon du bonheur des autres.

Les parents de notre ami ont été durement frappés, puisqu'ils ont perdu également dans les combats un autre fils.

Nous leur adressons l'expression de la peine profonde que nous éprouvons tous ; nous prenons part à leur douleur, comme si elle était la nôtre.

Emile Le Senne inspirait la sympathie dès le premier abord ; le regard clair, bon, franc et loyal, la physionomie ouverte révélaient une belle intelligence et surtout une âme dotée des plus rares qualités morales. Il représentait un remarquable exemplaire de la vraie race française.

Il est mort à 34 ans, à cet âge heureux où l'on a encore au cœur la fraîcheur des sentiments de la jeunesse, à cet âge où l'homme a atteint son développement en unissant par une enviable alliance la vigueur de l'esprit à la vigueur du corps.

Combien cela était vrai de notre cher Secrétaire général ! Vous l'avez vu toujours affable, toujours souriant, ayant reçu de la nature aussi bien que de l'éducation cette courtoisie qui faisait le charme indicible de la France d'autrefois et que je regrette tant de voir s'affaiblir de nos jours. Aussi était-

il d'un commerce extrêmement agréable. Son esprit nourri de la moelle de l'antiquité et des plus grands et des plus délicats d'entre les modernes, aimait à approfondir les questions les plus variées : le droit, l'économie politique et sociale, les curiosités de l'histoire, celles surtout qui, par l'étude de personnages énigmatiques ou par l'examen des monuments ou des ruines du passé, nous font pénétrer jusque dans le secret des choses.

Frappés des ressources inépuisables de ce fécond esprit, vous lui aviez confié les lourdes fonctions de Secrétaire général. Comment il a rempli sa tâche, avec quel zèle et quelle ardeur il organisait et dirigeait nos travaux, vous le savez tous.

Nous ne le verrons plus des yeux du corps ; mais il vivra bien longtemps dans notre pensée. Il a disparu, et cependant nous le verrons quand même ; bien des fois, il nous arrivera de tourner les yeux vers lui, comme s'il était encore parmi nous, pour solliciter ses avis éclairés sur les délicates et difficiles questions qui nous seront soumises.

Un homme d'élite ne meurt pas tout entier : Emile Le Senne survivra, non seulement comme un érudit sur lequel se fondaient tant d'espérances, mais aussi et surtout comme un héros tombé vaillamment au champ d'honneur.

Je vous propose, mes chers collègues, en témoignage de notre estime et de notre admiration, de conserver toujours le nom d'Emile Le Senne en tête de notre Bulletin, juste hommage rendu à sa glorieuse mémoire.

S'associant à la proposition de M. le Président, le Comité décide aussitôt de maintenir perpétuellement, en tête de la liste des membres de la Société, les noms d'Emile Le Senne et de tous ceux des nôtres qui auraient au cours de la guerre, donné leur sang à la patrie. Il faut, hélas ! ajouter déjà celui d'un autre de nos jeunes collègues ; Henri Delacour, tombé lui aussi au champ d'honneur.

24 juin 1915

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA CAISSE DES ÉCOLES

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Assemblée générale de la Caisse des Écoles se réunit cette année à l'une des périodes les plus tragiques que l'histoire du monde ait jamais traversées. L'Europe presque tout entière est en feu, depuis les vastes espaces glacés des régions polaires jusques aux rives ensoleillées de la mer Ionienne et de la mer Égée. La voix grave et prolongée du canon se fait entendre, annonçant d'une façon continue et retentissante qu'un monde vient de finir, qu'un monde nouveau est sur le point de naître.

Il semblerait qu'en de telles circonstances nous ne dussions plus avoir d'autres pensées que la guerre, que toutes les fibres de nos cœurs ne dussent être tendues que vers le but suprême à atteindre ; il semblerait que devant nos provinces envahies, pillées, incendiées, ruinées, que devant tant de deuils, tant de mutilations, devant tant d'angoisses passées et d'angoisses à venir, nous dussions renoncer à toute autre préoccupation et renvoyer à plus tard tout ce qui n'est pas le souci de l'heure présente.

Et pourtant nous sommes ici, comme nous y étions les années précédentes, et pendant que l'on se tue un peu plus loin, au point que lorsque nous prêtons l'oreille nous pourrions presque entendre la mêlée tumultueuse des champs de bataille, nous, pendant ce temps-là, nous attachons notre intérêt à la Caisse des Ecoles.

Nous y prenons même un intérêt plus vif que par le passé, car plus que jamais nous avons le devoir sacré de réparer les pertes du présent en préparant les réserves de l'avenir.

La Nature, Mesdames et Messieurs, contient en soi une telle grandeur de puissance qu'après les plus terribles désastres, après les effroyables tremblements de terre, après la destruction de cités entières, les plantes nées des graines que transportent les vents, poussent sur les décombres, et les fleurs les plus gracieuses étalent leurs fraîches et charmantes corolles sur la terre des ruines.

De même, lorsque les invasions des Barbares répandirent leur écume sur l'immense empire romain, on put croire que la dernière heure de l'Humanité avait sonné au cadran de l'Univers ; on put croire qu'il ne resterait rien, rien, ni des hommes, ni des villes, ni des campagnes, ni de l'herbe même foulée par les pieds du cheval de l'Attila des Huns, et que les ruines elles-même périraient et que la terre continuerait à rouler dans les cieux, veuve de tout ce qui faisait sa parure et sa beauté.

Cela dura plus d'un siècle ; mais la Nature se rit des vaines entreprises des violents ; elle répare les désastres en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut aux hommes pour les accumuler. Les champs se mirent à reverdir, les fleurs se mirent à embaumer, les maisons se mirent à se relever, les cités se mirent à sortir du sol, les hommes se mirent à renaître, la vie, enfin, reprit toute sa force, toute sa vigueur, toute son activité, toute sa fécondité inépuisable. Que dis-je ? elle fut plus belle encore : de même qu'une âme bien née se trempe à de très dures épreuves et qu'elle se replie sur elle-même et qu'elle réfléchit et qu'elle s'améliore et se perfectionne au contact du malheur, de même les peuples, qui sont des collections d'âmes, accomplissent un considérable progrès en un seul bond, après avoir subi tout ce qu'on est capable de supporter sans mourir.

La Belgique tout entière, la Pologne, la France sur son territoire le plus riche ne présentent plus que l'aspect de la plus terrifiante dévastation. L'esprit épouvanté se demande, sans pouvoir se répondre, comment il peut se faire que des hommes aient eu le triste courage de massacrer avec un tel sang-froid des enfants, des femmes, des vieillards inoffensifs ; il se demande, sans pouvoir se répondre, comment il peut se faire que ces mêmes hommes aient détruit avec acharnement et sans motifs de guerre des cathédrales, des hôtels de ville, des beffrois, chefs-d'œuvre incomparables, dignes d'une éternelle admiration, Reims, Louvain, Malines, Ypres, Arras, Soissons, Bruxelles peut-être bientôt, comme ils se préparent (ils l'ont dit

eux-mêmes) à ravager l'Italie, terre d'art et de beauté, à bombarder Venise, Florence, Pise, Sienne et Rome elle-même, l'illustre Rome devant laquelle Alaric lui-même s'arrêta et qui n'arrêterait pas l'Attila des Germains.

Mais les portes de la Mort ne prévaudront pas contre les œuvres de Vie. Cette guerre aura été moralisatrice ; elle aura réalisé entre nous tous une union dont on peut espérer que les fruits seront merveilleux, car aucune autre cause au monde n'aurait pu faire que les diverses classes de la société se fussent rapprochées, mêlées, confondues aussi intimement qu'elles le sont dans les tranchées. Le danger couru en commun pendant un si long temps, le dévouement mutuel du riche pour le pauvre, du pauvre pour le riche, au nom de l'existence même de la patrie et du salut de la civilisation, feront tomber bien des préjugés.

Que d'amitiés vont se nouer pour jamais ! Que de haines vont s'évanouir ! la Justice sociale ou plutôt la Justice tout court, la belle vertu de la Tolérance trop violée de part et d'autre, la fondation, sans doute, des États-Unis d'Europe sous la protection de l'arbitrage, tant d'autres progrès encore qui surgiront spontanément de tous les côtés, la Paix enfin, la Paix mondiale, l'amour encore plus vivace de la Patrie, de la Patrie qui, pour employer une expression de Victor Hugo, restera notre espoir suprême et notre suprême pensée, tels seront quelques-uns des résultats de cette guerre.

Oh ! les sacrifices seront sanglants, ils broieront pour la vie le cœur de beaucoup d'entre nous, ils nous rempliront de détresse, mais nous élèverons notre âme au-dessus des pires malheurs et nous offrirons notre deuil à la France, notre mère.

Je puis être atteint dans mon fils unique, un interne des hôpitaux, nommé récemment médecin aide-major et nouvellement marié. Mon sacrifice est fait à l'avance, le sien aussi, celui de sa jeune femme également.

Aussi je comprends la douleur que peut causer la perte d'un être qui tient à nos entrailles mêmes et je sais y prendre part.

Entre tant de deuils qui ont déjà frappé nos dévoués collaborateurs, qu'il me soit permis de citer ceux de deux de nos collègues, M. le conseiller Chassaing-Goyon, ancien président du Conseil municipal de Paris, et M. le professeur Pinard, membre de l'Académie de médecine, qui ont chacun perdu leur fils. Je leur assure au nom de tous que nous prenons une part sincère, je puis même dire une part presque personnelle au malheur qui les atteint dans leurs plus chères affections, et j'adresse notre hommage

d'admiration aux deux très nobles et très distingués jeunes hommes que la tombe a ensevelis très prématurément, mais aussi très glorieusement.

Mais nous devons dominer notre émotion, si profonde qu'elle soit.

Le devoir envers la patrie réclame toute notre activité : voilà pourquoi nous sommes ici aujourd'hui, tristes, mais songeant à la grandeur de notre tâche.

On voit des laboureurs ensemençer les sillons à 300 mètres de l'ennemi ; insoucieux de la mitraille qui tombe autour d'eux, ils continuent le geste auguste du semeur, comme si de rien n'était.

Nous aussi, nous continuons notre geste ; nous ensemençons sans interruption le terrain de l'école, nous réparons dès maintenant les brèches faites à notre vie nationale.

Ah ! certes, nos dépenses ont augmenté et augmenteront dans des proportions considérables, et nos recettes ont fléchi et fléchiront dans une mesure qui pourrait paraître inquiétante, mais qui n'est que momentanée. Cependant nous avons donné et nous continuerons de donner à pleines mains.

Ira-t-on nous en faire un reproche ? Eh quoi ! Ces enfants, nos garçons et nos fillettes, n'ont-ils pas sur le front de nos armées tous ceux qui étaient leurs soutiens naturels ? Leurs pères, leurs frères, leurs oncles combattent pour nous là-bas, ils souffrent pour nous là-bas, ils sont blessés pour nous là-bas, ils sont mutilés pour nous là-bas, ils meurent pour nous là-bas. Ils tombent pour nous épargner les horreurs d'une invasion dont les conséquences seraient terribles et irréparables ! Ils tombent, et vous hésiteriez, vous, femmes, à prendre sous votre protection maternelle, et vous hésiteriez, vous, hommes, à prendre sous votre protection paternelle les enfants, les orphelins de ceux qui nous ont sauvés, de ceux à qui nous devons chaque jour le salut, de ceux à qui Paris doit de ne pas être une ruine fumante, de ceux à qui nous devons la vie des nôtres et l'honneur même de nos femmes et de nos filles !

Allons donc ! mais si nous ne l'avions pas fait, si nous ne le faisons pas, si nous cessions de le faire, vous seriez en droit de nous crier que nous avons failli à notre devoir. Oh non ! nos chers enfants, dont nous sommes les tuteurs, ces orphelins, ces mères éplorées qui depuis dix mois vivent dans les angoisses et dans les privations, tous ceux-là sauront que nous

ferons des efforts inouïs, des efforts surhumains, non pas pour les secourir (le mot et la chose seraient odieux), mais pour les entourer de notre affection, de notre amour fidèle, de notre reconnaissance, de notre action incessante pour leur rendre un peu de ce qu'ils nous auront donné au centuple.

Nous serons aidés en cela par les instituteurs et les institutrices dont la mission ira grandissante et superbe. Nos éducateurs ont désormais devant eux à remplir une tâche et si grande et si haute et si belle que je ne sais s'ils ne seront pas les premiers des citoyens.

Plusieurs des maîtres de notre arrondissement sont aux armées : nous les saluons, je les salue en votre nom et au mien avec émotion.

Plus d'un reviendra à sa classe ou blessé, ou mutilé, ou intact, ou portant sur sa noble poitrine les éclatants insignes de la croix de guerre, de la médaille militaire ou de la croix d'honneur dus à sa vaillance !

Oh ! combien belles seront les leçons de morale et d'histoire sortant d'une telle bouche ! Avec quel profond respect les enfants les plus turbulents écouteront sa parole ! Les paresseux, les indolents rougiront de leur inaction, et les pires natures s'épuront au contact de cette grandeur simple et familière !

L'école va renaître ; la guerre la transformera, que dis-je ? elle l'a transformée déjà, et ce serait à en éclater de joie, si nous n'avions la douleur de payer si cher le bonheur des générations qui s'élèvent sous nos yeux !

Les institutrices ont également rempli leur difficile mission avec tout ce que la nature a mis de bon, de tendre, de délicat en la généreuse âme de la femme.

D'autres, par milliers, ont enveloppé des soins les plus touchants nos glorieux blessés ; elles les accompagnent en les encourageant de leur charmant sourire ou de leurs douces paroles, en les soutenant même souvent d'un bras qui semble, au premier abord, être bien faible, mais que le dévouement rend fort et solide comme du bronze : on dirait de jeunes mamans qui auraient eu, toutes petites, des enfants grands aujourd'hui.

Nos éducatrices ont eu une autre tâche aussi délicate et aussi difficile.

Représentez-vous une classe où des fillettes en grand nombre songent à leurs papas ou à leurs grands frères exposés à toute heure du jour aux plus terribles dangers ! Les unes sont déjà orphelines ; les autres ont perdu et leurs pères et leurs frères, car il est des familles entières qui ont été fauchées ; j'en connais qui, sur cinq ou six hommes, n'en reverront plus jamais un seul. D'autres n'ont revu qu'affreusement mutilés des jambes ou des bras ceux qui étaient partis solides et bien bâtis. Et de ce que peut être leur douleur, je renonce à le dire, car les larmes m'en viennent aux yeux.

Voilà les enfants que maîtres et maîtresses ont la lourde charge de consoler et de guider ! Que peut bien être une leçon sur ces pauvres petits êtres dont l'âme est noyée de tristesse et dont le cœur crève de douleur !

L'étude cependant est une grande consolatrice, car elle peut donner une trêve aux plus sombres pensées. Du reste, toutes les élèves des écoles communales emploient une partie de leur temps à confectionner des chaussettes, des chandails et autres menus objets que nos soldats sont si heureux de recevoir ; et de travailler pour ceux qui se battent, cela leur donne un courage extraordinaire, et de lire d'un combattant inconnu une gentille lettre de remerciements, cela leur est d'une douceur infinie.

Il y a là une belle leçon de choses, la plus belle de toutes, et pour le moment je préfère une leçon de chaussettes à une leçon d'arithmétique.

Il en est de même dans nos cours d'enseignement ménager où les secrets de la cuisine s'allient aux secrets du tricot. Les effets confectionnés sont portés soit à la mairie, soit directement aux soldats sans familles, soit aux officiers chargés de les distribuer à leurs troupes. C'est dommage que nos jeunes filles ne puissent également adresser aux prisonniers les mets qu'elles s'appliquent si bien à réussir, mais Messieurs les Allemands auraient tôt fait de déguster cette bonne cuisine française, et vous avouerez tout de même que ce serait dur de préparer de si bons plats pour de si vilains gosiers.

Notre excellent trésorier, M. Delpy, toujours attentif à écrire pour nous ses substantiels et remarquables rapports annuels, nous a dit que les cours d'anglais sont suivis avec une grande assiduité et que notre innovation de bourses pour l'étranger stimule les bonnes volontés.

Quant à la langue allemande, n'en parlons pas, le cours a dû être fermé faute d'élèves ; comme dans Corneille, le combat avait fini faute de combattants.

Malgré les sombres événements qui se préparaient à la fin du mois de juillet 1914, je n'ai pas voulu priver nos enfants de leurs vacances ordinaires à Flers et à Condé.

J'ai bien balancé un peu, d'autant plus que les mères hésitaient à se séparer de leurs enfants, au moment même où leurs maris et leurs grands fils allaient partir pour une terrible guerre. Mais n'était-il pas bien mieux d'éloigner du foyer désolé des enfants éperdus d'émotion ? Un séjour à la campagne, en plein air, au milieu d'une nature saine et fraîche, était de beaucoup préférable à l'atmosphère agitée de la maison familiale. Certes, nos chers enfants s'inquiétaient des leurs et attendaient des nouvelles avec anxiété, mais ils ont été entourés de tant de soins et de tant de prévenances que je me suis félicité de ma décision. Du reste, M. Léonce Boutin, notre cher et dévoué Secrétaire général, toujours attentif à tout ce qui intéresse notre œuvre dans les questions les plus importantes comme dans les menus détails, tenait la main à ce que, selon mes instructions pressantes et réitérées, lettres et télégrammes nous fussent envoyés tous les jours par M. et M^{me} Langlet, à qui j'adresse mes meilleurs vœux pour le rétablissement de leur fils blessé trois fois, et par M^{lle} Perriard dont je veux vous signaler le dévouement qui est au-dessus de tous les éloges.

Nous pouvons être fiers du personnel d'élite des écoles de notre arrondissement. Sous la haute autorité et sous la direction à la fois ferme, juste et paternelle de notre très cher inspecteur, M. Lacabe-Plasteig, chacun rivalise avec l'autre de zèle et d'action bienveillante et bienfaisante.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'heure ne paraît pas être propice à de longs discours et pourtant je me suis peut-être laissé entraîner par le flux des idées qui m'assiègent, mais l'avenir de nos écoles a pour vous comme pour moi une importance si haute que j'ai cru devoir parler de notre œuvre avec autant de soin et d'intérêt que je le faisais les années précédentes.

La vie nationale ne doit pas être interrompue, comme je vous le disais tout à l'heure ; elle doit se poursuivre au contraire avec une ardeur plus vive encore. Vous l'avez compris, puisque vous avez répondu à notre convocation : je vous en félicite et je vous en remercie de tout mon cœur.

14 Juillet 1915

APPEL DE LA MUNICIPALITÉ JOURNÉE DE PARIS

CHERS CONCITOYENS,

La gravité des événements qui se déroulent sur notre territoire en ces jours tragiques, éloigne de tous les esprits la pensée de s'abandonner aux habituelles réjouissances de la Fête Nationale du 14 juillet, à l'heure où toutes les forces de la Patrie sont tendues vers les suprêmes efforts.

Mais la Ville de Paris a estimé qu'il ne convient pas de passer sous silence un si mémorable anniversaire, que, plus que jamais au contraire, nous avons le devoir de célébrer le souvenir d'une époque où, en France, fut proclamé le droit de tous les peuples à la liberté, à cette liberté si menacée aujourd'hui.

Le meilleur moyen et le plus efficace de manifester nos sentiments est de répondre à l'invitation de la Ville qui a institué la Journée de Paris en faveur de ses œuvres de guerre.

C'est pour les combattants, c'est pour les blessés, pour les mutilés, pour les convalescents, pour les prisonniers, pour les réfugiés des régions envahies, que d'aimables et dévouées quêteuses iront tendre la main.

Le VIII^e Arrondissement se doit à lui-même de continuer ses longues traditions de générosité. Il voudra prouver, en cette circonstance, par son empressement à faire le bien, que tous les enfants de la France ont vraiment un seul esprit, une seule âme, un seul cœur.

Cet éclatant témoignage de fraternité ira réjouir et reconforter les braves qui, là-bas, sauront que, loin de les oublier, nous ne cessons de les entourer de notre reconnaissance, de notre affection et de notre admiration.

20 Juillet 1915

**MATINÉE AU PROFIT DE L'HÔPITAL GARIBALDI
(CONCERT DES AMBASSADEURS)**

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsque la très distinguée et très dévouée directrice de l'Hôpital Garibaldi, Madame Chabanaud, est venue me demander de présider ce concert de bienfaisance, c'est avec empressement et avec reconnaissance que j'ai accepté sa flatteuse requête.

Je me suis permis toutefois de lui faire remarquer que cet honneur ne devait pas me revenir à moi, mais bien à mon éminent collègue et très cher ami, Monsieur Herbet, maire du VI^e arrondissement.

L'Hôpital Garibaldi, en effet, Mesdames et Messieurs, n'est pas une création du VIII^e arrondissement ¹.

Ce n'est que par suite de circonstances exceptionnelles qu'il est venu chercher chez nous un asile hospitalier (cet adjectif me paraît ici bien à sa place) et quel que fût le lieu où il se transportât, l'Hôpital Garibaldi ne cesserait d'appartenir au VI^e. Cette Salle de Spectacle, par là même qu'elle vous donne l'hospitalité, devient du VI^e : telle une ambassade dont le sol prend partout la nationalité de son chef.

Quelle erreur commettait donc M. Herbet lorsque, présidant non loin d'ici à l'inauguration de son hôpital, il se compara au doge de Gênes ! Le mot célèbre du doge, c'est plutôt moi qui devrais me l'appliquer, moi qui préside en ce lieu une fête de bienfaisance du VI^e et qui puis justement répéter : « Ce qui m'étonne le plus ici, c'est de m'y voir. »

Ainsi donc, Mesdames et Messieurs, ce n'est pas moi qui vous reçois, c'est vous qui m'invitez et je vous en remercie.

Mais, j'y pense, n'est-il pas plus juste de dire qu'à l'heure actuelle, il n'y a plus d'arrondissements ? que la rive gauche se confond avec la rive droite, la rive droite avec la rive gauche, que le Quartier Latin a émigré aux Champs-Élysées et les Champs-Élysées au Quartier Latin ? Que dis-je ? n'est-il pas encore plus juste d'avancer qu'il n'y a plus ni d'arrondissements ni de départements et que nous sommes tous les uns chez les autres d'un bout à l'autre de Paris comme d'un bout à l'autre de la France ? Oui, vraiment, la patrie se manifeste aujourd'hui plus que jamais une et indivisible.

Nous ne sommes pas faits, comme l'Allemagne et l'Autriche, de pièces et de morceaux plus ou moins mal soudés : du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest nous n'avons plus qu'une seule âme, un seul cœur.

Notre amour pour le pays confond dans un même ardent et profond sentiment Paris et Bordeaux, Lille et Marseille, Nantes et Lyon, Brest et Nancy et Belfort et Metz et Strasbourg. Tout cela ne forme qu'un tout dont les parties nous sont aussi chères l'une que l'autre.

De même dans les tranchées, toutes les provinces sont mêlées et confondues. Le sang qui coule sur toute la longueur de notre ligne de bataille est de tous les départements à la fois : la terre qui s'en imprègne nous en sera encore plus sacrée.

Jamais peut-être la France, au cours de ses longues annales, ne s'est plus complètement révélée sous les deux aspects principaux qui font sa grandeur et sa gloire : le courage et la bonté.

Le courage de la France, est-il besoin d'en parler ? L'histoire retentira à tout jamais des merveilleux exploits, des actes d'héroïsme et d'abnégation que notre vaillante armée n'a cessé d'accomplir durant ces dix mois de la guerre la plus effroyable qui ait été déchaînée sur le monde.

Et quel courage ? Non pas le courage imposé sous la menace du revolver, mais le courage naturel, spontané, jailli de l'âme elle-même, le courage plein de gaîté, en un mot le courage bien français.

A ce courage des tranchées, la France répond par la bonté, cette autre magnifique vertu de notre race.

C'est par centaines que les œuvres de bienfaisance, d'aide et d'assistance ont germé sur notre sol depuis le début des hostilités : hôpitaux, ouvriers, cantines, soupes populaires, œuvres en faveur des réfugiés, français et

belges, orphelinats, dispensaires, partout, dans toute la France, la bonté s'ingénie à prendre toutes les formes.

Et nous n'oublions pas ceux qu'un sort malheureux a laissés aux mains de nos infâmes ennemis. J'apprenais récemment au Ministère de la Guerre que 300 œuvres fonctionnent admirablement en France en faveur des prisonniers de guerre.

Les femmes surtout, nos admirables femmes françaises, ont donné sur tous les points du territoire les plus émouvants exemples de courage, d'activité, de dévouement, de désintéressement.

Elles se sont mobilisées elles-mêmes, sans ordre officiel. Elles ont contracté des engagements volontaires : seulement au lieu des armes qui tuent, elles ont pris les armes qui sauvent.

Dans les hôpitaux, dans les ateliers, dans les ouvroirs, dans les usines mêmes et dans les prés et dans les champs, elles ont soigné, elles ont fabriqué, elles ont cousu, elles ont labouré, oui, labouré à 500 mètres des tranchées, sans s'émouvoir des obus qui éclataient près d'elle.

D'autres, depuis le début de la guerre, n'ont pour ainsi dire pas abandonné l'aiguille, l'aiguille qui, si petite qu'elle soit, est aussi indispensable pour vaincre que sa grande sœur la baïonnette.

Oui, nos femmes françaises ont été vraiment admirables ; depuis les plus nobles dames jusqu'aux plus humbles femmes du peuple, toutes ont fait tout leur devoir, plus que leur devoir : nulle fatigue, nul sacrifice ne les a rebutées, ne les rebute ; elles les recherchent, au contraire, elles les sollicitent, elles les exigent ; elles se fâchent, si on leur oppose un refus.

Il y a quelques jours, je reçus la visite d'une religieuse qui dirige un ouvrier rue de la Ville-l'Evêque. « L'Intendance, me dit-elle, vient de me commander 10.000 masques contre les gaz asphyxiants. Je dois les livrer dans 8 jours. Le peu d'ouvrières dont je dispose ne me permettra pas de faire face à cette obligation. Vous serait-il possible de faire confectionner par les femmes de l'Ouvrier municipal une partie de ces cagoules⁸ ?

— Je l'ignore, répondis-je ; le mieux est, si vous le voulez bien, de m'accompagner à l'ouvier dont la directrice nous renseignera. »

Celle-ci émit des doutes sur la bonne volonté ou sur l'activité de ses ouvrières qui, prétendit-elle, ignorantes de ce genre de travail et craignant d'être lésées dans leur salaire, n'en pourraient sans doute faire qu'une centaine, si toutefois elles y consentaient.

Désireux de les convaincre, je me rendis dans l'atelier avec la sœur et la directrice et là en quelques mots j'exposai l'objet de ma visite.

« Il nous faut, dis-je à nos ouvrières, ces 10.000 masques dans un très bref délai ; ils doivent être livrés aux armées en prévision d'une offensive imminente. L'ouvroir voisin ne peut les fournir en temps voulu. Je vous demande de nous y aider. Vous songerez, en les confectionnant, que chacun de ces masques peut sauver la vie d'un de nos soldats, qui sait ? la vie peut-être de l'un des vôtres, de votre mari, de votre frère, de votre fils, de votre fiancé. Je compte sur vous, Mesdames ; je fais appel à tout votre cœur, à tout votre dévouement, à tout votre patriotisme. Il reste d'ailleurs bien entendu que ce travail exceptionnel vous sera exceptionnellement rétribué. A l'avance, je vous remercie : »

Et pendant que je parlais bien des yeux s'étaient mouillés de larmes.

A peine fûmes-nous sortis que tout le travail en cours d'exécution fut suspendu. On se mit immédiatement à la confection des masques ; on y passa la journée, on y passa la nuit. On déjeuna et on dîna à l'atelier avec un peu de charcuterie et de fromage. Le soir venu, on planta des bougies dans des bouteilles et le travail continua jusqu'à l'aube. Les femmes, que des soins à donner à des enfants, à de vieux parents, à des malades, rappelaient chez elles, emportèrent dans le petit logement ou dans la mansarde leur part de la tâche.

Et le lendemain, ce n'est pas 100 ou 150 masques qui furent prêts, mais 1. 500.

Et lorsque je fus avisé de ce magnifique effort de nos ouvrières, j'appris avec émotion qu'elles ne voulaient recevoir aucun salaire. « Dites bien à M. le Maire que nous n'accepterons rien. Pendant que nos hommes se font tuer pour nous, ce serait honteux de se faire payer pour ça ! »

Cet exemple du patriotisme et de l'exquise sensibilité de nos femmes françaises ne méritait-il pas d'être publiquement rappelé ?

De cette bonté, de cette divine vertu de notre race, vous avez voulu, Mesdames et Messieurs, nous donner un nouveau témoignage en vous intéressant aux victimes les plus nobles, les plus dignes, les plus pitoyables de cette horrible guerre : à nos glorieux blessés.

Vous venez de prouver une fois de plus, comme je le disais tout à l'heure, que la France, à l'heure actuelle, ne forme plus qu'une grande famille étroitement unie devant les angoisses et devant les deuils.

Il y a peu de temps, le Président de la République proclamait devant le front des troupes l'inébranlable unité de la patrie. Cette unité de la patrie qui règne là-bas, elle est, à l'intérieur, l'union inviolable et sacrée.

A Paris dans tous nos arrondissements nous avons conscience d'avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour la réaliser, pour la sceller plus étroitement encore.

Vous avez voulu, Mesdames et Messieurs, nous y aider. Vous avez ainsi contribué, vous aussi, à nous préparer dans une certaine mesure la victoire finale.

Je vous en remercie du fond du cœur.

Je vous en remercie au nom de nos blessés.

Je vous en remercie au nom des nobles femmes qui leur consacrent tous les trésors de leur dévouement et de leur tendresse, qui se font d'elles-mêmes les mères et les sœurs de ces malheureux, — de ces malheureux qui, rien qu'en les voyant ou en les entendant, sentent déjà diminuer leurs souffrances.

Je vous en remercie enfin au nom de tous ceux qui là-bas, dans les tranchées, luttent et succombent pour le triomphe de la civilisation, pour la liberté des peuples, pour le salut de la France et pour le salut du monde.

1^{er} août 1915

**DISTRIBUTION DES PRIX AUX ÉLÈVES DES ÉCOLES
COMMUNALES**

Le dimanche 1^{er} août 1915 eut lieu au Palais de Glace des Champs-Élysées la Distribution solennelle des Prix aux élèves des écoles primaires du VIII^e arrondissement, sous la présidence de M. le Docteur Philippe Maréchal, maire, assisté de MM. les maires-adjoints Sansbœuf, Docteur Godon et Drucker, et de M. Lacabe, inspecteur de l'Enseignement primaire.

Sur le fond de l'estrade, se dressait un buste de la République, surmonté d'un faisceau composé des drapeaux de tous les pays alliés, France, Russie, Angleterre, Italie, Serbie, Monténégro, Japon, émouvants symboles des événements actuels.

Des plantes vertes étalaient la grâce de leurs feuilles et semblaient répandre comme une couleur d'espérance.

L'affluence du public était extrêmement nombreuse. Cent cinquante soldats blessés ou mutilés, soignés dans les hôpitaux du huitième arrondissement, avaient été placés à droite de l'estrade, marquant la réunion de son véritable caractère, non pas précisément de fête, mais de cérémonie patriotique.

L'estrade contenait une centaine d'invités qui avaient voulu donner à l'enseignement primaire un éclatant témoignage de leur sympathie et de leur intérêt.

Autour de M. le Maire et de ses assistants on remarquait la plupart des membres des diverses commissions de la mairie, collaborateurs dévoués plus que jamais :

M. Henri Biré, secrétaire-chef des Bureaux ; M. Léonce Boutin, sous-chef des Bureaux, secrétaire général de la Caisse des Ecoles ; M. Henri Collin-Duboc, commis principal à la mairie ; M. Arthur Delpy, trésorier de la Caisse des Ecoles ; MM. les docteurs Bezançon, Billon et Stackler,

médecins inspecteurs des écoles ; M^{me} la doctoresse Edwards Pilliet ; MM. Diehl, Edmond Dubuisson, le docteur Gallois, Godet, membres de la Délégation cantonale ; M. Aubert, secrétaire-trésorier du Bureau de Bienfaisance ; MM. Albert Cahen, Dietisheim, Lorenza, Meunier, Nignon, Marchand, Pottier, administrateurs et commissaires du Bureau de Bienfaisance ; MM. Jobit, directeur des Domaines de la Seine ; Aine-Montaillé, Coulet, Forest, Kriegenk, Max Getting, M^{me} Michel, MM. Parizy, Pommé-Saint-Gaudens, le docteur Roy, Van de Vyvère, Vavasseur, membres des Commissions municipales ; M. Coyecque, chef du Bureau des Bibliothèques municipales ; M. Paul Jarry, secrétaire général de la Société historique ; M. Laroche, greffier de la Justice de Paix ; M^{me} Dosne, ancienne directrice des Ecoles de jeunes filles du VIII^e arrondissement.

Parmi les invités qui avaient répondu à l'appel de la Municipalité, nous citerons :

M. le docteur Labbé, sénateur, membre de l'Institut ; M. Léon Bruman, conseiller d'Etat ; M. le professeur Chantemesse, M. le professeur Gilbert et M. le docteur Troisier, membres de l'Académie de médecine ; M. Ernest Denis, professeur à la Sorbonne ; M. Ducuing, ancien maire-adjoint du VIII^e arrondissement ; M. Versini, directeur du petit Lycée Condorcet ; M. Coulom, directeur du Collège Chaptal ; M. le capitaine de vaisseau du Merle qui commandait à la Pépinière les fusiliers marins.

M. le commandant du Merle avait tenu, sur une démarche de M. le Maire, à continuer la tradition de ses prédécesseurs qui, on le sait, ne manquaient jamais d'assister à notre fête scolaire annuelle. Il était accompagné de ses officiers :

MM. Dugan, commissaire principal ; Ravel, lieutenant de vaisseau ; Dulon, enseigne de vaisseau ; Derrieu, Grosjean et Le Gall, officiers des équipages de la flotte ; Collobert et Robic, premiers maîtres, et Martin, second maître.

M. Bellanger, architecte de la Ville de Paris ; M. Besson ; M. le docteur Beurnier, chirurgien des hôpitaux ; M. le docteur Boularan, médecin-chef de l'hôpital Chaptal ; M. Maurice, administrateur de l'hôpital auxiliaire 231 ; M. Delapalme, notaire ; M. le docteur Delbet ; M. Duplaquet ; M. le docteur Farez ; M. Jacquemont ; M. Alfred Monprofit, ancien chef de cabinet du ministre de la marine ; M. Roland-Gosselin, agent de change ; M. le docteur Oyon ; M^{me} Emile Zola.

La partie artistique fut très brillante. MM. les Frères Isola, directeurs de l'Opéra-Comique, toujours dévoués à nos chères écoles, nous avaient obligeamment assuré le concours de deux parfaits artistes de leur théâtre, M. Paillard et M. Audoin. Ce dernier chanta la Marseillaise et la Française de Camille Saint-Saëns, avec une ardeur vibrante qui souleva l'enthousiasme général. M. Paillard exécuta le chant de Hérold sur les magnifiques paroles de Victor Hugo : Gloire à notre France éternelle ! Le chœur, comme pour les précédentes exécutions, était repris par les élèves des écoles. Le public tout entier fut saisi d'une profonde émotion tant sont impressionnantes cette musique et ces

M^{lle} Suzanne Richard nous fit entendre un ensemble de 40 violons : paroles. les artistes étaient de jeunes filles et de jeunes garçons de 6 à 12 ans. Ce fut vraiment exquis : des applaudissements unanimes saluèrent les charmants enfants si habilement dirigés par leur éminent professeur.

M^{lle} Lily Laskine, de l'Opéra, accompagnait de la harpe avec cet art et ce sentiment profond qui donnent tant de charme à cet antique instrument toujours si jeune. Le piano était tenu par M^{lle} Baboin, professeur de chant de la Ville de Paris, et par M. Lucien Petitjean, du Conservatoire.

En l'absence du professeur de chant, M. Chevais, mobilisé, M^{lle}, Vigier dirigea excellemment l'exécution des chœurs dont M. Auguste

Chapuis, inspecteur général du chant, avait tenu à surveiller personnellement les répétitions : un brillant succès, comme on le voit, couronna leurs efforts.

Puis une quête fut faite en faveur des blessés par la jeune fille et le jeune garçon de chaque école reçus premiers au certificat d'études. La quête rapporta 311 fr. 70.

Une gravité impressionnante se dégageait de cette solennité et tous ceux qui y assistèrent en garderont le souvenir toute leur vie, car les blessés étaient là comme une image vivante de la guerre. Mais l'émotion atteignit son plus haut degré lorsque M. le Maire prononça ces paroles :

« Je vais avoir l'honneur de lire la liste des anciens élèves blessés ou cités à l'ordre du jour, ou morts au champ d'honneur. »

D'un mouvement spontané, l'assemblée tout entière se leva pour écouter dans un silence religieux ces pages glorieuses et ces pages funèbres.

On lira plus loin les noms de ces héros, en attendant qu'ils soient gravés sur les murs de nos écoles, comme un éternel exemple du dévouement et du

sacrifice à la patrie.

LA LEÇON DE LA GUERRE

MES CHERS ENFANTS,

Ce jour n'est pas un jour de fête : c'est un jour grave.

Le Ministre de l'Instruction publique, M. Sarraut, a voulu cependant que l'année scolaire s'achevât selon les traditions ordinaires qui prouvent combien est restée vivace l'âme du pays tout entier. « Il faut, dit-il dans sa très belle lettre aux chefs de l'enseignement, il faut que la période actuelle laisse aux enfants de nos écoles des souvenirs puissants, des leçons durables, qui jamais ne s'effacent, par quoi s'entretiendront en eux des volontés exaltées dans l'amour de la Patrie, l'ambition de ressembler à leurs aînés, le serment viril de n'oublier jamais l'épreuve que leur pays aura subie et l'agression qu'il aura vaincue pour défendre son honneur et sauver la liberté du monde. »

Autrefois, sous les yeux indulgents et attendris de vos parents, vous vous empressiez vers le Grand-Palais avec des cris de joie dont les murs redisaient les échos. Aujourd'hui le Grand-Palais s'est transformé en un hôpital où l'on prodigue les soins à nos glorieux blessés ; nous avons dû chercher un autre asile dans le Palais de Glace.

Si j'ai dit : « autrefois », c'est qu'il me semble que les années précédentes sont bien loin, très loin derrière nous. Un abîme, en effet, nous en sépare, non l'abîme des siècles, mais l'abîme des événements qui marqueront dans l'histoire des hommes des traces indélébiles. Nous vivons une époque plus grande que celle où la Grèce antique lutta désespérément contre une armée de plusieurs millions de Barbares descendus de la Perse, plus grande que celle de l'invasion des Huns, des Wisigoths, des Suèves, des Vandales, dévalant en trombes épouvantables sur l'empire romain, une époque plus grande que celle de la Révolution elle-même et du premier Empire.

Le monde va changer de face. La guerre que nous soutenons décidera du sort du genre humain.

Voilà pourquoi, ô mes enfants, ô vous, même les plus petits et les plus petites, il faut que vous gardiez de ces jours effroyables une empreinte ineffaçable. L'autre année scolaire s'est terminée par un coup de tonnerre précurseur de l'orage ; celle-ci se termine dans les convulsions de la tempête.

Il n'est point de jour où vous n'ayez entendu soit dans votre famille, soit dans votre entourage, soit à l'école, les enseignements les plus précis et les plus émouvants que nous donne la guerre. De tous ces discours le mien sera la conclusion, il en sera, comme on dit, la philosophie, en résumant les grandes phases de l'immortelle action qui se déroule sur un champ de bataille aussi grand que l'Europe presque tout entière. Et même ma leçon sera illustrée mieux que par des gravures plus ou moins authentiques, mieux que par les vues cependant si animées du cinématographe, elle est illustrée par la présence des glorieux soldats, blessés ou mutilés, que nous avons groupés auprès de nous, à cette place d'honneur.

MES CHERS ENFANTS,

Dès le temps où sur la terre apparurent des hommes, c'est-à-dire des êtres doués de raison, une lutte s'engagea entre le fort et le faible, entre l'ambitieux et le modeste, c'est-à-dire entre l'esprit de mal et l'esprit de bien. La lutte n'était pas, ne pouvait pas être égale, pas plus qu'entre le tigre et la brebis. Ce furent des siècles sombres auxquels on ne peut songer sans frémir et sans bénir le destin de ne point nous y avoir jetés.

Tous les efforts des opprimés tendirent à se libérer du joug de la Force par l'établissement du régime de la Justice, fondé sur le Droit. L'histoire de la civilisation tout entière tient entre ces deux termes.

On pensait qu'au temps où nous sommes arrivés le progrès ne pouvait que s'accroître paisiblement jusqu'au triomphe de la Vérité.

Mais au centre de l'Europe deux empires veillaient à cultiver dans les cœurs l'adoration de la Force brutale : l'Allemagne, dont le souverain s'appelle Guillaume II ; l'Autriche, dont le souverain s'appelle François-Joseph.

Vous savez que ce dernier, d'accord avec le premier, déclara à la Serbie une guerre injustifiée. Ce fut le prétexte choisi par des ambitieux féroces, par des monstres dont la postérité la plus reculée prononcera les noms avec horreur. L'Allemagne en fut l'instigatrice, elle en portera tout le poids et toute la honte devant l'humanité.

Car, préparée depuis longtemps à cette guerre, elle déferla sur la France avec des millions d'hommes, en violant la neutralité du Luxembourg et la neutralité de la Belgique, en proclamant que les traités sont des chiffons de papier et peuvent être déchirés quand on y trouve son avantage, en mettant à feu et à sang les villes et les campagnes d'un pays tout entier, en plongeant dans la ruine et dans le deuil le noble peuple belge qui se reposait sur la bonne foi et sur l'honneur d'une nation voisine, l'Allemagne toujours bien accueillie chez lui !

Je sais, mes enfants, que mes paroles sont graves et semblent ne pas répondre à la solennité de ce jour.

Eh quoi ! Parler de la Force et du Droit, et parler de monstres, et parler d'une Europe ensanglantée, et parler de traités, et parler de la violation de la neutralité, et parler de ruines, et parler de deuils à des enfants devant ces rangées de prix qui s'étalent sous leurs yeux !

Je vous ai dit que ce n'est point aujourd'hui jour de fête et de joie, mais ce ne doit pas être non plus, pour vous, jour de tristesse.

C'est jour de classe encore, et c'est moi qui dans ce moment suis votre instituteur, c'est moi qui vous fais un cours d'histoire et de morale avec toute la gravité que comportent les circonstances, mais aussi avec toute la confiance que doivent nous inspirer les événements.

Les prix que vous allez recevoir en récompense de votre travail, vous les conserverez toujours précieusement en souvenir de l'année où ils furent distribués, en souvenir de cette année où vos pères et vos frères sont partis pour défendre la France.

La chose, du reste, n'est point nouvelle. Un journaliste alsacien, M. Emile Hinzelin, raconte que le 8 octobre 1792, quelques jours après la victoire de Valmy, le Collège de Versailles distribua ses prix. Tout se passa suivant les formes ordinaires. Parmi les lauréats on entendit nommer :

2^e prix de version latine : Joseph Delcros, parti pour la défense de la Patrie ;

2^e prix de narration française : Jean-François Duret, parti pour la défense de la Patrie ;

1^{er} prix de thème latin : Jean Carré, parti pour la défense de la Patrie ;

2^e prix de version latine : Henri Ponce, parti pour la défense de la Patrie

1^{er} prix de narration française : Victor Dessale, parti pour la défense de la Patrie.

Pendant qu'on proclamait leurs noms à Versailles, ces élèves combattaient à la frontière : ils avaient sur la tête, non pas une couronne de papier peint, mais un vieux bicornes ; ils portaient à la main non pas un livre doré sur tranches, mais un fusil, et, au lieu des applaudissements, ils entendaient le sifflement des balles. Cependant la Municipalité de Versailles leur adressa aux armées les prix qu'ils avaient mérités en y joignant une lettre.

Au bout du compte, dit l'écrivain, c'était encore un discours qui était envoyé à travers l'espace à nos collégiens d'alors.

L'anecdote est charmante et valait d'être rapportée.

Ainsi que sous la Révolution, nous avons maintenant, comme vous le savez, des élèves de nos écoles qui se sont conduits avec une ardeur digne des anciens jours. Les jeunes gens de 19 et 20 ans se sont élancés impétueusement contre les masses compactes de l'ennemi et ont fait l'admiration de leurs chefs. Que dis-je ? Des enfants de votre âge ont égalé la valeur des plus braves.

Marcel Varnier s'est battu dans les rangs du 3^e régiment de cavalerie dans les Vosges, dans le Nord, à la Bassée, où il fut frappé de plusieurs éclats d'obus. Il fut nommé brigadier, maréchal des logis et proposé pour la médaille militaire. Et il n'a que 13 ans !

Au 3^e régiment d'infanterie, Louis Arbaud, âgé de 14 ans, portait du secours aux blessés sur les champs de bataille.

A l'âge de 15 ans, le jeune Chotin fut cité à l'ordre du jour de l'armée en ces termes : « Arrivé sur le front après s'être faufilé au milieu d'un détachement de renfort, le jeune Chotin a été incorporé au 92^e régiment d'infanterie, malgré son jeune âge ; a été blessé d'une balle à l'épaule et vient de faire prisonnier deux Allemands aux combats des 14 et 15 novembre ; n'a pas cessé de faire preuve de la plus grande énergie et du plus grand courage. »

Plusieurs autres encore se sont signalés par une précoce bravoure. Selon l'expression de Victor Hugo, ce sont des gamins sublimes.

Si tous ne sont pas en état de les imiter, tous du moins ont le devoir d'admirer ceux qui nous présentent le spectacle de si hautes vertus, ceux qui, s'oubliant jusqu'à en mourir, ont fait le complet sacrifice d'eux-mêmes. Plus élevée est la cause, plus méritoires sont les actes.

Si nous exaltons le dévouement de ceux qui sauvent une seule personne en danger, quels ne doivent pas être nos sentiments pour des hommes qui contribuent à sauver la civilisation tout entière et à préserver l'Humanité d'une barbarie dont l'histoire donnerait peu d'exemples !

Mes enfants, écoutez et comparez : dans cette Allemagne, objet de notre horreur et de notre haine, tous sont imprégnés depuis leur naissance du culte de la Force brutale ; leurs familles, leurs professeurs, leurs gouvernements les façonnent en vue de cet unique but.

Un instituteur allemand, Jacob Guéberlé, a osé publier un livre où il note le nombre des coups qu'il a donnés à ses élèves pendant ses 50 années de service :

Coups de bâton.....	911.529
Coups de verge.....	124.026
Coups de règle.....	20.287
Coups avec la main.....	126.716
Gifles.....	17.106
Coups sur la nuque.....	22.764
	1.222.428

Un million 222.428 corrections manuelles !

Qu'avec un pareil système d'éducation, on fasse un peuple d'esclaves, il n'en peut être autrement. Mais qu'un maître ait l'audace de publier un livre de ce genre, cela dépasse même l'invraisemblable. C'est le dernier mot de la brutalité, de la bestialité.

Tous les écrivains allemands célèbrent cette Force comme une divinité qu'il faut adorer.

Von der Goltz, dans une brochure publiée à Leipzig, écrit :

« En guerre, la bonté c'est de nuire à l'ennemi par tous les moyens et c'est pécher que d'avoir pitié de lui.

« Il vaut mieux laisser 100 femmes et enfants de l'ennemi mourir de faim que de laisser souffrir un seul soldat allemand. »

Ce que je vais ajouter semble en vérité être incroyable. Il n'y a pas un mois que l'un d'eux écrivait ces lignes :

« Tout Allemand a reçu en naissant une mission divine devant laquelle le monde entier doit s'incliner. Tous les événements qui se sont produits depuis plus d'un millier d'années montrent que le germanisme est l'instrument indispensable et unique de Dieu. Même le plus stupide des Allemands doit comprendre que les rayons de la lumière divine auréolent son front. »

C'est de la pure démente. Aussi le grand écrivain allemand Schiller, qui connaissait bien ses compatriotes, a dit au XVIII^e siècle dans son drame intitulé Les Brigands : « On peut tailler un honnête homme dans le premier bloc venu, mais pour faire un coquin, il faut une pâte fine et, de plus, un certain génie national, une sorte de climat de coquins. L'Allemagne pourra ainsi, avec le temps, nous fournir quelques bons produits. »

J'ai cru devoir les peindre d'après eux-mêmes. Que serait-ce donc si je rapportais les paroles de leur kaiser Guillaume II ! elles dépassent en extravagance tout ce que l'on pourrait concevoir.

Le résultat de cette éducation, nous le contemplons avec épouvante, depuis une année. Le territoire de la Belgique a été violé pour une invasion plus rapide de la France ; les villes de Louvain, de Malines ont été pillées, brûlées, saccagées, d'autres villes et des milliers de villages ont été ruinés au point qu'ils ne sont plus que des monceaux de pierres, en Belgique et en Pologne comme en France.

Les soldats allemands, si l'on peut appeler ça des soldats, lancent sur les maisons du pétrole et des pastilles incendiaires et en brûlent tous les habitants ; ils fusillent, massacrent, éventrent les femmes, les vieillards, les enfants ; ils torpillent et précipitent dans les flots de la Manche et de la mer du Nord, sans avertissement préalable, d'innombrables bateaux, et entre autres, le grand paquebot Lusitania, ramenant des États-Unis près de quinze cents passagers. Plus de cent femmes, près de cent enfants au-dessous de dix ans, furent les victimes de cette sauvagerie qui fit frémir le monde entier d'indignation et d'horreur.

Ils ont poussé devant eux des innocents pour se protéger dans leurs attaques, comme ils l'ont fait des prisonniers.

Un jour cinq ou six zouaves marchaient ainsi devant une colonne d'assaut. Les nôtres croyant avoir affaire à un détachement français,

arrêtèrent immédiatement leur feu, lorsqu'un des prisonniers s'écria d'une voix de stentor : « Mais... tirez donc, les gars ! Ce sont les Boches ! »

Une décharge générale coucha par terre amis et ennemis. Cet héroïque soldat, dont le nom malheureusement est inconnu, est digne de toute notre admiration.

Mais que dis-je là ? Non, il n'est pas inconnu : ce soldat, ce sont tous les soldats de France, car tous n'eussent pas hésité à pousser ce cri sublime.

Les Allemands, eux, ont lancé sur nos troupes du pétrole enflammé ; ils ont creusé d'immenses tranchées où ils font parvenir d'usines installées plus loin des gaz asphyxiants et mortels, afin de se précipiter en masses et sans danger contre les nôtres. C'est la suprême lâcheté, c'est l'ignominie dans la bassesse ; c'est le produit de la fameuse culture allemande, de cette culture que l'on voudrait nous imposer.

Non, plutôt cent fois mourir, plutôt périr jusqu'au dernier, que d'être obligés à subir une telle infamie !

Nous, qui avons le culte si délicat de l'art et de la beauté, nous, Français, souffrirons-nous aussi que l'on détruise froidement les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art, comme ils le font en Belgique et en France ? les merveilles de Louvain, de Malines, d'Ypres, d'Arras et de tant d'autres villes, et cette admirable cathédrale de Reims, qui fit l'étonnement de toutes les générations. Ah ! si Jeanne d'Arc, qui mena couronner dans ce lieu le « gentil » roi Charles VII, pouvait renaître de ses cendres, avec quelle indignation elle se dresserait contre l'envahisseur ! Ce Guillaume voulait s'y faire proclamer Empereur du Monde, et y faire proclamer roi de France son deuxième fils Eitel, dont le nom signifie Attila, un nom bien porté, car toute cette race de vipères s'honore d'être le fléau de Dieu, et comme l'Attila des Huns, tous deux, et le père et le fils, se vantent de pousser la destruction si loin qu'il ne restera nulle part ni une pierre aux maisons, ni un brin d'herbe dans les prés.

Mes enfants, vos maîtres vous ont-ils jamais donné un tel enseignement ? N'ont-ils pas, au contraire, tout mis en œuvre pour élever toujours plus haut vos esprits et vos cœurs ? Ne vous ont-ils pas toujours inspiré l'amour de l'Humanité, de la Justice et du Droit ? Qui de vous, qui de nous a jamais prétendu que nous sommes le peuple élu de Dieu pour dominer et pour asservir le monde ? Qui de nous aurait jamais songé à martyriser les femmes, à pousser devant nous des innocents pour nous protéger contre les coups, à lancer des gaz asphyxiants ?... O honte suprême !

Comprenez-vous maintenant, mes enfants, pourquoi cette guerre peut vraiment être appelée une guerre sainte ? Comprenez-vous pourquoi les peuples de l'Europe marchent avec résolution contre ce peuple de proie, de rapine et de mensonge ? Comprenez-vous pourquoi l'on se bat et pourquoi l'on meurt ? Nos glorieux mutilés ont le droit de s'enorgueillir de leurs blessures. Saluez-les, enfants, saluez-les tous lorsque vous les rencontrez dans la rue, car ils ont combattu pour la plus grande cause qui puisse exister. Soyez fiers aussi de compter des parents parmi les défenseurs de la beauté morale.

Oh ! les superbes traits de courage que j'aurais tant de joie à célébrer devant vous ! J'espère que tous les élèves auront bientôt dans les mains parmi leurs livres classiques les citations à l'ordre du jour de l'armée. Quelle accumulation d'actes d'abnégation, de dévouement, d'héroïsme surhumain !

Le 22 août dernier, le jeune lieutenant Alain de Fayolle, tout frais émoulu de Saint-Cyr, et n'ayant jamais encore vu le feu, se demandait s'il aurait assez d'autorité sur ses hommes pour les entraîner à sa suite. Quelques instants avant l'attaque, il mit ses gants blancs ; puis, sur l'ordre donné, il se précipita en avant, l'épée dans la main gantée comme pour une cérémonie. La rafale est épouvantable ; la troupe hésite. Seul exposé aux coups, Fayolle s'écrie : « Mes amis, vous voyez, j'ai mis mes gants blancs pour entrer dans la danse. Vous ne voulez pas me suivre ? Vous ne me trouvez pas encore assez beau ? Eh bien ! tenez, je vais mettre mon plumet. »

D'un geste tranquille au milieu d'une pluie de fer et de feu, il retira de son sac le plumet de Saint-Cyr et l'arbora à son képi.

Cette audace dans le sang-froid électrisa ses hommes qui se précipitèrent à sa suite. Le lieutenant de Fayolle tomba, frappé d'une balle au front.

A notre tour, nous qui ne combattons pas, nous avons le devoir de donner tout notre concours à la Patrie. Beaucoup d'enfants même se sont illustrés en dehors des combats. Bien que vous connaissiez déjà leur histoire, il ne convient pas que j'oublie d'en parler.

Je ne citerai qu'un seul de ces jeunes héros. Dans le Nord un capitaine allemand donna l'ordre à Emile Desprez, un enfant de 12 ans, de fusiller lui-même un sergent français grièvement blessé auquel il venait d'apporter à boire. Feignant d'accepter ce rôle odieux, le jeune Desprez prend le fusil, vise d'abord le condamné, puis, par un brusque mouvement, il dirige son arme contre le misérable officier allemand et le tue net, à bout portant. Le

pauvre petit Emile Desprez, martyr du patriotisme, est aussitôt transpercé, déchiqueté à coups de baïonnette avec une fureur sauvage.

Si vous ne pouvez partir sur le front, mes enfants, il vous est du moins possible de vous rendre très utile à votre pays, chacun à votre manière. J'ai lu des lettres que des enfants de six à sept ans adressèrent à des soldats en leur envoyant du tabac et des friandises. L'orthographe en est délicieuse : je veux dire que la langue française y est outrageusement violée, mais j'adore ces fautes-là...

Les jeunes filles de nos écoles ont vaillamment travaillé pour les soldats, passe-montagne, tricots de laine, chaussettes. La petite aiguille a fait merveille, elle a grandi dans l'opinion, elle s'est couverte de gloire tout comme sa grande sœur Rosalie, la baïonnette. Il a fallu cette guerre pour que nos femmes et nos filles se missent à apprendre le tricot. Et la petite aiguille ne se reposera plus. J'en trouve la preuve dans une composition d'une élève de 11 ans. Le sujet proposé était celui-ci : « Que ferons-nous de notre aiguille à tricoter quand la guerre sera finie ? »

Je vous prie de savourer cette jolie page :

Ce que nous ferons de nos aiguilles à tricoter quand la guerre sera finie, mais la seule chose, il me semble, que nous puissions en faire : nous en ferons des tricots pour les petits qui resteront sans papa ; et pendant longtemps, longtemps encore, on tricoterà en France, et quand nous porterons nos tricots dans une pauvre famille, si l'un des enfants nous remercie, nous lui dirons :

— « Petit, il ne faut pas nous remercier, cela n'en vaut pas la peine. Qu'est-ce que nous t'avons donné ? Un peu de laine, un peu de notre temps, mais toi, pense à ce que tu nous a donné : tu nous as donné ton papa, c'est-à-dire, après ta maman, ce qui t'était le plus cher au monde, car c'est pour nous défendre tous, qu'ainsi que tous les autres il a donné sa vie. »

En aidant l'enfant à mettre la petite veste que nous lui aurons tricotée, nous lui dirons encore :

« Pars vite à l'école, petit, et si en arrivant dans la grande salle tu vois une nouvelle carte de France, toute neuve et agrandie, sois-en fier, car c'est au sang de ton père, comme au sang de tous les soldats qu'on doit d'avoir pu l'agrandir. »

Et l'enfant partira chaudement vêtu. En arrivant à l'école, il retrouvera d'autres enfants qui, eux, n'ayant pas perdu leur papa auront pu aller avec leur maman, acheter leurs tricots dans les grands magasins, de beaux tricots de couleurs voyantes avec des cols et des manchettes rayés ; mais lui, le petit orphelin, il ne les enviera pas, il sera plus fier de son tricot noir, peut-être pas très bien fait, que les autres des leurs, car il sentira confusément que ce tricot, donné en souvenir de son papa, c'est presque comme si c'était son papa lui-même qui le lui avait envoyé, son papa le héros ; et comme, quand on a eu un papa que tout le monde admire, on ne peut pas être le dernier de sa classe, le petit se mettra à travailler avec ardeur.

Et voilà pourquoi, tant qu'il y aura des orphelins de la guerre, personne en France ne déposera ses aiguilles à tricoter.

Et la mignonne n'a que 11 ans. Et elle en est bien l'auteur responsable, puisque la composition a été faite dans la classe même.

Lorsque nos soldats lisent dans les journaux ces lettres ou ces compositions, ils en retirent une joie qui se manifeste dans toutes leurs réponses. Mais c'est un plaisir que de se battre et de se faire blesser et de se faire tuer pour sauver un pays où les enfants eux-mêmes montrent tant de cœur et tant de délicatesse. Croyez-vous que ce ne serait pas un crime de germaniser toutes ces têtes-là et de leur donner pour maîtres et pour maîtresses des brutaux qui leur distribueraient chacun dans leur carrière plus d'un million de coups ?

Aussi quel courage, quelle vaillance, quelle endurance, dans nos camarades des armées !

Les blessés brûlent de retourner au feu, les morts eux-mêmes se relèvent pour combattre.

Dans une tranchée bouleversée de fond en comble par l'artillerie lourde des ennemis, une escouade d'une dizaine d'hommes fut presque ensevelie : tous étaient blessés au point de ne pouvoir remuer bras ni jambes. Les Allemands se ruent tête baissée, ils vont occuper la tranchée. A cette vue, l'un des nôtres, couvert de sang, se lève et crie dans un accès de rage : « Allons, debout les morts ! Ce sont les Boches ! » Et les morts ou les presque morts se levèrent tous, les uns la poitrine à demi défoncée, les autres avec un bras déchiqueté ou une jambe fracassée. Ils se levèrent, abattirent les agresseurs, de quelle manière, avec quelle force puisée où, avec quel courage d'outre-tombe, personne ne pourra jamais le comprendre.

« Debout les morts ! » Quel cri extraordinaire ! Ah ! je défie bien n'importe quels hommes de génie, tussent-ils Homère, Corneille ou bien Victor Hugo, de trouver dans leur magnifique cerveau cette sublimité d'un modeste soldat ! Ces mots font frissonner d'étonnement et d'admiration. Et c'est bien français, tout à fait français. On ne sait pas ton nom à toi non plus, ô héros, mais comme l'autre dont j'ai parlé plus haut, tu avais en toi l'âme même de la Patrie ⁹.

Il me faudrait des volumes pour retracer tous les exploits que rapportent les citations à l'ordre du jour de l'armée, mais combien d'autres actions d'éclat resteront à jamais ignorées, combien sont restées ensevelies dans les ténèbres ! Combien se déroulent chaque jour dans les tranchées, combien dans les boyaux et dans les sapes de mines !

Songez ce que c'est que d'aller et venir et combattre ou se reposer quand on reçoit plusieurs milliers d'obus en 2 ou 3 heures ! On n'y fait même plus attention ; l'habitude, sans doute... Nos poilus jouent aux cartes ou aux dominos, ils publient des journaux débordant d'esprit et de gaieté, ils font des mots jusque devant la Camarde.

Les Anglais vont au feu avec le flegme britannique qui ne s'émeut de rien ; les Belges avec une rage de vengeance, les Russes avec une fermeté impressionnante et fataliste, les Italiens avec une agilité surprenante, les Allemands avec des cris sauvages ; les Français y vont avec le sourire, comme le leur recommandait un de nos chefs de corps, que j'ai bien connu, le colonel Doury.

Doury, qui commandait le régiment caserné à la Pépinière, assistait tous les ans à la distribution solennelle de nos prix. Le 14 septembre, près de Reims, son général de brigade lui donne l'ordre de se sacrifier, lui et ses hommes, pour sauver tout un corps d'armée engagé dans une position sans issue. Le colonel est marié et père de 4 enfants. Sans hésiter, il se retourne vers ses officiers et leur dit : « Et maintenant, Messieurs, pour mot d'ordre : le sourire ! »

Le sourire devant la mort inévitable ! Comme cela est chevaleresque et galant ! Comme cela est bien dans la tradition française de tous les temps !

Les jeunes conscrits de la classe 1917, à Lyon, ont pris pour mot de ralliement le mot d'ordre du colonel Doury.

Et nous aussi, que nous soyons ou dans les angoisses ou dans le deuil, prenons pour modèles de notre conduite ces héros incomparables qui nous révèlent, dans notre France que l'on a tant calomniée, des vertus telles que

l'antiquité, renommée cependant pour ses grands caractères, n'en offre pas de plus dignes d'admiration.

Se battre avec le sourire, souffrir avec le sourire, mourir avec le sourire, comme cela est bien de chez nous !

Pas un blessé ne se plaint, quelle que soit la douleur qu'il éprouve. Chaque jour on peut voir dans nos rues des mutilés d'un bras ou d'une jambe se promener en riant d'un bon rire franc avec ceux qui les accompagnent. Je les suis d'un œil attendri, et j'ai envie de pleurer quand je les vois sourire. Mais je tâche de me reprendre bien vite.

N'est-ce pas, mes chers amis blessés, que vous ne voulez pas que l'on vous plaigne ? Votre rôle est si beau, si grand, si noble que ce serait l'abaisser que de verser des larmes : vous nous demandez notre affection et non notre pitié.

Couvert de blessures, un fantassin, au retour d'une patrouille, revient dans la tranchée ; on accourt pour le soigner.

— C'est inutile, j'ai mon compte, dit-il, je voudrais seulement de la morphine, cela me permettra d'écrire mon rapport.

On le pique à l'instant même. Il rédige jusqu'au bout ce rapport dont il était chargé.

— J'ai fini, murmure-t-il. Et il rend le dernier soupir.

Non, je ne donne pas ma pitié à ce héros, je lui donne mon admiration.

Un colonel allemand visitant des prisonniers français blessés, demande à un tout jeune soldat grièvement atteint : « Souffrez-vous beaucoup ? »

Alors l'agonisant se soulevant dans un suprême effort et jetant un fier regard sur son interlocuteur :

— Je n'ai jamais souffert, répond-il. Je meurs pour ma patrie... Vive la France !

Mes enfants, les écoles ont envoyé au front 20.000 instituteurs. Au 1^{er} février il y avait parmi eux 600 morts, 100 disparus, 2.000 blessés. Depuis cette époque il y en a le double ou le triple. Ils ont eu le sourire, eux aussi, et leurs lettres à leurs élèves sont d'un goût parfait et d'une délicatesse charmante.

L'un d'eux, amputé d'une jambe, disait : « Un instituteur mutilé est la meilleure des leçons, une leçon permanente, qui en dit plus long que les plus beaux discours. »

Les institutrices ont, de leur côté, rendu des services considérables à la cause commune. Partout elles ont rempli une haute mission dont a parlé M.

Edouard Petit, l'éminent inspecteur général de l'Instruction publique.

Elles ont lutté contre le découragement et la misère, elles se sont occupées des mères de famille et des enfants laissés au foyer par les combattants. Elles ont reçu les évacués et les réfugiés du Nord et de l'Est, elles ont fait travailler leurs élèves pour nos soldats, elles ont soigné les blessés, elles ont été écrivains publics en écrivant pour les illettrés ; elles ont réuni, en une seule classe, avec leurs fillettes, les garçons dont les maîtres avaient répondu à l'appel du pays ; elles ont ramené la confiance, raffermi les courages ; elles ont, en un mot, rempli avec un désintéressement, une sérénité, un courage extraordinaires une tâche devant laquelle plus d'un homme peut-être eût reculé. Oui, vraiment, nos institutrices, comme toutes nos femmes françaises, ont été admirables.

Tout dernièrement, dans un hôpital de Paris, un jeune jardinier de Bayonne gisait grièvement blessé sur un lit de douleur. Sa femme, venue des Pyrénées pour le voir, put assister aux derniers moments de son mari qui expira en disant : « Je suis heureux de mourir pour la France. »

« Je comprends bien, dit la jeune femme ; la patrie, c'est sa mère ; moi, je ne suis que sa femme. »

Comme cela est émouvant autant que grandiose ! C'est de la pure beauté inspirée par la plus pure des causes.

Comme ce jardinier, des millions de héros ont, depuis un an, combattu pour tâcher de mettre fin à toute guerre dans l'avenir. Comme lui, ils ont sacrifié leur famille pour la France ; ils ont sacrifié pour vous, ont sacrifié pour nous tous, leur vie, ont à jamais peut-être ruiné leur santé, comme ceux que vous voyez ici près de cette estrade.

Je vous salue, ô vous, nobles mutilés de cette guerre terrible, ô vous qui vous êtes si vaillamment précipités dans la plus épouvantable rafale de mitraille que l'imagination puisse concevoir.

Je m'incline devant vous, je m'incline avec respect, avec admiration.

Enfants, regardez-les bien ! D'autres, hélas ! trop nombreux, ont disparu pour toujours, mais ceux-ci ont fait tout autant que les morts ; ils ont donné leurs bras, ils ont donné leurs jambes, ils ont donné leurs yeux pour empêcher qu'un ennemi impitoyable vînt saccager notre pays et en faire l'esclave de ses volontés.

Regardez-les bien, car ils sont l'image du sacrifice. Ce sont des adolescents à peine plus âgés que les plus grands d'entre vous, ce sont des

jeunes gens dans la fleur de l'âge, ce sont des pères de famille dont quelques-uns ont plus de 40 ans.

Regardez-les bien, car ils sont l'image du dévouement, ils sont comme les statues de l'honneur, semblables à ces œuvres d'art que nous a léguées l'antiquité et qui sont d'autant plus belles qu'elles ont subi plus de mutilations : telle, par exemple, cette Vénus de Milo, qui, malgré la perte de ses bras, est, à juste titre, regardée comme le chef-d'œuvre le plus sublime de tous les temps.

Regardez-les bien, car ils sont fiers de s'être donnés tout entiers à leur patrie, à la France.

La France, ce nom sacré qui fait battre nos cœurs, ô mes enfants, je sais bien que vous l'aimez très ardemment, que vous l'aimez aujourd'hui, que vous l'aimerez demain, que vous l'aimerez toujours, non seulement parce qu'elle a derrière elle un long passé de gloire, mais parce qu'elle est le soldat de la liberté, parce qu'elle fut toujours si grande que tous les peuples de l'Univers ont les yeux fixés sur elle comme sur un roc qui soutiendrait la Justice et le Droit.

Notre histoire explique et justifie cette confiance ; c'est nous qui, à la Révolution, avons fait un appel à tous les peuples qui gémissaient sous la tyrannie des pouvoirs absolus et dont plusieurs nous durent leur indépendance ; c'est nous qui, peu d'années auparavant, sous le règne de Louis XVI, avons aidé par nos armées et par nos flottes les Etats-Unis d'Amérique à conquérir leur indépendance sur l'Angleterre ; nous qui, en 1827, avons aidé la Grèce à conquérir son indépendance sur la Turquie ; nous qui, après la Révolution de 1830, avons aidé la Belgique à conquérir son indépendance sur la Hollande ; nous qui, en 1859, avons aidé l'Italie à conquérir son indépendance sur l'Autriche.

La France s'est faite, toujours, avec le plus grand désintéressement, le champion de la liberté humaine.

Et voici cependant ce qu'un Boche a osé écrire peu de temps avant la guerre : « J'accepte, à la rigueur, que la France garde son autonomie tant que cela ne nous gênera pas. Mais après notre victoire, il faudra que la France soit absorbée par nous. Du reste ce sera un grand bonheur pour elle, car c'est le seul moyen de la relever de sa décadence et de lui donner part aux très hautes destinées d'une humanité devenue entièrement allemande. »

Il faut que l'Allemagne périsse ! Il faut au contraire que la France vive, qu'elle vive éternellement, pour continuer, à travers les siècles, sa haute

mission, que tous les peuples lui reconnaissent, de bonté, de justice et d'honneur !

Octobre 1915

APPEL DE LA MUNICIPALITÉ

CHERS CONCITOYENS,

L'hiver approche et la guerre continue.

Cette situation nous impose des sacrifices, renouvelés jusqu'au renoncement, s'il le faut, sacrifices de temps, de fatigues ou d'argent.

Tous ceux qui n'ont pas été trop atteints dans leurs ressources ont le devoir, auquel ils ne sauraient se soustraire, de venir en aide aux plus éprouvés d'entre nous..

Depuis plus d'un an, la Municipalité du 8^e arrondissement n'a pas fait d'appel à la générosité publique qui lui avait apporté avec empressement un concours très précieux.

Nous adressons de la manière la plus chaleureuse à nos concitoyens l'expression de nos remerciements et de notre gratitude, car nous avons pu, depuis le début de la guerre, soulager toutes les misères qui se sont présentées à nous. Nul n'est entré à la Mairie sans avoir été accueilli avec bonté, nul n'en est sorti sans avoir été réconforté ou secouru dans la mesure de nos moyens.

L'œuvre principale est notre ouvroir-cantine qui, depuis le mois de novembre 1914, a donné journellement du travail, un salaire et une nourriture saine à 200 femmes ou jeunes filles. La dépense a été de 76.000 francs environ (salaires et nourriture) correspondant à plus de 35.000 journées de présence.

Nous voudrions faire davantage et ouvrir plus largement encore les portes de cet ouvroir qui rend tant de services à tant de malheureuses.

Les rigueurs de l'hiver vont, en effet, y faire accourir bien d'autres personnes nécessiteuses et chargées de famille. Il ne faut pas que nous en soyons réduits à les repousser.

Nous avons subventionné aussi d'autres ouvroirs et d'autres œuvres de notre arrondissement pour une somme de 28.000 francs.

Nous avons en outre distribué des bons de pain, de lait, de charbon et des vêtements pour une somme de 9.000 francs environ.

Ce n'est pas tout. Il est, dans notre arrondissement, bien des misères secrètes dues à l'arrêt de presque toute industrie et de presque tout commerce ; il est des vieillards, des infirmes, privés de leur soutien naturel, qu'une réserve bien compréhensible empêche de solliciter le secours de chômage, l'allocation militaire ; ou de se faire inscrire au Bureau de Bienfaisance.

Les secours qui ont été répartis à ces infortunes cachées ont dépassé 20.000 francs.

Mais les besoins augmentent chaque jour. Les privilégiés de la fortune n'ont certes pas ménagé leurs dons ; ils ont généreusement répondu aux appels qui leur étaient adressés de toutes parts.

Mais rien n'est fait, tant qu'il reste quelque chose à faire.

CHERS CONCITOYENS,

Nous avons la joie de vous dire que, grâce à vous, nous avons répondu à tout ce que l'on était en droit d'attendre de nous.

Mais nos ressources s'épuisent.

Aussi vous entendrez, nous en sommes certains, le pressant appel que nous vous adressons à nouveau.

Ceux qui se font tuer ou mutiler pour nous, là-bas, ont le droit de compter sur notre concours sans réserve pour venir en aide à ceux qu'ils ont laissés sans ressources.

Mais ceux que la guerre a privés du travail qui les faisait vivre, eux et les leurs, ont le droit aussi de compter sur notre assistance pour traverser sans privations excessives une si terrible période.

Votre cœur ne restera pas insensible aux douleurs cruelles et imméritées qui vous entourent.

Vous ne voudrez pas que notre action bienfaisante cesse faute de ressources et vous viendrez à notre aide avec la même générosité que par le passé.

12 Novembre 1915

**VISITE DE M. GUSTAVE MESUREUR DIRECTEUR DE
L'ASSISTANCE PUBLIQUE A L'OUVROIR MUNICIPAL**

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Lorsque je vous ai prié de venir visiter notre Ouvroir-Cantine et, à cette occasion, de remettre le montant de son legs à la lauréate de la fondation Rothschild, il a été entendu que nous vous recevions très simplement, dans la plus stricte intimité.

Toutefois nos chères ouvrières, nos excellents et dévoués collaborateurs ¹⁰, mes collègues enfin ne me pardonneraient pas, si je ne vous remerciais de l'honneur que vous avez bien voulu nous faire en acceptant ma requête. Votre présence témoigne de l'intérêt que vous portez à nos efforts.

Vous n'ignorez pas, Monsieur le Directeur, que dès les premiers jours de la mobilisation, il s'est produit à travers tout Paris et particulièrement sur le VIII^e arrondissement, une véritable floraison d'ouvroirs, de cantines, d'œuvres de toutes sortes. Ces œuvres étaient dues à l'initiative privée ; elles furent organisées grâce à des bonnes volontés dignes de tous les éloges.

Mais hélas ! la générosité a des bornes, les bonnes volontés se lassent et, successivement, après quelques mois, la plupart de ces œuvres ne purent continuer leur action bienfaisante.

Nous avons depuis le début aidé et subventionné les ouvroirs qui recevaient un grand nombre de chômeuses, de femmes de mobilisés, de réfugiées, d'indigentes du VIII^e arrondissement. Nous avons dès lors

l'obligation de les continuer, de les remplacer et nous n'hésitâmes pas à fonder à notre tour cet ouvroir-cantine.

Je dis que nous en avons l'obligation.

Je sais, Monsieur le Directeur, que vous n'êtes pas de ceux qui ont pu dire, au sujet de la création des ouvroirs municipaux ou des ouvroirs privés : A quoi bon ces œuvres ? est-ce que l'allocation n'est pas donnée à toute femme de mobilisé ? est-ce que les Belges, les réfugiés ne touchent pas un secours spécial ? est-ce que les travailleurs sans emploi ne touchent pas un secours de chômage ? est-ce que les vieillards, les infirmes, les incurables ne touchent pas l'assistance obligatoire ? est-ce que l'Assistance Publique ne continue pas à donner des secours aux familles nombreuses, des secours d'allaitement, des secours aux nécessiteux ? Mais il n'y a pas de misère, il ne peut pas y avoir de misère...

Certes, nous savons tout cela, Monsieur le Directeur, et cependant nous avons subventionné pour une somme de près de 30.000 francs depuis un an tous les ouvroirs de l'arrondissement ; non contents de les avoir soutenus, nous avons voulu à notre tour, pour les raisons que je viens de vous dire, créer un ouvroir municipal dont le budget se traduit à ce jour par un déficit de 76.000 francs !

Oui, nous savons bien que l'Assistance Publique a ses cadres de la bienfaisance où toute misère trouve sa place. Mais nous avons une trop grande expérience de la vie, nous avons aussi un trop haut sentiment de la solidarité, ou mieux, — pour reprendre le mot de la devise républicaine, — de la fraternité, pour admettre, parce que l'État ou la Ville ont donné à la réfugiée ou à la chômeuse ou à la femme du mobilisé i fr. 25 par jour, que nous soyons libérés de nos devoirs à leur égard.

Non, ce n'est pas avec 25 sous qu'on peut vivre aujourd'hui et surtout dans certains arrondissements ; non, ce n'est pas avec les 10 sous qu'on attribue en sus de ces 25 sous, qu'on peut nourrir et entretenir un enfant.

Et notre tâche était tracée ; nous devons vous aider, Mon. sieur le Directeur, comme nous devons aider l'État.

Et nous avons décidé que toute femme malheureuse qui viendrait frapper à la porte de la maison commune (j'emploie à dessein ce mot qui est autrement expressif que celui de mairie) serait admise à notre ouvroir-cantine, où elle trouve un petit salaire, — oh ! petit, je l'avoue — une nourriture saine et surtout un refuge moral.

Si nous avons pu faire un peu de bien, nous en sommes largement payés par la reconnaissance affectueuse de nos chères protégées. En tous cas, nous avons conscience d'avoir tout fait pour alléger, matériellement et moralement, leur douloureuse condition.

Si nous avons pu créer cette œuvre et la faire fonctionner durant une année, si nous avons pu y accueillir toutes celles qui venaient nous demander aide et protection, c'est grâce au concours de nos riches et généreux administrés. Je leur adresse du fond du cœur l'expression de notre immense gratitude.

C'est parmi nos protégées, Monsieur le Directeur, que nous avons cherché et trouvé la pauvre ouvrière à laquelle pourrait être attribué le legs Rothschild de 2.400 frs. MM. les Administrateurs du Bureau de Bienfaisance, sur mes instances, ont bien voulu réserver la candidature de M^{me} M... Mais cela ne suffisait pas : chaque arrondissement devant proposer une candidate et votre administration ne disposant que de douze prix, il s'agissait de plaider devant vous la cause de M^{me} M... et j'ai eu cette audace.

Il n'était pas difficile de trouver la porte de votre cœur, accessible à toutes les causes bonnes ou généreuses : nous nous y sommes appliqués, mon excellent collègue et ami, le docteur Godon, et moi ; il fallait vous convaincre pour que, à votre tour, vous pussiez convaincre votre Conseil.

Je suis sûr que dans ces arrêts vous devez parfois cruellement souffrir, lorsqu'il s'agit de décider entre des situations également lamentables. Vous surtout, Monsieur le Directeur, qui avez sous les yeux journallement le cortège infini de la misère humaine.

Mais aussi quelle satisfaction doit être parfois la vôtre lorsqu'il vous est donné, en votre qualité d'exécuteur testamentaire de la Bienfaisance, de soulager des peines imméritées !

Vous avez été président du Conseil municipal de Paris, vous avez été député, vice-président de la Chambre, ministre, mais j'imagine que toutes les satisfactions que vous avez pu éprouver de ces chefs, pâlisent auprès de celle qui vous est réservée lorsque vous apportez un allègement à la douleur.

Et maintenant, Mesdames, je m'adresserai à vous. Nous sommes certains qu'il en est dans vos rangs d'aussi méritantes que M^{me} M..., votre compagne, et d'aussi dignes d'intérêt. Mais hélas ! vous êtes ici près de

200 ; au Bureau de Bienfaisance, nous comptons des centaines d'autres malheureuses et nous n'avons qu'un prix à décerner !...

Il fallait fixer notre choix : ce choix nous l'avons porté sur l'une d'entre vous dont je ne veux pas raconter ici la pénible existence pour ne pas raviver chez elle de tristes souvenirs. Je connais également les efforts qu'elle a faits ; je ne les rappellerai pas davantage pour ne pas offenser sa modestie.

Je vous demanderai donc d'applaudir sans regret et sans amertume, d'applaudir cordialement à la récompense qui est aujourd'hui accordée à M^{me} M... : vous doublerez ainsi sa joie et la nôtre.

14 Novembre 1915

INAUGURATION DU CERCLE DU SOLDAT

MES CHERS CAMARADES,

Entre tant d'œuvres bienfaisantes qui sollicitent notre action à l'heure actuelle, il en est qui sont tout particulièrement tou chantes.

C'est très agréable assurément de jouir d'une permission de quelques jours et la joie d'un poilu n'est pas mince lorsqu'il tient dans les mains le précieux papier qui lui donne campos. Mais s'il n'a pas de famille, ni de gîte, ni d'argent, il arpente, passant solitaire, les rues boueuses de la capitale et ce congé se passe si tristement qu'il y a de quoi pleurer. On en a vu qui, à la descente du train, ont dû passer leur nuit sur un banc de la gare du Nord !

On a le droit de trouver la chose un peu... raide. Revenir de là-bas où l'on risque à chaque seconde de se faire casser la tête de trente-six mille manières différentes, et pour toute récompense ne trouver dans une ville de près de trois millions d'habitants, d'autre asile que le banc d'une gare par une pluvieuse nuit d'automne ou une froide nuit d'hiver, il faut avoir l'âme d'un poilu de 1915 pour résister à une si pénible épreuve.

C'est très beau également d'être blessé ; notre compassion et notre admiration et nos congratulations, nous ne les ménageons pas à ces braves, non plus que nos soins les plus dévoués ; mais une fois qu'ils sont sortis de l'hôpital, on dirait vraiment que nous sommes quittes envers eux, et puis maintenant, va, mon ami, débrouille-toi comme tu pourras ; il y a des bancs sur les avenues : repose-toi là-dessus de toute la fatigue des tranchées.

Mais la générosité publique s'est émue d'un pareil état de choses. Des personnes au noble cœur, des sociétés de bienfaisance ont uni leurs efforts

pour porter remède à ce mal.

Des cercles se sont ouverts un peu partout pour accueillir avec empressement et avec bonté ces chers et braves défenseurs de la patrie.

Le Comité du VIII^e arrondissement de la Société française de Secours aux blessés militaires a tenu à honneur de créer son cercle du soldat ; elle l'a établi au cœur même de Paris, au centre de ce riche et luxueux arrondissement. Elle en a confié la direction à une commission spéciale présidée par M. le Comte de Las Cases, sénateur, et composée de 10 membres qui ont bien voulu accepter, avec le plus louable dévouement, d'en assurer les permanences.

Le Comité a fait appel au grand artiste de la couture, M. Poiret, ce maître renommé, cet arbitre des élégances parisiennes. Ce qui ne surprendra personne, M. Poiret nous a ouvert toutes grandes les portes de son hôtel où nous sommes heureux de vous recevoir, mes chers camarades, et où je vous souhaite, en ma qualité de Président d'honneur, la plus cordiale bienvenue.

Je remercie M. Poiret de son beau et généreux geste ; je l'en remercie au nom du Comité de la Société française de Secours aux blessés militaires, au nom de tous nos soldats, et au nom de la Municipalité.

Je veux aussi adresser nos meilleurs remerciements et nos respectueux hommages à M^{me} Lorieux, présidente du Comité du VIII^e, dont l'activité et le zèle ont su mener à bonne fin la création de l'œuvre destinée à rendre tant et de si grands services.

Donc, mes chers amis, vous êtes ici chez vous. Voici votre salon, votre fumoir, votre salle de jeux, votre billard, votre bibliothèque, avec vos journaux, vos revues et tout ce qu'il faut pour écrire ; voici la salle où vous serez offerts des rafraîchissements, voici votre jardin. Tout cela me paraît un peu plus confortable que la tranchée la mieux organisée. Là-bas on glisse sur la boue, ici l'on glisse sur les parquets cirés ; là-bas on reçoit des livres d'acier et de plomb, ici l'on reçoit des livres de lecture ; là-bas l'on reçoit des marmites de mitraille, ici l'on reçoit des marmites de thé ; là-bas on reçoit des gaz asphyxiants, ici l'on reçoit la belle lumière éclatante et joyeuse.

La maison sera ouverte tous les jours, de 2 heures à 5 heures à tout ce qui porte l'uniforme, que cet uniforme soit français, anglais, belge, serbe, russe, italien. Car tous nos alliés, sont, comme vous, des poilus de haute lutte.

Vous êtes les vieux de la vieille de la plus grande épopée que la terre ait jamais vue et verra peut-être jamais.

Jusqu'à nos jours, les guerres du I^{er} Empire passaient pour être les plus formidables que l'esprit pût concevoir. Les guerres du I^{er} Empire, qu'est ce que c'est que ça en comparaison de notre guerre ? Une campagne durait six mois, un rien ! Sur le champ de bataille on comptait d'habitude 25, 30, 40, 50.000 hommes tout au plus, mettons pour faire la bonne mesure, 60.000 de chaque côté, excepté dans la campagne de Russie. Et puis, les fusils n'avaient qu'une faible portée ; les canons ne lançaient que des boulets pleins dont les 19/20 n'arrivaient pas au but et ne tuaient qu'un tout petit nombre de combattants.

Tandis qu'aujourd'hui nous faisons grandement les choses ; nous n'épargnons rien pour faire de la belle ouvrage : des obus qui vous couchent des centaines d'hommes par terre d'un seul coup, des bombes, des grenades, des crapouillots, des 75, des 120, des 240 et des 420, tout le tremblement des inventions les plus diaboliques qui puissent être imaginées.

Quand un homme a passé par là et s'en est retiré sain et sauf ou même avec une jambe ou un bras en moins, il peut se dire heureux d'y avoir échappé. Quand on n'a pas vu cela, on n'a rien vu. Les grognards de la Révolution et de l'Empire s'inclineraient devant vous. Et cependant c'étaient de rudes gaillards qui n'avaient pas toujours à manger ; ils étaient presque nus, leurs pantalons ne tenaient à leurs reins que par des ficelles ; aussi la plupart d'entre eux entouraient leurs jambes et leurs pieds de chiffons retenus par des cordes. Ils allaient quand même au combat, l'estomac creux, les pieds traversés par l'humidité.

Connaissez-vous cet ordre du jour dont parle le grand artiste Raffet ?

« Le bataillon s'étant bien comporté devant l'ennemi, il sera accordé à chaque homme une paire de sabots ! »

Et ce fut des remerciements, des cris de joie, des acclamations ! Les sabots, ce jour-là, eurent un joli succès.

La Convention envoyait à l'armée des représentants qui remplissaient les fonctions d'inspecteurs généraux.

Un jour, un sous-officier dit à ses hommes qui grommelaient un peu : « Le représentant a dit : avec du fer et du pain on peut aller jusqu'en Chine... il a pas parlé de chaussures... rompez les rangs !... »

Et les hommes s'éloignèrent en disant : « C'est tout de même vrai que le représentant il a pas parlé de chaussures. Il doit avoir raison, car c'est un homme instruit. »

Assurément vous êtes mieux nourris, mieux chaussés, mieux habillés que vos arrière-grands-pères de 1804, mais vous supporteriez les mêmes inconvénients avec la même gaieté, si la guerre devait durer encore longtemps.

Plus d'un dans les montagnes des Vosges pourrait dire comme ce soldat de la 3^e du 2^e du 43^e.

« Quand le Père Éternel il a fait les montagnes, ben sûr que s'il avait pris un sac su' l'dos, y ne les aurait pas faites si hautes. Mais, vois-tu, vieux Père Éternel, tu peux ben encore mettre les Alpes sur les Pyrénées avec d'autres montagnes encore, tu n'arrêteras jamais un soldat français. »

Ce même esprit se retrouve tout le long de notre histoire et est la caractéristique de notre race.

Au mois de janvier dernier, j'allai, au nom de la ville de Paris, porter sur le front, en Belgique, les cadeaux de Noël et du premier de l'An à vos camarades. Un chef de bataillon me conta à Pervyse, à quelques centaines de mètres de l'ennemi, une anecdote bien curieuse. Dans un groupe de trois zouaves, qui s'entretenaient gaiement ensemble, tombe un obus qui tue l'un d'eux et renverse dans la boue l'autre qui après quelques instants se relève tout étourdi, mais indemne. Sans s'émouvoir, celui-ci se penche sur le cadavre déchiqueté de son camarade et lui dit : « Ben, mon vieux colon, t'as ton compte, mais ne manque pas de dire à Saint Pierre qu'on va s'amener aussi tout-à-l'heure. »

Les journaux de nos tranchées rivalisent de gaieté ; leurs rédacteurs blaguent la mort et lui font un pied de nez. Cette tournure d'esprit ne les empêche pas de mourir en beauté.

La guerre actuelle, vous le savez, mes amis, n'est pas seulement une guerre nationale, comme toutes celles qui l'ont précédée. Autrefois des rois, des empereurs entraînaient avec eux leurs armées pour satisfaire leur ambition et étendre leur puissance ; ou bien un peuple, comme la France en 1870, prenait les armes pour sauver son indépendance.

Aujourd'hui la cause que vous défendez dépasse nos frontières. Il ne s'agit plus seulement de savoir si le vainqueur s'enrichira d'une province ou de deux, ou réclamera une indemnité de quelques milliards ; il s'agit surtout

de savoir si la race humaine reculera de mille ans et retombera dans un honteux esclavage.

Les Austro-Allemands ont fait une alliance monstrueuse avec les Bulgares, peuple barbare et félon, et avec les Turcs, peuple féroce, qui est au plus bas échelon de toutes les nations. Ils ont couvert de sang et de ruines toutes les régions où ils ont pu prendre pied. Que pouvons-nous attendre de cette union de bêtes fauves déchaînées sur l'Europe ?

Nous avons la mission sacrée, nous avons le devoir d'anéantir les derniers vestiges de la sauvagerie, pour faire triompher sur la terre le règne de la Justice, de la Fraternité et du Droit.

Pour accomplir ce grand acte, nous versons le sang de toutes nos veines ; nous donnons la vie de nos jeunes hommes et de nos hommes faits qui s'élancent avec autant de rage que d'enthousiasme contre les pires ennemis de l'humanité.

Mes amis, vous avez combattu, vous avez été blessés, mutilés, pour sauver la civilisation et pour épargner à vos concitoyens et à vos descendants les horreurs d'un autre massacre universel.

Combien ont péri, hélas ! combien, hélas ! d'autres périront encore ! Mais quelle gloire vous attend, ô vous, acteurs ou victimes de ce drame éternellement célèbre !

Le plus grand héros grec, Achille, dont le nom a passé dans toutes les langues pour désigner la bravoure elle-même, fut averti par un oracle qu'il pouvait choisir entre une longue vie, exempte de soucis et d'alarmes, et une vie courte, mais toute remplie de gloire.

Sans tenir compte des larmes de sa mère, il s'écria :

« J'aime mieux une vie fauchée en pleine jeunesse, mais rayonnante de gloire et d'illustration. Que m'importerait de passer une existence longue et calme, inutile à moi-même et aux autres ? Quel intérêt trouverais-je à planter mes choux dans mon jardin, à boire, à manger, à dormir pendant 90 ou 100 ans ? Une belle mort sur le champ de bataille a plus d'attraits pour moi. »

Ainsi parlent et pensent nos modernes Achilles ; des poètes se lèveront pour célébrer leurs exploits, et les générations à venir resteront stupéfaites de tant de grandeur et se demanderont si ces récits sont de la réalité ou bien de la légende.

Je vous salue, mes amis, mes frères, je vous salue, avec cette même admiration que la postérité aura pour vous, mais en y ajoutant cette émotion

qu'elle n'éprouvera pas, l'émotion d'avoir vu de mes yeux ce que la plus puissante imagination n'aurait jamais osé concevoir.

Reposez-vous ici, reposez-vous bien, les uns pour vous consoler de vos blessures ou de vos mutilations, les autres pour reprendre des forces avant d'aller porter au delà même du Rhin les derniers coups au flanc de notre implacable ennemi.

1^{er} Décembre 1915

**LE NOEL ET LES ÉTRENNES DE PARIS AUX SOLDATS
ET AUX PRISONNIERS**

CHERS CONCITOYENS,

Le Comité d'action, créé pour le Noël et les étrennes de Paris aux soldats et aux prisonniers, représente les vingt maires des arrondissements de Paris et le Comité National d'Aide et de Prévoyance en faveur des Soldats. C'est grâce à l'heureuse association des vingt municipalités de Paris, du Comité National et du journal le Matin, que 1.300 caisses de denrées non périssables et de douceurs de toutes sortes ont pu, en 1914, être distribuées à près de 400.000 combattants ¹¹.

Les organisateurs du Noël et des étrennes de Paris aux soldats et aux prisonniers espèrent en 1915 faire plus et mieux. Malgré les difficultés de l'heure présente et la multiplicité des œuvres, ils ne craignent pas d'étendre leur action et de préparer un plus puissant effort. Ils savent qu'ils peuvent compter sur la libéralité inlassable de nos concitoyens et de tous ceux qui ont déjà si souvent manifesté leurs sentiments de solidarité patriotique. Comment pourrions-nous être moins généreux pour nos soldats et nos prisonniers, quand les premiers continuent à nous défendre si vaillamment et quand les seconds souffrent, loin de leurs foyers, après avoir fait pour nous le sacrifice de leur existence ?

Il s'agit de témoigner notre admiration et notre reconnaissance à nos frères, à nos enfants, à tous ceux que nous aimons, qui « tiennent et que nous devons soutenir ». Il importe d'envoyer, sinon à chacun d'eux, du moins au plus grand nombre, une pensée, un souvenir. Il faut qu'un éclair

de bonté pénètre jusqu'aux tranchées et dans les camps de prisonniers. Il faut qu'un sourire de la famille, de la petite et de la grande Patries, fasse briller l'espoir et la joie dans les âmes de nos héros d'hier et de demain, et qu'il les reconforte par la preuve matérielle de notre confiance et de notre tendresse.

Aidez-nous à remplir ce pieux devoir, et, au nom de la résistance et de l'union sacrées, envoyez vos souscriptions, importantes ou modestes, au Comité d'Action des vingt Maires de Paris et du Comité National d'Aide et de Prévoyance en faveur des Soldats. Vos dons en argent seront immédiatement transformés en dons en nature et sûrement et rapidement distribués à leurs destinataires.

Pour le Comité d'Action de l'Œuvre
« Le Noël et les étrennes de Paris aux soldats et aux prisonniers » :

MM. Maréchal, Maire du VIII^e Arrondissement, Président ; Viet, Maire du XI^e Arrondissement ; Karcher, Maire du XX^e Arrondissement ; Taire, Maire-Adjoint du V^e Arrondissement ; Dubure, Maire-Adjoint du IV^e Arrondissement.

Pour le Comité national d'aide et de prévoyance en faveur des soldats :

MM. David-Mennet, Président de la Chambre de Commerce de Paris, Président d'honneur ; Julien Hayem, Président de la Société des Industriels et des Commerçants de France, Président ; Raphaël-Georges Lévy, Membre de l'Institut ; Georges Heine, Régent de la Banque de France ; Ferdinand Roy, Membre du Comité Consultatif des Arts et Manufactures ; E. Sartiaux, Ingénieur en Chef de la Compagnie du Nord ; Lépine, Membre de l'Institut, ancien Préfet de Police ; Armand Alexandre, Maire-Adjoint du IX^e Arrondissement.

19 Décembre 1915

**MATINÉE AU PROFIT DU NOEL ET DES ÉTRENNES DE
PARIS AUX SOLDATS ET AUX PRISONNIERS (Théâtre
Impérial)**

MESDAMES, MESSIEURS,

La guerre, trompant toutes les prévisions, continue ses ravages. Elle durera combien de temps encore ? Nous l'ignorons. Combien de temps encore les fils, les époux, les frères, les amis, connus ou inconnus, resteront-ils loin de ceux qui les aiment et qu'ils aiment ? Nul ne le saurait dire.

Leur courage, certes, ne faiblit pas ; il grandit, au contraire, avec les obstacles toujours renaissants. Mais aussi, plus que jamais, ces braves défenseurs du droit et de la liberté des peuples éprouvent le besoin de nous sentir près d'eux par la pensée et par l'affection. Les plus humbles d'entre eux surtout, les plus pauvres, les plus abandonnés, ceux qui appartiennent aux régions envahies, ceux que l'ennemi retient prisonniers dans des camps où ils subissent toutes les souffrances, physiques et morales, qu'ils soient Français, Belges, Anglais ou volontaires des pays étrangers, tous ceux-là ont des droits sacrés à notre sollicitude, à notre dévouement. Quoi que nous fassions, nous demeurerons toujours infiniment au-dessous de ce que nous leur devons.

L'initiative privée n'a pas cessé de se manifester jusqu'ici avec une ampleur magnifique, mais plus la guerre se prolonge, plus nous sommes dans l'obligation de prolonger aussi notre générosité.

Les fêtes de Noël et de la nouvelle année sont une occasion de prouver à nos défenseurs que nous ne les oublions pas.

Autrefois, ces dates étaient le signal de réjouissances traditionnelles. Mais le réveillon est bien loin maintenant. Personne n'y songe plus. Où sont les orchestres, et les oies farcies aux marrons, et les vins fins et les liqueurs et le champagne dont le bouchon sautait avec un bruit si joyeux ? Mais où sont les neiges d'antan ?

Je sais bien que, le 24 décembre, à minuit, heure solennelle, nos poilus trouveront bien le moyen de se préparer un... bouillottage soigné, comme ils disent. Je vous demande pardon du mot ; il n'est pas français académiquement, mais il est français militairement, et pour l'instant le langage poilu est assez à la mode.

Mais un repas n'est pas un repas digne de ce nom lorsqu'on ne mange que de la soupe, du rôti, du ragoût, des pommes de terre. Un repas n'est vraiment un repas que s'il se diversifie par quelques douceurs.

Et le tabac ? Vous n'allez pas oublier le tabac, j'imagine ? Il nous en faut des milliers de kilogrammes, car Jean Nicot est le dieu du poilu, n'en déplaise à la société antitabagique.

Nous réclamons des munitions à cor et à cri ; nous réclamons du tabac presque aussi énergiquement. C'est même une des grandes questions à l'ordre du jour dans les tranchées et jusque sur le champ de bataille. Beaucoup de nos généraux dirigent leurs opérations et même ont été blessés, le général Gouraud et le général Marchand, entre autres, avec, à la bouche, une pipe démocratique ou une élégante cigarette. Tout cela n'est que fumée, direz-vous, et vous qui ne fumez pas, vous ne connaissez pas les délices du fumeur. Et, d'ailleurs, la vie n'est qu'une fumée. Le tabac est donc l'image de la vie, et puisque le tabac est l'image de la vie, et la vie l'image du tabac, il faut envoyer du tabac là-bas. Ce qu'il fallait démontrer.

Et puis, mon Dieu ! pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Les hommes sont peut-être plus gourmands que les femmes ; ils aiment beaucoup les sucreries de toutes sortes, dragées, gommes, pralines, fondants, chocolats, le chocolat surtout. Ils l'aiment presque autant que le tabac, je vous assure, et le tabac et le chocolat consolent de la soupe et du rata et leur font une concurrence victorieuse.

L'hiver dernier, nous avons envoyé de tout cela et bien d'autres choses encore, — nous en avons envoyé pour un million et demi à nos amis des tranchées. Nous devons en envoyer davantage, cette année, puisque nos combattants sont beaucoup plus nombreux et beaucoup plus dispersés, et surtout plus dignes encore d'admiration.

C'est à quoi, Mesdames et Messieurs, vous contribuez par votre concours. Aussi je veux féliciter de leur initiative généreuse les organisatrices de cette réunion, M. et M^{me} Grosset-Magagne, Mme Diestel et M. Marteroy.

Comme l'année dernière j'irai moi-même sur le front porter en tonnes vos dons à notre armée. Que d'acclamations, que de cris de joie j'entendrai encore ! Comme je serai entouré, béni, remercié ! Je voudrais que tous les donateurs fussent présents à cette explosion d'enthousiasme ; comme ils seraient récompensés de leur généreux mouvement ! Mais comme je plaindrais les non-donateurs figés dans leur égoïsme et leur indifférence ! Quel remords ils auraient de s'être abstenus et combien vite ils répareraient cette erreur !

Nous adresserons aussi beaucoup de ces douceurs dans les pays lointains où les nôtres luttent avec acharnement. Là-bas, sous les murs de Salonique et dans les tranchées des Dardanelles, les cœurs battent d'allégresse à la vue des présents qu'enverront les Parisiens. La joie est bien plus grande encore de recevoir un souvenir de la Patrie absente.

Oh ! donnez, donnez beaucoup, donnez tout ce que vous pourrez. Savez-vous bien que c'est très dur de résister en pays étrangers à des légions innombrables d'ennemis et que l'on est porté à se décourager, lorsque l'on a l'idée que l'on est oublié, et que l'on se redresse avec une énergie nouvelle, lorsque l'on a l'idée que l'on est toujours aimé ?

Donnez donc, non seulement pour apporter à nos soldats le sourire et la pensée de la patrie, mais aussi pour que les familles, toutes les familles des déshérités, voient dans ce geste de fraternité et de bonté le témoignage de l'union indissoluble qui rapproche désormais tous les rangs de la société.

Ce sera la meilleure leçon de la guerre d'avoir retiré d'un grand mal un si grand bien.

La Révolution de 1789 avait pensé détruire les sortes de cloisons étanches qui séparaient les enfants d'un même pays ; elle n'y avait pas tout à fait réussi, non plus que n'avaient réussi les quelques révolutions par où nous avons déjà passé.

Les grandes catastrophes humaines sont semblables aux grandes catastrophes terrestres ; les volcans, les tremblements de terre bouleversent tous les éléments en présence, les brisent, les transportent en d'autres points, séparent ce qui était uni, unissent ce qui était séparé.

De même l'Europe, presque tout entière en feu, nous présentera un aspect bien différent de l'aspect d'autrefois.

D'avoir souffert ensemble tant d'angoisses, d'avoir couru ensemble tant de dangers, de s'être prêté, du haut en bas et de bas en haut de l'échelle sociale une aide mutuelle, cela est bien plus efficace que les plus beaux discours, car l'esprit national se trouve fortifié par les sentiments de bienveillance, de sympathie, et d'estime réciproque.

Nous formons, nous autres, comme on l'a dit justement, les services de l'arrière ; nous sommes l'appui matériel et nous sommes l'appui moral, sur lesquels doivent compter avec certitude les services de l'avant.

Cette communication entre eux et nous est comme le ciment de l'unité nationale ; elle est le signe du courage indomptable, de la résolution énergique que nous apporterons dans la lutte jusqu'au triomphe final.

L'écho de cette matinée de bienfaisance, Mesdames et Messieurs, ira jusqu'aux tranchées. Il ira même jusqu'en Allemagne où gémissent tant de nos compatriotes.

Car nous avons là aussi un autre devoir non moins pressant envers ceux que la fortune a trahis et qui traînent dans les forteresses ou dans les camps retranchés ennemis une triste existence. Exilés loin de leurs familles, exilés loin des luttes auxquelles ils regrettent de ne plus pouvoir prendre aucune part, ils ont tous les droits à notre affection et à notre souvenir. Autant et plus encore peut-être que nos combattants, ils ont besoin, étant si loin, de se sentir plus près de nous.

On ne saurait trop répéter, Mesdames et Messieurs, que les familles nécessiteuses gardent une profonde reconnaissance à ceux qui font parvenir à leurs enfants les douceurs qu'elles-mêmes ne peuvent leur offrir.

Le cœur d'un père et d'une mère saigne à cette pensée que leurs fils sont privés de toute joie, alors qu'ils vont au-devant des mêmes périls sur le front des armées ou qu'ils sont victimes des mêmes souffrances dans les prisons germaniques.

Les familles puisent une force nouvelle de patience, de résolution, de résistance dans les preuves de solidarité que nous leur donnons. Et cela est encore un service rendu à la patrie par ceux de l'arrière, car le lien reste indestructiblement attaché entre nous tous, sur quelque point de l'Europe où se trouve l'un des nôtres. Car hélas ! nous combattons un peu partout, en France, en Alsace, en Belgique, aux Dardanelles, à Salonique, sur la Méditerranée, aux colonies.

Combattre pour la Serbie, c'est combattre aussi pour la France ; combattre pour la Belgique, pour l'Angleterre, pour la Russie, pour le Monténégro même, c'est combattre aussi pour nous.

M^{me} Lucie Magagne l'a bien compris dans son Ode à la Liberté, que nous venons d'entendre avec une si vive émotion.

Nous y avons revu la noble Belgique qui a préféré au déshonneur la faim, la souffrance et la mort et qui a trouvé dans son roi Albert I^{er} l'expression même de la beauté de son âme nationale.

Nous avons revu la Serbie, plus malheureuse encore que la Belgique, complètement chassée de son territoire, mais toute prête encore, comme un sanglier blessé, à foncer sur des ennemis aussi formidables que déloyaux et barbares.

Nous avons revu le Monténégro, un tout petit colosse, si l'on veut, mais un colosse tout de même, ouvrir ses bras à sa sœur la Serbie.

Nous avons revu l'Italie qui, après une rude campagne dans les abruptes gorges des Alpes, a traversé l'Adriatique, pour tendre la main aux Slaves refoulés.

Nous avons revu l'Angleterre aux griffes tenaces qui ne lâchera prise qu'après avoir écrasé sous son talon de fer un peuple orgueilleux et dominateur.

Nous avons revu la Russie, qui se prépare à être le tombeau de centaines de milliers d'Austro-Allemands et qui ne tardera pas à refouler l'envahisseur jusque dans les plaines d'Allemagne.

Nous avons revu enfin l'Alsace-Lorraine et la France, la France dont les magnifiques soldats, les plus beaux que nous ayons jamais eus dans notre histoire, sont prêts, ainsi que toute la population, à tous les sacrifices pendant tout le temps qu'il faudra.

Nos ennemis pourront-ils jamais vaincre tant de peuples résolus à se défendre jusqu'à la mort ?

Jusqu'ici, selon le mot de Corneille :

Leur bras est vaincu, mais n'est pas invincible.

Ils s'étaient préparés depuis plus de 40 ans à mettre l'Europe en feu pour dominer le monde et lui dicter la loi. Nous, qui étions pénétrés de cette pensée que nul n'oserait jamais prendre la responsabilité de noyer la terre dans le sang, nous, Français, Russes, Anglais, nous avons négligé toutes les précautions. Nos insuccès actuels en sont la conséquence nécessaire, mais ils seront bientôt réparés par des succès éclatants.

Notre faisceau plie, mais ne rompt pas ; l'ennemi semblable au chêne de La Fontaine n'échappera pas à nos coups, cet ennemi de qui la tête au ciel était voisine et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Oui, l'empire des morts, ce sera son nom, car il mourra !

9 Avril 1916

**MATINÉE ARTISTIQUE ORGANISÉE PAR L'AIDE
MORALE EN L'HONNEUR DE LA SERBIE Mairie du VIII^e
arrondissement**

MESDAMES, MESSIEURS,

Mes premières paroles seront pour saluer au nom de la Municipalité du VIII^e arrondissement et en votre nom à tous M. Pavlowitch, premier secrétaire de la Légation royale de Serbie, M. le lieutenant Choumenkowitch, M. le capitaine-major Gostousky et M. le sous-lieutenant Zaritch, qui représentent parmi nous un pays inscrit désormais pour toujours au livre de la gloire.

Nous sommes heureux, Messieurs, et nous sommes fiers que vous ayez bien voulu accepter notre invitation, et ce jour, 9 avril 1916, nous le marquerons, comme disaient les Romains, d'un caillou blanc.

MESDAMES, MESSIEURS,

Plus la guerre se prolonge, plus il convient de nous aider et de nous aimer les uns les autres.

Ainsi l'ont compris les organisateurs de cette réunion, car l'humanité ne se nourrit pas seulement de pain, elle se nourrit aussi d'affection et d'amour, je veux dire par là qu'elle se soutient par le dévouement mutuel.

C'est chose bien facile que de se montrer aimable et empressé envers nos amis, lorsqu'ils jouissent de la prospérité, de la santé et de la fortune, lorsqu'ils n'ont besoin ni de notre appui moral ni de notre appui matériel.

La véritable amitié se révèle dans l'adversité et dans les larmes, car c'est là que nous pouvons donner toute la mesure de notre âme et de notre cœur. Vous savez bien que le poète latin a dit en des vers qui sont restés célèbres :

« Tant que tu seras heureux, tu compteras des amis en foule ; mais quand le malheur fondra sur toi, tu demeureras seul. »

Les grandes et belles natures sont toujours prêtes, et dans toutes les occasions, à aller jusqu'au complet sacrifice d'elles-mêmes. Mais peut-être faut-il à la plupart des hommes, des événements extraordinaires pour les faire sortir de leur coutumière indifférence.

La guerre actuelle, qui désole et ensanglante l'Europe, est l'une des causes qui ont fait jaillir de l'âme humaine des trésors de dévouement, d'abnégation, d'oubli de soi-même.

L'Aide morale est née de cette source féconde. Les personnes qui en ont conçu l'idée et en ont réalisé le projet, M^{me} Moll-Weiss et M. le Professeur Matruchot, ont compris, dans l'éminente bonté de leur cœur, qu'il est des peines inconsolables par leur isolement et leur tristesse, et elles ont voulu apporter quelque baume apaisant sur ceux que la fatalité avait frappés de coups trop douloureux.

Dans notre arrondissement, mes très chers amis, M. Émile Perrin, dont le dévouement finira par lasser nos éloges, et M. Edmond Dubuisson, qui a organisé cette matinée avec tant de foi et tant d'âme, ont aujourd'hui des droits tout particuliers à notre reconnaissance.

En votre nom à tous, Mesdames et Messieurs, au nom de la Municipalité et en mon nom personnel, je leur adresse du fond du cœur tous nos remerciements.

Il y a, dans cette création de l'Aide morale, une délicatesse toute française, et j'en suis, pour ma part, si profondément touché que j'aurais cru qu'il eût été hors de mon devoir de refuser mon concours. Et cependant, depuis trois semaines, l'excès de fatigue m'a cloué à la chambre. Mais qu'importe après tout ? Je ressens une vigueur nouvelle à venir au milieu de vous ; la joie de prendre ma part à une œuvre utile crée en moi une force que je me serais pensé incapable de mettre en jeu, il y a seulement quelques jours.

Les circonstances, Mesdames et Messieurs, font de nous d'autres hommes ; des héros se sont levés, qui n'eussent jamais pensé qu'en eux il y avait des germes d'héroïsme. C'étaient des citoyens paisibles qui allaient tranquillement à leur travail, à leur bureau, à leurs affaires ou à leurs plaisirs, et voici que tout à coup ils se trouvent lancés dans des aventures extraordinaires, des aventures telles que jamais cerveau humain n'en avait conçu de pareilles, et ils se sont trouvés à la hauteur de tant de périls inouïs, de tant de catastrophes invraisemblables.

Ils ont vécu sous la rafale de la mitraille ; ils se sont terrés à dix mètres sous terre ; ils ont ou ils n'ont pas mangé, ils ont ou ils n'ont pas changé de linge ou de vêtements, ils se sont ou ne se sont pas lavés, ils ont été plus ou moins gravement blessés, mais toujours ils ont opposé aux rudesses du sort une âme invincible.

Mais, quelle que soit la vaillance avec laquelle les nôtres ont résisté à la poussée de l'ennemi, il est un peuple, un petit peuple, qui a donné au monde un spectacle que n'avaient encore vu ni la terre, ni le ciel, un peuple qui par l'étendue de ses malheurs et l'énergie de ses enfants, s'est élevé jusqu'à une gloire si haute que l'exemple en demeurera mémorable, tant qu'il y aura des hommes et qui pensent et qui sentent.

O Serbie ! je ne sais si à travers les âges, en remontant jusques aux plus lointains, jusqu'aux temps primitifs où l'homme était tout juste au-dessus de la bête, je ne sais si l'on pourrait citer une destinée qui égale ta destinée, un malheur qui égale ton malheur.

Les Huns eux-mêmes ne sauraient être comparés à tes bourreaux qui se sont rués sur toi, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de la Bulgarie, car, eux, ils avaient du moins l'excuse de la barbarie et de la sauvagerie de leur race. Tes ennemis, au contraire, tes ennemis et les nôtres, se glorifient d'une civilisation, d'une science, d'une culture dont ni les Grecs ni les Romains ni les Français n'ont connu, disent-ils, la splendeur, et c'est au nom de cette culture supra-humaine qu'ils ont semé les ruines et le deuil, l'épouvante et l'horreur.

Les villes et les campagnes ont été détruites et les racines des herbes et des moissons ont disparu sous les roues de leurs canons et les pas de leurs hommes.

M. Jean Blaize retracera tout à l'heure devant nous l'épopée grandiose de ce peuple qui conserva intacte son idée nationale pendant les longs siècles où les Turcs firent peser sur lui une effroyable tyrannie. Il nous rappellera

ses héros et ses gloires et ses illustres malheurs qui commencèrent dans les plaines de Kossovo pour aboutir à la retraite d'Albanie.

En vérité, quand on y pense, on est saisi d'admiration. Depuis quatre ans, les Serbes ont soutenu trois guerres, l'une contre la Turquie, l'autre contre leurs anciens alliés, les Bulgares félons, les Prussiens des Balkans, l'autre enfin contre la coalition des puissances centrales.

Ils ont tenu tête tout seuls à l'empire d'Autriche- Hongrie, lui ont infligé des défaites retentissantes en luttant un contre dix et lui ont fait 100.000 prisonniers, lui ont pris 200 pièces de canon, 100 mitrailleuses, 5.000 caissons et, seuls de tous les peuples alliés, victorieux jusqu'au bout, ont libéré le sol de la patrie.

Mais bientôt accablés sous le nombre de légions toujours renouvelées qui dévalaient et du Nord et de l'Est, devenus avarés du peu de munitions et du peu de vivres qui leur restaient, ils reculèrent dans leurs abruptes montagnes, luttant corps à corps, sans être en état de renforcer leurs troupes décimées.

Que d'actes d'héroïsme, qui dépassent la force humaine, resteront à jamais ensevelis dans les gorges des montagnes, dans les fondrières des marais, dans les ténèbres des nuits !

Et l'exode commença, un exode d'une telle douleur que la plume restera toujours impuissante à le décrire.

Non seulement l'armée se retirait vers l'Albanie et vers les rivages de l'Adriatique, mais un grand nombre d'habitants, des vieillards, des enfants, des femmes, suivirent les défenseurs de la patrie. Ils aimaient mieux endurer de terribles souffrances que de subir la botte de leurs impitoyables vainqueurs.

Les montagnes de ces régions comptent parmi les plus hautes, les plus sauvages, les plus désolées qui soient sur la surface de la terre. Elles ne présentent aucun passage, que des sentiers de chèvres où ne peuvent guère passer qu'une ou deux personnes de front ; en outre, lorsque l'hiver y exerce ses rigueurs, à nulle autre pareilles, ces sentiers sont encombrés sous des amas de neige de 2, 3, 4 et 5 mètres d'épaisseur. Au sortir des montagnes, ce sont des plaines marécageuses qui s'étendent à perte de vue, où l'on enfonce jusqu'à mi-corps.

Pendant plusieurs semaines, plus de 300.000 exilés s'engagèrent dans ce fantastique voyage qui fera la stupéfaction des siècles à venir.

Combien restèrent en route, nul ne le sait ni ne le saura jamais. Qui tombait ne se relevait plus ni ne pouvait être secouru, car le froid et la faim torturaient ceux qui avaient la force de résister à ces maux inouïs. La mère abandonnait son enfant, le fils abandonnait son père sur la route où l'on était obligé de laisser mourir, seules dans leur agonie, les victimes de la fatalité.

« Dans ces heures de désespoir, il n'y a qu'un réconfort, la présence du roi Pierre, soleil qui donne encore un rayon d'espérance.

« Le vieux monarque, septuagénaire, n'est pas le premier, il est le dernier du douloureux troupeau. Il s'en va, seul, avec un aide de camp ; il n'a pas voulu laisser réquisitionner une voiture dans laquelle se trouvaient de pauvres femmes. Il est monté sur un caisson d'artillerie traîné par des bœufs. Il s'est assis sur une botte de paille, et le manteau d'un soldat lui sert de couverture. Escorté par des enfants de 15 à 17 ans qui portent des caisses de cartouches sur les épaules et les porteront pendant douze jours de marche, il nous apparaît plus majestueux, plus grand que dans le plus luxueux carrosse de gala ; il passe au milieu de son peuple qui l'admire en pleurant et qui gardera cette vision héroïque, cette apparition de légende parmi les plus belles pages de son histoire. »

Mais les exilés eux-mêmes n'étaient pas trop à plaindre, car ils furent encore moins malheureux que ne le sont ceux qui restèrent au pays, sous la domination satanique des Allemands, des Austro-Hongrois et des Bulgares. Les renseignements qui nous viennent de là-bas font frémir d'horreur...

Voilà, Mesdames et Messieurs, les bêtes féroces contre lesquelles nous luttons ! Voilà les bourreaux, les tueurs de femmes et d'enfants, voilà les Vandales qui passent, et que nous avons juré d'exterminer, et que nous exterminerons !

Nous faisons une guerre de salut public, une guerre de nettoyage. Nous ne déposerons pas les armes tant que nous n'aurons pas arraché les derniers crocs à ces fauves, tant que nous ne leur aurons pas arraché les griffes, tant que nous n'aurons pas réduit à l'impuissance totale et définitive les monstres qui ont ensanglanté la Serbie, la Belgique, le Nord de la France et la Pologne.

Nos amis les Serbes ont échappé à l'étreinte de leurs ennemis ; la France, l'Angleterre et l'Italie ont transporté à Corfou, puis à Salonique, une magnifique armée de 150.000 Serbes et de 30.000 Monténégrins, 180.000

héros qui, à leur tour, terrifieront par leur vengeance leurs insolents vainqueurs d'aujourd'hui.

Je les salue avec émotion et avec admiration, et j'adresse mes hommages les plus respectueux, comme vous le faites vous-mêmes, au vieux et noble roi Pierre de Serbie qui, abattu par l'âge et la faiblesse, n'a jamais voulu abandonner ses soldats, ses enfants, dans la retraite à travers les montagnes d'Albanie.

J'adresse aussi mes hommages au Prince héritier Alexandre, qui depuis 4 ans est à la tête des armées et qui, malgré sa jeunesse, a montré toutes les vertus d'un héros et toutes les qualités d'un chef.

Mes hommages, je les adresse aussi à toute l'armée serbe, à tout le peuple serbe, car tous sont et resteront nos amis et nos frères.

Aussi nous recevons chez nous des milliers d'enfants serbes, que nous élevons comme s'ils étaient les enfants mêmes de la France, jusqu'au jour où, après avoir combattu côte à côte à Salonique avec leurs troupes, nous les ramènerons dans leur pays qui ressuscitera de ses ruines, comme jadis, dit-on, le phénix renaissait de ses cendres.

Si la guerre ne détruisait pas tant de richesses, si elle ne dévorait pas tant d'existences précieuses, si elle n'accumulait pas tant de désastres, peut-être l'on serait tenté de n'en dire point trop de mal, car elle enfante, jusque dans les plus humbles, des sublinités devant quoi l'on s'incline.

— J'ai envie de me mettre à genoux devant mes hommes, a dit un général français.

Et à moi aussi cette envie me prend et à vous aussi, Mesdames et Messieurs. Oui, à genoux devant tant de grandeurs que les âges passés n'ont point connues, devant tant de grandeurs que les âges futurs ne connaîtront jamais, car jamais cause si grande ne fut et ne sera défendue par de si grands héros.

La gloire de la Serbie, la gloire des peuples alliés vivra éternellement dans la mémoire des hommes, comme vivra éternellement aussi la haine qui suivra la race allemande, honte et souillure de l'humanité.

8 Juin 1916

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU COMITÉ DE PATRONAGE
DES APPRENTIS**

MESDAMES, MESSIEURS,

Plus que jamais la question de l'apprentissage préoccupe tous ceux qui, jetant un regard anxieux sur l'avenir, ont le souci de réparer les ruines affreuses du présent.

Toute négligence dans les lois et les conditions du travail deviendrait un crime contre la patrie ; je la regarderais comme une trahison à l'intérieur, aussi grave peut-être qu'une trahison au profit de l'ennemi.

Et assurément je n'exagère point. La prospérité d'un pays dépend, en effet, de son état matériel autant que de son état intellectuel et de son état moral.

Et même l'état matériel est à la base de tout progrès. Primum l'ivere, disaient les Latins, deinde philosophari. « Vivre d'abord, on pourra philosopher ensuite. »

Il faut cultiver les champs avant de cultiver l'esprit ; il faut semer dans la terre avant de semer dans le cerveau.

Nous l'avons trop oublié, et trop longtemps. Emporté par sa nature idéaliste, le peuple français a méprisé le travail manuel comme étant d'ordre inférieur. La supériorité des choses de la guerre et la prédominance des choses de l'esprit ont puissamment contribué à former ce sentiment. Les mains noires de l'ouvrier, ses gros sabots, ses vêtements porteurs des traces visibles de son travail, la qualité, que l'on jugeait médiocre, de son intelligence, tout cela paraissait bien inélégant, bien peu distingué et j'en ai

vu plus d'un et plus d'une qui s'écartaient avec un dédain visible du contact et même du voisinage d'un brave homme d'ouvrier.

J'en ressentis toujours une impression pénible, car le travail est de si haute noblesse qu'il dépasse infiniment en dignité, en vertu et en utilité beaucoup de fonctions publiques et beaucoup d'occupations des classes sociales les plus élevées.

Le dédain pour le travail manuel avait creusé un abîme entre les grands et les petits, si j'ose appeler petit ce qui est souvent si grand, et grand ce qui est souvent si petit.

Une scission s'était produite en France au point que nous étions menacés de faire de notre peuple deux peuples séparés par des cloisons étanches.

La guerre aura eu ce résultat de nous rapprocher tous dans une même communion d'idées, dans une même communion de sentiments, dans une même communion d'intérêts. Quand on a beaucoup souffert ensemble des mêmes souffrances, quand on a versé ensemble son sang sur les champs de bataille de la mort, on est tout prêts à s'entendre et à se comprendre sur les champs de bataille de la vie.

Et cela, il le faut.

Dans quelles conditions se fera cette union intime entre le capital et le travail, nul sans doute ne le peut savoir encore. L'Europe, que dis-je ? le monde entier va subir des transformations si profondes qu'il aurait fallu sans doute des siècles d'évolution pour produire la révolution que nous allons constater dans les rapports entre les individus comme dans les rapports entre les nations.

Mais si la solution du problème nous échappe encore, les moyens d'y réussir ne nous échappent pas : la production manuelle va prendre un essor extraordinaire.

Tant de ruines à réparer, tant d'industries à recréer, tant d'édifices à rebâtir, tant de choses, tant de choses à refaire que la tâche est sans limites.

Mais comment y arriverons-nous, si nous manquons d'ouvriers habiles en toutes sortes de métiers ?

Il faut un temps aussi long pour former un bon ouvrier que pour former un bon médecin ou un bon professeur.

On ne s'improvise pas tailleur ni serrurier, ni menuisier, ni charpentier, ni couvreur, ni quoi que ce soit. L'intelligence ouvrière doit être très ouverte, très déliée, très ingénieuse. Les machines ne sont pas tout, elles ne sont qu'un moyen d'aller plus vite et sans doute d'aller moins bien : il faut y

ajouter l'intervention humaine dans une proportion beaucoup plus forte que ne le pensaient jusqu'ici la plupart des gens. Car, à voir les qualités que nous exigeons d'un ouvrier, quel est l'homme qui se chargerait de le remplacer ?

L'apprentissage seul est de nature à nous doter d'une armée d'ouvriers habiles et consciencieux, qui trouveront chez leurs patrons et dans l'opinion publique la haute estime qu'ils méritent et retireront de leur travail des salaires qui leur permettront de fonder une famille et d'avoir des enfants, beaucoup d'enfants, source de bonheur pour les parents, source de prospérité pour le pays.

On a beaucoup discuté, on discutera beaucoup encore sur les meilleures conditions de l'apprentissage.

. Nous avons créé un enseignement technique et des écoles professionnelles. C'est d'un bon mouvement et je n'y contredis point. Mais combien cela me paraît maigre et pâle, au regard des besoins immenses du commerce et de l'industrie.

Ces élèves-apprentis ne vous semblent-ils pas des ouvriers en chambre, comme on le dit des stratégestes qui dans leur cabinet mettent des armées en mouvement, ou comme le seraient des chirurgiens qui, n'ayant étudié que dans des livres et n'ayant jamais fait aucune opération, auraient la prétention de couper bras et jambes selon les formules apprises ?

Pour être en mesure de rendre des services réels, il faut, comme on dit couramment, mettre la main à la pâte. La seule véritable école de l'apprentissage, c'est l'atelier. Là seulement on apprend par la pratique les tours de main, les petits secrets du métier que l'on surprend chez les camarades et que ni livres, ni maîtres n'enseigneront jamais. En sortant à 16 ou 18 ans d'une École supérieure, on n'a pas l'âme ouvrière. On n'a ni les goûts ni l'esprit du milieu, on reste étranger au monde dans lequel on doit vivre. Et d'ailleurs ces élèves ne demeureront pas dans les rangs, ils deviendront bien vite des contremaîtres, si bien que le but visé sera complètement manqué.

Mesdames et Messieurs, je n'ai pas besoin de dire que je n'aime pas les Allemands, je ne les ai jamais aimés et, à ce sujet, je n'ai point de repentirs à avoir ni de meâ culpâ à me frapper sur la poitrine. Mais il faut bien reconnaître qu'ils avaient trouvé la solution du problème. Dès longtemps avant la guerre la raison de leurs succès inouïs dans les affaires provenait de leur organisation industrielle et commerciale.

Les Romains empruntaient à leurs ennemis tout ce qui leur paraissait de nature à constituer un progrès. Faisons comme les Romains ; empruntons aux Allemands ce qu'ils avaient de bon, ce qu'ils avaient été eux-mêmes chercher ailleurs et qu'ils ont eu l'esprit d'appliquer chez eux.

A côté de leurs industries, ils avaient créé des cours complémentaires que les apprentis suivaient obligatoirement pendant trois ans. Les patrons devaient laisser à leurs jeunes employés, par l'usage de ce que l'on a appelé le demi-temps, la faculté d'assister pendant la journée à des cours professionnels pour y recevoir toutes les explications relatives à leur métier : de cette façon, la théorie complétait la pratique et la pratique complétait la théorie. C'était l'école dans l'atelier et l'atelier dans l'école.

Telle est la solution qu'il faut faire adopter par les pouvoirs publics et imposer à tous.

Nous continuerons toutefois à réaliser le système que nous avons déjà inauguré dans nos écoles primaires. Les conférences des hommes les plus qualifiés de notre arrondissement ont été pour nous d'une utilité trop grande pour que nous y renoncions. Elles ont éveillé dans nos enfants le goût d'une carrière dont on leur faisait, pour ainsi dire, toucher du doigt, les avantages et même le charme.

Que sur toute la surface du territoire nous appliquions ces principes et nous en recueillerons bientôt les fruits.

Nous sommes déjà bien en retard sur nos concurrents ; il n'y a plus un jour à perdre, sous peine d'être engloutis sous le flot de productions des autres parties du monde.

Nous accomplissons ici une œuvre patriotique d'une importance vitale ; si nous y manquons, c'en sera fait de nous, car il ne sert à rien de prononcer de beaux discours, si les paroles ne sont pas suivies d'actes décisifs.

Grâce à la vaillance de nos admirables soldats, nous nous apercevons à peine que nous sommes en état de guerre. Ce n'est pas un de nos moindres étonnements que l'Europe soit en feu et que nous puissions vivre notre vie habituelle sans y apporter trop de changements. La guerre de 1870 porta chez nous des troubles bien plus profonds, puisque le pays tout entier était désorganisé et qu'il n'était pas possible d'y établir dans les affaires une situation même provisoire.

Combien les temps sont changés ! Quelle reconnaissance nous devons avoir pour une armée qui, par ses sacrifices, met la plus grande partie de la France à l'abri du désastre ! Mais aussi combien nous serions coupables

envers nos sublimes défenseurs, si nous ne mettions à profit leur dévouement en organisant dès maintenant pour le temps de paix les conditions d'une prospérité nouvelle !

Établira-t-on le protectionnisme ou le libre-échange ? Sans doute un libre-échange modéré entre les alliés et un protectionnisme absolu contre les empires centraux et leurs complices. On ne saurait songer à détruire, à annihiler des régions peuplées de plus de 150 millions d'ennemis ; nous devons compter avec eux, avec leur furieux désir de reprendre leurs relations commerciales au dehors. Ils accumulent en ce moment des stocks immenses de produits industriels de tous genres, ils sont prêts au premier jour à les jeter sur le marché mondial. Je sais bien que l'on prendra des mesures énergiques pour en entraver la vente, mais le moyen le meilleur et le plus efficace de lutter contre cette concurrence forcée consiste à produire nous-mêmes tous les objets nécessaires au remplacement de l'industrie allemande.

L'apprentissage universel nous mettra en main un puissant instrument de travail grâce auquel, après avoir vaincu nos ennemis et sur terre et sur mer, après avoir arraché leur suprématie militaire, nous leur arracherons aussi la suprématie commerciale qu'ils avaient acquise par un travail intensif et une organisation remarquable en tous points.

Mesdames et Messieurs, en nous dévouant à la question de l'apprentissage, c'est l'avenir même de la France que nous préparons. Je ne suis pas inquiet de notre supériorité artistique, littéraire, scientifique ; je suis inquiet de notre supériorité industrielle et commerciale, inquiet de notre supériorité ouvrière. Veillons-y, il s'agit du salut de la République.

19 Juin 1916

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE DE LA CAISSE DES
ÉCOLES**

MESDAMES, MESSIEURS,

Depuis bientôt deux ans la guerre continue à dévaster le monde, à couvrir de deuil les familles de l'Europe presque entière ; le canon résonne dans les airs avec une fureur toujours grandissante, les mitrailleuses crépitent, les grenades éclatent, les balles sifflent, les baïonnettes se rougissent de sang et l'on ne peut prévoir encore de façon précise l'heure tant attendue où enfin ! tant d'horreurs se seront reposées.

Je sais bien que nous gardons intact au fond du cœur l'espoir d'un grand triomphe qui jettera sous nos pieds un perfide et cruel ennemi. La défense de Verdun se prolonge depuis quatre mois avec un acharnement dont l'Histoire n'offre aucun autre exemple ; nos soldats, nos frères, opposent sans fléchir une résistance qui a fait l'admiration du monde.

Et puis, là-bas, aux confins de la Russie, se lève à l'horizon une aube nouvelle qui réjouit nos âmes. C'est le signal de la marche en avant, le signal de l'offensive générale qui va se déchaîner dans toutes les directions et qui nous permet d'espérer fermement qu'avant la fin de l'année la paix s'étendra sur la terre.

Une Europe régénérée naîtra, unissant par des liens étroits les peuples amis et alliés.

D'un mal sort le plus souvent un bien, comme d'une opération douloureuse s'ensuit une santé florissante.

Nous ne devons pas rester, nous ne resterons pas au-dessous de notre devoir et de ce que l'on a pu, à juste titre, appeler la mission de la France.

Cette mission que nous avons remplie si noblement à travers les âges, nous la tenons de la Grèce et de Rome dont nous sommes les héritiers directs.

Deux peuples, ou plutôt deux villes, Athènes et Rome, ont porté les fruits de leur civilisation jusques aux confins de la terre., Tout ce qu'il y a de grand dans les œuvres de l'esprit, tout ce qu'il y a de beau dans les charmes de l'art nous est venu de là. Ils ont été les soleils de l'intelligence humaine. Et il faut vraiment être atteint d'une hypertrophie d'orgueil pour prétendre, comme le font les Germains, qu'ils sont les dépositaires d'une autre culture plus complète, plus grandiose, plus régénératrice.

Mais pour remplir cette mission dans toute son étendue, nous devons répandre l'instruction à flots dans la profondeur même de nos populations, nous devons, chacun dans notre sphère, développer l'enseignement à tous ses degrés, le faire aimer de tous, non seulement en montrant à tous quel en est le bénéfice et l'intérêt, mais aussi en montrant tout le charme.

Ce serait, oui, ce serait un crime que de laisser un seul enfant de France en dehors de l'école, car dans cette masse de paysans qui couvrent nos campagnes et dans cette masse d'ouvriers qui peinent dans les usines, il y a un grand nombre de petits êtres qui seront des hommes de talent, peut-être des hommes de génie, des inventeurs, des savants, des littérateurs, des artistes, des industriels, qui mourront dans leurs germes avant d'avoir éclos au soleil, si nous n'allons les prendre par la main et les mettre en état de donner toute leur mesure.

C'est en moi une obsession que cette idée. J'y songe constamment et lorsque je vais dans nos écoles, je fouille du regard la physionomie de nos enfants. Je tâche de savoir si dans ces yeux et sur ces fronts il n'est point quelques-uns d'entre eux qu'il conviendrait de faire sortir du rang, comme on fait sortir aussi du rang un simple soldat pour faire de lui un chef.

Il ne convient pas moins de préparer les autres aux tâches qui les attendent dans la vie. Nous avons à former toute une armée d'hommes et de femmes utiles par leur travail et par leur sentiment du devoir.

Et voilà pourquoi nous sommes ici, voilà pourquoi nous nous intéressons plus que jamais à l'œuvre patriotique de la Caisse des Écoles. Nous préparons l'avenir, nous semons afin de récolter plus tard une moisson que, nous autres, nous ne verrons peut-être pas. Mais l'octogénaire, lui aussi,

plantait. Et quand d'imprévoyants jeunes gens riaient du soin que prenait le vieil homme, celui-ci répondait :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Eh bien ! dans vingt ans, dans trente, dans quarante, dans cinquante ans, ceux qui viendront après nous, nous devront toute une floraison d'intelligence et de travail. Nous apportons notre pierre à l'édifice les uns par l'enseignement même, les autres par leurs sympathies et par leurs dons, les autres par leur apostolat.

Mais ce n'est pas tout que de faire le bien, il faut savoir le faire. Ce n'est pas tout que d'enseigner comme le font les maîtres, ni de donner, comme vous le faites, ou de prêcher, comme je le fais si souvent, il y faut la manière. Je veux dire que le travail doit avoir son agrément et sa récompense, et que les enfants ont besoin de sentir tout l'intérêt et toute l'affection qu'ils nous inspirent.

L'année dernière, nous avons envoyé nos chers élèves à la campagne, malgré les jours tragiques que nous vivions. Vous avez de tout cœur, Mesdames et Messieurs, approuvé cette décision que plusieurs, je crois, trouvaient trop hardie ou du moins inopportune. Et cependant, je vous le disais à cette époque, il est bon, il est utile pour quelque temps d'éloigner du foyer désolé des enfants éperdus d'émotion.

Les grandes personnes se plaisent à s'abîmer dans leur douleur ; mais l'enfance réclame impérieusement un dérivatif aux préoccupations qui l'entourent.

Tout en retirant des événements actuels des impressions qui ne s'effaceront point avec le temps, tout en songeant aux deuils qui ont frappé un trop grand nombre d'entre eux, tout en éprouvant des angoisses pour ceux des leurs qui courent encore tant de dangers, les enfants n'en restent pas moins de leur âge ; ils ont toujours besoin de mouvement, ils ne renoncent point à leur insouciance native.

Malheureusement (et le mot ne dépasse point ma pensée), le Comité, placé devant un déficit considérable de ses ressources, s'est vu dans la nécessité douloureuse de renoncer, pour cette année, à une tradition qui lui

était chère. La mort dans l'âme, il a supprimé d'un trait de plume le crédit destiné aux Colonies scolaires. Ce que contient de tristesse cette décision, je ne saurais vous le dire.

Eh quoi ! En pleine guerre, alors que le père et les grands frères ou combattent dans la fournaise, ou reviennent mutilés, ou ont succombé déjà, alors que la mère le plus souvent est en chômage ou se demande chaque jour comment elle résoudra le problème de la vie avec 25 sous, allions-nous dans cet arrondissement, le plus riche de la France, priver nos enfants, priver nos petits réfugiés, exilés de leur lieu de naissance et qui sont, je puis dire, nos hôtes sacrés, allions-nous les priver du bienfait matériel et du bienfait moral que nous étions habitués à prodiguer à nos écoles ?

Ému d'une situation si pénible, j'y ai rêvé longtemps, cherchant une solution à une question si difficile. Mais les obstacles bien loin de m'arrêter ont le don de me galvaniser, et je résolu d'aller frapper à la porte des favorisés de la fortune, de les intéresser à une œuvre de bienfaisance, que dis-je ? à une œuvre patriotique et sociale.

Il n'y a point de honte à tendre la main dans ces conditions-là et je vous assure que je la tends de bon cœur ; je puis bien dire que la fin que je vise justifie le moyen que j'emploie.

Mes efforts jusqu'ici n'ont pas été inutiles ; bien que je ne sois encore qu'au commencement, j'espère fermement qu'ils auront un succès assez heureux, surtout, si je reçois quelques concours bienveillants, pour me permettre d'envoyer en vacances un certain nombre de nos pauvres petits. Ils seront, hélas ! moins nombreux, ceux que nous y enverrons, je ne sais encore combien, que la Municipalité choisira parmi les plus souffreteux et les plus dignes de commisération.

Ils seront enlevés aux dangers de la rue, aux tristesses de l'intérieur. Ils iront là-bas, comme l'année dernière, aux Sables-d'Olonne, respirer l'atmosphère régénératrice de la mer, de l'Océan à l'aspect majestueux, et dont l'étendue, qui paraît quasi sans bornes, donne pour le moins autant que les profondeurs de l'espace, l'image de l'infini.

Les beautés de la nature se développeront grandiosement sous leurs yeux étonnés et ravis, car le sentiment artistique est inné chez les nôtres. Ils verront les pêcheurs partir au large sur leurs coques de noix, luttant avec courage contre les vagues mugissantes ; ils verront aussi les marais salants et les parcs d'huîtres et les diverses industries de la région et, sous la

direction de maîtresses et de maîtres expérimentés, ils profiteront abondamment de cet agréable voyage.

Qui a beaucoup vu a beaucoup retenu. En outre ils auront respiré un air excellemment pur, ils auront rempli leurs poumons d'une force nouvelle. Plus d'un y trouvera le rétablissement d'une santé délicate.

Ils en garderont un souvenir attendri et reconnaissant, de sorte que le corps, l'esprit, le cœur de ces enfants retireront de cette excursion les fruits que nous en attendons.

Dans les circonstances actuelles, cette dépense, dira-t-on, pourrait être épargnée, ou du moins plus utilement employée.

Je sais de l'argent qui pourrait être plus mal placé, et, parce que l'on ne peut pas tout faire comme nous le faisons autrefois, ne fallait-il donc rien faire du tout et fallait-il causer à nos chers pupilles une déception dont ils auraient peut-être gardé une grande amertume ?

Croyez-vous donc que les papas, qui sont au front, ne seront pas heureux d'apprendre que leurs petits s'amuse, pendant qu'eux, ils se battent là-bas ? Et pensez-vous que les mamans, malgré le chagrin de la séparation, ne seront pas heureuses de penser que leurs petits s'amuse, quand elles travaillent, et qu'ils sont bien nourris, quand il n'y a pas grand'chose à la maison ?

Les avantages que puisera l'enfant dans cette heureuse diversion me semblent donc être dignes de tous nos soins et de notre plus vigilante attention, car, je le répète avec insistance, tout en lui procurant une amélioration physique, nous l'enlevons à l'atmosphère déprimante d'abattement où il a vécu toute une année. Il y fera une provision de santé : quand les hommes meurent en si grand nombre, il faut que les enfants vivent.

13 Juillet 1916

**VISITE DE MADAME RAYMOND POINCARÉ A L'ŒUVRE
DE L'ASSISTANCE PAR LE TRAVAIL A DOMICILE DU
VIII^e ARRONDISSEMENT**

(107, Faubourg Saint-Honoré)

MADAME,

Lorsque j'ai eu l'honneur de vous rendre visite pour vous prier de vouloir bien apporter un témoignage de sympathie à l'Œuvre de l'Assistance par le travail à domicile du VIII^e arrondissement, vous avez accepté cette invitation avec un empressement dont j'ai été extrêmement touché. Aussi, je tiens tout d'abord à vous adresser l'expression de notre plus profonde reconnaissance.

En vous demandant de vous rendre parmi nous, ma démarche n'était-elle pas bien naturelle ?

Il nous avait semblé que la première de nos Administrées, la première par le rang et la première par la bonté, ne devait pas ignorer ce qui a été accompli dans le VIII^e arrondissement, l'arrondissement de l'Élysée, pour venir en aide aux Parisiennes malheureuses, et particulièrement à toutes les infortunées qui ont été si durement frappées par la guerre, ou plutôt par l'une des conséquences les plus douloureuses de la guerre, par le chômage.

Déjà l'année dernière, vous aviez bien voulu visiter l'Ouvroir-Cantine que nous avons organisé rue d'Astorg et qui fonctionne depuis 1914.

Là nous avons pu déjà procurer un salaire, modeste il est vrai, mais régulier, assuré, le déjeuner et le goûter à environ 1400 femmes.

Mais beaucoup ne peuvent pas se rendre dans les ouvroirs, soit qu'elles aient à la maison des enfants ou des malades ou de vieux parents.

Devait-on laisser sans les aider dans des conditions analogues, tant d'ouvrières également intéressantes ?

C'est d'un tel souci qu'est née cette œuvre d'assistance par le travail à domicile¹².

Des dizaines de milliers de chemises, caleçons, chandails ont été déjà confectionnés dans ces ateliers.

Vous vous imaginez, Madame, ce que cela représente d'heures de travail, dans la petite chambre, souvent dans la mansarde, sous la préoccupation obsédante du problème de la vie à résoudre avec 25 sous par jour, les 25 sous du chômage ou de l'allocation militaire ou du secours des réfugiés.

Mais toutes sont de vaillantes femmes, de braves Françaises qui ont accepté cette pénible situation avec résignation, car elles n'ont pas oublié, elles n'oublient pas que d'autres là-bas souffrent plus encore et donnent leur sang, leur vie pour elles, pour nous tous, pour la Patrie. Leur courage moral s'est haussé au niveau de nos héroïques défenseurs.

Et puis leur amertume a été singulièrement adoucie par l'accueil qu'elles ont reçu : je suis bien certain de n'être démenti par aucune d'elles.

Madame Leydet, à qui revient l'honneur et le mérite d'avoir organisé et dirigé depuis un an cette œuvre avec un bonheur auquel on ne saurait rendre un trop éclatant hommage, a été pour elles toutes, non pas une directrice, mais une conseillère, une consolatrice, une amie dans la plus haute acception du terme ; Madame Leydet s'est montrée la digne fille de son très regretté père, Victor Leydet, qui fut sénateur des Bouches-du-Rhône, vice-président du Sénat, et par-dessus tout un grand honnête homme dont la statue se dresse aujourd'hui sur une des places publiques d'Aix comme un parfait symbole de droiture, de probité et de bonté.

Et ma grande et noble amie me permettra bien d'associer à nos éloges et à nos remerciements Mademoiselle Marguerite Mouchet, sa modeste, mais si dévouée et si affectionnée collaboratrice.

Madame, c'est ce réconfort, c'est cette aide morale que vous apportez aujourd'hui, à votre tour, à nos ouvrières, c'est l'offrande du cœur qui a un si haut prix. Aussi, au nom de toutes les personnes ici présentes, je vous en remercie avec émotion.

Nous vous prions de vouloir bien transmettre à Monsieur le Président de la République l'hommage de notre profond respect et aussi de lui faire part

de ce que vous avez vu ici.

Nous vous prions de lui dire que dans ce VIII^e arrondissement, notre champ de bataille à nous, il n'en est point qui ne se soient efforcés de venir en aide et de toute leur âme à ceux qui souffrent, dans la pensée que non-seulement ils accomplissent un devoir sacré, mais hâtent ainsi, dans une certaine mesure, l'heure de la Victoire.

20 Juillet 1916

**PREMIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'OFFICE
CENTRAL D'ASSISTANCE MATERNELLE ET INFANTILE
DANS LE GOUVERNEMENT MILITAIRE DE PARIS**

(Mairie du VIII^e arrondissement)

MESDAMES, MESSIEURS,

La Municipalité du VIII^e arrondissement se fait une joie et un honneur d'ouvrir toutes grandes les portes de sa mairie à la première Assemblée générale de l'Office Central d'Assistance maternelle et infantile.

L'œuvre est si belle, elle poursuit un but si noble, si élevé, si patriotique, que les plus hautes personnalités lui ont apporté sans réserve leur concours.

Madame Raymond Poincaré, quittant pour quelques instants les soucis de l'Élysée, a bien voulu rehausser de sa présence une réunion où la conviaient à venir la bienveillance de son âme et la tendresse de son cœur pour les petits. Les mères et les enfants, Madame, Paris et la France entière savent avec quel dévouement vous vous consacrez au soulagement de toutes les misères. Et je puis bien dire qu'avec vous et par vous, Monsieur le Président de la République est aussi présent dans cette enceinte. Vous nous apportez ses vœux avec les vôtres, son appui avec le vôtre. Nous vous unissons tous deux dans notre immense gratitude et nous vous prions, Madame, de lui transmettre l'expression de nos plus respectueux hommages.

Pour la durée de la guerre, l'Office Central, constitué avec les cadres de la Ligue contre la mortalité infantile, est devenu le centre fédératif des

principales œuvres d'assistance maternelle et de protection du premier âge.

A tout prendre, la Ligue et l'Office sont une seule et même œuvre, mais qui a élargi son champ d'action. Elle est d'une humanité supérieure, puisqu'elle tend à préserver la race française, dès le berceau : elle la sauve dans le présent, en arrachant à la mort des légions de petits êtres victimes de l'indifférence, de l'incurie et de l'ignorance ; elle la sauve dans l'avenir, en assurant dès les premiers mois une alimentation rationnelle, qui est une inoculation de force préventive.

Je ne puis sans émotion rappeler ici les noms des hommes, éminents par l'esprit autant que par le cœur, qui ont consacré leur vie à une bienfaisance, au prix de laquelle toutes les autres bienfaisances paraissent être diminuées. Car l'enfant tête chère et sacrée, selon le mot du poète, l'enfant attire à lui tous les sourires et tous les cœurs, avec son regard si pur, ses pleurs vite apaisés, sa voix qui veut tout dire. Devant lui s'humilie le coupable, plus conscient peut-être de son indignité devant cette innocence.

Le cœur saigne à la pensée de ces milliers d'enfants qui, par défaut de soins, périssent prématurément.

Ils sont pourtant l'espoir de notre race, ils sont ceux qui nous continueront, ceux qui transmettront à d'autres la garde de cet esprit français, sans lequel il y aurait des ténèbres sur le monde. Une grande revue américaine disait dernièrement :

« Ce qui fait la grandeur de la France, c'est qu'elle est le seul pays qui ait toujours été guidé par le plus pur idéal. »

Nous nous devons à l'avenir, nous nous devons à la civilisation humaine, et ce serait y manquer que de passer avec insouciance devant cette question vitale.

Les Allemands, dans leur grossièreté de barbares, traitent les peuples de matériel humain. Ils se caractérisent par cette seule expression dont on se sert pour désigner les bêtes et les choses.

Nous, nous élevons plus haut les yeux. Les hommes sont, pour nous, des forces intellectuelles et des forces morales, bien plus encore que des forces physiques, parce que nous avons le respect de l'éminente dignité humaine, parce que nous avons un culte pour la liberté, parce que nous voulons que le plus méritant, fût-il le plus humble, devienne le plus honoré. C'est ainsi que l'ont compris les deux apôtres, M. le sénateur Paul Strauss, Président de l'Office, et M. le Professeur Pinard, qui animent, de leur généreux souffle, toutes les œuvres qui ont pour but de protéger la mère et l'enfant.

M. Paul Strauss a fait voter une loi qui porte à juste titre son nom, une de ces lois qui gardent de l'oubli le souvenir d'un homme. On peut proclamer très haut qu'il est un bienfaiteur de l'humanité, une gloire de notre pays, de même que M. le Professeur Pinard.

Il ne me serait pas aisé de parler d'eux avec toute l'affection que je leur ai vouée et avec toute l'admiration que je professe pour leur talent et pour leur caractère.

Il est juste que, à côté d'eux, je loue l'activité, qui jamais ne se lasse, l'expérience consommée de M. le Professeur agrégé Bonnaire, un savant qui fait honneur à la science médicale. Animé de la foi la plus agissante, on le trouve partout où il y a du bien à faire.

En vérité, tous doivent s'incliner avec respect devant des hommes tels que ces hommes-là.

Vous allez entendre tout à l'heure, Mesdames et Messieurs, les rapports qui nous exposeront la marche de l'Office Central et les résultats obtenus.

Madame la Générale Michel, Présidente d'honneur, mérite nos plus vifs remerciements pour la part qu'elle a prise, dès le début, au bon fonctionnement de l'œuvre. Elle s'y est vouée avec un zèle et une grâce souriante dont nous gardons le plus fidèle et le plus reconnaissant souvenir.

Madame Paul Strauss, la noble compagne d'un homme de bien, s'est donnée, elle aussi, à votre œuvre, de toute son âme. Qu'elle veuille bien recevoir l'expression de notre plus vive gratitude.

Enfin, nous adressons un hommage profondément ému à la chère mémoire de Madame Paul Magny, qui, jusqu'au jour où une cruelle maladie l'arracha à vos travaux, s'y était consacrée avec tout son cœur.

Jamais, Mesdames et Messieurs ; non jamais, à aucune époque de notre histoire, il ne fut plus urgent de venir au secours de la mère, jamais le dogme de la repopulation ne trouva occasion plus favorable pour être prêché, comme le dogme d'une religion. Il ne suffit pas de protéger le fruit des entrailles, il faut protéger celle qui, pendant neuf mois, porte en elle avec tant de courage et souvent tant de souffrances, le génie même de la race.

Ce que nous, les pouvoirs officiels, aurions dû faire, l'Assistance maternelle et infantile l'a accompli. Dans toutes les mairies, elle a établi une permanence où sont reçues tous les jours les femmes qui ont besoin

d'être secourues. Ici, la permanence est tenue par M^{me} Pinard qui, depuis le début de la guerre, a accompli sa mission avec une ponctualité, une patience, une abnégation, auxquelles on ne saurait rendre un trop éclatant hommage. Chaque après midi, M^{me} Pinard vient elle même distribuer le lait quotidien, des layettes, des chaussures, des vêtements et (je le dis plus discrètement, avec grand'peur d'être censuré, car sa main gauche ignore ce que donne sa main droite) une aide matérielle qui est toujours la bienvenue. Le spectacle auquel nous assistons chaque jour est à la fois curieux et touchant. Les femmes amènent avec elles leurs enfants, les aînés, dont la troupe joyeuse s'ébat dans la cour même de la mairie et jusque sur les marches du perron. Alors ce sont des jeux, des cris, des courses qui troublent bien un peu la paix qui nous entoure habituellement ; quelquefois même — ô scandale ! — les vitres de notre majestueuse marquise volent en éclats, mais ils ont l'air si heureux, ces enfants, que ce serait presque un crime de les réduire au silence. Loin de m'en fâcher, je m'en amuse ; pour ne rien voir et ne rien entendre, je ferme les yeux et je me bouche les oreilles. Tant pis pour la tranquillité et pour la dignité du lieu M^{me} Pinard pleine d'indulgence aussi pour l'enfance riieuse, les regarde affectueusement. Qu'ils rient donc ces petits, ils auront bien le temps de pleurer plus tard !

Nous sommes en disette d'enfants plus qu'en disette de toute autre chose. C'est là que gît le mal, c'est là que doit être apporté le remède. Les familles nombreuses connaissent souvent les privations et la misère ; l'État ne saura désormais se soustraire à l'obligation d'indemniser largement ceux qui contribuent au relèvement de la patrie.

Nous avons, hélas ! perdu sur les champs de bataille beaucoup d'hommes jeunes et vigoureux, beaucoup d'intelligences transcendantes, beaucoup d'habiles ouvriers. Le travail national en souffrira ; les réparations s'imposent non par des mains étrangères, mais par des mains de chez nous.

L'Office Central entoure la mère et l'enfant de soins et de prévenances. L'œuvre ne mourra pas, elle ne doit pas mourir, même après la guerre. Elle survivra, elle doit survivre. Madame Cardane, l'infatigable Secrétaire générale, et mon très distingué confrère le docteur Lesage, continueront ce qu'ils ont si bien commencé. D'autres viendront après eux, car c'est là une œuvre qui se perfectionne toujours, mais qui ne s'achève jamais.

Il y va de la prospérité de notre patrie, il y va de notre avenir, il y va de notre vie. Sinon, prenons-y garde, la France périra. Mais non, elle ne périra

pas. J'en atteste le courage indomptable de nos défenseurs, les vertus incomparables de leurs esprits et de leurs cœurs ; j'en atteste aussi, non pas la résignation, vertu passive, mais la vaillance morale de la femme française, de cette femme que l'on disait frivole, mais qui s'est montrée si grande que le monde entier lui a enfin rendu l'hommage dont elle est digne, et dont tiendra compte l'impartiale Histoire.

Vous aurez contribué à ce résultat, Mesdames et Messieurs, en prenant sous votre égide, pendant de longues années, les mères et les enfants. Cette pensée vous soutiendra, vous soulèvera, pour ainsi dire, comme sur des ailes. Vous songerez toujours à la grandeur de l'œuvre à laquelle vous vous êtes attachés, sachant que vous aurez à combler tant de vides causés par cette horrible guerre.

6 Août 1916

**DISTRIBUTION DES PRIX AUX ÉLÈVES DES ÉCOLES
COMMUNALES**

La Distribution solennelle des Prix aux élèves des écoles primaires du VIII^e arrondissement eut lieu au Palais de Glace des Champs-Élysées le dimanche 6 août 1916 sous la présidence de M. le Maire, assisté de MM. les Maires-Adjointes et de M. l'Inspecteur de l'Enseignement primaire.

Sur le fond de l'estrade, comme en 1915, un buste de la République se dressait, surmonté d'un faisceau de drapeaux français, au-dessus duquel était disposé un autre groupe de drapeaux des pays alliés : Russie, Angleterre, Italie, Belgique, Serbie, Monténégro, Portugal, Japon.

L'assemblée était venue en foule assister à cette fête de l'enfance et de la jeunesse ; elle parut pendant ces quelques heures avoir oublié les désastres de la guerre. Les enfants ont le privilège de tels miracles.

Une centaine de blessés, soignés dans les hôpitaux du VIII^e arrondissement, avaient pris place à droite de l'estrade ; un nombre égal de poilus des deux casernes de Penthievre et de la Pépinière s'étaient joints à leurs camarades, et, comme l'année précédente, donnaient à la réunion le caractère d'une cérémonie patriotique, plutôt que le caractère d'une fête même.

Sur l'estrade étaient assis cent cinquante invités, de ceux qui ne cessent de donner tous les ans un gage de leurs profondes sympathies à la grande cause de l'enseignement populaire.

La lecture de la liste des anciens élèves tués à l'ennemi ou cités à l'ordre du jour provoqua une poignante émotion dans toute l'assistance qui écouta debout et dans un profond silence les noms, désormais glorieux, de nos chers concitoyens du VIII^e.

La partie artistique fut extrêmement brillante.

La Marseillaise fut chantée par M. Azéma, de l'Opéra-Comique, avec une émotion et un enthousiasme qui soulevèrent des acclamations et des applaudissements unanimes. Le refrain était repris en chœur par tous les élèves.

M^{me} Azéma-Billa, de l'Opéra-Comique, interpréta avec son incomparable talent le chant national France, paroles d'Eugène Crosti, musique de M^{me} Renaud-Maury, accompagné par l'auteur.

Mais peut-être n'avons-nous jamais été aussi profondément impressionnés que par le chef-d'œuvre de Bourgault-Ducoudray qui mit en musique la poésie de Victor Hugo :

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie.

M. Azéma y fit passer toute son âme d'artiste et de Français, et nos élèves eux-mêmes l'interprétèrent avec un sentiment qui fit couler bien des larmes.

LA LEÇON DE LA GUERRE

MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS ENFANTS,

L'année dernière à pareille époque nous pouvions espérer que la Distribution des prix de 1916 serait célébrée au milieu des acclamations de joie et de triomphe. Nous pouvions espérer que la paix serait enfin rendue au monde épuisé, que vos pères et que vos frères seraient revenus au foyer familial, et que la terre respirerait librement après une catastrophe à laquelle rien ne se saurait comparer depuis les temps les plus lointains de l'histoire.

Les destins en ont décidé autrement. Mais nous devons élever nos âmes à la hauteur des dangers qui nous menacent encore, nous devons faire le serment que jamais, jamais, nous ne céderons à un découragement indigne

de nous, indigne de notre race, indigne des héros qui, depuis de si longs mois, combattent sans faiblir.

Ce serment nous avons juré de le tenir et nous le tiendrons, grâce à l'union sacrée de tous les Français, qui ont abdiqué spontanément et tous ensemble au même moment, leurs querelles, leurs dissensions, leurs haines.

Avec les Français, il faut s'attendre même et surtout à l'impossible.

Nous n'avions, disait-on, que de l'élan momentané et point d'endurance ; nous aurions tôt fait de lâcher pied.

Vous avez vu, mes enfants, ce qu'il en faut croire. La bataille de l'Yser, la bataille de Verdun, la bataille de la Somme, la vie souterraine dans les tranchées, ont fourni notre réponse à ces calomnies.

La bataille de Verdun surtout restera un exemple à jamais mémorable des vertus que peuvent engendrer, et le sentiment du devoir, et l'enthousiasme, et la volonté de vaincre.

Le monde entier contemple depuis cinq mois ce spectacle voué à l'immortalité dans la mémoire des hommes.

Cinq mois ! Et ce n'est pas fini : cinq mois où tous les jours des milliers de canons font trembler le ciel et la terre sous des rafales que l'imagination n'aurait jamais pu concevoir ! Trente ou quarante millions d'obus de tous calibres éclatant avec un fracas de tonnerre, creusant des trous de 6 mètres de profondeur sur 10 de largeur, des mitrailleuses, des lance-mines, des grenades, des crapouillards, des mines souterraines, rien n'est épargné à ceux qui vivent dans cet enfer.

Un poilu de Verdun qui n'a pas quitté le Mort-Homme depuis le commencement du siège, m'écrivait ces lignes saisissantes :

« On a repris le fort de Douaumont. Pourra-t-on le garder ? Quel enfer, quel carnage de chevaux et d'hommes ! Les gaz asphyxiants se mêlent à l'atmosphère et nous suffoquent. Je suis monté cette nuit en pleine attaque. Le ciel était sillonné d'appels de toutes les couleurs, de nappes ininterrompues d'éclairs que lançaient les monstrueux canons. Il faut avoir vu les artilleurs en action, accrochés aux pièces, déguenillés, en loques, presque nus, noirs de poudre, pissant la sueur, les lunettes aux yeux, des fous, gesticulant sous des rafales d'obus !

« Ils ne sourcillent pas, n'entendent plus ; possédés du plus infernal démon, ils tirent sans arrêt, sous les hurlements des commandants qui crient : 25, 30 degrés, feu ! feu ! L'homme pointe, un autre tire la ficelle, les

marmites boches s'écrasent au pied des pièces. Eux, ils s'aplatissent à terre, se relèvent, se jettent les uns sur les munitions, les autres sur les pièces.

« Des ombres de folie, un jeu de clair-obscur où les figures cinglées d'éclairs retombent brusquement dans la nuit.

« Et c'est les ravins battus de fourgons à munitions, les voitures enrayées dans les crevasses, les cris des conducteurs. Une immense vague nerveuse secoue tout ce monde, car on craint toujours les tirs de barrage. Un homme hurle, écrasé par les voitures ; on crie d'arrêter, mais les autres, sans entendre, poussent par derrière. Il faut passer, on passe.

« Quelle horreur ! Quel épouvantable cauchemar ! J'étais accroché dans un boyau, bouleversé, médusé par ce spectacle infernal. Par moments, la raison f... le camp. »

Quelque effroyable que soit cette description, j'ai voulu vous la lire, car elle nous met sous les yeux la vie que mènent là-bas nos défenseurs !

Il faut que cela soit pour tous une leçon toujours présente à l'esprit !

O vous qui, à l'arrière, bien à l'abri dans vos maisons, avez l'audace de vous plaindre de quelques privations, sachez que depuis cinq mois des centaines de milliers d'hommes passent leurs jours et leurs nuits dans cette région d'horreurs, qu'ils bravent les mutilations pour vous, qu'ils bravent la mort pour vous !

Osez vous plaindre encore, vous qui mangez bien, qui buvez bien, qui dormez bien, qui passez tant d'heures à vos plaisirs ; récriminez contre la cherté de la vie, contre la longueur des opérations ! Votre tranquillité est faite de tous ces dévouements.

Ces dévouements, l'histoire de cette guerre les enregistrera par milliers, tous empreints du patriotisme le plus pur et de la passion du sacrifice.

Le colonel d'artillerie Folque demande pour une mission périlleuse, une mission de sacrifice, un officier et quelques hommes. Tous s'avancent, en réclamant l'honneur d'un choix si dangereux. Parmi eux se trouve le fils du colonel, le lieutenant Vincent Folque.

Le colonel ne put réprimer un premier mouvement bien naturel.

— Ah non, pas toi !

— Pourquoi pas moi ? répond froidement le jeune officier. Le colonel, se ressaisissant bien vite, mais le cœur crispé et les yeux tout humides, s'écria : « O mon fils ! »

Puis d'une voix qui ne tremble pas, il dit : « Je désigne pour commander le détachement le lieutenant Folque. » — Merci, mon père... pardon ! merci, mon colonel ! »

La mission fut accomplie avec un plein succès..... mais le lieutenant Folque ne revint pas.

Et quelle est la cause supérieure pour laquelle on se sacrifie avec tant d'abnégation ? La cause, c'est la Patrie ! C'est plus encore, c'est la Liberté du monde, c'est le dernier coup porté à la guerre.

Des bêtes à face humaine ont juré d'imposer leur despotisme à toutes les nations ; elles ont envahi la Belgique et le Nord de la France, et la Serbie et la Pologne.

Passez aujourd'hui dans ces pays où les campagnes étaient couvertes de blés, de pâturages, d'usines, de villes florissantes ! Ce ne sont plus que ruines et désolations ! Ils ont massacré en détail et ils ont massacré en masse ; ils ont fusillé, éventré, incendié ; ils ont détruit les plus beaux monuments du génie humain. Du haut des airs, ils ont écrasé en riant des centaines de non-combattants dans les villes ouvertes ; du fond des mers, ils ont torpillé sans avertissement des centaines de barques et de navires de commerce.

Ces crimes qui crient vengeance ont été commis par des tigres altérés de sang qui ne connaissent ni l'âge, ni le sexe, ni la faiblesse, ni l'innocence.

Nous avons connu ces jours derniers le poignant récit de ce qui s'est passé à Lille, à Roubaix, à Tourcoing.

Ordre est donné aux habitants de toutes les maisons de se ranger à 3 heures du matin, tous devant leurs portes, hommes, femmes, vieillards, enfants et même les infirmes. Un officier désigne au hasard ceux qui doivent être évacués pour être conduits aux champs, aux usines, la-bas, on ne sait où. Les filles sont séparées de leurs mères, les maris de leurs femmes. Pour ajouter de l'ironie à ce raffinement de cruauté, on emmène à la gare au son de la musique militaire ces lamentables exilés, auxquels sont réservées les tortures physiques et morales où sont passés maîtres ces féroces bourreaux.

Pendant dix jours ce spectacle affreux répandit l'épouvante dans Lille, dans Tourcoing, dans Roubaix, et sans doute dans beaucoup d'autres villes.

Des dizaines de milliers de nos compatriotes ont été ainsi, tels de vils troupeaux, entraînés en esclavage, comme aux temps primitifs de l'histoire.

Le deuil est dans toutes les familles, les larmes partout, partout la désespérance.

Où trouverai-je des paroles pour exprimer leur douleur et la nôtre ? Peut-être dans cette imprécation que leur lança une femme à qui l'on enlevait son mari, son fils et sa fille : — « Soyez maudits dans votre race, maudits dans vos femmes, maudits dans vos enfants ! »

Voilà contre qui nous combattons ! Voilà ceux qui veulent nous asservir ! C'est bien la lutte de la civilisation contre la barbarie. L'avenir de l'humanité est en jeu.

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé ;
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger nos fils, nos compagnes.

Ah ! notre immortelle Marseillaise a déjà flétri les ancêtres de ces bandits ! C'est à ses accents que les armées de la Révolution se sont élancées en 1792 pour les chasser de notre territoire.

Danton s'écriait alors : « Tout s'émeut, tout s'ébranle, tout brûle de combattre, tout se lève en France, d'un bout du territoire à l'autre. Le tocsin qui sonne va se propager dans toute la France. Ce n'est point un signal d'alarme, c'est le pas de charge sur les ennemis de la patrie. Pour les vaincre, que faut-il ? de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée. »

La situation est la même, car la France, mes enfants, fut au mois d'août et au mois de septembre 1914, dans le plus grand péril.

Lorsque l'armée de von Kluck approchait de Paris, un journal allemand, le Lokal Anzeiger, disait :

« Nous allons entrer dans la capitale de la France la semaine prochaine, après une bataille où nous exterminerons en vingt-quatre heures la seule armée Française qui existe et qui fuit devant nous. Von Kluck a reçu les instructions nécessaires pour dire à Poincaré et à ses ministres les volontés

de notre empereur. Paris recevra une forte garnison allemande, les Français nous remettront la totalité des armes qu'ils possèdent sur leur territoire et des garnisons allemandes occuperont tous les départements. Nous garderons en otage les membres du gouvernement. La guerre est terminée en France. »

Nous pouvons, mes enfants, juger du sort qui nous était réservé !...

Le général Galliéni, vous le savez, intervint juste à temps pour briser l'aile droite de leurs armées sur la rivière de l'Ourcq ; le général Maunoury les refoula avec une indomptable énergie : ce fut là les débuts de la bataille de la Marne. — Galliéni avait sauvé Paris.

Ce nom, nous devons tous le garder dans notre mémoire comme le nom d'un bienfaiteur, pour la même raison que nous entourons d'une vénération particulière le souvenir de Duguesclin et de Jeanne d'Arc. — Sans Galliéni, sans le général Joffre, sans la victoire de la Marne, nous-étions peut-être perdus ; sans la victoire de la Marne, la France serait peut-être aujourd'hui une autre Belgique, parce que, si les Allemands étaient entrés dans Paris, ils auraient menacé de tout mettre à feu et à sang pour imposer leurs conditions. Ils l'ont dit et redit bien des fois.

D'ailleurs, la destruction de Paris les hante depuis longtemps. En 1792, le duc de Brunswick, généralissime des troupes du roi de Prusse, lança un manifeste où il disait : « Français, je vous ordonne au nom du roi, mon auguste maître, de déposer les armes ; je vous ordonne de replacer sur le trône votre roi Louis XVI et votre reine Marie-Antoinette ; j'ordonne aux députés de la prétendue Assemblée Législative de se séparer dans les vingt-quatre heures, de rentrer dans leurs provinces. Si cet ordre n'est pas exécuté immédiatement, je les rendrai responsables du sort qui attend la France ; je mettrai tout à feu et à sang dans la capitale révoltée. »

En réponse à cet insolent manifeste, la France se leva tout entière ; chacun jura sur l'autel de la Patrie de lutter jusqu'à la mort. Les hommes, les femmes, les enfants eux-mêmes s'élançaient de partout, avec des piques, avec des fourches, avec des bâtons, avec tout ce que le hasard leur mettait sous la main.

Tremblez, tyrans...

Tremblez, vos projets homicides

Vont enfin recevoir leur prix !
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre !

Quand un peuple ne veut pas périr, il trouve en lui-même les suprêmes ressources de son salut ; il ne s'abandonne ni au désespoir, ni à la fatalité. Il met tout en œuvre pour triompher et il triomphe !

Au début de la guerre, près de la ville d'Ypres, de funèbre mémoire, plusieurs de nos régiments étaient en grand péril d'être coupés du reste de nos troupes.

Le général Moussy, passant là au hasard d'une mission avec une petite escorte de cuirassiers, résolut d'arrêter à tout prix le fatal encerclement.

Il dit à son brigadier :

— Partez avec vos cavaliers, ramenez-moi tous les hommes que vous trouverez, militaires ou non, armés ou non. Hâtez-vous ! nous allons charger !

— Mais ceux qui ne sont pas armés, mon général ?

— Ils chargeront sans armes.

Et les voilà partis. Ils ramenèrent deux cent cinquante hommes, soldats, cuisiniers, tailleurs, maçons, paysans.

— Mes enfants, leur cria le général, nous allons charger à la baïonnette. Ceux qui n'ont aucune arme pousseront de grandes clameurs pour troubler les ennemis en attendant de prendre en mains les armes des blessés ou des morts.

Tous s'élancèrent ; les uns frappaient du sabre ou de la lance ou du bâton ; les autres sautaient à la gorge des ennemis et les étranglaient.

Les Allemands, beaucoup plus nombreux et bien armés, reculèrent stupéfaits, et... tombèrent sur les troupes françaises qui avaient profité de cette heureuse diversion pour se reformer. Le régiment bavarois fut entièrement anéanti.

Je vous le dis, en vérité, dans un danger imminent, nous pouvons tous être soldats et lutter à coups de couteau, à coups de bâtons, à coups de

pierres, à coups de poings. Tout vaut mieux que de tomber sous le joug atroce des Boches maudits :

S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous, tout prêts à se battre,

comme nos enfants de la classe 17.

Ah ! oui, notre jeune génération a produit des héros dont les exploits dépassent tout ce que l'on connaît de l'héroïsme humain. En vain l'aviation fait des victimes de plus en plus nombreuses ; elle attire quand même de nouveaux champions qui brûlent de remplacer et de venger ceux qui ont disparu. Ils sont légion, et cependant c'est chose bien terrible que de se heurter dans les airs où jusqu'ici n'avaient brillé que les éclats de la foudre et où n'avaient résonné que les grondements du tonnerre : combat des aigles contre des vautours. Les plus jeunes ont à peine vingt ans et plusieurs ont acquis une renommée impérissable.

De quel acier faut-il que leurs âmes soient trempées pour aller chaque jour engager des luttes pleines d'effroi ? Dans les mouvants abîmes de l'atmosphère, ils manœuvrent avec la même aisance qu'ils le feraient dans une barque sur les eaux.

Le 27 juillet dernier, le maréchal des logis de Terline, originaire du Pas-de-Calais, lancé à la poursuite d'un avion ennemi, et dans l'impossibilité de se servir de sa mitrailleuse, se précipite, follement héroïque, sur son adversaire. Il entre dedans, comme on dit ; et les deux appareils accrochés l'un à l'autre descendent vertigineusement de trois mille mètres de hauteur sur le sol où tous deux sont écrasés.

L'amour de la Patrie, mes enfants, porte en soi une grande puissance et une grande vertu, pour inspirer de si beaux actes de dévouement.

La Marseillaise répond à cette pensée par une strophe sublime :

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs,

Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accents !
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !

Oui, la Victoire accourra aux accents de la Liberté, sous nos étendards déployés et criblés de nobles blessures.

O drapeau, cher drapeau, qui représentes la France, qui portes dans tes plis le destin de la France, ô drapeau, tu mérites que l'on vive et que l'on meure pour toi, car tu es le symbole d'un peuple dont toute l'histoire est pleine d'idéal, idéal de justice, idéal de beauté, idéal de dévouement à toutes les grandes causes humaines.

N'est-ce pas, ô blessés, mes amis, que vous vous êtes lancés dans la fournaise pour soutenir l'honneur de ce drapeau ?

Vous êtes ici devant nous, preuves vivantes de la bravoure avec laquelle vous avez combattu pour ce drapeau, sur la Marne, sur l'Yser, en Artois, en Champagne, de même qu'aujourd'hui sur la Somme et à Verdun. Vous avez refoulé, vous avez écrasé ceux qui veulent asservir la France, ceux qui hélas ! tiennent encore sous leur joug détesté tant de familles françaises, et tant de familles belges, et tant de familles serbes, car je ne les sépare plus maintenant dans notre affection et notre douleur.

Du reste une même pensée anime tous les alliés ; ils n'ont pas pris les armes pour conquérir des territoires, pour voler des provinces, pour piller des trésors, pour terroriser, pour massacrer des populations paisibles.

Non, non, ce qui fait leur force et leur grandeur, c'est qu'ils défendent leurs foyers et qu'avec leurs foyers ils défendent aussi le monde contre l'esclavage.

Lorsque régnait la paix, nous nous refusions à croire que d'autres peuples méditaient jour et nuit de couvrir la terre de deuils, de ruines et de massacres.

Et cependant il y avait là, près de nous, des empires, l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie, la Turquie, il y avait des empereurs et des rois dont la pensée se remplissait avec délices de visions sanglantes.

Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, représente bien à lui seul la pensée allemande.

A ses yeux, aux yeux de ses sujets, la Force, la Violence sont les maîtresses du monde. Non seulement la force prime le droit, mais encore elle crée le droit, elle est le droit lui-même.

Le kaiser aime à s'abriter sous les autorités les plus terribles, à invoquer comme son saint patron Attila, le roi des Huns, le fléau de Dieu.

En l'an 1900, à l'époque où il envoyait une expédition pour tirer vengeance de l'attaque des Boxers contre l'ambassade allemande, il dit à ses soldats :

« Vous n'accorderez pas de quartier, vous ne ferez pas de prisonniers. Que celui qui vous tombe entre les mains soit perdu ! De même que les Huns, il y a quinze cents ans, sous le roi Attila, se sont fait un renom qui vit aujourd'hui encore dans l'histoire et dans la légende, de même dans quinze cents ans que le nom allemand soit caractérisé par vos actes, de telle sorte que jamais plus un Chinois n'ose regarder un Allemand de travers ! »

Le souvenir d'Attila, le féroce roi des Huns, sourit à cet être inhumain, puisqu'il a donné ce nom à son second fils, Eitel, celui auquel il réservait la couronne de France après la victoire, et qui aurait eu pour exécuter de ses volontés des officiers pleins de leur orgueil de caste.

« D'abord, disent-ils, il y a Dieu et le Kaiser, — et puis il y a l'officier de cavalerie allemand, et ensuite il y a le cheval de l'officier de cavalerie allemand, et après il n'y a rien... rien... rien ! »

Le peuple allemand tout entier est imprégné de ce virus, il en est infecté dès l'enfance.

Le général Strenger, commandant la 58^e brigade, disait au début de la guerre à ses hommes :

« Tous les prisonniers, même en grand uniforme, seront mis à mort. Aucun homme vivant ne doit rester derrière nous. »

Le maréchal von Hoeseler, précepteur du Kronprinz :

« Faut-il que la civilisation élève ses temples sur des montagnes de cadavres, sur des océans de larmes, sur des râles de mourants ? Oui ! »

Le pasteur protestant Philippi, de Berlin :

« C'est à cause de notre pureté que nous avons été choisis comme instruments du Tout-Puissant pour châtier les méchants et pour frapper les peuples pécheurs. La mission divine de l'Allemagne est de crucifier

l'humanité. Par suite, le devoir des soldats allemands est de frapper impitoyablement, ils doivent tuer, ils doivent brûler, ils doivent détruire. »

Le pasteur Lœbel, de Leipzig :

« L'Allemagne défend la chrétienté. C'est cette conscience de notre mission qui nous permet de nous réjouir et d'être heureux quand nos engins de guerre abattent les fils de Satan et quand nos merveilleux sous-marins, instruments de la vengeance divine, envoient au fond des mers des milliers et des milliers de non-élus. Nous devons combattre les méchants par tous les moyens possibles ; leurs souffrances doivent nous être agréables ; leurs cris de douleur ne doivent pas émouvoir les oreilles allemandes. »

Le résultat d'une telle éducation nous l'avons vu dans tous les détails de cette guerre.

Je ne rappellerais pas les atrocités commises par ordre de ces monstres si je ne voulais leur opposer des paroles vraiment françaises sorties de la bouche du plus grand des hommes de guerre, de Napoléon :

« Il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir, disait-il en 1796 aux soldats de l'armée d'Italie, c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent les scélérats suscités par nos ennemis. Sans cela, vous ne seriez pas les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux, vous ne seriez pas l'honneur du peuple français qui vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, votre succès, le sang de vos frères morts au combat, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée sans discipline et sans frein, qui ne connaîtrait de loi que la force. Nous faisons la guerre en ennemis généreux ¹³. »

« L'armée doit sentir que la sagesse, la discipline et le respect des propriétés soutiennent ses victoires, que le pillage et le vol n'appartiennent qu'aux lâches ¹⁴. »

« Tout soldat qui sera convaincu d'avoir frappé ou attenté de quelque manière que ce soit à la personne ou aux propriétés du peuple vaincu, ou qui aurait dans son sac des objets pillés, sera fusillé à la tête de son bataillon ¹⁵. »

La différence entre les deux races apparaît éclatante ; d'une part la barbarie et la cruauté, d'autre part la civilisation et la générosité.

La conscience de l'humanité demande réparation : les auteurs de cette guerre effroyable comparaîtront devant un tribunal européen, car la justice

exige qu'ils portent la peine de leurs forfaits et qu'ils subissent le châtement ignominieux des criminels de droit commun.

Le premier ministre anglais, M. Asquith, en a donné l'assurance en pleine chambre des Communes :

« Ils seront châtiés, a-t-il dit, quels qu'ils puissent être, quelle que soit leur situation, et l'homme qui a autorisé un système qui permet de tels crimes et en a réglé l'exécution est le plus coupable de tous. »

Et la Chambre entière acclama ces paroles vengeresses.

Or, cet homme-là, c'est Guillaume II, empereur et roi.

Quand la paix nous sera rendue, nous entrerons dans un monde nouveau, aussi différent de celui où nous avons déjà vécu que fut différent de l'ancien régime celui qui suivit la grande Révolution.

Il y aura comme une coupure entre ce qui a été et ce qui sera, la coupure peut-être la plus profonde et la plus décisive de l'Histoire.

Je vous l'ai déjà dit, les États-Unis d'Europe en seront la conséquence logique, comme en seront aussi la conséquence les États-Unis du monde entier.

Jusqu'ici les peuples ont été désunis par des haines violentes ; à l'avenir, ils seront unis par l'amour, par l'amour issu des mêmes dangers, pour les mêmes causes, sur les mêmes champs de bataille.

Par un étrange privilège de la destinée, la France se trouve être, encore aujourd'hui, le véritable centre de la terre habitée.

Sur notre sol, des citoyens de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Australie, sont groupés sur un étroit espace. Il n'est pas une nation, si petite quelle soit, qui n'ait ses représentants ici, chez nous ; il n'en est pas une qui ne combatte dans nos rangs.

Et c'est bien là ce qui prouve la grandeur de notre cause.

Nos adversaires ne pourraient pas citer un homme, un seul homme qui se soit engagé volontairement dans leurs armées. La France, au contraire, a groupé autour d'elle tout ce qu'il y a de noble et tout ce qu'il y a de grand.

La présence de tant d'hôtes étrangers sur son territoire est un gage de prospérité à venir.

Un si grand nombre d'entre eux auront chez nous leur tombeau, que la pensée des leurs s'envolera constamment des points les plus éloignés du

globe, vers le lieu où reposent ceux qu'ils ont perdus et qu'ils ont tant aimés.

La pensée de la France sera inséparable de leur pensée.

Le lieu où reposent les restes de nos chers disparus devient en effet un lieu sacré entre tous, un lieu tellement sacré que nous nous y attachons autant qu'à notre terre natale.

La France sera plus que jamais la seconde patrie de toutes les patries.

Son rôle grandira de jour en jour, mais à la condition que nous restions dignes de notre glorieux passé et de notre présent plus glorieux encore.

Mais, hélas ! combien des nôtres manqueront à l'appel ! Et parmi ceux qui reviendront, combien ne seront plus capables de reprendre le rôle qu'ils remplissaient dans la société !

De 19 à 50 ans les hommes sont partis. Qui reste pour les remplacer ?

Vous, mes enfants, vous seuls !

Vous entrerez dans la carrière
Quand vos aînés n'y seront plus.
Vous y trouverez leur poussière
Et la trace de leurs vertus.

La France ne peut compter que sur vous pour combler des vides si effroyables.

Et alors, vous êtes appelés à remplir la mission magnifique de maintenir dans tout son éclat le renom de votre pays.

En jetant les yeux sur vous qui m'entourez, je vois la France qui viendra plus tard, je cherche à lire dans vos regards si vous comprenez bien toute la gravité des jours que nous vivons et je me demande si vous saurez réparer tant de pertes.

Vous, les enfants de nos héros, serez-vous indignes de ceux qui vous ont donné le jour ? Ils sont morts pour que vous puissiez vivre, mais, entendons-nous, non pas pour que vous puissiez vivre dans l'insouciance, dans la paresse, dans le vice, mais pour que vous puissiez vivre une vie toute d'honneur et de travail.

Il faut pour cela que vous soyez résolu à accomplir tous vos devoirs envers vous-mêmes, envers votre famille, envers vos semblables, envers la patrie et envers l'humanité.

Vos parents et vos maîtres ont formé votre enfance et votre jeunesse. L'école, cette grande bienfaitrice, l'école doit être pour vous le commencement de la sagesse et de la réflexion.

Combien de ces maîtres ont payé de leur vie ou de leur santé leur dévouement à la patrie !

C'est avec la plus vive émotion qu'en ce moment je reporte ma pensée vers l'un de nos plus distingués et de nos plus aimés instituteurs du VIII^e arrondissement, M. Pédrot, attaché à l'école du Faubourg-Saint-Honoré.

Il a été frappé au mois de mai dernier d'une balle au front. Peu de temps auparavant, il m'écrivait, des tranchées de l'Argonne, une lettre où il m'exprimait sa foi dans l'avenir de la France. Il ne reviendra plus dans cette école où il laissera tant de souvenirs dans l'âme de ses collègues et de ses élèves. Mais sur les murs mêmes de la classe où il enseignait, un marbre rappellera sa fin glorieuse ; et même enseveli dans la mort, Pédrot sera encore pour tous une leçon vivante.

Oui, les instituteurs ont payé une large dette à la patrie.

Ceux qui reviendront reprendre leur chaire, ceux-là, mes enfants, seront vraiment qualifiés pour vous parler du sentiment du devoir.

Écoutez-les avec émotion et avec respect et vous deviendrez d'honnêtes gens, de bons citoyens, de bons Français.

Quand une mère a subi de dures souffrances, on l'en aime encore davantage.

Eh bien ! la France c'est votre mère ; elle souffre aujourd'hui dans sa chair même, elle souffre dans ses enfants qu'on lui tue, dans ses enfants qu'on lui mutile, dans ses enfants qu'on lui retient captifs, et sur son sol même et sur la terre étrangère.

Elle compte sur vous pour lui faire une vie nouvelle par votre travail et votre droiture.

Nous nous devons à elle, nous nous devons de mériter l'honneur d'avoir chez nous des héros incomparables.

Je leur envoie nos respectueux hommages, je leur envoie l'expression sincère de notre admiration à ces héros, aux héros de Verdun, aux héros de la Somme, aux héros de la marine, aux héros des tranchées.

J'envoie aussi mon salut fraternel à tous nos alliés dont les drapeaux, les glorieux drapeaux, flottent sous nos yeux ; à tous ceux qui combattent au nom de tout ce qu'il y a de plus beau, de plus cher, de plus sacré sous la voûte des cieux :

LA PATRIE ET LA LIBERTÉ.

Octobre 1916

**APPEL DE LA MUNICIPALITÉ LA DÉTRESSE DE LA
FRANCE OCCUPÉE**

CHERS CONCITOYENS,

Plus de deux millions de Français restés dans nos départements envahis subissent la domination de l'ennemi, mais à l'humiliation du joug étranger, à la pire souffrance morale sont venues s'ajouter pour eux de très dures souffrances matérielles.

Des vieillards, des femmes, des enfants (plus de 50.000 de ces petits Français dans la seule région de Longwy) sont dans un dénuement lamentable ; ils n'ont même pas la ressource de gagner leur vie, toute industrie locale ayant cessé.

Nos malheureux compatriotes n'échappent à la famine que grâce à des Commissions neutres de ravitaillement, mais tout le reste fait complètement défaut.

Au nom du Secours National, nous venons vous demander pour eux des vêtements (neufs ou usagés), du linge de corps ou de ménage, des chaussures, des tissus, du fil, des aiguilles, du coton à repriser, etc., ou quelque argent qui permette de leur procurer toutes choses utiles.

CHERS CONCITOYENS,

Nos frères encore en captivité vous crient avec nous : A l'aide ! Mais il ne suffit pas de vous montrer pitoyables ; il faut agir vite ! Point de délai ! Le froid, la misère et la mort n'attendent point¹⁶ !

17 Décembre 1916

**PREMIÈRE REMISE DES DIPLOMES D'HONNEUR AUX
FAMILLES DES SOLDATS TUÉS A L'ENNEMI¹⁷**

MESDAMES, MESSIEURS,

Le Gouvernement de la République a confié aux Maires des communes de France la mission de remettre les diplômes d'honneur aux familles de ceux qui sont tombés glorieusement pour la Patrie.

A la Fête Nationale du 14 juillet, j'assistai au Grand Palais à la première remise de ces titres d'honneur que les familles éplorées reçurent des mains mêmes du Chef de l'État.

De ma vie je n'oublierai le spectacle émouvant qui me bouleversa jusqu'au fond de l'âme.

Comment, en effet, ne pas être profondément ému devant la douleur de ces pères, de ces mères, de ces veuves, de ces orphelins, tous vêtus de deuil, venant recevoir avec des sanglots éperdus, ce souvenir suprême, cette relique sacrée ! Ah ! comment exprimer mon admiration pour le courage qu'ils ont montré en cette inoubliable cérémonie, afin de posséder le précieux témoignage du sacrifice héroïque de leurs morts !

J'admirais aussi le Président de la République, dominant de sa volonté son attendrissement, remplissant le devoir le plus délicat de ses hautes fonctions, exprimant en de tortes paroles, l'immense, l'éternelle gratitude de la nation tout entière.

Et voici qu'il m'est donné de présider à une semblable cérémonie.

M. Raymond Poincaré a bien voulu y déléguer près de nous un officier de sa maison militaire.

Je prie M. le colonel Renault de vouloir bien transmettre à M. le Président de la République, avec l'expression de notre reconnaissance pour la délicatesse de ce sentiment, l'hommage de notre profond respect.

Autour de nous, nous avons aussi les élus de notre arrondissement : M. Denys Cochin, sous-secrétaire d'État aux Affaires Étrangères ; M. le Président Chassaigne-Goyon, M. Froment-Meurice, vice-président du Conseil municipal ; M. l'amiral Schwerer, délégué de M. le Ministre de la Marine ; M. le commandant de Belleville, délégué de M. le Gouverneur militaire de Paris ; MM. les Maires-Adjointes, M. Sansbœuf, M. Godon et M. Drucker, et les représentants des plus illustres maisons de France fraternellement confondues avec les plus modestes.

C'est bien ici l'image même de la patrie unie en une seule famille, une grande famille en deuil.

J'ai là, devant moi, devant mes yeux remplis de larmes, les pères, les mères, les veuves, les frères et les sœurs des victimes du devoir et surtout les petits orphelins qui, eux peut-être, ne savent pas encore toute l'étendue du malheur qui les a frappés.

Ils sont partis dans le mystère de l'autre monde, ces jeunes gens pour qui la vie n'avait que des espérances et des sourires, ils sont partis dans la force de l'âge, ces pères de famille qui laissèrent derrière eux tout ce qui faisait la valeur et le prix de l'existence, le foyer où se réunissaient la femme et les enfants.

Et cela est bien triste, et cela jette un voile funèbre sur les jours et sur les nuits sans sommeil...

Mais que dis-je là ?

Je me laisse emporter par une douleur qui serait indigne de vous qui m'écoutez, par une douleur qui serait indigne d'un citoyen français en ces jours terribles où l'héroïsme et le dévouement se prodiguent avec une abondance dont les flots ne tarissent jamais, dans ces jours où les tombes s'étalent dans les campagnes comme des fleurs dans les herbes des champs.

Non, non, ils ne sont pas morts tout entiers, ces hommes qui dans la vie ordinaire étaient si simples, et qui, dans la fureur des combats, devinrent si grands, ces hommes qui atteignirent à une sublimité dont l'humanité ne donna jamais aucun pareil exemple.

Car jamais encore l'humanité ne fut secouée par une pareille tempête, car jamais elle ne courut un tel danger.

Il s'agit d'être ou de ne pas être ; il s'agit de vivre dans la liberté ou de végéter dans l'esclavage. Il s'agit d'exterminer des Barbares vomis par les Enfers et de porter enfin à la guerre le dernier coup, le coup mortel.

Ce n'est point, de notre part, une guerre d'ambition et de conquêtes, une guerre de pillage qui, comme autrefois, n'avait point de but autre que la folie de domination d'un souverain gonflé d'orgueil.

Aujourd'hui la guerre que nous soutenons est une œuvre de si grande beauté qu'elle justifie tous les sacrifices.

O mes amis, si nous mêlons nos larmes aux vôtres, c'est que nos cœurs comprennent vos douleurs, c'est que d'un moment à l'autre il peut arriver à chacun d'entre nous d'être comme vous plongé dans le deuil.

O mes amis, mes bons et chers amis, voudriez-vous que vos héros fussent morts pour l'idée à laquelle se consacrent nos ennemis ? Voudriez-vous qu'ils eussent volé, pillé, incendié des villes et des villages inoffensifs, qu'ils eussent assassiné froidement les femmes, les enfants et les vieillards ? qu'ils eussent bombardé des villes ouvertes, qu'ils eussent traité comme du bétail les habitants des régions envahies par eux ? Voudriez-vous qu'ils eussent rêvé d'asservir le monde entier à leur domination tyrannique qui ne connaît d'autre loi que la force et la brutalité ?

Les nôtres, les vôtres combattent, au contraire, pour délivrer de ce cauchemar une humanité qui ne demandait qu'à vivre en paix sous l'égide des lois et de la liberté, comme combattront jusqu'au triomphe ceux qui veulent achever l'œuvre de libération commencée par vos héros.

Lorsque l'on meurt d'un accident ou d'une maladie, la mort est inutile ; elle cause une grande douleur au survivant, elle brise les cœurs. Mais peut-être la peine est-elle d'autant plus grande que c'est une mort qui ne sert à rien, à rien ni pour la famille de celui qui disparaît, ni pour ses semblables, ni pour sa patrie, ni pour l'humanité à laquelle il appartenait.

Mais quand un homme sait qu'il donne sa vie entière, sa jeunesse, ses amours, ses intérêts, son avenir à une cause sublime, il s'élance avec ardeur, avec enthousiasme, vers la mort, — cette mort, terreur de tous.

Mourir pour la patrie
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Ceux qui, frappés sur un navire par un engin meurtrier, s'abîment en chantant dans les flots, ont une fin qui soulève notre admiration.

Ceux aussi qui tombent sur le champ de bataille frappés d'une balle ennemie, expirent en s'écriant : « Je meurs heureux puisque je meurs pour écraser ce peuple infâme, pour écraser ceux qui applaudirent aux paroles du Kronprinz disant : « Messieurs, c'est la guerre, la guerre fraîche et joyeuse ! »

O morts de la Marne et des Vosges, d'Ypres et de Dixmude, de Champagne et de l'Artois, de Verdun et de la Somme, nous garderons éternellement votre souvenir, car jamais hommes ne disparurent de la terre pour une cause plus belle.

Vous tous qui m'écoutez, vous suspendrez à vos murs, que vos demeures soient humbles ou qu'elles soient riches, les preuves visibles du courage de ceux que vous pleurez.

Les descendants des familles illustres se glorifient du nom qu'ils portent. Princes, ducs, marquis, comtes ou barons, ils n'ont pas tort de rappeler le rôle que leurs ancêtres ont rempli dans l'histoire des jours passés.

A vous aussi, mes amis, le diplôme vous vaudra un titre de noblesse. Il dira la gloire de votre maison, la beauté du sacrifice consommé ; il dira la piété recueillie avec laquelle vous garderez le souvenir ; il sera le témoin irrécusable de la grandeur de ceux qui sont tombés. Partout, sur les monuments publics, en des plaques de marbre resplendira votre nom. Et le respect et la sympathie et l'admiration vous suivront jusqu'aux derniers jours de votre vie et se perpétueront jusqu'à votre dernière postérité.

Je sais bien que ce n'est point là une consolation extrême, mais c'est un adoucissement à votre douleur.

Élevez donc vos âmes à la hauteur des événements, songez que ces êtres que vous aimâtes d'un tel amour furent les héros prodigieux d'une prodigieuse épopée.

Vous avez fourni votre part au triomphe de la justice. Le bonheur humain sera fait, il est vrai, de votre douleur, mais à cette pensée votre âme s'ennoblira, car vous entendrez vos chers disparus eux-mêmes s'écrier : « O mes parents, je ne veux pas être pleuré, car j'ai eu la plus belle mort qui soit au monde ! »

J'ai sans doute, mes chers concitoyens, rouvert une plaie toujours saignante dans vos cœurs, mais il est des tombes autour desquelles ne sauraient planer le silence et l'oubli. Il faut, selon la parole du poète, que la foule y vienne et prie pour admirer l'héroïsme du présent et pour y puiser la leçon de l'avenir.

Décembre 1916

APPEL DE LA MUNICIPALITÉ

CHERS CONCITOYENS,

En dehors de toute prévision humaine, une troisième année de guerre continue à accumuler les misères. Les hostilités se prolongent et les mois qui s'écoulent paraissent d'autant plus longs que nous subissons les rigueurs de l'hiver.

Tous en souffrent encore davantage, les malheureux surtout, les femmes, les vieillards, les enfants, les malades, les infirmes.

Plus que jamais la solidarité, doit s'affirmer, et non seulement la solidarité, mais la fraternité, l'affection et le dévouement mutuels.

Pendant que se battent là-bas, sur le sol de France et sur les rivages lointains de la mer Égée et dans les âpres montagnes de Macédoine, ceux qui sont la chair de notre chair, il ne se peut pas que nous ne donnions pas notre concours sans réserve à ceux qu'ils ont laissés derrière eux.

C'est là un devoir sacré : y manquer ce serait manquer à la Patrie. Ceux qui se font mutiler, ceux qui se font tuer, méritent qu'à notre tour nous fassions, avec empressement et avec joie, tous les sacrifices qui dépendent de nous. Car c'est pour nous assurer la sécurité et la liberté qu'ils s'exposent à tous les périls et à toutes les souffrances.

Leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, leurs enfants doivent être pour ainsi dire adoptés par nous : c'est une dette de reconnaissance que nous sommes tenus de leur paver.

Notre ouvroir-cantine a, depuis le mois de novembre 1914, donné du travail, un salaire et une nourriture saine à 550 femmes ou jeunes filles. La

dépense a été de 150.000 francs environ (salaire et nourriture), correspondant à plus de 76.000 journées de présence.

Nous avons subventionné aussi d'autres ouvroirs et d'autres œuvres de notre Arrondissement pour une somme de 35.000 francs environ.

Des bons de lait, de charbon et des vêtements ont été distribués par nos soins pour une somme de 12.000 francs environ.

Enfin nous n'avons pas oublié les mobilisés de notre Arrondissement qui combattent sur le front et dont les familles se trouvent dans une situation nécessiteuse ; en votre nom il leur a été expédié des paquets individuels représentant une somme de 5.000 francs environ.

Ce n'est pas tout. Comme nous vous le disions déjà l'année dernière, il est, dans notre Arrondissement, bien des misères secrètes dues à l'arrêt de presque toute industrie et de presque tout commerce ; il est des vieillards, des infirmes, privés de leur soutien naturel, qu'une réserve bien compréhensible empêche de solliciter le secours de chômage, l'allocation militaire, ou de se faire inscrire au Bureau de Bienfaisance.

Les secours qui ont été répartis à ces infortunes cachées ont dépassé 35.000 francs.

Chers Concitoyens,

Nous sommes heureux de pouvoir vous assurer que, grâce à vous, nous avons conscience d'avoir répondu à tout ce que l'on était en droit d'attendre de votre générosité et de notre sollicitude :

Mais les besoins augmentent sans cesse et nos ressources diminuent. Nous sommes convaincus que vos esprits, s'élevant jusqu'à la grandeur tragique des événements, vous inspireront la pensée de contribuer largement aux dépenses qui nous incombent.

Ce n'est point seulement au devoir moral que nous faisons appel, c'est à la bonté, c'est à la reconnaissance, c'est aux meilleurs sentiments d'humanité, c'est à votre cœur enfin que nous nous adressons.

18 Janvier 1917

**DISCOURS PRONONCÉ AUX OBSÈQUES D'EUGÈNE
HOCHET Maire du III^e Arrondissement**

MESDAMES, MESSIEURS,

Je dois à mon titre de Président de l'Union Amicale des maires et maires-adjoints de Paris la douloureuse tâche de prendre la parole devant la tombe de notre vénéré collègue et ami Eugène Hochet.

D'autres, plus qualifiés que je ne le suis, vous ont dit les qualités éminentes de l'homme de bien qui vient de nous quitter : la bonté de son cœur, la loyauté de ses sentiments, la droiture de son intelligence, l'activité constante de sa vie industrielle.

Lorsque les intérêts des communes sont confiés à des mains si dignes et si scrupuleuses, la Cité peut avoir la plus sûre, la plus précieuse garantie d'une administration qui ne faillira pas à son devoir.

Pendant 14 ans, Hochet se consacra aux devoirs si lourds et en même temps si délicats qui incombent aux maires de la Capitale. On me permettra peut-être de rappeler, à ce propos, qu'en tout temps les maires de Paris donnent la preuve quotidienne de leur absolu désintéressement. Mais combien depuis 30 mois de guerre s'est étendue leur responsabilité ! Combien elle s'accroît encore avec le temps qui s'écoule ! A chaque jour, à chaque heure nous sommes sur la brèche. Et je puis dire, et je dois dire qu'Eugène Hochet est mort pour avoir pris tant à cœur l'œuvre patriotique dont il avait la charge.

En vérité, on admire ce vieillard de 74 ans qui, à l'âge où l'on n'a d'autre souci que le repos des derniers jours et le soin précieux de la santé, n'eut,

lui, d'autre souci que de consacrer à son pays et à ses concitoyens tout ce qui lui restait de forces physiques et de forces morales.

C'est là un beau spectacle, Messieurs, car, lorsque la patrie est en danger, lorsqu'elle réclame les efforts de tous ses enfants, il n'est point d'âge qui puisse être une excuse à notre abstention. Et j'y vois une saisissante leçon pour beaucoup d'autres.

Hochet ne quittait pour ainsi dire pas sa mairie. Il n'avait pas accepté ses fonctions seulement pour le frivole et vain honneur de porter un titre ; c'était un administrateur d'un mérite très grand, d'un mérite qu'il avait acquis dans l'importante industrie dont il avait eu si longtemps la direction. Mais par dessus tout il y voyait les moyens de répandre sur toutes les misères les trésors de son âme bienveillante.

Il est des hommes qui ont un absolu besoin de faire le bien ; c'est, chez eux, une obsession. « J'ai perdu ma journée », disait l'empereur Titus, lorsqu'il avait passé un jour sans accomplir une bonne action.

Eugène Hochet pouvait le dire aussi. Elle le sait bien, celle qui fut sa digne compagne ; elle le sait bien, cette noble veuve, aujourd'hui éplorée, car elle fut sa collaboratrice de tous les instants, elle fut la fée bienfaisante des innombrables œuvres qu'a suscitées la guerre. Heureux les hommes qui ont de telles Egéries !

Je crois que ce qui caractérisait principalement notre ami était l'amour extrême de l'enfant. Je regarde comme une vérité première de penser et de dire que l'amour de l'enfance est le critérium de la nature morale. Qui ne l'a pas, donne l'évidente preuve d'un cœur sec, car si l'enfant est la faiblesse, l'enfant est aussi la confiance, il est le sourire, la joie. Ne pas se laisser attendrir à sa vue, est une chose épouvantable, comme c'est une chose charmante que de redevenir presque un enfant soi-même pour être l'ami de l'enfant. Et c'est encore une chose bien plus touchante quand on voit un vieillard pencher ses cheveux blancs auprès des cheveux blonds.

Du reste toutes les misères avaient près de lui un facile accès : les malheureux du III^e arrondissement le savaient ; ils ne perdent pas seulement un maire, ils perdent un consolateur, un soutien, un ami.

Nous, ses collègues, nous prenons la part la plus vive à la douleur des siens et au deuil de ses adjoints, si dévoués et infatigables comme lui.

Il est mort tué par le surmenage intense qu'il s'imposa. Aussi sa mémoire vivra dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu, car il fut un homme

sans peur et sans reproche, un homme comme j'en souhaite beaucoup à ma patrie.

25 Février 1917

**DEUXIÈME REMISE DES DIPLOMES D'HONNEUR AUX
FAMILLES DES SOLDATS TUÉS A L'ENNEMI**

MESDAMES, MESSIEURS,

Le Gouvernement de la République a, pour la deuxième fois, remis à la Municipalité du VIII^e arrondissement la douloureuse tâche de distribuer les diplômes d'honneur aux familles de ceux qui sont morts pour sauver la Patrie.

A cette émouvante et patriotique réunion M. le Président de la République a bien voulu déléguer un officier de sa maison militaire.

Je prie M. le Commandant Nazareth de transmettre au Chef de l'État, avec nos très respectueux hommages, l'expression de notre profonde reconnaissance pour le témoignage de sympathie qu'il a bien voulu nous donner.

Les élus de notre arrondissement se sont fait un devoir d'assister à cette triste, mais grandiose cérémonie : M. Denys Cochin, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. le Président Chassaigne-Goyon, M. Froment-Meurice, vice-président du Conseil Municipal, sont ici près de nous, où les familles historiques de la France sont unies dans la même douleur avec les familles de condition plus modeste, mais non moins grandes que les premières par la cruauté de leurs deuils et de leurs sacrifices.

Jamais réunion ne fut plus poignante que celle-ci. Les parents des victimes sont eux-mêmes des victimes, car l'on ne sait vraiment s'il n'est pas plus pénible de survivre à ceux que l'on aime que d'avoir succombé

soi-même. Ceux-là du moins sont morts et ne souffrent plus ; ceux qui restent souffrent encore et souffriront longtemps, ils souffriront toujours !...

Et je suis profondément ému et peut-être conviendrait-il de pleurer tout simplement avec vous, ô mes amis, sur vos chers disparus, si les temps héroïques que nous vivons permettaient à la douleur de s'épancher, si nous ne nous souvenions que la tâche entreprise est loin d'être terminée, si nous ne devons pas faire à la Patrie le sacrifice de nos larmes pour lui apporter des cœurs fermes et résolus.

Reportons-nous quelques années en arrière, bien avant que la tourmente fût déchaînée, afin de tirer d'un passé douloureux la leçon inoubliable qu'il recèle.

La France gardait au cœur le souvenir de sa dernière blessure. Elle cherchait par un labeur régulier à refaire ses forces. Ses champs aux blonds épis produisaient d'abondantes récoltes. Son industrie, son commerce prospères ouvraient de larges débouchés aux productions indigènes et étrangères. Elle rêvait de voir son peuple heureux ; elle prodiguait son or et sa sollicitude à ses écoles, diminuait les heures de travail de ses artisans, assurait les derniers jours de ses vieillards. Pacifique ! trop, sans doute ! — elle croyait qu'il lui suffisait de ne rien convoiter du bien du voisin pour que celui-ci ne fût pas plus avide qu'elle.

Elle multipliait les lois de bien-être général et si, prudente, elle s'entourait de précieuses et solides alliances, elle négligeait un peu — sans doute pour prouver son ardent désir de paix — d'aiguiser son épée et de sécher sa poudre. Ne blâmons pas ! Notre France fut toujours généreuse et c'est une de nos raisons de l'aimer comme nous l'aimons.

L'Allemagne, pendant ce temps, assoiffée d'hégémonie, rêvait de conquêtes. Les lauriers des grands vainqueurs hantaient le cerveau de son kaiser. Aussi organisait-elle un immense réseau d'espionnage à l'étranger et particulièrement chez nous, où ses émissaires jouaient la comédie de l'affection et du désintéressement. Tandis que ceux-ci berçaient nos illusions de concorde mondiale, elle consentait les sacrifices les plus lourds pour faire de son armée une arme invincible. Elle fabriquait les monstrueux engins qui devaient voir tomber sous leurs projectiles géants les coupoles blindées, les retranchements les plus sûrs, les cathédrales vénérées. Et, quand elle fut prête, elle commanda — saisissant le plus futile prétexte, reniant sa signature à la face du monde — elle commanda l'horrible carnage. Violations de territoires sacrés, pillages, incendies, massacres,

noyades en masse, déportations, elle ne recula devant aucune atrocité pour que le monde eût peur, pour que sa victoire fût foudroyante et décisive.

Allions-nous être écrasés sous cette force brutale ? Allions-nous revoir la France envahie jusqu'au cœur par ces hordes de bandits, déguisés en soldats ? Un instant, on put le craindre et l'horizon fut bien sombre alors... mais des légions de héros se dressèrent. Les fils de France, qui, maintes fois, au cours de leur resplendissante histoire sauvèrent la civilisation, devaient une fois encore dominer la barbarie et refouler le terrible raz de marée qui menaçait de tout submerger.

Sur la Marne qui vit autrefois la déroute d'Attila, s'arrêta et recula l'Attila du vingtième siècle. Et ce fut la course à la mer. Les bords de l'Yser connurent d'effroyables mêlées, et là encore vos fils, mes amis, nos fils brisèrent la ruée sauvage. Puis nous eûmes à soutenir le plus farouche des assauts autour de l'imprenable Verdun et, après six mois de féroces combats, d'hécatombes inutiles, le kronprinz abhorré dut renoncer à la lutte. Qui dira les courageuses initiatives, les trésors de vaillance, les folies d'héroïsme de tous nos soldats, face à un adversaire déloyal et dix fois mieux armé ? Quel Homère, quel Victor Hugo chantera leurs exploits et leur exprimera en des strophes dignes d'eux la reconnaissance de la France, à laquelle aujourd'hui se joint celle du monde entier ? Ah ! certes, nous pouvons pleurer en contemplant toute cette merveilleuse jeunesse, pleine de cœur, d'ardeur, de bonté, fauchée dans sa fleur, mais disons-nous bien qu'elle a succombé, cette jeunesse, pour la plus belle, la plus sainte des causes. Et ceci, mes bons et chers amis, doit être un adoucissement à votre douleur. Ils sont morts pour que la France vive, pour que les semences d'un avenir meilleur ne soient pas perdues, pour que la violence et la cruauté ne règnent pas en maîtresses sur nos foyers détruits. Oui, mes amis, je vous le dis comme ils vous le diraient eux-mêmes, s'ils étaient auprès de vous, ne les plaignez point. Leur sublime exemple a soulevé l'enthousiasme des jeunes, rallumé les forges rougeoyantes de l'arrière où luit l'acier vengeur, uni la nation meurtrie dans une résolution irréductible de venger ses morts et on ne venge ses morts que par la victoire.

Gardez donc, ô mes amis, gardez pieusement, religieusement le souvenir de ceux que vous pleurez. Que le modeste diplôme, relique sacrée, qui va vous être remis, dise bien haut la vaillance, l'héroïsme de vos fils, de vos pères, de vos frères. Donnez-lui, en vos foyers, la place d'honneur. Transmettez-le avec amour, avec respect, à vos enfants, à vos petits-enfants.

Qu'il soit chez vous l'objet de la vénération de tous. Quand le temps l'aura jauni, il deviendra votre titre de noblesse, le parchemin de la famille.

Nous garderons tous de cette cérémonie un souvenir inoubliable, car en associant notre douleur nous avons communiqué de la même pensée.

Au-dessus de nous plane la France, cette mère chérie qui, le drapeau en main, nous fait signe de marcher en avant.

Nous écouterons cette voix, dussions-nous consentir des sacrifices plus pénibles encore. Faisons quand même notre devoir. Adviendra que pourra !

22 Avril 1917

**ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES DE
L'ÉCOLE DE LA RUE DU GÉNÉRAL FOY**

MESDAMES, MESDEMOISELLES,

Ce dimanche d'avril 1917 marquera dans les Annales de votre Association.

Votre petit Bulletin rappellera à celles qui vous succéderont ici qu'aujourd'hui M^{me} Séverine s'est rendue parmi nous ; il rappellera que vous avez eu la joie, le privilège et l'honneur de recevoir et d'entendre la noble femme dont le nom est synonyme de bonté et de pitié.

Toutes assurément, même les plus jeunes d'entre vous, vous connaissez de nom tout au moins M^{me} Séverine. Vous savez qu'elle a consacré sa vie entière à défendre les malheureux, les déshérités, les faibles, les opprimés. Partout où il y a eu une iniquité à dénoncer, à réparer, M^{me} Séverine s'est dressée. Par la plume et par la parole elle n'a cessé de combattre pour le droit et pour la justice, c'est-à-dire pour une humanité meilleure et plus heureuse.

Mais la pitié de M^{me} Séverine a eu des ailes assez larges pour s'étendre même au delà de l'humanité.

Et c'est une de mes plus grandes fiertés de m'être rencontré avec cette femme de cœur et de bien sur le terrain où nous combattions chacun de notre côté et sans nous connaître contre la méchanceté, la lâcheté et la cruauté humaines, contre le plus hideux et le plus démoralisant des

spectacles, contre les courses de taureaux — honte d'une démocratie — où l'homme prend son plaisir dans la souffrance.

Iniquités, abus, injustices sociales, jeux sanglants tout cela se ressemble, tout cela se tient et quand on s'élève contre un crime on a le devoir de s'élever contre tous les crimes : la justice, comme la bonté, est une ou elle n'est pas.

Mesdemoiselles, lorsque j'ai demandé à M^{me} Séverine de venir vous adresser quelques paroles, vous donner quelques conseils, jugez de mon étonnement lorsque je l'ai rencontrée hésitante et comme troublée.

Oui, cette femme que j'ai entendue tant de fois — et avec quelle émotion et avec quelle admiration ! — soulever des foules innombrables et les tenir courbées sous son magnifique langage, m'a confié qu'elle avait peur de venir parler devant un auditoire de jeunes filles.

Et comme je vous ai bien reconnue là, ma grande amie !

Et comme cela prouve une fois de plus toute la délicatesse de vos sentiments, et comme cela prouve que vous sentez bien toute la fraîcheur et toute l'innocence de l'enfance et de la jeunesse, et comme cela prouve bien aussi que vous aimez cette enfance et cette jeunesse, ce qui est, à mon sens, le critérium de la nature morale !

Écoutez donc M^{me} Séverine, Mesdemoiselles, écoutez-la avec toute votre âme et avec tout votre cœur et que sa seule présence ici vous invite à égaler sa bonté, la bonté dont rayonne toute son existence !

CAUSERIE DE MADAME SÉVERINE

MESDAMES, MESDEMOISELLES,

Laissez-moi vous appeler mes chères enfants ; comme vient de le dire mon ami Maréchal, j'ai beaucoup hésité avant de venir ici.

J'avoue que lorsque je suis entrée dans cette salle, j'ai éprouvé une sorte de frayeur, oui, c'était bien de la frayeur.

Parler à des foules, parler devant 5.000 hommes qui crient, qui gesticulent, comme je l'ai fait encore dernièrement au gymnase Jean-Jaurès, ce n'est rien, car parler à une foule, c'est parler à quelque chose qu'on ne

voit pas, à quelque chose d'impondérable, à quelque chose qui semble ne pas exister ; mais parler devant un auditoire de jeunes filles, avoir devant soi 150 petits visages qui vous observent, qui vous critiquent, qui vous jugent, c'est terrible !

Je le sais, car j'ai été jeune fille, moi aussi ; il y a bien longtemps, mais je m'en souviens encore très bien, et je sais qu'à cet âge on est souvent porté à la critique !

Eh bien ! mes enfants, en vous apercevant ici, toutes, j'ai pensé que vous deviendriez bientôt des femmes, et que celles d'entre vous qui bercent peut-être encore aujourd'hui une poupée dans leurs bras, auront plus tard de vraies poupées en chair et en os et qu'elles devront veiller non seulement sur leur santé physique, mais aussi sur leur santé morale, ce qui est presque plus important, car de tous ceux qui ont vécu, ce ne sont point les noms des géants qui se sont perpétués dans notre mémoire, ce sont les noms des hommes qui, ayant une valeur morale très grande, sont demeurés à jamais les bienfaiteurs de l'humanité, c'est le bossu Esope, c'est le boiteux Tyrtée, et combien d'autres que je pourrais citer encore, tandis que les géants n'ont laissé au monde que le souvenir de leur force, et quelquefois même celui de leur cruauté.

Quand je me reporte au temps de mon enfance, je pense à ceux qui m'ont élevée et qui ne sont plus. C'étaient des bourgeois, mes parents, de vrais bourgeois et certes je n'ai pas toujours suivi leur exemple.

Cependant les quelques qualités que l'on veut bien me reconnaître, je les dois aux enseignements que me donnèrent les êtres bien-aimés que j'ai perdus.

Le premier de tous, c'est qu'il ne faut jamais mentir.

Mentir, c'est déguiser sa personne morale, comme on déguiserait sa personne physique. Mentir, c'est faire voir les choses sous un autre jour qu'elles ne sont en réalité.

Le mensonge, c'est comme la boue sur un vêtement, c'est une chose sale, qui souille et qui tache ; c'est quelque chose de bas, de méprisable, d'abject et de vil.

Cependant, nous autres femmes, nous sommes portées plus ou moins à mentir... Je pense qu'il n'y a pas de messieurs ici, et, s'il y en a, je ferai comme si je ne les voyais pas. Les femmes sont portées plus que les hommes à dissimuler la vérité, parce qu'elles ont gardé le souvenir du

temps où elles étaient des esclaves et où elles devaient se défendre par la ruse.

Quand on est petit, on se laisse aller à dire ce qu'on appelle de petites « craques » et plus tard de « légers mensonges ». Or, sachez bien qu'il n'y a ni petites craques, ni légers mensonges.

Si vous cherchez à dissimuler vos défauts, on vous prendra pour meilleures que vous n'êtes, or cette dissimulation est une escroquerie : vous escroquez l'estime d'autrui.

Quand vous contracterez une union, soyez franches, soyez telles que vous êtes, avec vos qualités, avec vos défauts. Vos défauts, vous les corrigerez, mais ne cherchez pas à paraître ce que vous n'êtes pas : vous vous prépareriez bien des désillusions. Si votre mari a également déguisé son caractère, vous vous entendrez bien avant le mariage, mais comme ces caractères ne sont pas les vôtres, il faudra bien qu'un jour ou l'autre vos personnalités se dévoilent ; les masques seront jetés et vous ne vous entendrez plus du tout.

Songez que votre bonheur futur dépend de votre sincérité : beaucoup de ménages sont désunis à cause du manque de franchise.

On avait aussi chez nous le respect des serviteurs. Les domestiques, suivant le mot dur et froid qu'on leur donne, sont les collaborateurs de notre vie : ils sont assez malheureux sans que nous ajoutions encore à leurs peines, nous qui prenons la plus belle part de l'existence, la vie intellectuelle ; mais ce n'est pas cela qui assure l'heure des repas, ni leur préparation.

Ceux qui nous servent sont nos égaux, et nous devons les traiter avec justice, avec bonté.

Je me souviens (j'avais alors 5 ans), nous avions à notre service une bonne qui buvait ; c'était, n'est-ce pas. un bien vilain défaut. Or, un jour, dans mon indignation, je traitai Marie de « pocharde ».

Ma grand'mère m'avait entendue ! Ma bonne grand'mère ! Quand je me reporte au temps de mon enfance, c'est elle que je vois d'abord. Ma grand'mère était une vieille femme aux cheveux blancs, au visage rose, aux yeux de bonté ! Elle m'adorait et je le lui rendais. Quand j'avais fait quelque chose de mal, elle ne me punissait pas, d'ordinaire ; on punissait rarement chez nous ; ma grand'mère me disait « vous ». Je ne connaissais pas de punition plus grande que d'être ainsi traitée en étrangère : cela me chavirait le cœur.

Mais cette fois, j'avais traitée Marie de « pocharde » ; je fus punie ! Ma grand'mère attachait un torchon sale à ma petite jupe, par derrière, et m'obligea à aller faire des excuses comme cela... Alors je suis allée dans la cuisine avec ma robe à traîne qui ne sentait pas bon ; je n'étais pas fière, je vous assure ; mais enfin, j'avais appelé cette femme « pocharde », je ne pouvais le retirer.

Alors j'ai dit : « Marie, je vous ai appelée pocharde, je n'aurais pas dû vous dire cela. »

Comme c'était une brave fille au fond, elle me prit dans ses bras et elle m'embrassa..... Ce qui ne me fit pas plaisir !... Ma grand'mère retira le vieux torchon et l'histoire fut terminée.

Mais j'ai suivi les bons préceptes de mon aïeule et je suis persuadée que les bons maîtres font les bons serviteurs, et les bons serviteurs les bons maîtres.

Mes serviteurs sont demeurés chez moi 15 ans, 17 ans, 28 ans ; ils ne m'ont quittée que pour se marier ou pour mourir, de sorte que mes souvenirs ne sont emplis que par peu de visages familiers.

Celles qui sont mortes reposent à côté de mes parents dans le cimetière où j'irai les retrouver un jour, et ainsi nous resterons ensemble dans la mort comme dans la vie.

Celles qui sont mariées reviennent aux heures tristes : elles me content leurs peines, et je les aide à les surmonter : nous sommes des amies.

Mes parents étaient des bourgeois, vous ai-je dit... oh ! des bourgeois dont les idées étaient bien étroites sous certains rapports. Cependant, ils recevaient un artiste, un bohème qui venait à la maison, surtout dans les moments difficiles, et il était toujours bien accueilli.

Je puis prononcer son nom, car il est disparu de la mémoire des hommes depuis longtemps. C'était Victor Henri : il n'était pas très célèbre d'ailleurs. Il avait été régisseur d'un vague théâtre, et quand il venait à la maison, des horizons nouveaux se levaient devant moi ; je l'entendais parler d'art, de poésie, de théâtre et je l'écoutais !...

J'étais transportée en l'entendant réciter des passages de Racine, de Molière.

Mon enthousiasme effrayait mes parents : j'étais bien le canard sauvage élevé dans un sage poulailler !

De cette époque naquit en moi mon admiration pour les artistes. J'ai toujours conservé le respect pour ces hommes un peu débraillés, il est vrai,

pour ces cigales sur qui l'on rejette à plaisir tous les cataclysmes sociaux, pour ces artistes qui sont comme les continuateurs du beau, les éducateurs de l'esprit.

Dans n'importe quel bouleversement social, ce sont toujours eux les premiers sacrifiés. Pourtant nous leur devons beaucoup. Tous, quels qu'ils soient, peintres, sculpteurs, musiciens, poètes ou acteurs, forment le vrai génie du pays.

Détruire en eux un de leurs chefs-d'œuvre, c'est comme si, par plaisir, on décapitait méchamment une fleur.

Aimons l'art, respectons le beau ; ceux qui disent que la beauté n'est pas utile, prêchent une doctrine fausse. Il faut aimer la beauté. L'art, c'est le viatique suprême : il réside dans une mélodie, une toile, une statue.....

Dans la peine, dans la souffrance, dans la détresse, dans l'écrasement moral, dans l'anéantissement de notre être, aux heures d'infortune, aux instants de doute, rien ne console mieux, rien n'encourage mieux à la lutte que d'entendre un beau poème, de voir une belle toile, d'admirer une œuvre d'art, et tant que le monde existera, il nous faudra de ces joies saines. Alors seulement on connaît la joie d'avoir vécu !

Nous devons tout cela aux artistes et malgré les quelques deniers dont nous payons leurs œuvres, nous ne serons jamais quittes envers eux.

Chez nous, on avait grandement le respect des pauvres : on m'apprenait à faire la charité.

C'était encore dans mon enfance le temps des orgues de Barbarie. Les mendiants avaient leur jour : un venait le lundi, un autre le jeudi. Quand on les entendait, on jetait un sou par la fenêtre.

Un jour que je jetai ainsi mon sou, ma grand'mère arriva dans ma chambre. Elle m'attira à elle doucement et me dit : « Tu trouves cela bien de jeter un sou à ce pauvre et de l'obliger à se baisser pour le ramasser dans le ruisseau... Tu fais l'aumône, oui, mais tu ne fais pas la charité... Ton sou, il faut, tout au moins, l'envelopper dans du papier. » Je compris et depuis lors j'enveloppai toujours mon offrande :

L'aumône abaisse et dégrade celui qui la reçoit. La charité se fait de la main à la main, à la même hauteur.

Je vous ai dit que j'étais insupportable souvent ; si je vous disais que j'ai été une enfant sage, je ne dirais pas la vérité ; j'étais une enfant au cœur tendre, désireuse d'apprendre et de comprendre, mais franchement indisciplinée ; je promettais alors ce que j'ai tenu dans la suite.

Le peu de bien que j'ai fait, j'en suis redevable à l'éducation que j'ai reçue. Toute ma vie j'ai lutté pour protéger les faibles, les déshérités, les exploités...

Vous vous marierez sans doute, vous serez des femmes heureuses ou malheureuses, suivant ce que l'avenir vous réservera, mais ne cessez jamais d'être vraies, d'enseigner la bonté, l'amour du beau, le respect du pauvre...

Il faut être bon sans cesse. C'est en faisant de la bonté la règle de sa vie qu'on peut sans rougir, après une vie agitée, affronter le pur regard des jeunes filles que vous êtes.

Ces bluets que j'ai devant moi et que je ne m'attendais pas à trouver ici, me font penser au joli nom qu'on a donné à ceux de vos frères qui sont sous les armes. Quand vous leur écrirez, dites-leur d'être braves, sans doute, mais aussi d'être bons, d'être pitoyables dans la victoire. Dites-leur cela de votre part et de la mienne.

17 Juin 1917

**ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES DE
L'ÉCOLE DE LA RUE DU GÉNÉRAL FOY**

MESDAMES, MESDEMOISELLES,

Décidément, vous avez toutes les chances ; après avoir reçu la visite de la Faculté de Lille, en la personne de M. le Professeur Picquet, après avoir reçu celle de la Faculté de Médecine de Paris, en la personne de M. le Professeur Pinard, après avoir entendu les éloquentes paroles de M^{me} Séverine, aujourd'hui, vous recevez la visite de l'Académie Française elle-même, dans la personne d'un de ses membres les plus considérés, M. Maurice Donnay.

C'est là un privilège très rare et très envié dont vous avez le droit d'être fières et que le Bulletin de votre Association pourra enregistrer avec orgueil.

J'ai dit, tout à l'heure, Mesdemoiselles, que vous avez toutes les chances ; l'expression est inexacte. Je ne crois pas à la chance, je crois plutôt qu'on a ce qu'on mérite et qu'on n'a que ce qu'on mérite. La chance, je ne conseille à personne d'y compter dans la vie ; vous pourriez vous réserver de cruelles déceptions. L'honneur qui vous est fait aujourd'hui, vous le méritez.

Je le dis en toute simplicité et je le dis en toute sincérité ; tel a été mon avis et tel a été également l'avis de M. Maurice Donnay.

Cependant, Mesdemoiselles, lorsque je résolus d'aller demander à l'illustre académicien de vouloir bien parler devant vous, je ne me dissimulais pas l'audace de l'entreprise, et je n'étais pas sans quelque inquiétude sur le sort réservé à ma démarche

Quand je vins lui dire : « Maître, je vous demande de vous arracher à vos travaux littéraires, à vos obligations, à l'Académie, à la préparation de votre discours de réception en l'honneur de votre éminent confrère Capus, aux œuvres auxquelles vous vous êtes attaché depuis, le début de la guerre avec tant de dévouement, je vous demande de vous arracher à tout cela pour venir faire une petite causerie, à qui ? à de simples jeunes filles, membres de l'Association des Anciennes Élèves de la rue du Général Foy », je pensais bien, Mesdemoiselles, qu'il me suffirait de lui révéler votre effort magnifique et persévérant, l'ardeur, l'activité avec lesquelles vous vous êtes données de tout votre cœur aux œuvres de guerre depuis le jour de la mobilisation, pour qu'il en fût profondément touché.

M. Maurice Donnay me répondit : « Eh ! bien oui, j'irai voir vos jeunes filles et ce sera pour moi un grand plaisir que de rendre hommage à ces petites Françaises. »

Certes, Mesdemoiselles, lorsque je fis cette visite, je savais que je pouvais espérer, car M. Maurice Donnay a consacré à la Parisienne pendant la Guerre, des pages débordantes d'émotion et de reconnaissance ; je dois même déclarer que ma démarche s'inspira de cette Dame Blanche qui est — il faut bien le dire — le plus touchant et le plus éclatant hommage qui ait été rendu à la Femme de France. Je n'étais cependant pas, je le répète, sans éprouver un peu d'inquiétude, car je craignais que M. Maurice Donnay ne me répondît : « Vos jeunes filles ont fait avec vaillance tout ce qu'elles ont pu faire depuis le début de la guerre, c'est une affaire entendue, mais toutes les femmes françaises en ont fait autant. »

Alors, j'étais prêt à répondre : « Oui, cher Maître, toutes les femmes françaises ont fait leur devoir, mais mes jeunes filles de la rue du Général-Foy ont fait plus et mieux que l'on n'a fait partout ailleurs.

« Écoutez, je vais vous lire quelques chiffres.

« Nous avons envoyé :

« A Noël 1914 : 138 colis (colis très précieux et par leur valeur et par leur contenu qui atteignait à la perfection).

« A Noël 1915 : 150 blagues à tabac, avec tabac, pipes, cigares ou cigarettes ; 30 paires de moufles confectionnées par les élèves ; 136 boîtes de conserves, etc., etc.

« A Noël 1916 : 125 colis contenant chacun des conserves alimentaires et de très nombreux objets divers ;

« 100 paires de chaussettes tricotées par les jeunes filles, avec, dans chacune d'elles, une petite lettre inspirée du même sentiment : « Mon cher Soldat, mes chaussettes vous réchaufferont les pieds, mais cette lettre, je l'espère, vous réchauffera le cœur. »

« 100 chemises de flanelle, 240 coussins pour trains sanitaires, etc., etc...

« Les élèves de l'école ont elles-mêmes 26 filleuls avec lesquels elles entretiennent une correspondance suivie et active, soumise — bien entendu — à l'approbation de M^{me} la Directrice.

« Ces filleuls, parmi lesquels trois prisonniers, reçoivent un colis toutes les trois semaines environ. La valeur moyenne de chacun de ces colis était de sept francs au début, mais a rapidement atteint 8, 10 et 12 francs. Les filleuls, à chacune de leurs permissions, viennent rendre visite à leurs marraines et reçoivent des colis, des sacs avec vivres pour la route lors du départ, des bourses et un portefeuille contenant une somme de 5 ou 10 francs, suivant l'état de la caisse. L'un d'eux est resté tout le temps de sa permission dans la famille d'une jeune fille.

« A l'occasion de Noël 1914, 1915, 1916 des colis supplémentaires copieusement garnis ont été adressés aux filleuls. Des jeunes filles ont envoyé aux enfants de filleuls leurs poupées qu'elles ont préalablement habillées.

« Ont été également envoyées : 103 robes confectionnées par les élèves, 200 chemises pour hommes, femmes et enfants, 261 tricots, 16 paires de bas, 180 brassières, etc., etc...

« Je tiens encore à vous dire, Maître, qu'on a quêté chez nous pour les différentes œuvres ; on a recueilli une jolie somme de près de 800 francs pour la vente de médailles, pour la Cocarde du Souvenir, pour l'Aide aux Aveugles, etc. On a récolté pour près de 10.000 francs d'or. Ce n'est pas tout ; il a été établi, dans notre école, une permanence pour toutes les Œuvres de Guerre et nous avons recueilli une somme de 15.319 francs.

« Voilà ce qu'on a fait dans notre École de la rue du Général-Foy.

« Vous voyez, Maître, ce n'est pas ici qu'a siégé l'Œuvre des Désœuvrées que vous avez si plaisamment et si ingénieusement décrite dans vos « Lettres à une Dame Blanche », cette œuvre qui va siéger de salon de thé en salon de thé, avec sa présidente, sa vice-présidente, sa secrétaire et sa trésorière.

« Il n'y a eu, chez nous, aucune présidente, si ce n'est la dévouée et distinguée Directrice de cette école, M^{me} Lemaistre qui, avec ses

infatigables collaboratrices, a surveillé le travail de la ruche et encouragé nos gentilles abeilles. »

Enfin, Mesdemoiselles, si l'éloquence de ces chiffres et de ces actes eût trouvé M. Maurice Donnay encore hésitant, alors j'eusse sorti mon suprême et irrésistible argument et je lui eusse dit — (ét c'est ici qu'apparaît, comme eût dit Capus, la Veine de votre Association) — je lui eusse donc dit : « Mon cher Maître, je me permets de vous faire remarquer que vous êtes du VIII^e arrondissement, le huitième dans l'ordre numérique, mais le premier, — du moins tout le monde s'accorde à le dire, — par le dévouement, par la bonté, par la générosité de ses habitants, et c'est pour cela que je viens vous demander de vouloir bien accomplir à l'égard de nos jeunes filles un devoir patriotique, et vous pensez bien Mesdemoiselles, que ce suprême argument eût levé les dernières hésitations de M. Maurice Donnay.

J'ouvre ici une parenthèse, et je dois déclarer, mon cher Maître, que j'ignorais, avant la guerre, que vous êtes mon Administré et moi votre Administrateur, et je continuai à vous ignorer... comme Administré, bien entendu, jusqu'en octobre 1914.

Jusque-là vous aviez vécu heureux, puisque, comme les peuples qui n'ont pas d'histoire, vous non plus vous n'aviez pas eu d'histoires, je veux dire d'histoires administratives.

Mais à cette date, exactement le 21 octobre 1914, vous m'avez adressé une lettre dont vous avez peut-être perdu le souvenir, mais que moi, je n'ai pas oubliée et que je garde très précieusement, d'abord parce qu'elle est inédite, et puis parce qu'elle est l'une des plus belles que vous ayez écrites, une de celles qui vous font le plus grand honneur, une lettre qui vous grandit, car l'on a raison de dire que si l'homme s'élève par la pensée et s'affirme par le savoir, il se grandit par le cœur. Je ne sais, Mesdemoiselles, si je dois vous la lire ; allons, je vais vous la lire tout de même, mais très vite.

« Monsieur le Maire,

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que, m'étant occupé de chercher des lits dans ma rue pour quelques réfugiés belges, j'ai rencontré

la plus mauvaise volonté chez un sieur X...

« J'avais demandé aux locataires de cet immeuble s'ils pouvaient mettre à la disposition de notre œuvre des chambres de domestiques ou même des chambres dans leur appartement. J'avais trouvé partout le meilleur accueil et j'avais obtenu une demi-douzaine de lits. Mais derrière moi, X... est venu détruire mon ouvrage. Il a démontré aux locataires l'inconvénient de recevoir dans la maison des va-nu-pieds, peut-être des apaches ! Il a affolé les domestiques qui, dans ces conditions, ont déclaré ne plus vouloir coucher au sixième étage. Enfin, parlant à une femme de chambre, il a déclaré que je n'avais pas le droit de m'occuper de ces choses-là, que j'étais un imbécile, un idiot, etc., etc...

« Bien entendu, je suis au-dessus de ces grossièretés, mais ce qui est le plus grave, c'est que la méchanceté de cet homme prive mes réfugiés d'une demi-douzaine de lits. J'ai pensé, M. le Maire, que l'attitude abominable de cet individu contre les Belges, dont le pays a été dévasté pour nous, devait être signalée. Cet homme est coupable d'une propagande contre la plus patriotique charité. J'estime que dans les heures que nous traversons, c'est un véritable crime dont une personne autorisée comme vous l'êtes, devrait lui faire honte. Oui, vous pourriez le faire appeler et le réprimander sévèrement. »

Mesdemoiselles, au reçu de cette lettre, je m'empressai de déférer au désir de M. Donnay ; je convoquai ce mauvais citoyen et, sur-le-champ, je m'aperçus (ce qui ne vous surprendra pas, mon cher Maître, et ce qui ne surprendra personne) que l'imbécile, ce n'était pas vous.....

Jusqu'au jour où vous m'avez écrit cette lettre, je vous admirais, Monsieur, comme un maître de la pensée française. Mais, à partir de ce jour, ce n'est plus ma seule admiration qui alla vers vous, c'est mon affection et mon respect que je vous ai donnés sans réserve.

Vous me pardonnerez, mon cher Maître, d'avoir donné lecture de cette lettre ; si je l'ai fait, c'est pour que nos jeunes filles en retirent une leçon de dévouement, qu'elles en retirent surtout le mépris absolu du respect humain, de ce respect humain qui entrave tant de bonnes volontés et étouffe tant de généreux sentiments qui n'osent s'affirmer au grand jour.

Et voici que ma pensée se reporte vers une de vos lettres à une Dame Blanche où vous racontez une visite que vous avez faite l'année dernière, par un bel après-midi, au Guignol des Champs-Élysées.

Guignolet vient d'assommer le gendarme : celui-ci tombe sur la rampe, le corps en dehors, la tête en bas « A moi, s'écrie-t-il, à mon secours, venez à mon secours, mes chers petits enfants, j'ai le sang à la tête, je vais mourir ! » D'abord tous les gosses rient aux éclats, mais comme le gendarme continue d'appeler au secours, on devient sérieux et les petits commencent à pleurer. Alors une délicieuse fillette, n'écoutant que son brave petit cœur, toute confuse et toute rougissante, quitte son banc et va relever la tête du gendarme. Mais Guignolet sort de la coulisse et flanque un bon petit coup de balai sur la tête de la fillette, pour la récompenser...

Mais, mon cher Maître, il y a des coups de balai symboliques qui honorent ceux qui les reçoivent. Vous aussi, vous en avez reçu : je vous en félicite sincèrement.

Mon cher Maître, au nom de toutes nos jeunes filles de l'Association, de M^{me} la Directrice et de la Municipalité tout entière du VIII^e arrondissement, je vous remercie de tout mon cœur, ainsi que M^{me} Maurice Donnay, à qui nous adressons nos très respectueux hommages et l'expression de notre gratitude pour l'honneur qu'elle a bien voulu nous faire en assistant à cette petite fête de famille.

ALLOCUTION DE M. MAURICE DONNAY

MON CHER MAIRE,

Permettez-moi de vous remercier des paroles très affectueuses et beaucoup trop élogieuses que vous venez de m'adresser, si affectueuses même que je vous pardonne d'avoir donné lecture d'une lettre de délation que j'avais oubliée depuis longtemps.

Mesdemoiselles, mon ami et notre Maire, le docteur Philippe Maréchal, qui administre avec un si rare dévouement ce beau VIII^e arrondissement, m'a prié d'assister à votre réunion d'aujourd'hui et d'y prononcer quelques paroles. Par cette température, j'aurai pitié de vous, je ne serai pas trop

long ; d'ailleurs après trois ans de guerre je ne vous dirais que ce que l'on a déjà dû vous dire cent fois.

Monsieur le Maire m'a raconté vos travaux, il m'a dit tout votre patriotisme et tout ce que vous faisiez pour nos soldats. C'est très bien, il faut être ainsi patriote avant tout, c'est le sentiment qui doit tout dominer, et rien ne doit exister en dehors de lui. Les grandes filles et les mamans, les petites filles de Paris se sont offertes et se sont efforcées de servir depuis les premiers jours de la guerre, au lendemain de la mobilisation, dans le désarroi qu'a causé le départ des hommes ; des petites filles se sont proposées pour garder les enfants et les vieillards, elles ont prodigué des consolations de toutes sortes : elles n'ont pas eu besoin de préparer leur cœur, il était tout prêt, il est toujours prêt.

Ah ! le cœur des filles de Paris, depuis des siècles la grande ville le forme avec ce qu'elle a de meilleur ; c'est pourquoi les filles de Paris savent, en toute occasion, ce qu'elles doivent faire ; on n'a pas besoin de leur indiquer leurs devoirs ; dans la rue elles ne sont qu'une partie de la foule, mais ce sont elles qui lui donnent l'exemple de ce qu'il faut faire. Tenez, l'autre jour, on n'a pas eu besoin de rien lui dire, à la fille de Paris, pour qu'elle fasse une réception populaire et magnifique au général Pershing.

Eh ! bien, j'étais ce jour-là place de l'Opéra et je regardais avec une forte émotion ce grand spectacle ; à un moment le cortège s'était arrêté et l'auto du maréchal Joffre se trouvait devant un groupe de midinettes, très gentilles, ma foi, qui reconnurent le maréchal, alors deux d'entre elles montèrent sur les marchepieds de chaque côté de la voiture, et embrassèrent de tout leur cœur les bonnes joues du maréchal. Tout le monde était très ému et applaudissait. Ces deux jeunes filles symbolisaient le cœur de Paris et semblaient dire : « Nous ne sommes pas des ingrates, nous, nous nous souvenons des heures tragiques, des heures d'angoisse quand les hordes barbares descendaient sur Paris ; nous ne sommes pas parties, nous ; et nous sommes reconnaissantes au vainqueur de la Marne, à celui que les poilus appelaient et appellent encore le « Papa Joffre. »

L'année dernière encore, sur le passage du Prince de Serbie, leur attitude était fière, silencieuse, discrète et semblait dire : « Nous vous recevons, Monseigneur, d'un cœur tendre et plein d'adoration, car nous connaissons vos malheurs et votre courage ; nos frères sont à Verdun, alors pensez si nous nous y connaissons en courage et en héroïsme, et beaucoup d'entre eux y ont trouvé la mort ; mais malgré tous vos malheurs vous êtes

glorieux, car il y a des retraites qui sont plus belles que des victoires, et la vôtre est de celles-là. Monseigneur, pour vous recevoir nous avons mis des robes simples, mais nous vous offrons la rose qui orne notre corsage. »

Là encore la jeune fille a montré que rien ne lui échappe.

Et cette petite Denise Cartier, du VIII^e arrondissement, qui, victime de la fureur allemande, prononça, lorsqu'on la releva, ces brèves paroles : « Surtout ne dites pas à maman que c'est grave pour ne pas l'inquiéter. »

Si j'étais Monsieur Raymond Poincaré, j'aurais donné à la petite Denise Cartier la croix de guerre comme si elle représentait les petites filles de Paris.

Vous connaissez sans doute la chanson de Mimi Pinson ; si vous ne la savez pas, il faut bien vite l'apprendre et la chanter à votre tour, car c'est une des plus jolies de toutes. La voici, je ne vais pas vous la chanter, car il fait trop chaud :

Mimi Pinson est une blonde
Une blonde que l'on connaît,
Elle n'a qu'une robe au monde,

Landeriette !
Et qu'un bonnet.

Le Grand Turc en a davantage.
Dieu voulut de cette façon

La rendre sage.

On ne peut pas la mettre en gage,
La robe de Mimi Pinson.

Mesdemoiselles, on m'a montré de vos lettres : elles sont charmantes ; on a dit : « Le style c'est l'homme », mais le style c'est aussi la femme.

Ah ! Mesdemoiselles, vous êtes la jeunesse, l'avenir ; il n'est pas simple cet avenir, mais sérieux et grave. La France aura besoin de beaucoup de ménages unis, et de beaucoup d'enfants ; mariez-vous de bonne heure, vous qui aurez la période difficile à traverser après la guerre. Il faudra à la France panser des blessures de toute sorte, il faudra qu'elle vive beaucoup sur elle-même, de ses propres ressources et elle aura besoin de bras, car c'est dans la terre que sont ses principales ressources. Si je m'adresse à des jeunes filles qui ne trouvent rien de si beau que leur Paris, c'est qu'on dit que la vie sera très chère dans la ville après la guerre.

Oui, il est à désirer que l'on quitte la ville pour la campagne. Mieux vaut la vie saine et large des champs qu'une vie restreinte et gênée à la ville.

Monsieur le Maire va regretter sans doute de m'avoir donné la parole ; il se dit que je vais dépeupler son arrondissement : je suis sûr qu'il trouve que j'ai raison et qu'il vous conseillerait comme moi de quitter la ville pour la ferme, non pas d'être une laitière de Trianon, mais une véritable fermière. On a le temps d'y penser ; en attendant, continuez d'être de gentilles Parisiennes et de bonnes Françaises comme vous l'êtes, et pensez toujours à ceux qui se battent pour nous, ceux qui n'ont personne, et donnons-leur tout ce que nous pouvons.

5 Juillet 1917

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE DE LA CAISSE DES
ÉCOLES**

**ÉLOGE FUNÈBRE DE QUENTIN-BAUCHART
» Conseiller municipal du Ville arrondissement
MORT POUR LA FRANCE**

MESDAMES, MESSIEURS,

Il est de mon devoir, un devoir très pénible, de saluer tout d'abord la mémoire glorieuse de Pierre Quentin-Bauchart, Conseiller municipal du VIII^e arrondissement, membre de notre Comité, mort, en pleine jeunesse, pour la France.

Au nom de la Municipalité, au nom de la Caisse des Écoles et en mon nom personnel, j'adresse d'un cœur ému à celui qui fut notre collègue le tribut de nos regrets et l'hommage de notre admiration.

Quentin-Bauchart était d'une ancienne souche parisienne qui a laissé dans notre Cité de nobles souvenirs. Il avait reçu des siens un long héritage de vertus familiales, de richesse intellectuelle, d'enthousiasme pour le Beau, avec un ardent amour filial pour la Patrie.

Lui-même, docteur ès lettres, avait une très brillante et très solide culture d'esprit ; non point cette kultur allemande qui, par son mépris du Droit et son adoration de la Force brutale, souillerait et déshonorerait la Science, si, par malheur, elle venait à triompher, mais cette culture française, toute faite de finesse, de courtoisie, de clarté, de respect pour la Justice, d'amour pour

les faibles et tendant depuis bien des siècles vers les plus hauts idéals que puisse se proposer la nature humaine.

Parti dès le début de la guerre, il fut promu capitaine et subit avec ses soldats toutes les souffrances imposées par une guerre implacable, une guerre sauvage ; il les subit d'un cœur indomptable. Sa noble conduite lui valut deux citations dont j'ai l'honneur de vous donner lecture :

Pierre Quentin-Bauchart a commandé pendant huit mois une compagnie dans des conditions particulièrement critiques. Par son courage et sa bravoure, jointe à une mâle énergie, a su maintenir sa compagnie à hauteur de toutes les circonstances.

Officier d'une haute valeur militaire et morale. Plein d'entrain, d'une énergie et d'un courage à toute épreuve. Adoré de ses hommes et de ses camarades. A été frappé mortellement le 8 octobre 1916, en faisant, au petit jour, la reconnaissance des positions qu'occupait sa compagnie en vue d'une nouvelle attaque.

Ces deux citations, Mesdames et Messieurs, sont de véritables titres de gloire pour lui et pour les siens.

Nous avons perdu en Quentin-Beauchart un type de beau Français, un Français de pure race.

Au Conseil municipal, M. Lampué, le président d'âge, et M. Adrien Mithouard, le président élu, ont tous les deux, dans un langage très élevé, célébré les mérites de leur vaillant collègue.

Nous nous joignons tous à eux pour adresser à sa jeune femme et à ses enfants l'assurance de notre profonde sympathie et de la part que nous prenons à leur deuil.

Nous garderons précieusement parmi nous son souvenir, et sur les murs de notre mairie tous pourront voir les deux citations dont il fut l'objet. Elles rappelleront que cet homme très intelligent et très bon fut également très brave. Comblé de tout ce qui peut attacher à la vie, il n'a pas hésité un instant à donner le plus bel exemple qui soit : le sacrifice de soi-même pour le salut de tous.

MESDAMES,, MESSIEURS,

La troisième année de la guerre pour la liberté du monde va s'achever ; une quatrième va commencer qui, cette fois, sera décisive, grâce au concours sans limites de l'immense Amérique.

Qui aurait pu penser, dans les pires jours de nos angoisses, que le salut viendrait d'au delà les océans ? Si, comme on le sait, la Justice a la marche boiteuse, elle n'en arrive pas moins à son heure.

Cette justice immanente a enfin tiré son épée vengeresse : le drame horrible aura dans quelques mois son terme assuré.

Nous avons attendu longtemps. Et peut-être cela vaut mieux, car nous avons mérité le triomphe. Oui, par nos sacrifices et nos douleurs, nous l'avons mérité. Oui, par nos ruines et nos morts, nous l'avons mérité, comme nous l'avons mérité aussi par notre endurance et notre ténacité.

Cependant de si longues épreuves n'ont pas été sans influencer sur les œuvres de paix et de civilisation entre lesquelles l'institution de la Caisse des Écoles tient une place si importante.

Elle est le complément nécessaire de l'instruction obligatoire, de cette instruction dont dépend tout l'avenir de la jeunesse. L'école est le creuset où nous formons les esprits et les cœurs ; là est la source où viennent puiser jeunes gens et jeunes filles pour suivre les carrières qu'ils parcourront dans la vie : telle la semence prépare la moisson des blés et des fruits et des fleurs.

Si, comme vous l'avez entendu, Mesdames et Messieurs, nous avons dû nous résigner à des réductions qui nous ont bien peiné, du moins nous n'avons supprimé aucun des crédits destinés à alléger la souffrance et la détresse.

Nous avons distribué comme à l'ordinaire la nourriture, les vêtements, les chaussures, bienfaits plus que jamais appréciés par les familles malheureuses.

Nos ressources ont diminué de façon si désastreuse que nous avons été dans l'absolue impossibilité de faire davantage.

L'argent, depuis trois ans bientôt, s'en est allé en fumée. Par le crime de quelques-uns, ce qui devait servir au progrès et à l'amélioration du sort des

moins heureux, a servi à la destruction ; ce qui devait accroître la joie de vivre a accru la somme des douleurs.

Le fléchissement du nombre des mariages a tari la principale source de notre richesse : aussi les petits ont pâti de la faute des grands.

Il nous était bien pénible de penser que nos chers enfants pussent être privés de leur habituel exode vers la campagne et vers la plage. Il y avait là pour moi, pour vous tous, un vrai crève-cœur.

Dès l'an dernier, j'avais résolu, vous le savez, d'aller pour nos petits tendre la main. Mendier est chose sainte en certaines occasions.

Mes espérances ne furent point trompées. J'ai trouvé des concours empressés qui m'ont ému et charmé le cœur et qui laisseront en moi un souvenir impérissable, le souvenir de tout ce qu'il peut y avoir de bonté, de délicatesse, dans l'âme de la femme non moins que dans l'âme de l'homme.

Mes démarches ont eu un plein succès. Il est souverainement juste que je fasse connaître les noms des bienfaiteurs qui nous ont donné les témoignages de leurs sentiments généreux ¹⁸ :

M. le Président de la République et M ^{me} Poincaré	500 fr.
M. André Berthelot.....	3.000
M. Edgard Stern, membre du Comité de la Caisse des Écoles.....	1.000
M ^{me} Wallerstein.....	500
M. Halfon	300
M. Eugène Fasquelle, membre du Comité de la Caisse des Écoles.....	200
M. Ernest May	200
M. Allain-Targé, président de Chambre à la Cour des Comptes.....	100
M. Dubuisson, délégué cantonal.....	80 ^r
M. Paul Guillot, délégué cantonal.....	80
M ^{me} Alfred Péreire	160
M ^{me} Marthe Javal	80
M. et M ^{me} de Kermaingant	80
M. et M ^{me} Léon Bruman	80
M ^{me} Henry Maréchal	80
Denise et Jacqueline Lemeland, petites-filles de M. le docteur Godon, Maire-Adjoint	80
M. Gaston Drucker, maire-adjoint.....	200
Les élèves du Collège Chaptal.....	80
Anonyme	1.000

A ces dons vient s'ajouter une somme de 2.000 francs, remise par M. Seguin à M. le Maire-Adjoint Sansbœuf.

Nous avons atteint ainsi une somme de près de 10.000 francs.

M. Arthur Delpy, dans son remarquable compte rendu de l'année écoulée, est entré avec trop de soins dans tous les détails nécessaires pour que je revienne moi-même redire sans doute moins bien que lui ce qu'il a dit si bien.

Je voudrais cependant insister quelque peu sur les rapports que nos maîtres et nos maîtresses ont donnés des excursions de nos enfants.

Nous les avons conduits l'année dernière dans l'un des plus charmants pays du monde, dans cette Bretagne, terre de corsaires et de héros, dans le pays des grands soldats de Dixmude, à Saint-Malo et à Saint-Servan, à Dinard, à Paramé, à Dinan. Ils ont remonté puis descendu la Rance de

Saint-Malo à Dinan, et je me suis offert la joie de faire le voyage avec eux ; ils ont suivi cette route dont la réputation est universelle et qui est digne de sa renommée pour l'enchantement de ses paysages et de ses rives.

Saint-Malo à lui seul est une grande école d'histoire, une grande leçon d'énergie. C'est là qu'ont vu le jour Jacques Cartier, Duguay-Trouin, Surcouf, de la Bourdonnais, Porcon de la Barbinais, le Régulus Français, et l'éminent médecin Broussais et Lamennais et Chateaubriand dont le tombeau s'élève sur le Grand Bé d'où l'illustre écrivain rêvait d'entendre encore le bruit des flots qui avait bercé son enfance.

De telles excursions sont vraiment de nature à laisser dans la pensée des enfants des impressions durables ; ce ne sont point là seulement des courses folles et inconsidérées, comme le font tant d'écervelés qui n'ont vu, même en de longs voyages, qu'à travers une sorte de kaléidoscope dont les images fuyantes n'ont laissé aucune trace en eux.

Voyager est un art, un art très difficile. L'automobile après la bicyclette a, en effet, tué le charme de l'excursion et a remplacé par la folie de la vitesse la douceur de la marche sur la grand' route ou sous les sentiers ombreux.. Les plus beaux paysages ne sont pas même entr'aperçus ; ni les oiseaux n'ont de chant pour eux, ni les fleurs n'ont de parfums, ni les ruines n'ont de mélancolie. L'immobilité du corps traîné ainsi des jours entiers doit être un véritable supplice.

Mais pour voyager avec fruit, surtout quand on est jeune, un guide est nécessaire, un guide éclairé et expérimenté, un hygiéniste autant qu'un moraliste et un intellectuel.

Nos maîtresses et nos maîtres ont acquis dans cet art une habileté consommée. Ils savent mêler l'utile à l'agréable, l'utile dolci du délicieux Horace, et ce n'est point chose aisée de trouver pendant un mois la variété, mère du plaisir, et d'éviter l'uniformité, mère de l'ennui.

Dans les voyages ainsi compris, le corps acquiert un développement et une souplesse dans le plein air pur de la campagne, dans le souffle puissant de la mer bretonne, justement appelée mer d'émeraude, dans les bains, dans les marches, dans tout ce qui contribue à mettre en jeu l'activité des muscles, dans la joie que cause le libre mouvement loin des pauvres logements, trop souvent insalubres ou insuffisamment aérés, d'une grande ville.

L'esprit s'élève, grandit, s'ennoblit, par la réflexion, par la contemplation des grands spectacles de la nature, par l'admiration que provoquent les

merveilles du travail humain, par l'exemple que leur donnent les grands citoyens dont les statues se dressent sur les places de leurs villes, fières et reconnaissantes.

Et l'on voudrait priver nos chers petits d'une joie si grande !

Non ! Leurs vacances, ils les auront encore cette année, en dépit de la guerre, en dépit des ruines et des deuils. Ils iront retremper dans le sein de la nature leurs corps épuisés et leurs cœurs attristés et, puisque le Comité, sans refuser totalement cette année le crédit nécessaire, n'a pu voter qu'une somme insuffisante, eh bien ! cette année encore j'irai demander aux favorisés de la fortune la somme nécessaire, et je la trouverai.

Des résultats si heureux sont la récompense de ceux qui ont répondu à notre appel et dont la générosité a su s'élever à la hauteur des événements. Nos élèves leur en garderont un souvenir d'autant plus reconnaissant, nos maîtresses et nos maîtres aussi.

Si la guerre, Mesdames et Messieurs, a ses désastres et ses horreurs que nous savons et sur lesquels nous gémissons, elle a du moins le mérite d'exalter le dévouement et la solidarité.

Jamais l'égoïsme ne reçut de plus rudes coups. Sa défaite amena l'union sacrée, l'union des esprits et des cœurs.

Devant le danger effroyable qui menaçait la Patrie, un souffle puissant souleva toutes les âmes d'un élan unanime. Nous nous sentîmes tous fils de la même mère, de cette France dont le ciel est si doux, dont la race est si fine, de cette France dont l'Histoire rayonne dans l'Histoire des hommes, comme le soleil dans l'univers, car elle fut l'initiatrice de toutes les pensées généreuses.

Les dissensions politiques et religieuses s'apaisèrent. Une amour mutuelle nous embrasa dont l'ardeur ne fut point éteinte depuis trois ans et ne s'éteindrait pas, non, ne s'éteindrait pas, même si la guerre devait durer plusieurs années encore.

Les mêmes dévouements se prolongeront tant que dureront les événements actuels ; chacun donnera de son superflu pour donner le nécessaire à ceux qui ne l'ont pas.

Lorsque la violence de la tempête se sera adoucie, lorsque la fureur des flots se sera apaisée, le souvenir du passé sauvegardera l'avenir. La solidarité se manifestera, ou plutôt (car j'aime mieux une autre expression) la fraternité rapprochera les cœurs. Nous aurons tant de plaies à soigner, tant de blessures à fermer, tant de deuils à consoler, tant de larmes à sécher,

tant de misères à secourir que nous n'aurons pas le temps de nous perdre en de vaines disputes.

Nous fermerons le Temple de la Discorde pour ouvrir à pleines portes le Temple de la Concorde, en souvenir de ce que nous aurons souffert en commun.

« Ceux qui ont bu ensemble l'eau de l'angoisse et mangé ensemble le pain de la douleur, dit un proverbe oriental, ceux-là sont bien coupables de s'entredéchirer et de ne point s'aimer avec tendresse et avec dévouement. »

Oui, la souffrance est une grande éducatrice.

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.

On dit, non sans raison peut-être, que seuls les malheureux savent consoler les malheureux, parce qu'ils ont eu faim, ils ont eu soif, ils ont eu froid.

Et, en effet, nous avons vu bien souvent des petits employés, des ouvriers, des femmes surtout, de très pauvres femmes, prélever sur leur maigre salaire la part du combattant, comme dans certaines campagnes on prélève, avant de commencer le repas, la part du premier passant qui aura faim.

Elles, elles surtout, ces braves petites ouvrières de Paris et de province, ont rogné sur leurs repas, sur leurs toilettes, sur leurs fleurs, pour envoyer là-bas, tous les mois, au front, à des inconnus sans ressources, un colis plein de choses utiles et de douceurs aussi.

Ces dons du cœur sont de haute noblesse ; ils sont de marque supérieure et dénotent une sensibilité, une délicatesse émouvante autant qu'un rare sentiment de solidarité.

Dans toutes les classes de la société (s'il y a encore des classes), ou mieux du plus humble au plus grand, se sont manifestés ces actes, ces gestes, garanties du présent et espoirs de l'avenir.

Les écoles de notre arrondissement méritent aussi plus qu'une mention, elles méritent un éloge que je me reprocherais comme une faute de ne point

vous signaler. Le travail qui s'y est accompli est prodigieux, il dépasse l'imagination.

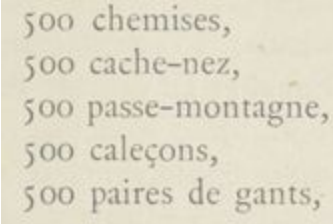
Que d'aiguilles ont cousu, que de broches ont tricoté pour ceux qui passent dans les tranchées une triste vie égayée seulement par les nouvelles de l'intérieur.

Cours, mon aiguille dans la laine,
Ne te brise pas dans ma main,

ont dû chanter plus d'une fois les agiles petites ouvrières de nos écoles.

Nos jeunes filles, Mesdames et Messieurs, ont confectionné de leurs propres mains :

environ 1000 paires de chaussettes,



500 chemises,
500 cache-nez,
500 passe-montagne,
500 caleçons,
500 paires de gants,

plus 1.000 mouchoirs et environs 1.200 chandails, plastrons et ceintures, soit au total, près de 6.000 pièces diverses qui sont sorties des mains diligentes de nos infatigables petites élèves.

Elles ont en outre confectionné pour les blessés et les malades près de 1.500 coussins et oreillers.

Nos élèves, garçons et filles, ont envoyé dans les tranchées soit directement, soit par l'intermédiaire de la Municipalité, plus de 400 paquets, et je ne parle ni du chocolat, ni des douceurs, ni des friandises, ni du tabac expédié par eux au front et dans les hôpitaux par centaines de kilos.

Enfin lorsque nous avons fait appel à leur pitié en faveur de nos malheureux compatriotes restés dans les régions envahies et dont la très grande majorité, les enfants surtout, se trouvaient dans un dénuement lamentable, nos écoles nous ont envoyé près de 2.500 pièces de vêtements, robes, jupons, corsages, chemises, pantalons, pardessus, costumes, tabliers, béguins, et des couvertures et des serviettes et des mouchoirs et des chaussures... je n'en finirais pas.

Nos enfants ont versé à l'Œuvre des Pupilles de l'École publique près de 3.000 francs. Ils ont souscrit aux emprunts nationaux pour 132 francs de rente, représentant un capital de 2.300 francs.

Et vous savez, Mesdames et Messieurs, que les titres de rente sont remis aux Caisses des Écoles pour en disposer en faveur des œuvres charitables. Cette somme de 2.300 francs versée par nos enfants est donc en réalité un véritable don fait par eux à des petits camarades moins favorisés.

Les collectes faites dans nos écoles, à l'occasion des « Journées » organisées par le Secours National et la Ville de Paris, Journée du 75, Journée Serbe, du Poilu, des Orphelins, des Tuberculeux, de l'Armée d'Afrique, etc., ont produit près de 10.000 francs.

En outre, une permanence établie à l'École des filles de la rue du Général-Foy, a recueilli à l'occasion de ces mêmes « Journées » une somme de 15.000 francs environ, bien due à la diligence, à l'activité et à l'endurance de nos braves petites quêteuses, si habilement orientées et encouragées par leur dévouée directrice et leurs vaillantes maîtresses.

Je tiens à dire aussi que la collecte de l'or poursuivie avec une inlassable persévérance par nos chers élèves, dans leurs familles, dans les familles amies, chez les voisins, partout où les conduisait, si j'ose dire, leur jeune flair patriotique, a produit la somme considérable de 26.650 francs.

On a dit justement que les chiffres ont de l'éloquence plus que les paroles. Qui donc a prétendu que les chiffres sont arides ? Celui qui a soutenu ce mensonge n'avait pas sous les yeux les listes des travaux, des dons et des envois des fils et des filles de France, je le dis de tous et de toutes, car ce titre donné jadis aux princes et aux princesses de sang royal s'applique bien mieux aux enfants du peuple plus nobles par le cœur que les princes et les princesses ne l'étaient par le sang.

Après les gros morceaux, les petits. C'est bien le mot, n'est-ce pas ? puisque je veux maintenant parler cuisine. Nos cantinières se distinguent de

leur mieux dans l'art si cher à Lucullus et à Brillat-Savarin, bien que la table ne soit pas si opulente que celle de ces fins gourmets.

Dame ! nous n'avons que 8 sous par tête, je veux dire par bouche, et il faut, au prix où est le beurre, beaucoup puiser dans l'imagination culinaire, pour faire des festins avec si peu d'argent.

Nos cantinières ont donc droit à un chaud compliment que je leur adresse.

Mais avant les repas nous avons décidé, depuis quelque temps, d'offrir à nos chers petits convives un apéritif d'un nouveau genre. Cet apéritif... c'est l'huile de foie de morue. Ce fortifiant a déjà produit d'excellents résultats et nos petits le boivent comme du sirop... ou presque, car il ne faut rien dire de trop tout de même...

La bienfaisance privée sait prendre comme le Protée de la fable les formes les plus variées.

M^{me} Philippe, déléguée cantonale, est venue me remettre une première somme de 250 francs pour une bourse d'entretien destinée à l'une de nos jeunes filles admise aux cours complémentaires de la rue du Général-Foy.

J'attire, Mesdames et Messieurs, toute votre attention sur cette dernière création.

Les cours complémentaires de la rue du Général-Foy connaissent une prospérité due à l'excellence des services qu'ils rendent. Mais le séjour prolongé de l'école occasionne des dépenses que ne peuvent supporter toutes les familles, car les études se continuent durant quatre ans. La création de bourses de ce genre serait un bienfait pour beaucoup de jeunes filles dignes du plus vif intérêt.

Je me propose de favoriser de tout mon pouvoir cette idée généreuse. Combien de jeunes filles sans fortune trouveraient par là le moyen de sortir d'une situation pénible pour se créer un avenir qui répondrait mieux à leur intelligence et à leurs goûts !

Ce n'est point là une aide propre à satisfaire un besoin passager, c'est une bonne œuvre que de tendre une main amie au mérite et à la vertu. Quelle joie intime l'on ressent à suivre dans sa carrière une protégée qui devient comme une filleule et parfois comme une véritable fille ! La seule pensée d'avoir embelli une existence suffirait pour parfumer la vie.

Nous avons reçu d'autres dons desquels j'ai la grande satisfaction de vous faire part.

M^{me} Alboni, la célèbre cantatrice, a, par son testament, consacré une somme de plus d'un million à la création de livrets de caisse d'épargne de 250 francs destinés à être remis à titre d'encouragement au travail par les soins de la Caisse des Écoles aux élèves les plus méritants des deux sexes, âgés de 13 ans révolus.

Le VIII^e arrondissement recevra, chaque année, pour sa part, quatre de ces livrets.

Je salue en votre nom à tous la mémoire de M^{me} Alboni. Je remercie également en votre nom à tous M^{me} Philippe et nous rendons hommage à sa délicatesse et à sa bonté.

L'an prochain, Mesdames et Messieurs, notre réunion sera, je l'espère, plus exempte des noirs soucis qui nous attristent. Notre tâche sera encore ardue pendant quelque temps, car les ruines ne se réparent pas aisément.

Mais le soleil de l'espérance luit désormais à nos yeux.

Nous avons donné tout notre cœur et toute notre activité à une œuvre patriotique et nous avons été aidés en cela, comme depuis plusieurs années, par notre très dévoué secrétaire général, M. Léonce Boutin, qui ne recule devant aucune fatigue pour accomplir un travail écrasant avec l'intelligence et le scrupule qu'il apporte en toutes choses.

J'adresse aussi nos remerciements à notre éminent inspecteur, M. Lacabe, qui se consacre à sa difficile et délicate fonction avec la haute autorité et l'expérience consommée d'un parfait éducateur.

Notre budget, Mesdames et Messieurs, quand il sera devenu plus abondant, nous permettra de subventionner de nouveau tant d'œuvres intéressantes qui sont la nécessaire continuation de l'école.

Nos protégés se sont montrés dignes de la bienveillance que vous leur montriez jadis, lors de notre prospérité, et nous sommes assurés que nous n'avons pas eu affaire à des ingrats.

Vous avez vu notamment le travail formidable que nos jeunes filles, sous l'impulsion, sous la direction attentive, vigilante, affectueuse de leurs admirables maîtresses, ont exécuté de leurs propres mains au profit des œuvres patriotiques.

Quand nous ferons l'histoire de la guerre dans notre arrondissement, leur collaboration aura l'un des premiers rangs d'honneur.

J'aime à leur rendre cet hommage, car les vertus qu'elles ont déployées, les services qu'elles ont rendus, les dévouements dont elles ont fait preuve témoignent hautement que nos jeunes filles sont les plus purs joyaux du beau pays de France.

29 Juillet 1917

**DISTRIBUTION DES PRIX AUX ÉLÈVES DES ÉCOLES
COMMUNALES**

Le dimanche 29 juillet 1917 eut lieu au Palais de Glace des Champs-Élysées la Distribution solennelle des Prix aux élèves des Écoles communales du VIII^e arrondissement.

Bien que nous fussions entrés dans la quatrième année de la guerre, le Gouvernement avait maintenu la tradition de cette grande fête de l'enfance et de la jeunesse : nos alliés, aussi bien que nos ennemis, purent y voir un éclatant témoignage de notre état d'esprit, et dans nos grandes villes et jusque dans le fond de nos campagnes et jusque sur les extrêmes limites des régions envahies et jusque dans les caves de la cité de Reims écrasée chaque jour sous le bombardement.

Le buste de la République, dressé sur le fond de l'estrade, était entouré d'un faisceau de drapeaux français et escorté des drapeaux alliés et amis dont le nombre s'accroissait chaque année, faisant, pour ainsi dire, apparaître aux yeux la certitude d'une victoire prochaine.

L'assemblée se composait d'un millier d'élèves accompagnés de leurs parents : les pères seuls et les frères aînés manquaient au rendez-vous, mais, malgré leur absence, ils étaient, blessés, prisonniers, morts ou vivants, présents dans la pensée de tous.

Des poilus, soignés dans les hôpitaux de l'arrondissement, avaient répondu en grand nombre à l'invitation qui leur avait été adressée. Des soldats et des marins des deux casernes de Penthievre et de la Pépinière s'étaient joints d'eux, donnant à la fête le caractère patriotique qu'elle devait garder.

LA LEÇON DE LA GUERRE

Le Rôle des États-Unis

MESDAMES, MESSIEURS, MES CHERS ENFANTS,

Mes premières paroles iront vers nos héros qui depuis trois ans soutiennent, pour le triomphe du Droit et de la Liberté, une lutte gigantesque. Ces héros, mes enfants, ce sont vos pères et vos frères ; ces héros, Mesdames, ce sont vos maris et vos fils.

Qu'ils nous soient unis par les liens du sang et de l'affection, ou bien qu'ils nous soient inconnus, ils ont dans nos pensées et dans nos cœurs une place que le temps ne leur ravira pas.

Au nom de l'assemblée tout entière, je leur envoie un salut d'admiration et de reconnaissance.

Une fois de plus, mes amis, la Distribution des Prix se déroule au son lointain du canon, dont nous pourrions entendre l'écho si nous tendions une oreille attentive par une nuit paisible.

On a supposé souvent que nous, gens de l'arrière, nous semblons vivre comme si la guerre n'existait pas. Pour des regards superficiels, cela pourrait paraître vrai : l'animation est grande dans les rues, chacun s'occupe de ses affaires, beaucoup de leurs plaisirs. Mais si les yeux plongent au-dessous de cette surface trompeuse, ils aperçoivent les angoisses qui s'accumulent avec les années, ils voient les larmes qui coulent en silence, les deuils qui ne veulent pas être consolés.

Ils voient surtout le travail immense qui s'accomplit chez ces gens de l'arrière dans l'intérêt de ceux qui sacrifient leurs plus beaux jours dans la vie infernale des tranchées.

Pendant que les usines vomissent sans arrêt par leurs portes largement ouvertes des millions et encore des millions d'engins de toute sorte, les champs sont ensemencés par les femmes et les enfants, le travail reprend avec ardeur dans les manifestations si nombreuses du commerce et de l'industrie.

Il le faut, car c'est l'arrière qui doit nourrir l'avant et doit fournir à ses immenses besoins comme aux besoins de la Nation.

Les plus jeunes ont voulu, eux aussi, prendre leur part d'une si grande activité. Les écoles du VIII^e arrondissement ont donné un exemple dont nous avons le droit d'être fiers.

Je suis heureux de leur rendre un hommage public ; j'en suis d'autant plus heureux que ce sont vos enfants, Mesdames, dont le dévouement et la ferveur n'ont pas connu, depuis trois années, une seule heure de découragement.

La liste de leurs travaux couvrirait des pages entières, si l'on entrait dans le détail ; un tableau en raccourci n'en donne pas moins une impression très émouvante :

6.000 pièces diverses (chemises, caleçons, chandails, etc.) ont été envoyées aux soldats du front ; 1.500 coussins et oreillers ont adouci les souffrances des blessés ; 400 colis d'utilités et de gâteries leur ont été adressés ; 2.500 vêtements ont été offerts pour soulager la détresse des pays envahis. Aux orphelins de la guerre, leurs frères favorisés ont donné 3.000 francs. Aux emprunts nationaux, écoliers et écolières ont versé 2.300 francs dont les arrérages iront aux œuvres de guerre. Ils ont encore apporté 25.000 francs pour les quêtes et collectes des diverses « Journées » et ont échangé pour des billets de banque la somme respectable de 26.650 francs d'or.

Inclinons-nous devant l'éloquence des chiffres qui est ici celle du cœur et du patriotisme !

Voilà le dévouement qu'ont inspiré à nos élèves, nos éducatrices et nos éducateurs de l'enfance populaire ; voilà l'enseignement qu'ils leur ont donné, enseignement de guerre qu'aucun programme de paix n'avait prévu.

Mais ceux de nos instituteurs qui ont pris les armes ont enseigné par leurs blessures ou par leur mort mieux encore qu'ils n'enseignaient par la parole. Nos institutrices ont montré un courage viril que l'on n'attendait pas de la faiblesse féminine, en résistant avec énergie aux violences de l'ennemi, ou en faisant comme d'habitude la classe à leurs élèves. Et je ne sais vraiment ce qu'il faut le plus admirer ou des enfants que les parents conduisent par la main dans les caves scolaires ou des maîtres et des maîtresses qui leur enseignent la lecture, l'écriture et le calcul sous un bombardement de 1.500 obus par jour, comme par exemple à Reims.

Ce sont des cœurs fortement trempés dont la résistance fera l'étonnement de la postérité.

Je leur adresse à tous, élèves et maîtres, notre tribut d'admiration.

Nos jeunes filles ont voulu aussi être des marraines ; elles ont adopté des filleuls avec lesquels s'échangent de nombreuses correspondances.

Qui dira tout le bien que ces correspondances ont répandu dans le cœur de ceux qui combattent sans relâche sous une pluie de fer et de feu ? les uns

n'ont aucune famille, les autres ont tous leurs parents restés en pays envahis et ne reçoivent que de rares nouvelles avarement mesurées par un ennemi impitoyable.

Alors, des amis inconnus surviennent qui aiment ceux qui ne sont aimés de personne et qui consolent ceux qui ont tout perdu.

Les abandonnés en éprouvent une joie extrême, car une lettre, c'est le chant d'un oiseau qui vient de France ; une lettre, c'est un sourire, le doux sourire d'une gracieuse créature, c'est une pensée qui s'adresse à une autre pensée, un cœur qui s'adresse à un autre cœur.

Et plus d'un sans doute est tombé en embrassant de ses lèvres mourantes une simple feuille de papier d'où lui était venu un adoucissement à sa détresse, plus d'un a donné sa dernière pensée à la jeune inconnue qui avait été comme une sœur pour lui ; et il mourait en la bénissant de sa bonté.

Les réponses de ces filleuls débordent de bonheur et de gratitude ; elles sont la meilleure récompense qu'une nature généreuse pouvait ambitionner.

Quelle que puisse être encore la durée de la guerre, nos jeunes élèves continueront jusqu'au bout la tâche qu'ils se sont imposée, ou plutôt la tâche qu'ils ont acceptée avec ferveur dès les premiers jours de l'horrible carnage.

Et nous aussi, nous tiendrons jusqu'au dernier quart d'heure, comme tiendront également nos héros ; nous subirons, sans nous plaindre, toutes les privations de l'arrière, bien moindres que les privations de l'avant.

En vérité, l'on ne peut s'empêcher de s'élever avec indignation contre les suggestions criminelles de tous ceux qui sèment parmi nous des paroles de découragement et voudraient à tout prix, même au prix de la honte, mettre fin à la lutte.

Non, nous ne céderons pas ; non, nous ne nous soumettrons pas aux exigences des barbares, tant qu'ils souilleront le sol sacré de la Patrie, le sol de la France, de la Belgique, de la Serbie, de la Roumanie, de la Russie ! Ils n'ont dû leurs premiers succès qu'en violant des territoires protégés par la neutralité ; ils n'ont dû leurs succès ultérieurs en Roumanie et en Russie que grâce à des trahisons dont l'histoire flétrira à jamais l'infamie.

Il faut, a dit le Président Wilson, ou vaincre ou se soumettre.

C'est-à-dire, il faut accepter la répugnante domination d'un Guillaume ou d'un Kronprinz, ou celle d'un Habsbourg, ou celle d'un Ferdinand de

Bulgarie, ou celle d'un Sultan de Turquie. La mort vaut cent fois mieux qu'un tel joug !

Mais cela ne sera pas, nous le jurons par notre Grande Révolution qui a fait du plus petit d'entre nous une créature libre, libre en naissant, libre en vivant, libre en mourant.

Nous le jurons par les douleurs qui ont fondu sur l'Humanité, depuis l'époque néfaste de 1914, des douleurs si grandes, des désastres si affreux, des crimes si effroyables que nous devons remonter jusqu'à l'invasion des Barbares, il y a plus de 1.500 ans, pour retrouver de semblables horreurs. Et encore les Barbares avaient pour excuse qu'ils étaient des Barbares, qu'ils étaient emportés par leurs instincts sauvages.

Les Barbares modernes s'enorgueillissent, au contraire, de leur civilisation raffinée, de leur supériorité, morale et intellectuelle. Ils se disent le peuple élu, destiné à régner sur le monde de par la volonté de Dieu dont ils sont les mandataires.

Peuples de fous qu'il faudra enchaîner, peuple de brigands qu'il faudra punir, sans jamais pouvoir égaler le châtement au crime !

Car ils ont tout brûlé, tout pillé, tout ravagé. La Belgique a été plongée dans un abîme de maux ; la France envahie a été effroyablement mutilée. Les filles ont été séparées des mères ; comme un lamentable troupeau, des populations entières ont été envoyées en captivité, obligées, sous le canon du revolver, de travailler contre leur propre patrie pour un ennemi exécré. La Serbie n'est plus qu'un vaste cimetière où dorment les trois quarts d'une nation exterminée à dessein. Le Monténégro n'est plus qu'une terre de désolation où errent dans les montagnes, traqués comme des bêtes fauves, les quelques milliers de citoyens échappés à la corde ou au fer du bourreau.

« Nous savons maintenant, comme l'a écrit le grand écrivain anglais Kipling, nous savons maintenant qu'il y a deux races sur la terre, la race humaine et la race allemande. »

Voilà ceux auxquels on nous convie de tendre la main.

Traîtres à la Patrie, traîtres à l'honneur, traîtres à l'humanité sont les pacifistes de tous lieux qui sont payés pour jeter le découragement dans les âmes.

Car ce n'est point une guerre purement nationale que nous soutenons. Il s'agit bien en effet de conquérir quelques bribes de territoires, but suprême

des ambitieux de tous les temps ! Il s'agit au contraire de savoir si l'Humanité sombrera dans l'esclavage, si la démocratie sera vaincue par l'autocratie.

Au centre et à l'est de l'Europe sont concentrées les dernières forces de la tyrannie. Partout ailleurs, sur la surface du monde, domine la souveraineté des peuples.

On a mis peut-être beaucoup de temps à s'apercevoir pour quel idéal la France a sacrifié sur les champs de bataille le meilleur et le plus pur de son sang. Les forfaits de nos ennemis n'avaient pas suffi pour ouvrir les yeux des autres nations qui gardaient devant le crime une incompréhensible neutralité.

La guerre sous-marine à outrance a amené enfin ce résultat d'attirer à nous le monde presque tout entier épouvanté de tant d'horreurs.

Les États-Unis d'Amérique ont donné le signal.

Je veux ici saluer avec respect le Président Wilson, le Grand Président, dont l'intervention décidera définitivement de l'issue des combats. Le Président Wilson a longtemps hésité, non pas qu'il ait jamais douté de la légitimité de notre cause, mais il sentait la nécessité d'entraîner avec lui d'un mouvement unanime et spontané les 100 millions de citoyens dont il est le chef.

M. Wilson est le champion du droit démocratique, du seul, du seul droit humain, car le droit divin ne provoque plus que des sourires moqueurs.

Oui, le droit des peuples est seul le souverain du monde. Les gouvernants ne sont et ne doivent être que les mandataires des gouvernés.

Ce qui fait la grandeur des vues du Président Wilson, c'est qu'il les a proclamées à la face de la terre entière, c'est qu'il les a lancées comme un défi à la tête des derniers despotes et que, dans le but de détruire à tout jamais la tyrannie, il a jeté dans la fournaise de la lutte une bombe formidable qui a fait trembler nos ennemis.

Il disait tout récemment :

« Mon opinion est irrévocable à l'égard de l'Allemagne : ce qu'il y a de plus irritant en elle, c'est sa stupidité. Quand j'étais président de l'Université de-Princeton, j'avais déjà, dans mes rapports avec les professeurs allemands, eu l'impression que les éducateurs germaniques, sauf de rares exceptions, étaient incapables de comprendre les âmes, les sentiments, les pensées des autres peuples. Depuis que j'ai redoublé

l'honneur d'être le chef de l'État, cette impression n'a fait que s'ancrer dans mon esprit.

« L'Allemagne interprète la patience des autres comme de la faiblesse, la douceur comme de la crainte. L'Allemagne est incapable de saisir l'argumentation du reste du monde civilisé. Aussi le problème est simple : ou l'Allemagne dominera la Civilisation et la Démocratie, ou la Civilisation et la Démocratie domineront l'Allemagne.

« C'est servir la Démocratie, c'est servir la Civilisation que de vaincre l'Allemagne. Nous devons y employer toutes nos ressources, toute notre ténacité, toute notre énergie. »

Les États-Unis sont loin du théâtre de la guerre ; il semblait qu'ils n'eussent à y jouer aucun rôle actif. Mais la force du droit est si grande qu'ils ont pris en main la défense de la Démocratie. Par eux et grâce à eux, nous vaincrons.

Nous aurions vaincu quand même, dans combien de temps ? nul ne le sait ; au prix de quelles souffrances et de quels sacrifices ? nul ne le sait, mais nous aurions vaincu.

Avec les États-Unis, le triomphe est prochain. L'or que nous y avons transporté, il nous revient ! Le blé dont nous manquons, ils nous l'envoient ! Le charbon qui nous fait défaut, le pétrole dont nous avons besoin, ils nous l'apportent ! Les munitions, âme de la défense, ils nous les prodigueront encore davantage ! Et les hommes, par millions, s'il le faut, ils les transporteront sans relâche, au grand dépit des sous-marins impuissants devant cette puissance, la plus grande qui soit.

Chose qui nous paraît étrange, les Américains, ainsi que les Anglais, peuples pratiques, cultivent en eux un idéal extrêmement élevé ; sous des apparences qui veulent rester froides, ils ont dans la poitrine un cœur d'une extrême sensibilité qui bat pour toutes les souffrances ; ils ont dans le cerveau une pensée d'une extrême souplesse qui s'anime pour les grandes causes.

Nation éminente qui vient de faire un bond immense dans l'Histoire, nation qui, par son geste sublime, donne à l'Humanité une telle hauteur de noblesse que je ne sais si pareille chose s'est jamais vue.

Elle est par son territoire presque aussi étendue que l'Europe tout entière ; ses plaines s'étendent à perte de vue ; ses montagnes recèlent des trésors sans nombre ; elle a le climat du Nord avec ses animaux sauvages et leurs fourrures ; elle a le climat des régions tempérées où il est si doux de

vivre ; elle a le climat des régions ensoleillées où les moissons rutilantes s'étalent devant les yeux ravis sous des ciels merveilleux.

Ses richesses sont fabuleuses par son industrie et son commerce qui ont pour débouchés l'Océan Atlantique qui lui ouvre l'Europe et l'Afrique, et l'Océan Pacifique qui lui ouvre l'Asie et l'Océanie.

Elle avait accumulé les deux tiers de l'or circulant dans le monde. Sa fortune inouïe allait faire d'elle l'arbitre de l'Univers. Elle pouvait commander sans obéir ; elle pouvait recevoir sans être obligée de rendre.

Et cependant, obéissant à la voix de la conscience, à l'appel du droit, à la sommation du devoir, elle a rejeté loin derrière elle l'égoïsme qui abaisse, l'intérêt qui avilit, l'ambition qui déshonore. Elle prodigue à pleines mains sur l'Europe les milliards de dollars dont elle regorgeait et, par la voix du Président Wilson, elle a crié au despotisme :

« Au nom du droit populaire nous te casserons les dents et les reins, nous t'arracherons les griffes, nous te briserons la tête et sur tes débris nous proclamerons la victoire du Droit et nous fonderons la Société des Nations, les États-Unis du monde, pour que la guerre, héritage d'un trop grand nombre de siècles, cesse enfin ses ravages, et pour que la paix, la divine paix, répande enfin et à jamais sur tous, petits et grands, la joie de vivre. »

L'histoire regorge de tyrans abominables qui ont laissé un nom exécré dans la mémoire des peuples : Denys le Tyran, Tibère, Caligula, Néron, Néron surtout, Louis XI, les potentats des Indes et de la Perse ont ensanglanté la terre de leurs crimes. Les derniers tyrans paieront pour tous, je l'espère bien, afin d'ôter à qui en aurait l'envie la pensée de dominer par la violence et par l'assassinat.

Le triomphe du Droit, ce sera la grande leçon de cette guerre.

Les États-Unis ont tout sacrifié pour cet idéal sublime qui fera l'admiration de tous les temps à venir.

Mais nous avons, nous, Français, notre part dans ce mouvement généreux. Nous aussi, à travers notre histoire, nous avons eu ce culte de l'Idéal ; nous avons allumé et gardé ce flambeau sans lequel la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue un seul jour.

Nous avons prodigué sans compter notre or et notre sang pour le triomphe de la justice. Et parmi tant de peuples qui nous doivent leur liberté, se placent au premier rang les États-Unis d'Amérique.

Certes, vous le savez, mais il est bon de le rappeler à ceux qui auraient pu l'oublier.

Nous étions sous l'ancien régime, sous le règne de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Une colonie anglaise, composée de treize États, refusa de se soumettre à des édits qui paraissaient injustes. Elle leva l'étendard de la révolte sous la direction de l'un des plus grands hommes qui aient jamais été, de Georges Washington.

Mais la mère-patrie était toute-puissante ; elle allait écraser les rebelles et leur faire sentir un joug encore plus pesant qu'autrefois. Benjamin Franklin vint implorer le secours de la France que nos savants et nos lettrés, entre autres Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, Montesquieu avaient animée du souffle de la liberté.

Le jeune marquis de La Fayette, tout récemment marié, partit, sans tarder, offrir son épée et sa vie au peuple révolté contre la tyrannie. Général à vingt ans, il devint l'ami intime de Washington, il remporta de brillants succès qui lui valurent la reconnaissance et l'admiration de tous.

Après lui, l'armée et la flotte de France combattirent pendant 7 ans pour cette noble et juste cause, pour ce peuple qui, dès le 4 juillet 1778, avait proclamé son indépendance.

Et lorsque, en 1783, fut signé le traité de Versailles, qui, grâce à nous, donnait naissance à un peuple nouveau, on put entendre ce dialogue émouvant :

« Quelle somme avez-vous dépensée pour venir à notre aide ?

— Deux milliards (c'est-à-dire cinq milliards de nos jours).

— Combien avec les intérêts ?

— Rien.

— Comment, rien ? et la vie de vos marins et de vos soldats ? et les indemnités à leurs familles ? Combien ?

— Rien, car ils sont morts pour la justice et pour l'honneur. »

Depuis le traité de Versailles, 140 ans se sont écoulés. Le souvenir de la France ne s'est pas affaibli dans les cœurs. La Fayette et Washington sont inséparablement unis dans la salle du Congrès et sur les places publiques de toutes les villes des États Unis d'Amérique.

Le souvenir de ce grand événement était resté si vivace également en France que, plusieurs années après, Bonaparte, premier consul (qui depuis !...), à la nouvelle de la mort du Libérateur, adressait à ses troupes cette proclamation :

« Washington est mort ; ce grand homme s'est battu contre la tyrannie ; il a consolidé la liberté de sa patrie. Sa mémoire sera toujours chère au peuple français comme à tous les hommes libres des deux mondes et spécialement aux soldats français qui, comme lui et les soldats américains, se battent pour l'Égalité et la Liberté. En conséquence, le Premier Consul ordonne que pendant 10 jours des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons des troupes de la République. »

Aussi, lorsque dernièrement vint le moment de fournir aux alliés l'argent dont le besoin se fait toujours sentir, le Sénat et la Chambre d'Amérique proposèrent d'offrir à la France un don de 5 milliards, en reconnaissance de la dette contractée autrefois.

Que fit la France ? elle refusa.

Les deux peuples sont bien faits pour s'entendre, s'aimer et s'admirer.

Et maintenant, de l'immense port de New-York, tous les jours dans des panaches de fumée et aux acclamations d'un peuple entier, glissent sur les eaux d'innombrables vaisseaux qui voguent vers la France. Ils passent devant la colossale statue de la Liberté, qu'il y a 20 ans nous offrîmes aux États-Unis, de cette Liberté pour qui, à leur tour, les Américains viennent combattre et mourir à nos côtés sous les ordres du général Pershing, le La Fayette américain, comme le Président Wilson en est le Washington.

Avec eux, ce n'est pas une seule patrie, ce sont toutes les patries, c'est le monde entier dont nous rêvons de briser les fers.

Je salue les Américains qui ont déjà répandu leur sang sur notre sol ; je salue ceux qui sont venus, ceux qui sont en route et ceux qui viendront plus tard.

Ah ! mes enfants, vous êtes bien heureux, car, dans peu d'années, vous assisterez à de grandes choses ; vous verrez un monde tout nouveau, vous en serez vous-mêmes les acteurs. Aussi, croyez-moi, préparez-vous dès maintenant à remplir le rôle que la France attend de vous. Vous êtes l'espoir de notre pays, car vous remplacerez ceux qui sont tombés pour faire aux hommes un avenir plus beau. Il faut que vous en preniez conscience, jeunes gens et jeunes filles. C'est un devoir sacré auquel vous ne sauriez échapper sans couvrir de déshonneur notre race française.

Mais je suis tranquille à cet égard. J'ai rappelé au début les efforts que vous aviez accomplis avec joie. Vos frères et sœurs d'Amérique ont, eux

aussi, accumulé les œuvres charitables en votre faveur et cela dénote bien les sentiments qui doivent exister entre les États-Unis et la France. Ces sentiments deviendront encore plus vivaces et plus ardents.

Beaucoup d'Américains ont en effet raffermi leur affection et leur confiance en nous, en assistant à la magnifique Revue du 14 Juillet.

Au delà de l'Océan, la presse tout entière a rendu un magnifique hommage à la France qu'elle a proclamée le champion du monde et le sauveur de la civilisation. Elle a manifesté son enthousiasme pour notre armée qui passait indomptable et indomptée derrière ses drapeaux tout noirs encore de poudre et de fumée, tout déchiquetés par la mitraille, ornés des insignes glorieux dus à la vaillance de ceux qui les défendirent.

Qu'elle fut belle et émouvante cette Revue du 14 Juillet ! Ce fut un délire d'ovations, ce fut une marche triomphale au milieu d'une foule qui ne pouvait retenir ses larmes.

Mais l'émotion atteignit les dernières limites de ce que peut contenir le cœur humain, lorsque la troupe passa devant l'estrade où l'on avait placé les mutilés de la guerre.

Là étaient ceux qui ne verront plus la lumière du jour, là étaient ceux qui ont perdu bras ou jambes au service de la patrie, ceux qui marchaient appuyés sur leurs parents ou leurs infirmières et ceux qui marchaient avec le soutien de leurs béquilles.

O nobles Invalides, amis qui nous êtes aussi chers que nous-mêmes, s'il est une chose qui puisse vous consoler dans votre infortune, c'est d'avoir vu ou d'avoir entendu une foule immense vous acclamer avec des sanglots, c'est d'avoir soulevé des applaudissements si retentissants que l'atmosphère en était ébranlée, c'est d'avoir vu s'abaisser devant vous les épées de vos officiers de tous grades, s'incliner devant vous les drapeaux en loques, c'est d'avoir entendu la voix même de la Patrie qui chantait à vos oreilles un hymne de reconnaissance.

Les héros, devant qui pâlissent tous les héros des autres âges, défilaient sous nos yeux, en silence, graves comme des hommes au retour d'une mission sacrée. Sur leurs nobles fronts brillait le courage uni à la loyauté ; dans leurs regards, il n'y avait point, comme chez les Allemands, l'atroce souvenir des assassinats de vieillards, de femmes et d'enfants ; on n'y voyait point passer la lueur des incendies où les meubles flambaient avec des victimes humaines, comme aux temps tragiques des premiers âges ; on

n'y voyait point passer non plus la fureur des pillages ni des déportations de familles innocentes.

Les nôtres sont les vengeurs de la justice outragée, les autres sont des bêtes féroces. Nous avons le droit de pleurer les nôtres avec fierté et de nous incliner respectueusement sur leurs tombes. Eux n'ont pas ce droit que tout homme de cœur leur refusera, car il est des morts devant lesquels on ne s'incline pas, devant lesquels on a le devoir de ne pas s'incliner : les assassins et les bandits de grande route sont exclus du respect que l'on doit à la majesté du trépas.

Gloire, au contraire, à nos armées sublimes ! gloire aux soldats de France !

Ah ! qu'elle sera belle la Revue de la Victoire, celle qui verra passer sous les voûtes flamboyantes de l'Arc de Triomphe les armées du monde presque tout entier ! Jours qui resteront inoubliables, car ceux qui n'auront pas vu cela n'auront rien vu, et ceux qui l'auront vu pourront mourir ensuite, car ils auront assisté au plus émouvant et au plus grandiose spectacle qu'il sera donné à des yeux humains de contempler jamais.

La France a le suprême honneur de réunir sur un étroit espace toutes les races et presque toutes les peuplades de l'Univers. Elle est l'immense creuset où va se fondre ou plutôt se refondre une Humanité nouvelle à la place de la nôtre qui a vu sous ses pas des précipices, des gouffres, des abîmes où allaient sombrer son honneur et sa liberté, où allaient se perdre à jamais les efforts de tant de siècles écoulés, laissant au plus abject des despotismes la souveraineté du monde.

Mais, maintenant, nous n'avons plus rien à craindre, nous sommes sauvés.

Le phare de la Liberté éclairera les lieux les plus lointains de la terre. La paix régnera sous les cieux, la science adoucira les maux et prolongera la vie.

Ce n'est sans doute point là un rêve, comme on aurait pu le croire il y a seulement 3 ans ; ce sera quelque chose de réel, à la condition que, assagis par tant de souffrances, nous nous rendions dignes des destinées heureuses qui ne dépendront plus que de nous-mêmes.

Oh ! mes enfants, puissiez-vous pénétrer vos pensées de tout ce que je viens de vous dire !

En ce temps où se joue sur un immense échiquier la partie suprême qui décidera du sort futur de l'Humanité, votre jeune âge n'en comprend peut-

être pas encore toute la portée. Gravez du moins dans votre esprit cette maxime que, dans la vie privée comme dans la vie publique, le Droit éclaire la conscience des individus comme la conscience des peuples. En pratiquant le Droit, vous pratiquerez le Devoir. Jeunes héritiers d'une époque héroïque, vous êtes, je l'ai dit, tout l'espoir de notre race. Fils de soldats sublimes, soyez, comme vos pères, les défenseurs de la Liberté et les champions du Droit !

3 Février 1918

**MATINÉE ORGANISEE PAR L'AIDE MORALE (Salle
Hoche)**

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Aide Morale, poursuivant sa tâche infatigable, revient dans notre arrondissement vous apporter le concours de ses sentiments fraternels, le soutien de sa sympathie et de son affection.

Elle vous offre non point seulement une distraction intellectuelle par la conférence si intéressante que nous devons à Monsieur Parmentier, professeur d'histoire au Collège Chaptal, non point seulement une distraction artistique que nous devons à Monsieur Paul Séguy, de l'Opéra, elle fait mieux : elle nous offre son cœur, elle vient à vous comme à des amis très chers, dont elle voudrait alléger les soucis et les peines.

Cette idée ne pouvait naître et ne pouvait se développer que dans des âmes d'une infinie délicatesse.

Il est si triste d'être seuls ; l'isolement est un dissolvant terrible qui abat les plus fermes courages. Plus nous nous plongeons dans nos tristes pensées, plus nous diminuons notre valeur morale et même notre valeur physique.

Pourtant, ce n'est point le moment pour des Français et des Françaises de perdre la moindre parcelle de leur vigueur. Plus que jamais nous devons réserver à notre pays ce qui nous reste de forces pour soutenir la lutte jusqu'au bout, pour nous remettre au travail, pour nous refaire une prospérité qu'a compromise une si longue guerre.

Du reste, un malheureux trouve toujours un plus malheureux que soi-même. De consoler celui qui pleure quand on pleure soi-même, de ranimer celui qui désespère quand on désespère soi-même, là est la source d'un bonheur dont on ne soupçonne point toute la profondeur et tout le charme, quand on n'en a point fait l'épreuve.

Vous savez bien que ce sont les plus pauvres qui comprennent le mieux la souffrance des pauvres, car ils savent ce que c'est que le froid, ce que c'est que la faim, ce que c'est que l'indicible souffrance d'un malade abandonné tout seul dans sa pauvre mansarde.

De même ceux qui sont transpercés de douleur par la perte de ceux qu'ils aimaient tant, trouvent mieux les paroles qui apaisent.

Un grand poète latin, Virgile, prête cette pensée sublime à l'une de ses héroïnes : « Ayant beaucoup souffert, j'ai appris à consoler ceux qui souffrent beaucoup. »

Et elle avait raison, car de souffrir à deux, l'on souffre déjà moins.

Telle a été l'idée maîtresse des fondateurs de l'Aide Morale.

Ce que l'on donne, c'est l'aide matérielle ; la façon de donner c'est l'aide morale, c'est la bonté, c'est la tendresse, c'est la douceur de la voix et l'aménité du geste, c'est la solidarité dans les peines.

Aussi je suis heureux d'avoir été appelé à l'honneur de présider cette réunion.

Je sais bien que la douleur de beaucoup d'entre vous est marquée d'un caractère tout spécial. Nous nous consolons d'une déception éprouvée, d'une perte d'argent, nous ne nous consolons pas aisément d'avoir perdu ceux que nous ne reverrons plus jamais ou de sentir que tant des nôtres courent à chaque instant de terribles dangers sur le front ou de savoir qu'ils sont exposés en pays ennemis aux plus durs traitements.

Mais c'est un suicide moral que de se laisser aller à un découragement sans espoir. Alors même que nous serions convaincu que toute joie doit désormais nous être refusée, nous savons aussi que nous avons, comme je l'ai déjà dit, bien des devoirs remplir envers la patrie, envers nos semblables, envers l'humanité.

Il y a de la grandeur à supporter le mal avec sérénité et de servir d'exemple aux autres : cette aide que vous venez chercher ici, vous pouvez la répandre autour de vous et contribuer à relever le moral de ceux qui fléchissent sous les coups du sort.

Entre tous mes souvenirs de l'antiquité, j'ai toujours conserve une émouvante impression d'une anecdote de l'histoire romaine

Cornélie, l'illustre mère des deux Gracques, était la fille du grand Scipion l'Africain. Restée veuve de bonne heure, elle éleva ses enfants avec toute la tendresse d'une mère, mais aussi avec toute la fermeté d'un homme. Elle adorait ceux qu'elle appelait avec fierté les fruits de ses entrailles et tout le monde sait qu'un jour où l'une de ses amies déployait devant elle avec complaisance ses bijoux d'or et ses diamants, elle lui répondit en montrant ses deux fils encore enfants, Tibérius et Caius :

— Mes bijoux à moi, les voilà !

Plus tard, ces jeunes gens furent élus à de hautes fonctions dont ils ne se servirent que pour améliorer le sort des milliers de citoyens qui croupissaient à Rome dans la misère. L'aristocratie se sentit atteinte dans ce qu'elle regardait comme ses privilèges plus sacrés : cette transformation devait avoir lieu à ses dépens, il reste en toute justice. Il s'ensuivit une guerre civile ; l'aristocratie triompha, la plèbe fut domptée, les deux frères périrent, victimes de leur dévouement à la cause populaire.

La mère, frappée au cœur d'une douleur immense, vécut longtemps encore. Elle recevait chez elle les personnages les plus considérables. Elle parlait de ses deux fils, mais avec une apparente inquiétude d'âme, comme s'il était question de héros très anciens. En rappelant les exploits de son père, Scipion l'Africain, vainqueur et destructeur de Carthage, cette mortelle ennemie, elle disait : « Et les petits-fils de ce grand homme étaient mes enfants. Deux sont morts d'une mort glorieuse pour avoir beaucoup aimé le peuple. Leurs cendres ont été jetées au vent, mais ils ont habité mon cœur, comme dans tous les cœurs épris de justice, : tombés qu'ils méritent. »

La mère des Gracques nous donne à tous un grand exemple ; elle nous apporte aussi une aide morale par le courage avec lequel elle supporta sa peine durant de longues années et par la patience. Ce qu'elle montra sur elle-même.

)C'est en vain que nous nous étudierons à remonter vos âmes, même en charmant vos loisirs, si vous ne vous prêtez pas au moyen que nous vous apportons. Et nous aurions presque perdu notre temps et notre peine, si, par la maîtrise de vous-mêmes, vous ne répandiez pas autour de vous l'idée mère de notre œuvre rendant aux autres ce que vous avez reçu de nous.

Il n'est pas bien difficile de grouper autour de vous quelques uns isolés et de tromper votre douleur ou votre ennui par des unions amicales. Et puis,

n'avez-vous pas la lecture pour rem-r vos heures de liberté ? Les bibliothèques vous offrent à proision de beaux et bons livres qui vous distrairont et qui vous truiront.

Vous trouverez ainsi en vous-mêmes une force nouvelle qui sera l'aide morale que vous vous donnerez à vous-mêmes.

Pour celles qui ont fait des pertes cruelles, je voudrais qu'elles fussent toutes des Cornélie et que la fermeté sereine avec laquelle elles supporteront leur deuil soit un exemple pour tous. Leur seul aspect sera déjà un enseignement, c'est-à-dire une aide morale.

D'autres œuvres, Mesdames et Messieurs, distribuent l'aide matérielle à ceux qui en éprouvent le besoin : c'est un acte nécessaire de fraternité.

Mais l'homme ne vit pas seulement de la vie du corps. On arrive à se contenter de peu de nourriture ; à la rigueur, peu de pain suffit. Peu d'affection ne suffit pas : il nous en faut beaucoup, il nous en faut toujours, jusque sur le lit de souffrance où le mourant jette un dernier et long regard sur ceux qu'il va quitter.

L'Aide morale nous donne cette affection qui est un besoin de nos cœurs. Sa puissance est immense ; elle rayonne comme une lumière.

Là-bas, en Alsace-Lorraine, sont restés après la guerre de 1870, ceux que des intérêts trop importants attachaient au flanc de leur montagne ou aux rives de leur fleuve. Ce que ceux-là ont souffert pendant près d'un demi-siècle, nul, pas même eux, ne pourra le redire, car le supplice fut trop cruel.

Quelle est donc la pensée qui les a soutenus et qui a soutenu leurs enfants ? La pensée que nous gardions fidèlement leur souvenir avec l'espoir de les ramener un jour sur le sein de la France. C'était là aussi une aide morale.

Quelle est la pensée qui soutient la Belgique, les régions envahies de la France, la Serbie et la Roumanie ? La pensée que nous n'abandonnerons jamais leur cause et que nous combattons avec eux et pour eux jusqu'à la dernière extrémité.

Quelle est donc la pensée qui soutient nos soldats sur le front de France et sur le front de Salonique depuis bientôt quatre ans ? La pensée que nous ne pensons qu'à eux, que nous comptons sur eux pour nous sauver du désastre, la pensée que nous les aimons comme nous-mêmes.

Telle est la puissance de l'aide morale qui soulève leur courage jusqu'aux hauteurs du plus sublime dévouement.

Cette aide que nous vous donnons, ce relèvement de votre courage, rendez-le, je vous le répète, rendez-le aux autres et vous ne serez pas sans mérite devant la Patrie.

Adoptez notre devise : Aidons-nous les uns les autres. Elle n'est que l'application de cette autre pensée : Aimons-nous les uns les autres.

Le « peuple des tranchées » et le « peuple de l'intérieur » sont étroitement solidaires dans l'unité de la Nation, a dit un de nos généraux. Tous se sont mis d'accord pour combattre, pour souffrir, pour vaincre ensemble.

Tandis que les uns offrent à l'avant le spectacle des vertus guerrières et gravent dans l'Histoire une page immortelle, les autres à l'arrière rivalisent de zèle, de générosité, de dévouement, dans un splendide élan d'entr'aide fraternelle.

Oui, la solidarité existe vraiment chez nous grâce à l'union sacrée qui règne entre nous.

Nous l'avons bien vu dans cette nuit terrible où de nouveau les pirates de l'air sont venus massacrer des femmes et des enfants comme dans une partie de plaisir ou peut-être aussi pour jeter la terreur dans nos âmes et nous réduire à la paix sous l'empire de ce vil sentiment.

Le Président de la République et les membres du Gouvernement sont allés porter les trésors de leur sympathie, c'est-à-dire l'aide morale aux blessés et aux parents des victimes. Ils ont vraiment agi, senti, parlé au nom du peuple entier.

Nous ferons aux innocents qui furent frappés des funérailles nationales, quoique intimes. Paris aura à cœur de les suivre.

Nous courrons peut-être le même danger bientôt ; nous l'attendrons d'une âme ferme, mais nous garderons au cœur éternellement la haine des bourreaux et l'horreur de la race allemande, honte et souillure de l'Humanité.

10 Mars 1918

**TROISIÈME REMISE DES DIPLOMES D'HONNEUR AUX
FAMILLES DES SOLDATS TUÉS A L'ENNEMI**

MESDAMES, MESSIEURS,

Pour la troisième fois je suis appelé, au nom du Gouvernement, à présider cette émouvante cérémonie qui rassemble dans cette enceinte les familles de ceux qui sont morts pour la France. J'ai reçu la mission de vous remettre des diplômes d'honneur en souvenir de ceux que vous pleurez.

M. le Président de la République a bien voulu déléguer auprès de nous pour le représenter un officier de sa Maison militaire, M. le Commandant Nazareth, qui lui dira combien nous sommes reconnaissants et combien touchés des sentiments qu'il nous témoigne et qui, venant du chef de l'État, ont à nos yeux une si haute valeur.

Je remercie également nos élus, en votre nom à tous, d'être venus vous apporter les marques de leur profonde sympathie et vous donner la preuve de la part sincère qu'ils prennent à votre deuil : M. Denys Cochin, député, ancien ministre, M. Froment-Meurice, vice-président du Conseil général, M. Chassaing-Goyon, ancien président du Conseil municipal, qui, détail touchant, va tout à l'heure recevoir de mes mains le diplôme de son fils tombé au champ d'honneur.

Je veux enfin saluer M. le commandant Goupil, délégué de M. le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, à qui nous adressons nos meilleurs remerciements.

Cette cérémonie, Mesdames et Messieurs, est à la fois triste et grandiose ; elle est triste, car elle évoque les pertes douloureuses qui ont frappé chacun de vous en plein cœur, comme si vous aviez reçu vous-mêmes une part de la blessure qui a emporté vos pères, vos enfants, vos maris et vos frères.

Mais elle est grandiose aussi, cette cérémonie. Nous ne sommes pas ici pour célébrer l'anniversaire d'un deuil banal, mais pour exalter la beauté du sacrifice et la gloire de l'immolation et le culte de l'idéal.

Votre douleur demeurera assurément profonde devant l'irréparable. Elle arrache de vos yeux, elle nous arrache de nos yeux à tous des larmes qui ne se tariront pas de sitôt. Le regret d'avoir perdu des êtres si chers s'accroît encore à la pensée qu'ils étaient d'une grandeur morale incomparable et que ceux-là on ne les remplacera pas aisément.

Oh ! la belle et splendide génération disparue ! sous quelle étreinte se serre le cœur ! avec quelle angoisse nous songerions à l'avenir de notre race, si nous n'avions la certitude que le sang de nos martyrs, de même qu'il a fécondé la terre où il a coulé, fécondera aussi les âmes de ceux qui viendront après eux, qu'il les soulèvera d'enthousiasme et leur inspirera des pensées et des actes dignes de leurs aînés.

Comme ils sont beaux nos morts ! comme ils sont grands ! Ils sont grands comme la cause pour laquelle ils sont tombés, car c'est l'avenir du monde entier qui se joue maintenant sur les champs de bataille.

Le triomphe de la violence et de l'iniquité ne durerait pas seulement quelques années ; il se prolongerait pendant des siècles. L'humanité retomberait dans la nuit des premiers âges : or, lorsque le soleil du droit et de la liberté s'est éteint ou s'est seulement voilé, il n'est plus rien sur la terre qui vaille la peine que l'on vive.

Ah ! ils l'ont bien compris, nos sublimes défenseurs ! Ils ont bien compris ce pour quoi ils donnaient leur vie et leurs espérances et leurs affections et leurs amours !

La plupart d'entre eux, pauvres gens de modeste culture, ou hommes d'une intelligence supérieure se sont rencontrés dans l'expression des mêmes pensées, car c'était l'âme même de la France qui respirait en eux.

« Ma chérie, écrivait à sa jeune femme un ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des sciences, ma chérie, j'écris à tout hasard cette lettre, car on ne sait pas... Si elle t'arrive, c'est que la France aura eu besoin de moi jusqu'au bout. Et il ne faudra pas pleurer, car, je te le jure, je mourrai heureux, s'il me faut donner ma vie pour elle. »

Il parle ensuite de ses deux fillettes et il ajoute : « Il y aura aussi un petit bébé, tout petit, que je n'aurai pas connu... Tu lui diras, lorsqu'il sera en âge de comprendre, que son papa a donné sa vie pour un grand idéal. Promets-moi, ma chérie, de n'en pas vouloir à la France, si elle m'a voulu tout entier. »

C'est ainsi que pensaient et c'est ainsi que parlaient les vôtres, Mesdames et Messieurs.

Ce que dit l'un d'entre eux, c'est l'écho de la voix de tous.

Tel aussi ce jeune héros qui écrivait à ses parents : « Si vous ouvrez cette lettre, c'est que je ne serai plus et que je serai mort de la plus belle mort. Ne me pleurez pas trop ; ma fin est enviable entre toutes... Parlez de moi par moments comme d'un de ceux qui ont donné leur sang pour que la France vive et qui sont morts joyeusement. Laissez-moi dormir où le hasard des batailles m'aura mis, à côté de ceux qui comme moi sont morts pour la France : j'y dormirai bien. Mes chers parents, heureux ceux qui sont morts pour la Patrie ! Qu'importe la vie des individus, si la France est sauvée. Mes bien-aimés, ne pleurez pas ! Vive la France ! »

Un autre dit à sa mère : « Quand les troupes entrèrent victorieuses par l'Arc-de-Triomphe, si je ne suis plus là, mettez quand même vos plus beaux vêtements et soyez-y ! »

« Vive la France ! je meurs, mais je meurs content. » Tel est le cri de milliers de mourants.

O héros, ô martyrs, ô âmes dignes de vivre à jamais dans le souvenir de tous ! oui, vous méritez d'être l'éternel entretien des âges à venir !

Lorsque sur les murs de notre Mairie, je relis si souvent les citations dues à tant de courage et à tant de dévouement, je pense que chacune d'entre elles est comme une strophe d'une immense poésie lyrique ou comme un épisode d'un immense poème épique.

Plus tard, lorsqu'un grand poète écrira une nouvelle Légende des Siècles, il y puisera une sublime inspiration et proposera à l'admiration de tous les peuples une telle moisson d'héroïsme que tous les peuples en verseront des larmes et en frémiront d'étonnement.

Sur l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile Napoléon fit graver les noms de ses généraux et de ses champs de bataille.

Les héritiers de ces héros en retirent une juste fierté.

Nous, nous voulons que dans chaque commune de France tous ceux qui sont tombés aient leurs noms gravés sur des monuments de marbre pour

l'éternité : tous, simples soldats et généraux, seront confondus sur la même colonne ; le paysan, l'ouvrier, l'employé, le prince y seront fraternellement unis, comme ils furent unis dans les tranchées.

Et les enfants et les petits-enfants jusqu'aux plus lointaines générations y liront le nom qu'ils portent et ils voudront ne pas se montrer les descendants dégénérés de ceux qui ont sauvé le flambeau de la civilisation.

Oh ! non, ne les pleurons pas avec désespoir ou, du moins, si nous les pleurons, pleurons-les avec douceur et attendrissement, comme ils veulent être pleurés eux-mêmes.

Ces diplômes d'honneur que je vais vous remettre seront pour vous comme des reliques sacrées. Ils jetteront dans les esprits et dans les cœurs des vôtres un rayon de lumière. Chaque jour ce sera comme une prière que vous direz devant eux, une prière qui fortifiera vos enfants dans le chemin du devoir et de l'honneur.

Vos bien-aimés parleront encore ; ils parleront même plus haut et plus fort que s'ils étaient vivants ; ils vous imprégneront d'eux-mêmes et il vous semblera que leur âme plane sur vos demeures et veille sur vous avec sérénité et avec amour.

17 Mars 1918

**QUATRIÈME REMISE DES DIPLOMES D'HONNEUR AUX
FAMILLES DES SOLDATS TUÉS A L'ENNEMI**

MESDAMES, MESSIEURS,

Pour la quatrième fois, j'ai le douloureux honneur d'être délégué par le Gouvernement de la République à la présidence d'une cérémonie émouvante entre toutes.

M. le Président de la République a bien voulu se faire représenter à cette réunion par M. le Commandant Portier, de sa Maison militaire. Nous prions ce très distingué officier de vouloir bien transmettre à M. Raymond Poincaré l'expression de notre reconnaissance pour le touchant témoignage qu'il nous donne de sa sollicitude et de sa sympathie.

Nous remercions également les élus de notre arrondissement, M. Chassaigne-Goyon, ancien président du Conseil municipal, M. Froment-Meurice, vice-président du Conseil général, M. César Caire, Conseiller municipal, d'avoir bien voulu par leur présence s'associer au deuil qui vous a frappés.

Je veux enfin saluer M. le Commandant Louis, délégué de M. le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, à qui nous adressons nos plus cordiaux remerciements.

Tous prennent part, Mesdames et Messieurs, à votre inconsolable douleur.

Combien, en effet, de sentiments (et des plus pénibles) mais aussi combien de pensées (et des plus hautes) doit inspirer à notre esprit et à notre cœur la présence en ce lieu de tant de familles éprouvées !

Quand même de telles réunions se renouvelleraient dix fois, cent fois — dix fois, cent fois, mon émotion aurait la même profondeur et ma douleur la même intensité. Que dis-je ? émotion et douleur, loin de s'émousser par l'habitude, ne feraient que s'accroître à mesure que s'accumuleraient nos pertes et nos deuils.

Ah ! si nous n'étions pas soutenus, si nous n'étions pas comme soulevés, vous qui m'écoutez, moi qui vous parle, par une pensée supérieure à l'humanité ; si, par exemple, tant de tombeaux s'étaient refermés sur tant d'êtres si chers à la suite d'un fléau sans remède qui eût ravagé la terre, oh ! alors, il n'y aurait à attendre dans ce désastre nulle consolation. Nous n'aurions plus qu'à nous laisser abattre par la fatalité et à suivre dans la mort ceux qui auraient succombé avant nous.

Mais, par bonheur, il n'en est point ainsi. Oui, par bonheur !

Ce mot résonne étrangement à mon oreille, comme aux vôtres sans doute ; mais il est des causes si grandes, si belles, qu'à les défendre l'homme s'élève à une hauteur surhumaine, il dépasse infiniment ce que l'on pouvait attendre de son courage, de sa ténacité, de sa résistance à la privation et à la souffrance.

Pensez-vous donc un seul instant que des êtres de chair et d'os auraient pu supporter tout ce qu'ils ont souffert, s'ils n'avaient pas été animés d'un enthousiasme puissant et d'un idéal rayonnant ? Pensez-vous que vos enfants, vos pères, vos époux et vos frères seraient devenus des héros au nom impérissable, s'ils n'avaient pas été embrasés par la flamme du dévouement à la patrie et à l'humanité ? Pensez-vous que tant de femmes, faibles et délicates créatures, auraient égalé les hommes en sublimité ?

En août 1914, ils partaient par centaines de mille et par centaines de mille, Les uns, tout ardents de jeunesse, chantaient, le cœur joyeux, fiers de courir au danger, une fleur aux lèvres, une fleur à la boutonnière, une fleur au canon du fusil ; les autres, plus vieux, plus réfléchis, mais tout aussi résolus, marchaient du pas solide de l'homme dans la force de l'âge. La foule poussait des acclamations, des cris d'espérance et de foi dans un triomphe éclatant et prochain.

Il n'est personne qui n'eût rougi de faiblir en ce temps-là, comme il n'est personne qui ne rougirait de faiblir aujourd'hui.

— Va, mon fils, fais ton devoir, disaient et le père et la mère.

— Mon ami, fais ton devoir, disait l'épouse à l'époux. Mesdames et Messieurs, ils vous ont écoutés, ils ont fait leur devoir.

Ils l'ont si bien fait que vous ne les reverrez plus. Ils sont tombés, tombés à Charleroi, tombés sur la Marne, tombés en Alsace, tombés sur l'Yser, tombés à Verdun, tombés sur la Somme, tombés en Champagne, tombés aux Dardanelles, tombés à Salonique, tous tombés en criant : « Vive la France ! »

D'autres tombent encore aujourd'hui, d'autres tomberont demain.

Et ce ne sont point seulement des Français, ce sont des Anglais, des Italiens, des Serbes, des Monténégrins, des Grecs, des Portugais, des Américains ; ce sont des représentants de toutes les races civilisées et même de races que l'on dit être sauvages. Ce sont les neuf-dixièmes du monde entier, plongés dans une fournaise infernale dont les éclats fulgurants se réfléchiront sur tous les âges à venir.

Et qu'est-ce donc qui ébranle la terre et le ciel jusqu'en leurs fondements ? Est-ce l'intérêt, est-ce l'ambition, est-ce l'amour de la gloire, est-ce la folie des conquêtes ?

Oh ! non, c'est le sort même du monde, c'est l'enfantement de l'avenir, et l'enfantement ne va pas sans souffrances.

Nous vivons, mes amis, à une époque qui est et qui sera la plus flamboyante de tous les siècles.

Nous en sommes les victimes, nos descendants en seront les bénéficiaires.

Il s'agit de savoir si les derniers Barbares, représentés par nos ennemis, appliqueront aux hommes le joug de la servitude, ou si la Liberté régnera sur le monde et l'éclairera de ses divins rayons.

Il s'agit de savoir si ces monstres, plus féroces que des tigres, seront les maîtres de nos personnes, de notre territoire, de nos villes et de nos campagnes.

Vous avez vu ce qu'ils ont fait dans les régions envahies par eux : jugez par là de ce qu'ils feraient si leur armes étaient toujours victorieuses !

Nos lignes de défense ont été créées pour arrêter leur marche et leurs dévastations qu'ils rêvaient de porter jusqu'en Bretagne et jusqu'en Méditerranée et jusqu'en Algérie et jusqu'au centre de l'Afrique et sur le monde entier.

Sans la victoire de la Marne, il n'y aurait plus de France, car la France serait une province allemande ; vous travailleriez pour les Allemands ; vous seriez leurs esclaves, leur chose, leur souffre-douleur.

Non, vraiment, mieux vaut mourir !

O France, tes enfants t'ont sauvée ! Tes ennemis t'auraient foulée aux pieds, auraient éteint la lumière que tu es. Une grande ombre se serait étendue sur la terre.

Nous avons honoré tous nos braves dans la personne du capitaine Guynemer, mort à 22 ans, officier de la Légion d'honneur, décoré de 40 palmes. Nous lui avons dédié une plaque au Panthéon.

Mais un temple de gloire encore plus grand, plus beau, un temple qui sera le chef-d'œuvre du génie, sera élevé pour perpétuer le souvenir de tous ceux qui ont pris part à cette lutte gigantesque du Bien contre le Mal, à cette lutte des Ténèbres contre la Lumière. Des historiens rediront le danger auquel nous avons échappé. Des poètes surgiront pour chanter la gloire immortelle dont se sont couverts ces enfants et ces hommes.

A tous les peuples ce danger est apparu si grand que tous les peuples se sont levés, même ceux qui, au delà des mers les plus lointaines, semblaient être à l'abri de toute atteinte. Ils se sont levés pour assurer le salut de la liberté et de la dignité humaine.

Voilà pourquoi, ô mes amis, ceux que vous pleurez sont morts, voilà pourquoi d'autres mourront encore.

Le monde leur doit une reconnaissance éternelle, une reconnaissance qui se prolongera tant que la terre portera des hommes.

Tels autrefois les Grecs, à la bataille de Salamine, 500 ans avant l'ère chrétienne, infligèrent un désastre aux Perses, à ces barbares qui par millions inondèrent de leurs flots innombrables la Grèce, au moment où se développait en elle le premier germe de la civilisation future.

Ce fut, c'est encore une grande date. Pour la première fois l'Europe en formation échappait au danger suprême.

Aujourd'hui l'histoire se renouvelle ; les Germains et les Turcs menacent d'éteindre encore, sous la prétendue culture allemande, la vraie, la seule culture, celle qui nous vient de la Grèce et de Rome, celle que nous défendons, la vraie, la seule qui donne à tous les sentiments et à toutes les pensées la direction dont dépendent l'honneur et le bonheur du genre humain.

Et c'est pourquoi nous sommes ici.

Les diplômes que je vais vous remettre égalent en beauté tous les titres de noblesse que l'on ait jamais connus.

Ces titres de baron ou de comte, de marquis ou de duc, de prince ou d'altesse, ont été le plus souvent gagnés dans les mêmes conditions

qu'aujourd'hui ces diplômes d'honneur l'ont été par les vôtres, ouvriers ou paysans, riches ou pauvres, tous, parure éternelle de la nation comme de vos familles.

Et ces titres nouveaux valent les anciens.

Ces diplômes, vous les garderez précieusement, vous les transmettez, avec le portrait de vos héros, à ceux qui viendront après vous. Vos noms seront inscrits dans chaque commune sur des colonnes de marbre et seront entourés d'admiration et de respect.

Je ne vous dis pas, ô mes amis, de vous consoler, car vos cœurs garderont toujours la blessure saignante dont vous avez été frappés.

Mais je peux vous dire, au moins, de supporter votre douleur avec une constance digne de ceux que nous pleurons.

Si la France, notre mère, nous demande encore pendant longtemps d'autres sacrifices, nous accourrons à son appel. Nous combattons jusqu'au bout, nous vengerons nos blessés et nos morts, nous châtierons les coupables qui devront nous rendre compte de leurs crimes infâmes.

Et, au jour du triomphe final, vous serez les premiers, mes amis, à vous écrier : « O mon fils, ô mon père, ô mon époux, c'est au prix de ton sang, c'est au prix de mon bonheur qu'a été remportée la victoire. Mais je suis fier de toi, car toi-même tu me dirais de ne pas trop te pleurer, puisque tu es mort pour la France, pour la civilisation, pour le salut du monde. »

29 Avril 1918

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE DU COMITÉ DE
PATRONAGE DES APPRENTIS**

MESDAMES, MESSIEURS,

Notre excellent Secrétaire général, M. Léonce Boutin, dont le dévouement ne connaît jamais une faiblesse, vous a exposé la situation actuelle de notre œuvre.

Bien que les circonstances ne nous aient pas favorisés, nous n'avons, à aucun moment, vous le voyez, perdu de vue le but que nous nous sommes assigné, et que nous poursuivrons jusqu'au bout.

Après les désastres inouïs que la guerre nous a valus et qu'elle accumulera encore, tout devra être refait, restauré, reconstruit dans tous les domaines de l'activité des hommes.

L'âme française a donné toute la mesure de sa grandeur extraordinaire, digne de l'admiration de tous les siècles. L'esprit français gardera toujours sa finesse, son acuité, sa fertilité d'invention.

Sur ce point, nous pouvons demeurer tranquilles.

Mais cela ne suffit pas pour assurer à une nation la place qu'elle doit occuper dans le monde.

Jamais, en effet, à aucune époque de l'histoire, les questions économiques n'ont présenté une si haute importance. L'agriculture, l'industrie, le commerce, vont être au tout premier rang dans la science de gouverner les peuples, et le travail manuel, jadis si dédaigné des grands de la terre et même des classes moyennes, le travail manuel sera plus que jamais honoré, à l'égal des travaux de l'esprit.

Et ce sera justice. Qu'importeraient, je vous le demande, les plus géniales inventions, si une main calleuse, mais adroite, n'intervenait pour mettre à exécution ce que l'intelligence a conçu ?

A ce point de vue, nous subissons le lourd héritage du passé, de cette longue série de siècles où l'on tenait en si mince estime non seulement tous ceux qui travaillaient des mains, mais aussi tous ceux qui se consacraient au commerce et à l'industrie.

De là vient sans aucun doute ce préjugé, presque universel en France, qui pousse les familles à faire de leurs enfants des employés, des fonctionnaires. La Révolution pourtant, sous l'influence de la propagande faite par Diderot et par Jean-Jacques Rousseau, avait décrété que les jeunes Français ne pouvaient être inscrits sur le registre des citoyens qu'après avoir fourni la preuve qu'ils savaient lire et écrire et qu'ils avaient en main une profession mécanique.

Il est vrai d'ajouter que cette prescription était édictée dans la Constitution de 1793 qui ne fut jamais appliquée.

Un autre obstacle plus actuel se dresse aussi devant les plus pressants efforts de réorganisation industrielle : les parents recherchent pour les enfants, au sortir de l'école, des petits emplois, immédiatement rémunérés ; ils font d'eux tout ce que l'on veut, excepté des apprentis ; ils sacrifient l'avenir au profit de l'intérêt du moment.

Toutes ces appréciations ont été répétées sans relâche depuis quelques années ; mais comme jusqu'à ce jour elles ont porté peu de fruits, nous ne devons pas nous lasser de les redire jusqu'à satiété autour de nous ; car le péril est grand et menace de devenir mortel.

En tout temps l'imprévoyance est un grand défaut et même un vice ; aujourd'hui, elle serait un crime. Si nous ne prenons pas dès maintenant des mesures énergiques, nous courons à la ruine, à l'abîme d'où peut-être nous ne remonterons jamais.

La guerre a bouleversé l'ancien monde, l'a retourné de fond en comble, comme les révolutions géologiques ont bouleversé et retourné les diverses couches du globe. Ceux qui se laisseront enfouir sous les décombres ne seront plus bientôt que des êtres. fossiles, des curiosités d'un autre âge, des objets de musées rétrospectifs.

Car nous n'entendons point parler uniquement autour de nous, de canons, d'obus, de grenades, de munitions et de tanks ; nous entendons parler peut-

être plus encore de blé, de sucre, de pommes de terre, de matières premières, de restrictions de toutes, sortes.

Les empires centraux n'ont traité avec la Russie et n'ont étranglé la Roumanie que pour se procurer de la nourriture ou des débouchés commerciaux ; ils n'ont intensifié la guerre sous-marine que pour nous en priver ; ils n'ont suscité des traîtres ou des complices en tous lieux que pour atteindre au même but.

Voilà contre quoi il faut lutter. Voilà pourquoi l'union des familles, des patrons et de l'État doit être, au point de vue industriel, aussi sacrée qu'au point de vue politique et patriotique.

L'apprentissage doit être l'une de nos plus grandes préoccupations. Il a été détruit, il faut le reconstruire.

L'apprentissage n'est autre chose que l'éducation professionnelle qui fait les ouvriers habiles et consciencieux. En France, nous sommes depuis quelque temps dans un état absolu d'infériorité à l'égard de beaucoup d'autres pays.

Assurément, dans la plupart des cas, nous n'avons pas recherché l'abondance de la production ; car l'abondance, si elle peut procurer la richesse, entraîne avec soi la vulgarité. Notre esprit national y répugne presque invinciblement, car nous sommes obsédés par la recherche d'un art perfectionné jusque dans les moindres objets dont nous faisons usage. Nous ne voudrions pour rien au monde renoncer à ce précieux privilège où nous n'avons pas de rivaux. Là est notre source de richesse à nous, là est notre gloire. En vain l'on chercherait en d'autres lieux de la terre ce goût exquis, cet esprit merveilleux d'invention ; il faut venir chez nous pour le trouver, en attendant que nous allions chez les autres pour l'y porter.

Mais les champs de batailles tiennent ensevelis nos ouvriers sous des amas de mitraille. Par qui remplacerons-nous ces pertes inestimables ? A qui confierons-nous le soin de nos travaux manuels ? Où trouverons-nous ces ouvriers consciencieux, si fiers de la perfection de leur travail ?

Nous les trouverons dans les apprentis, si nous avons la sagesse de nous atteler à cette tâche.

Bien des systèmes ont été proposés pour remédier à notre pénurie ouvrière. Mais l'on peut bien dire, sans crainte de tomber dans l'erreur, que l'apprenti se fait à l'atelier.

Il devrait y avoir dans toute industrie un ouvrier, chef d'atelier, uniquement occupé à former des apprentis qui seraient la pépinière de la

maison, comme les corporations le faisaient sous l'ancien régime. Le chef apprenti existe presque partout à l'étranger. Mais, puisque l'industrie devient de plus en plus scientifique, ces apprentis devraient suivre des cours, des cours spéciaux à leur travail et des cours d'instruction générale.

Ce que l'on a appelé le préapprentissage est la transition entre l'école et l'atelier. Nous avons, pour notre part, encouragé les conférences des industriels de notre arrondissement qui sont venus expliquer à nos élèves les avantages de telle ou telle profession.

Au lieu de prendre un métier au hasard de la rencontre ou sur le vu d'une affiche, les enfants sont amenés à consulter leurs goûts et à se diriger vers la profession qui sourit le mieux à leurs tendances.

Ah ! Mesdames et Messieurs, de quelle importance est cette question dont dépend notre prospérité à venir !

Si nous voulons lutter à armes égales contre nos concurrents, nous ne devons jamais perdre de vue cette question, car la guerre économique sera aussi âpre, aussi violente, aussi acharnée que la guerre actuelle par le fer et par le feu.

Que nous n'ayons pas assez de main-d'œuvre et nous sommes perdus, perdus sans ressource, car le terrain gagné par les concurrents ne se reconquerra pas.

Nos ennemis ont tous les vices ; ils sont perfides, ils sont cruels, ils sont sans conscience, sans scrupules, sans foi ni loi, ils sont au bas de l'échelle morale, mais ce sont des organisateurs.

En 1870, l'industrie allemande n'existait pas. Vous savez jusqu'à quel développement prodigieux elle est arrivée. On rappelle encore que l'armée des balayeurs à Paris se recrutait sous le second empire presque uniquement parmi les Prussiens qui se contentaient d'un salaire journalier de 25 sous.

L'Allemagne n'avait ni marine marchande ni marine de guerre ; et cependant elle occupe le deuxième rang dans le commerce mondial, ce deuxième rang que nous occupions et d'où elle nous a chassés pour nous reléguer au 7^e ou 8^e, je crois.

De l'apprentissage est née sa fabuleuse richesse dans toutes les industries ; de là est née sa puissance militaire et sa puissance navale ; de là est née son influence extérieure.

Ils forment tous les ans plusieurs centaines de mille d'apprentis des deux sexes, qui sont uniquement apprentis. Il en est de même en Autriche, en Suisse, en Angleterre, aux États-Unis.

Pour moi je rêve de créer des parrains et des marraines d'apprentis comme nous avons des parrains et des marraines de soldats. Ils les aideraient et de leurs conseils et de leur bourse, comme s'ils étaient les véritables patrons.

Il faut, en effet, que les apprentis aient une rémunération suffisante pendant 2 ou 3 ans, car la crise provient en partie du besoin qu'a la famille d'augmenter son modeste budget. C'est une œuvre à la fois familiale, patronale et nationale, car nous avons à refaire notre fortune ébranlée, nous avons à reprendre dans le monde la place qui revient à notre nation, à notre génie, à notre art exquis.

Mesdames et Messieurs, répandez tout autour de vous la bonne semence, encouragez les vocations ouvrières. Agir ainsi, c'est travailler pour la patrie, c'est préparer la grandeur et la prospérité de la France.

19 Juin 1918

**SOCIÉTÉ HISTORIQUE DES VIII^e ET XVII^e
ARRONDISSEMENTS**

REMISE DU VOLUME CONSACRÉ
A LA MÉMOIRE D'ÉMILE LE SENNE
Secrétaire général de la Société
MORT POUR LA FRANCE

MESSIEURS,

Dans la séance extraordinaire que tint notre Société le 8 juin 1915, il fut décidé, sur la proposition de M. Wuaflart, que les Bulletins des années 1915 et 1916 seraient consacrés à la mémoire de notre secrétaire général, Émile Le Senne ; l'ami si cher, mort pour la France en novembre 1914.

Il n'est point, pour un écrivain, de plus délicate louange ni de plus grand honneur à lui rendre que de lui consacrer un monument digne de son talent et de ses vertus.

Et quel hommage plus touchant pouvions-nous adresser à Émile Le Senne ?

Émile Le Senne s'était attaché avec passion à l'étude de tous les faits, petits ou grands, illustres ou ignorés, dont nos deux arrondissements furent, dans le cours des âges, le théâtre vivant. Il en aurait scruté tous les coins, il en aurait remué toutes les pierres pour en faire jaillir un souvenir curieux, sur les hommes, sur les choses et sur les mœurs.

Le remarquable volume que nous devons à plusieurs de nos collègues, dont cinq malheureusement sont déjà décédés, représente les deux Bulletins dont j'ai parlé plus haut : il contient les études les plus intéressantes et les

plus captivantes que l'on puisse rêver pour célébrer la mémoire d'Émile Le Senne. Il a été composé sous l'habile et dévouée direction de M. Wuaflart et de M. Paul Jarry, notre secrétaire général adjoint.

Notre Société s'est honorée une fois de plus par ce magnifique recueil qui sera le joyau de notre collection.

Grâce à la munificence de M. Eugène Le Senne, père de notre glorieux collègue, ces études paraissent dans un volume édité avec le plus grand luxe et le texte en est rehaussé de splendides gravures. Nous remercions avec la plus vive émotion M. Eugène Le Senne du don princier qu'il veut bien faire à chacun de nous. Nous le conserverons précieusement et pieusement et à cause du souvenir qu'il consacre et à cause du rare mérite des écrivains. Je vous propose de déférer à M. Eugène Le Senne le titre de membre perpétuel bienfaiteur de notre Société.

M. Eugène Le Senne a donné à la France ses deux fils, Émile et Jean : ce sont là des sacrifices douloureux, des pertes dont on ne se console jamais. Il sait que nous prenons une part personnelle à son deuil, parce que chacun de nous s'est senti atteint au cœur même par le trépas de celui que nous commémorons aujourd'hui.

Les paroles du Psalmiste gravées par Henri Noch sur la médaille des écrivains morts au champ d'honneur lui convenaient très heureusement :

Credidi, propter quod locutus sum...
« J'ai cru, voilà pourquoi j'ai parlé... »

Et mortuus, ajoute le graveur, et voilà pourquoi je suis mort.

Il a cru, il a parlé pour la science, et il est mort pour la Patrie.

Depuis trois ans il est mort ; et après trois ans nous sommes réunis ici aussi émus qu'au premier jour : preuve éclatante de la profondeur de nos sentiments. Combien d'hommes, même après ce peu de temps, sont disparus du souvenir comme ils sont disparus de la terre !

Victor Hugo l'a rappelé en vers impressionnants :

...Qui peut dire combien toute douleur s'émousse
Et combien sur la terre un jour l'herbe qui pousse
Efface de tombeaux ?

Seuls survivent ceux qui l'ont mérité excellemment par les qualités de l'esprit et du cœur : Émile Le Senne vivra encore parmi nous, et sa place nous paraîtra toujours vide.

Nous avons perdu deux autres collègues M. Henri Delatour et M. Maurice Batier, morts eux aussi au champ d'honneur.

Leurs noms resteront toujours inscrits en tête de la liste des membres de la Société, selon la décision qui en a été prise.

Ils seront là comme un témoignage rendu à de nobles victimes du devoir. En les honorant, nous nous honorons nous-mêmes.

20 Juillet 1918

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE DE LA CAISSE DES
ÉCOLES**

MESDAMES, MESSIEURS,

La guerre, bien qu'elle se prolonge depuis quatre ans, n'a pas arrêté l'essor de notre œuvre autant que l'on pouvait le redouter.

Cependant nous nous trouvons devant une situation embarrassante, devant même une situation embarrassée.

Mais si l'on laisse aller les choses à la dérive, sous le prétexte qu'elles ne vont pas à notre gré, on manque à tous les devoirs, on se rend coupable de fautes d'autant plus graves que plus graves doivent en être les conséquences.

La Fontaine disait :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Je serais presque tenté de m'inspirer de cette idée en disant à mon tour :

Il nous faut de l'argent, n'en fût-il plus au monde.

Il nous en faut, car les besoins se font plus expressément sentir à mesure que les années s'écoulent dans les sanglantes péripéties d'une lutte acharnée.

Il nous en faut, car la vie qui se fait de plus en plus chère, devient de plus en plus difficile pour tous, à plus forte raison pour les déshérités de la fortune, pour ceux qui ont perdu leur soutien naturel, pour ceux qui ont les leurs sur le front du combat depuis si longtemps, pour ceux que l'approche des ennemis a chassés si lamentablement de leur demeure en longues théories pleines de désolation.

Pour employer un terme devenu célèbre, nous devons tenir.

Ah ! Mesdames et Messieurs, combien le cœur se serre devant l'impuissance où l'on est de faire tout le bien que l'on voudrait ! Mais aussi quelle ardeur l'anime, le soulève et l'emporte, quand on est décidé à vaincre, à renverser tous les obstacles pour atteindre au but sacré que l'on a sous les yeux !

La Caisse des Écoles, œuvre d'une haute portée sociale, ne pouvait renoncer à poursuivre son action bienfaisante, elle ne pouvait fermer sa porte à des misères toujours grandissantes : c'eût été un désastre, c'eût été une honte, un déshonneur, surtout dans le huitième arrondissement.

Je ne répéterai jamais assez de quelle importance est le rôle de cette Caisse, puisqu'elle est la providence des malheureux.

Tous ceux qui y prennent part au moyen de leurs souscriptions le savent bien ; mais le savent encore mieux les hommes de grand cœur et de haute distinction qui forment notre Comité. Dans leurs discussions toujours si courtoises, ils ne sont animés que de la flamme de la bienfaisance, ils ne sont mus que par l'ardent désir de faire du bien, encore du bien, toujours du bien, et une grande tristesse s'épand sur leurs visages, lorsque les chiffres, très bavards dans l'abondance, mais très muets dans l'insuffisance, les obligent à rayer des dépenses précieuses.

Cependant nous avons eu la joie de ne point faire pâtir la souffrance, la pauvreté, la misère. Nous avons distribué, comme à l'ordinaire, des vêtements et des chaussures, et nous avons porté le prix du repas à la cantine de 35 à 40 centimes ; nous avons donné aux enfants les plus faibles de l'huile de foie de morue et des sirops reconstituants ; nous avons versé de l'argent aux parents les plus nécessiteux pour différents objets indispensables ou pour frais de maladie ; nous avons accordé un secours aux familles qui envoient elles-mêmes leurs enfants à la campagne ; nous

avons décerné des livrets de Caisse d'Épargne ; nous avons envoyé dans notre colonie des Sables-d'Olonne le nombre accoutumé de jeunes garçons et de jeunes filles, nous avons..., nous avons... enfin nous avons fait tout de même beaucoup de bien, malgré la diminution de nos ressources.

Les subventions que nous donnions à de nombreuses œuvres devront attendre, hélas ! des jours meilleurs ; il faut d'abord aller au plus pressé.

Pour moi, je ne pouvais supporter cette idée de priver de vacances nos chers enfants ; ils y font provision de santé pour les longs et durs mois d'hiver, et aussi parce que les pauvres ont autant de droit que les riches à des distractions et à des excursions. Que dis-je ? Ils y ont encore plus de droit, car ils ont plus de privations.

La Caisse des Écoles vota pour les colonies un crédit de 4.000 francs et reçut une subvention municipale de 2.400 francs, ce qui faisait une somme totale de 6.400 francs, à peu près la moitié de ce qui nous était nécessaire. Je résolus donc, cette année encore, de me mettre en campagne pour combler ce grand vide.

Il y a beaucoup d'âmes généreuses en France, beaucoup de cœurs sensibles, beaucoup de nobles esprits qui ont du sentiment du devoir une idée très élevée. A l'heure actuelle surtout il s'est produit un rapprochement général. D'avoir lutté, d'avoir souffert ensemble, d'avoir éprouvé les mêmes angoisses sous l'humble chaume des masures et sous les riches lambris des palais, cela fait mieux que les plus beaux discours pour se sentir les enfants d'une même patrie, d'une même mère, notre France que aimons tous d'un si fervent amour, et que nous aimons encore davantage aujourd'hui qu'elle est suppliciée sur un nouveau Golgotha, aujourd'hui qu'elle perd son sang par toutes ses artères.

Je trouvai sans doute les mots qu'il fallait dire, car j'eus bientôt fait une ample moisson de billets bleus que je regardais avec émotion. Ces billets, ils n'étaient pas seulement le don spontané de la bienfaisance, ils étaient aussi le salut, ils étaient la santé, ils étaient la joie et le bonheur pour tant de pauvres petits êtres que nous devons entourer de nos soins et de notre affection : ils sont, en effet, le grain de l'avenir, ils sont l'espoir de la Patrie.

Je reçus (c'est un devoir de signaler ces bienfaiteurs de l'enfance), je reçus de :

M. de Lansac.....	20 fr.
M. le docteur Bezançon.....	30
M. Sauer.....	50
M. Daubannay.....	10
M. André Silhol.....	50
M. Nottin.....	80
M. le docteur Péchadre.....	100
M. Scaliet.....	100
M. Allain-Targé.....	100
M. le Directeur du Collège Chaptal.....	125
M ^{me} Alfred Péreire.....	150

M ^{me} Cavaroz.....	200
M. le directeur de la Société des moteurs Gnôme.....	1.000
M. André Berthelot.....	3.000

ce qui produisit une somme totale de plus de 5.000 francs.

Et nos enfants purent partir aux Sables-d'Olonne, sur cette plage où rien n'arrête le regard, sur ces bords où les flots de la mer viennent mourir ou s'élèvent et se gonflent en vagues immenses. Là nos enfants se trouvent devant la beauté, devant la majesté et devant la puissance de la nature ; le vaste horizon des mers élargit leur esprit et la leçon qu'ils en retirent ne sera pas perdue ; jamais l'étroit espace d'une rue qui leur mesure avarement l'aspect du ciel ne les aurait enseignés à ce point.

Pourtant, ce n'était pas assez. J'avais récolté pour ma caisse personnelle des sommes importantes destinées à soulager les misères exceptionnelles et pressantes.

Afin de seconder l'effort malheureusement limité de la Caisse des Écoles, je n'hésitai pas à acheter pour 2.000 francs de chocolat et de confiture afin d'améliorer et d'édulcorer un peu le maigre menu de nos chers petits, — et pour 12.000 francs de vêtements (costumes complets, pantalons, jupes, robes, pelisses, chemises, tabliers, bas et chaussures). Je fis distribuer tout cela sous mes yeux avec profusion. 388 enfants (132 filles et 256 garçons) furent habillés de pied en cap avec des vêtements tout neufs — et d'une charmante coupe, — m'en rapportant du soin de désigner les

petits bénéficiaires à Mesdames les Directrices et à Messieurs les Directeurs. Toutefois ma prédilection (et vous serez de mon avis) alla vers les enfants de ceux qui se font tuer là-bas pour nous préserver de la terrible invasion et de l'odieuse tyrannie des barbares.

Car ils sont là, nos ennemis, tout proche de nous, à 65 kilomètres de la capitale. Depuis quelques jours une effroyable canonnade se fait entendre de tout Paris, nous apportant l'écho terrifiant de la bataille. Quelle épouvantable chose que de manœuvrer dans cette fournaise infernale ! Des millions d'obus tombent et éclatent en pleine chair humaine, pendant des jours et des semaines, sans aucune cesse, pendant qu'ici nous sommes à l'abri. On a parfois comme un sentiment de honte de n'être point là-bas avec les nôtres : du moins convient-il de soigner et même de choyer tous ceux (et ils sont en grand nombre) qui à chaque minute deviennent orphelins.

C'est grâce à leurs pères que nous échapperons au cataclysme, car c'est grâce à eux, hommes sublimes, que la France a vu venir vers elle le monde presque tout entier, 1.200 millions sur 1.600 millions d'êtres humains qui peuplent le globe.

L'admiration pour eux se manifeste chez tous nos alliés avec une intensité dont l'histoire n'offre aucun autre exemple. De quel prestige ne faut-il pas être entouré pour que je ne sais combien de peuples aient adopté comme fête nationale notre propre fête du 14 Juillet ! C'est à l'héroïsme de nos compatriotes que nous devons ce suprême honneur ; oui, c'est à eux que nous devons le concours des États-Unis d'Amérique.

Aussi nous pouvons jeter avec confiance les yeux sur l'avenir.

Mesdames et Messieurs, le 4 juillet nous avons célébré la fête de l'Indépendance des États-Unis, de cette Indépendance qui fut le fruit de notre intervention et de nos sacrifices, il y a 150 ans. En vérité, un bienfait n'est jamais perdu. Le 14 Juillet est devenu également pour eux fête nationale.

L'immortel Président Wilson, qui est la plus grande figure de la guerre, comme il fut le plus grand apôtre de la paix, a télégraphié à M. le Président Poincaré ces mots que nous devons retenir à jamais : « L'Océan semble bien étroit aujourd'hui, tant la France est voisine de nos cœurs. »

Mais ce qui, en cette circonstance, me paraît remarquable, c'est que le Président Wilson s'est inspiré de la lettre d'une fillette de chez nous, et

voilà pourquoi ces détails ne sortent pas de mon sujet. Écoutez cette touchante histoire :

« Il y a en France, écrit la brave petite fille, une rivière si étroite qu'on peut se parler d'un bord à l'autre ; d'un coup d'aile, les oiseaux la traversent. De grandes armées en couvrent les rives, mais la distance qui les sépare est plus grande que celle qui sépare de la terre les étoiles : c'est celle qui sépare le bien du mal.

« Il y a un grand Océan ; il est si vaste que les mouettes n'osent pas le traverser ; sur ses rives, il y a deux grandes nations, mais elles sont toutes proches, car leurs cœurs se touchent. »

Cette lettre fut citée tout dernièrement dans un discours par M. Sharp, ambassadeur des États-Unis en France.

— Il n'y a plus de Pyrénées, disait Louis XIV à son petit-fils qui allait ceindre en Espagne la couronne royale que porte encore son descendant direct, le roi Alphonse XIII.

Eh bien ! maintenant, chose plus merveilleuse encore, maintenant il n'y a plus d'Océan Atlantique.

Oui, c'est une fillette de France qui a trouvé le mot juste, une enfant d'école primaire, de 12 à 13 ans peut-être, c'est la fillette d'un poilu. Et ce mot, sachez-le bien, aura une fortune immense dans le langage des hommes ; il est tellement beau et tellement frappant qu'il pénétrera tous les cœurs et les unira plus étroitement encore.

Il est consolant de penser que c'est dans nos écoles que sont formés des élèves animés de ces sentiments qui sont délicats autant qu'ils sont élevés. Nos maîtresses et nos maîtres ont bien compris le rôle qu'ils ont à remplir et dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral. Ils y ont pleinement réussi, non point seulement à cause du zèle qu'ils ont déployé, mais aussi parce qu'ils trouvaient dans le cœur de leurs élèves un terrain admirablement préparé.

Je suis heureux de signaler particulièrement l'Association amicale des anciennes élèves de l'École de la rue du Général-Foy et l'Association amicale des anciens élèves de la rue de Florence.

Rue du Général-Foy, les élèves ont continué à confectionner pour nos poilus chaussettes, chandails, caleçons et chemises. Elles ont adressé au front de nombreux paquets, particulièrement à leurs filleuls qui ont reçu régulièrement chaque mois un colis de provisions et de vêtements.

L'Amicale de la rue de Florence, que nous avons eu le plaisir de fonder, il y aura bientôt six ans, est en voie de prospérité puisqu'elle compte plus de 400 sociétaires. Elle a fourni toute une pléiade de héros : 7 de ses membres sont tombés au champ d'honneur au cours de l'année 1917 ; 39 ont été cités et portent la croix de guerre ; beaucoup le sont pour la deuxième, la troisième et même la cinquième fois ; 2 ont reçu en outre la médaille militaire ; 10 ont été promus. Honneur à tous ces braves enfants !

L'Amicale de la rue de Florence a envoyé à ses soldats 127 mandats, 25 colis ; à ses prisonniers, 13 autres.

Les jeunes n'ont pas été négligés et ont trouvé en leur école les causeries animées, les jeux aimables et l'exemple de leurs aînés.

J'adresse mes chaleureuses félicitations à l'Amicale de la rue du Général-Foy et à l'Amicale de la rue de Florence qui ont su non seulement vivre pendant la guerre, mais remplir la plus généreuse mission.

Tous nos maîtres, du reste, méritent nos remerciements et notre reconnaissance pour l'œuvre qu'ils accomplissent avec tant de dévouement.

Après la guerre la Caisse des Écoles saura se souvenir.

M. l'Inspecteur Lacabe n'en doute pas ; il connaît l'affection dont la Municipalité entoure non seulement les élèves, mais tout le personnel enseignant.

Et je ne saurais sans ingratitude laisser échapper l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui de redire à mon cher et éminent ami toute la joie que mes collègues et moi et que le Comité de la Caisse des Écoles tout entier éprouvons à collaborer avec un homme d'un esprit si éclairé et d'une si haute conscience.

Sous la direction de tels guides et de tels maîtres, une belle génération se prépare dans nos écoles, qui sera digne de la génération d'où elle sort.

Espérons donc, Mesdames et Messieurs ; la France restera à la tête du monde par l'éclat de son nom et par le rayonnement de sa pensée. C'est à nous de veiller sur la santé physique et sur la santé morale de chaque enfant dont le sort nous est confié ; c'est à nous de veiller à ce que chacun d'entre eux suive la carrière qui convient le mieux à ses aptitudes et à ses goûts. En ce point la Caisse des Écoles peut faire un bien immense et souverain. Nous ne négligerons quoi que ce soit pour atteindre à ce but. Que chacun, du plus humble village à la plus grande ville, que chacun dans sa sphère travaille à cette œuvre, et les maux dont nous souffrons seront vite réparés ; ils seront réparés par les enfants d'aujourd'hui qui seront les pères et les mères de

demain, par ces enfants qui deviendront des ouvriers et des ouvrières habiles, des commerçants expérimentés, des industriels actifs, qui deviendront des lettrés, des savants, des artistes, mais qui devront, surtout et avant tout, être des hommes et des femmes de cœur et de bien. La Caisse des Écoles prodiguera son concours. C'est ainsi qu'elle aura sa part dans cette œuvre souverainement belle, souverainement nationale, souverainement humaine.

21 Juillet 1918

**CINQUIÈME REMISE DES DIPLOMES D'HONNEUR AUX
FAMILLES DES SOLDATS TUÉS A L'ENNEMI**

MESDAMES, MESSIEURS,

Pour la cinquième fois, j'ai reçu du Gouvernement de la République la mission, pénible à ma pensée, mais chère à mon cœur, de remettre des diplômes d'honneur aux familles des combattants morts pour la France.

Cette cérémonie, l'une des plus émouvantes qui soient, est un acte de très haute religion, de religion patriotique, où toutes les âmes communient dans un même sentiment d'amour et de fraternité.

Chacun de nous est frappé en vous, chacun prend toute sa part de la douleur inconsolée et inconsolable qui, en s'abattant si cruellement sur votre foyer, a assombri vos fronts et a rempli de larmes vos yeux.

Aussi, Monsieur le Président de la République qui, par sa fonction éminente, personnifie la France elle-même, s'est fait représenter auprès de nous par M. le Colonel Renault, prouvant par cette manifestation de sa sollicitude que la France tout entière est présente parmi nous, que tout entière elle assiste au milieu de nous, qu'elle veut être le témoin de ce que nous faisons à l'honneur de ceux qui sont tombés pour qu'elle vive.

En votre nom à tous, je prie M. le Colonel Renault de vouloir bien transmettre à M. le Président de la République l'hommage de notre respect et de notre gratitude.

Je salue M. le Commandant Descamps et M. le lieutenant Renault délégués de M. le général Guillaumat, Gouverneur militaire de Paris, et je les remercie en votre nom à tous d'être venus nous apporter les marques de

leur profonde sympathie et vous donner la preuve de la part sincère qu'ils prennent à votre deuil.

Mesdames, Messieurs,

Les temps terribles où nous vivons comptent parmi les plus mémorables de l'Histoire. Pour en trouver qui puissent leur être comparés il faut remonter bien plus haut que la Révolution française, bien plus haut que la guerre de Cent ans : il faut remonter jusqu'à l'invasion des Barbares qui, accourus des montagnes et des steppes de l'Asie, inondèrent l'Europe de leurs hordes sauvages et mirent tout à feu et à sang pendant de longues séries d'années. C'étaient, entre autres, les Wisigoths avec Alaric, c'étaient les Vandales dont la fureur de destruction est restée légendaire, c'étaient les Huns surtout avec Attila, Attila, ce roi féroce dont l'empereur Guillaume aime à évoquer le souvenir et dont il a donné le nom à un de ses fils, Eitel, les Huns que nous avons encore à combattre dans leurs descendants les Hongrois.

Oui, il faut remonter jusqu'à quinze siècles en arrière pour retrouver un danger semblable à celui que nous courons aujourd'hui.

La France, menacée dans son existence même, dut il y a bientôt quatre ans faire appel à tous ses enfants, et ses enfants lui répondirent :

« O ma Patrie, ô notre Mère, nous voici ! »

Et alors, Mesdames et Messieurs, vous donnâtes à la France tout ce que vous aviez de plus cher ; vous, épouses, vous donnâtes votre mari ; vous, mères, vous donnâtes vos enfants ; vous, enfants, vous donnâtes votre père.

Et de toutes les villes et de tous les villages, et de toutes les plaines et de toutes les montagnes, accoururent sur l'heure même les savants, les lettrés, les artistes, les ouvriers, les patrons, les cultivateurs, ayant à peine le temps de donner le dernier baiser d'adieu à tous ceux qu'ils aimaient, se hâtant fébrilement vers la frontière, le cœur plein d'enthousiasme, mais aussi plein de haine et altéré de vengeance, car les Huns étaient là, les Huns avançaient à grandes journées pour nous surprendre, pour conquérir Paris et nous réduire à l'impuissance sous les flots innombrables de leurs armées.

Nous étions perdus : la Belgique était violée, Liège était prise, Namur tombait, Lille et Maubeuge aussi, nous reculions à Charleroi, nous reculions sur la Somme, laissant sur nos traces d'innombrables victimes.

Alors, eut lieu un prodige qui sera l'éternel étonnement de la postérité : sur le cours de la Marne et jusqu'aux Vosges ceux qui reculaient s'arrêtèrent... Appuyés sur des lignes plus solides, ils firent volte-face et pendant six jours d'une mortelle angoisse, nous entendîmes le canon tonner tout près de nous. L'ennemi fut vaincu, la France fut sauvée.

Elle fut sauvée, grâce à qui ? grâce aux vôtres qui se sacrifièrent dans un suprême élan, inférieurs en nombre, inférieurs en canons, inférieurs en armes de toutes sortes, mais supérieurs par le cœur et par l'âme, supérieurs par la cause qu'ils défendaient, supérieurs par l'idéal de justice et de bonté dont tout Français est le champion et le chevalier.

Oh ! chaque fois que ma pensée se reporte vers les premiers jours sombres de cette guerre, je me revois rempli d'épouvante, non certes pour les dangers personnels que, comme tant d'autres, je pouvais courir (je n'y songeais même pas), mais pour le sort de notre France bien aimée, pour l'avenir de notre belle civilisation latine qui allait sombrer peut-être à jamais dans le plus profond des abîmes.

Mais aussi quel joie immense à la nouvelle de notre victoire de la Marne au nom désormais immortel !

La lave du volcan, le torrent de boue étaient arrêtés, étaient endigués, au prix des pertes les plus cruelles, au prix des vies les plus précieuses, comme ils furent arrêtés et endigués plusieurs mois plus tard dans la première bataille de la Somme.

Si jamais sacrifices furent utiles, si jamais morts furent glorieuses, c'est assurément dans cette guerre atroce où nos ennemis ont accumulé tant de crimes monstrueux.

Pour mieux nous en rendre compte, il suffit de jeter les yeux sur cette malheureuse Russie dépecée, démembrée, déchirée et sur l'infortunée Roumanie obligée de subir des conditions léonines et sur l'infortunée Serbie dont nous n'avons d'autres nouvelles que celles de sa lente agonie sous les coups des Barbares.

Voilà quel serait notre sort, un sort même beaucoup plus doux que celui que l'on nous préparait. Voilà le sort auquel nous a arrachés le dévouement de ceux qui se font tuer sur les champs de bataille avec un héroïsme que rien ne dépassa jamais !

C'est toujours à ce point de vue-là qu'il faut nous placer pour porter un jugement éclairé sur les événements présents.

Ah ! mes amis, vos douleurs sont bien grandes, vos deuils sont bien cruels. Ceux d'entre nous qui jusqu'ici ont été épargnés dans les leurs, mais qui craignent chaque jour un destin pareil au vôtre, ceux-là, bien rares encore, se penchent fraternellement vers vous ; nous mêlons nos larmes à vos larmes, nous ne cherchons pas à vous consoler, mais nous voudrions vous aider à supporter votre malheur. Je sais bien que vous n'avez pas besoin que l'on vous rappelle tout ce qu'il y a de grandeur dans ceux que vous avez perdus, mais il est bon, je crois, que de temps en temps une voix s'élève pour vous dire que nous sommes toujours avec vous, toujours auprès de vous, et que jamais (la Patrie elle-même vous l'atteste !), jamais ceux que les vôtres ont sauvés ne vous abandonneront moralement et matériellement.

Vos pertes sont nos pertes, mes amis ; le sang qui a coulé et qui coulera encore n'est pas seulement le sang de vos familles, c'est le sang de la France, ce sont ses forces, c'est sa vie, c'est son cœur, c'est son cerveau qui se sont brisés dans les forces, dans la vie, dans le cœur, dans le cerveau des vôtres.

Ceux qui sont tombés, ce sont des hommes de 18 à 50 ans : les uns, tout jeunes, presque des enfants, n'ont connu que l'aurore de leurs jours, ils n'auront vécu, eux aussi, que ce que vivent les roses, l'espace d'un matin. Les autres sont tombés en pleine jeunesse, dans cette pleine jeunesse qui est le printemps de la vie, comme le printemps est la jeunesse de l'année. Les autres sont tombés, laissant derrière eux des êtres adorés, des femmes, des enfants, des vieux parents.

Et cependant ils se sont jetés dans la fournaise ardente, effroyable, infernale, qu'aucune imagination n'avait encore conçue. Ils s'y sont précipités, non point comme des téméraires qui ne savent ce qu'ils font, mais comme des héros qui voient dans le triomphe le salut de la Patrie et la fin de toutes les guerres à venir.

Ils sont morts : nous fleurirons leurs tombes et nous honorerons leur mémoire et nos larmes finiront par être des larmes d'attendrissement et d'admiration plutôt que des larmes de douleur.

Les mutilés de la Grande Guerre montrent aussi non pas de la résignation, vertu passive et presque sans mérite, mais un courage extraordinaire ; ils portent fièrement leur jambe de bois, et, quelle que soit

la gravité de leurs blessures, je ne sais si le regard que nous jetons sur eux ne contient pas encore plus d'admiration et de reconnaissance qu'il ne contient de pitié.

Ils sont les premiers à nous donner l'exemple et ce serait commettre une faute contre eux-mêmes que de ne pas les imiter.

Mais les familles éprouvées ont été dignes des héros qu'elles avaient enfantés ; j'en pourrais fournir plus d'une preuve. Je me bornerai à citer un fait très impressionnant rappelé par M. Barthou, père lui-même si cruellement frappé.

Près de Verdun, une pauvre vieille femme est penchée sur une tombe dont la terre est encore toute fraîche. Des gendarmes émus devant cette douleur muette, l'interrogent avec bonté.

Et elle répond : « Je viens de La Rochelle. Cinq de mes fils étaient morts déjà dans cette guerre. Je suis venue ici, où il est enterré, pleurer le sixième, mon dernier. »

Alors les quatre soldats, d'un mouvement tout spontané, rendent les honneurs militaires à cette pauvre vieille femme en lui présentant les armes.

La mère se redresse et, dans un sanglot, elle pousse ce cri sublime que ses morts et son cœur lui inspirent : « Vive la France quand même ! »

O pauvre vieille femme qui restes seule dans ton foyer détruit, je m'incline devant toi avec une émotion que je ne songe point à cacher. Tu avais donné à la France six grands garçons, six hommes, qui étaient toute ton affection et tout ton espoir. Tu avais souffert pour les mettre au monde, tu avais peiné pour les élever et tu te reposais avec confiance sur eux pour assurer la tranquillité de tes dernières années.

Et voilà que la mort les a fauchés en quelques mois. On pourrait croire que, dans ton désespoir, tu aurais perdu la raison ou que tu aurais blasphémé contre ta Patrie. Mais toi, t'élevant à la hauteur de tes héros, tu cries : Vive la France quand même !

Pauvre vieille, tu ne sais peut-être même pas que tu as une âme sublime et que tu mérites les plus respectueux hommages.

Oui, tu as raison : Vive la France quand même ! car la France, vois-tu, tient le drapeau de la justice et de la liberté, la France est le phare vers lequel tous les peuples se tournent pour y chercher la lumière.

Seule ou à peu près seule, pendant de longs mois, elle a soutenu le choc terrible d'un ennemi préparé depuis cinquante ans à la guerre, donnant à ses alliés le temps de venir à son aide et provoquant l'admiration universelle.

Si elle a groupé autour d'elle tant d'amis fidèles et dévoués, c'est qu'on lui rendait enfin la justice qui lui est due, car la Belgique lui doit son indépendance, les États-Unis d'Amérique lui doivent leur indépendance, la Grèce la lui doit en grande partie.

La France est la plus grande personne morale qui soit. La France, a dit Michelet, a fait pour la liberté du monde les plus sublimes sacrifices dont la somme atteindrait le sommet des plus hautes montagnes, et vous, autres nations, toutes autant que vous êtes, vos sacrifices, si on les compare aux nôtres, n'atteindraient pas à la hauteur du genou d'un enfant.

Un grand homme d'État anglais s'est écrié un jour, alors que l'animosité régnait encore entre nous : « Si la France disparaissait, une grande ombre s'étendrait sur la terre ! »

C'est pour cette France, Mesdames et Messieurs, que vous êtes en deuil, et c'est pour cette France que je vais avoir le grand honneur de vous remettre ces diplômes, souvenir éternel d'une mort glorieuse, parchemin de noblesse, titre de reconnaissance du pays, éclatant témoignage de l'accomplissement du devoir.

Si parfois vous vous laissez aller au désespoir, vous y jetterez les yeux, vous y puiserez une force nouvelle, et comme la vieille maman qui porte le deuil de ses six enfants morts pour la Patrie, vous vous écrierez : Vive la France quand même !

4 Août 1918

**SIXIÈME REMISE DES DIPLOMES D'HONNEUR AUX
FAMILLES DES SOLDATS TUÉS A L'ENNEMI.**

MESDAMES, MESSIEURS,

Appelé pour la sixième fois par délégation du Gouvernement de la République à présider la cérémonie de la remise des Diplômes d'Honneur aux familles de ceux qui sont morts pour la France, je ressens une émotion dont l'intensité ne fait que s'accroître avec le temps et avec le renouvellement de la tâche qui m'est confiée.

Je pense, avec le deuil dans le cœur, à tant de jeunesses disparues, à tant d'espoirs envolés, je pense au silence éternel qui enveloppe ceux que nous avons aimés, que nous aimons encore, que nous aimerons toujours. La mort impitoyable a tranché toutes ces existences, en nombre presque aussi grand que les herbes, les fleurs ou les épis que le faucheur abat dans les champs au temps de la moisson.

Cette pensée est accablante pour ceux d'entre nous qui n'en ont pas souffert, plus accablante et plus terrible pour vous, mes chers amis, pour vous qui êtes plongés dans la douleur et dans les larmes.

Et ce malheur sans nom, ce malheur irréparable ne cesse de s'abattre depuis quatre ans chaque jour sur d'innombrables familles, pendant que l'épée menaçante, semblable à celle de Damoclès, est suspendue à tout instant sur celles qui n'ont pas été jusqu'ici frappées dans ce qu'elles ont de plus cher.

Non, il n'est point dans les langues une seule expression assez forte pour traduire ce qui se passe dans nos cœurs !

O mères, qui pleurez un fils conçu dans vos entrailles et mis au monde dans les douleurs de l'enfantement et nourri à votre sein de la chair de votre chair, vous l'aviez entouré depuis son enfance de cet amour maternel dont rien n'égale la tendresse et la douceur ; vous vous étiez plués à le voir grandir et se fortifier et devenir un jeune homme au bras duquel vous étiez fières de vous appuyer. Et voilà que dans un jour d'horreur, dans un jour qui sera maudit par les siècles à venir, on est venu brusquement vous l'arracher de vos bras pour le jeter dans une mêlée affreuse au milieu des tonnerres et des éclairs qui le jetèrent pantelant sur le sol où il mourait en vous appelant dans un dernier soupir.

Et vous, épouses, qui portez aujourd'hui le long voile des veuves, la France est venue vous demander votre mari, le père de vos enfants, le soutien de la famille. Et il est parti, ayant à peine le temps de vous donner à tous un baiser qui devait être le baiser d'adieu.

Et vous aussi, frères et sœurs plus jeunes, vous avez vu s'élancer aux armes vos aînés, parfois au nombre de trois, quatre, cinq ou même davantage, le grand frère qui était votre ami et votre protecteur.

Malgré les déchirements de cette séparation, ils s'en allaient avec enthousiasme vers le devoir sacré qui les appelait à la frontière ; ceux qui partaient, chose étrange ! consolait ceux qui restaient ; ceux qui couraient au danger ou à la mort avaient plus de courage que ceux dont le rôle était de rester au foyer.

Ils sont partis pour ne plus revenir, jamais, jamais. Mais ils sont morts d'une mort si belle et pour une cause si grande que dans cette pensée peut-être, que dis-je ? sûrement dans cette pensée se trouve tout ce qui est de nature, sinon à vous consoler, du moins à adoucir le deuil que vous portez en vous.

C'est pour la beauté de cette cause, mes amis, que nous sommes rassemblés en ce lieu. C'est pour vous le dire, c'est pour vous le rappeler que M. le Président de la République a délégué parmi nous Monsieur le Commandant Nazareth, de sa Maison militaire.

En votre nom à tous, je salue M. le Commandant Nazareth et je le prie de vouloir bien transmettre à M. le Président de la République l'hommage de notre respect et de notre gratitude.

D'ailleurs la France tout entière s'associe à votre deuil, car la France est frappée dans vos enfants comme dans ses propres enfants et autant que vous pouvez l'être vous-mêmes.

C'est, en effet, son sang le plus pur qui coule de ses propres artères ; c'est sa race qui succombe sur les champs de bataille, c'est son espoir, c'est son avenir, c'est la foule de tous ceux sur qui elle comptait pour remplir sa mission dans le monde, c'est tout cela qui est tombé et qui tombe chaque jour, sans que l'on puisse voir encore nettement la fin de ce massacre.

Et cependant nous tiendrons jusqu'au bout ; selon le mot si impressionnant du grand poète italien Gabriele d'Annunzio, nous tiendrons, s'il le faut, jusqu'au dernier jugement, jusqu'à la fin du monde.

Nous tiendrons, car c'est toute la dignité humaine qui est en jeu, c'est la liberté pleine d'honneur ou l'esclavage plein d'opprobre.

Nous tiendrons désespérément, car nous avons aussi à venger nos morts qui, sans cela, seraient morts pour rien.

Nous tiendrons pour châtier les criminels qui ont déchaîné cette guerre atroce dont nulle imagination n'aurait seulement osé concevoir l'idée. Nous tiendrons et nous vaincrons, car je crois à la Justice immanente qu'invoquait le grand patriote Gambetta ; je crois à la Justice éternelle qui ne veut pas que d'épouvantables forfaits demeurent impunis. Cela doit être, car si cela n'est pas, il vaut mieux que la Terre éclate jusqu'en ses fondements et s'écrase en l'espace en une poussière impalpable, afin que jamais il ne soit possible qu'un seul homme puisse réapparaître où que ce soit dans l'immensité des cieux.

Mais le châtiment viendra, terrible, implacable, inférieur malheureusement à l'énormité du crime, suffisant toutefois pour satisfaire à la conscience du genre humain.

C'est pour défendre cette cause, ô mes amis, que sont morts ceux que vous chérissiez.

A leurs yeux la France représentait, comme elle représente à nos yeux, le plus haut idéal qui soit au monde ; elle est, comme le disait M. Paul Deschanel, Président de la Chambre des Députés, la plus belle patrie qui soit dans le ciel ou, comme le disait M. Clemenceau, notre premier ministre, la plus adorable patrie de l'humanité.

Si haut, en effet, que nous puissions remonter dans l'histoire, les Gaulois, nos ancêtres, se sont distingués par la qualité de leur courage, par l'élévation de leur pensée, par la noblesse de leurs sentiments. Vercingétorix, obligé de se rendre après avoir soulevé contre Rome la Gaule tout entière, se montre dans sa défaite supérieur à César dans sa victoire.

Le paladin Roland et son ami Olivier sont des héros réels et non pas des héros de légende. Seul contre tous, Roland ne daigne sonner de l'oliphant pour rappeler Charlemagne à son aide que lorsqu'il est sur le point de succomber sous le nombre.

Les Croisés, presque tous Français, sont la fleur de la chevalerie ; ils ont la courtoisie, la fidélité à la parole, la loyauté incomparable, le plus haut sentiment de l'honneur.

Duguesclin, autre paladin de race celtique, héros digne de l'antiquité par sa vaillance autant que par son désintéressement, demeurera toujours une des gloires pures de la France, aussi indomptable sur les champs de bataille que dans sa captivité.

Jeanne d'Arc !... ah !... Jeanne d'Arc, la France en personne, la France qui semble avoir pris la forme de cette jeune fille pour se montrer réellement aux yeux du monde, Jeanne d'Arc, une lumière, une illumination de la race française, qui appela aux armes le pays tout entier, bouta hors de France nos ennemis d'alors, comme nous en bouterons les ennemis d'aujourd'hui, Jeanne d'Arc qui triompha à Reims, dans ce même Reims infortuné que les Allemands ne veulent détruire peut-être que pour tâcher d'anéantir la mémoire de cette adorable fille.

C'est Bayard, le chevalier sans peur et sans reproches ; c'est François I^{er}, roi chevaleresque, l'un des fondateurs de l'unité française, le premier adversaire de la superdomination germanique ; c'est Henri IV, ce roi toujours si populaire ; c'est Richelieu, c'est Louis XIV qui répandit au loin le rayonnement de la France ; ce sont nos grands hommes de la Révolution, champions de la liberté universelle ; c'est Napoléon dont la flamboyante destinée jeta sur la France un lustre incomparable.

Que de noms reviennent encore sur mes lèvres ! Ce sont tant d'écrivains, tant d'artistes, tant de grands hommes, tant de génies extraordinaires et bienfaisants que nous comprenons bien tous, petits et grands, les raisons de notre culte pour notre belle patrie. Nous comprenons que l'on meure pour elle avec joie, nous comprenons que l'on souffre pour elle, et si le monde entier combat ici chez nous, cela me semble comme un symbole de sa mission dans le monde ; il est juste, que l'on meure pour une grande cause, dans le pays des grandes causes, pour le pays des grandes causes.

A travers les siècles et sous les formes les plus diverses de gouvernement, c'est toujours notre même France, brave, généreuse, loyale dans la paix comme dans la guerre, enthousiaste de toute beauté, grave sous des

apparences parfois frivoles, fine, railleuse, frondeuse, quelque chose enfin qu'on n'a pas vu encore et qu'on ne reverrait jamais, si nous étions vaincus par des Barbares, ivres de destruction et de cruauté.

Ah ! comme nous comprenons bien pourquoi nous portons à notre patrie un culte et une adoration ! Comme nous comprenons bien que nos Alliés, qui remplissent pourtant dans cette guerre un rôle glorieux, nous attribuent le premier rang et ne cessent de nous exalter en Angleterre, en Italie, aux Etats-Unis et chez tant de peuples qu'il serait trop long de les nommer tous.

Voilà cette France pour qui nous combattons et nous mourons. J'aurais pu. citer par centaines tous ceux qui ont élevé notre patrie à un si haut degré de gloire, la gloire des armes, la gloire des lettres, la gloire des sciences, la gloire des arts, la gloire du travail, la gloire du dévouement aux peuples opprimés, fardeaux de gloire sous lesquels il semble qu'elle aurait dû plier, car après avoir tant donné d'elle-même depuis plus de vingt siècles, on pourrait concevoir qu'elle fût à bout de souffle et de génie.

Et cependant depuis quatre ans bientôt, elle s'est surpassée infiniment, comme si elle était une nation toute fraîchement née qui serait pleine d'une jeune ardeur pour conquérir la première place parmi les peuples. Elle a mis au monde des fils supérieurs à leurs pères et à leurs aïeux, des hommes devant qui nous nous mettons à genoux.

Ces héros, mes amis, ces êtres surhumains, ce sont les vôtres, que vous pleurez, ce sont ceux que nous célébrons aujourd'hui dans l'intimité, en attendant que le monde entier les célèbre à la face du soleil de l'univers.

Cette justice nous est rendue par la bouche des Wilson, des Lloyd George, des Orlando.

Et qui donc est en face de ces grands noms et de ces grandes causes ? Un Guillaume, un Charles I^{er} après un François-Joseph, un Ferdinand de Bulgarie, un je ne sais quel sultan de Turquie, Mehmed, je crois, tous autocrates, tous aveuglés par l'orgueil, tous avides de domination et de jouissances matérielles, n'ayant remporté leurs succès que grâce à la trahison la plus vile et la plus éhontée que l'on connaisse.

Par leurs exigences tyranniques envers ceux qu'ils ont ainsi domptés, nous pouvons juger de ce qui nous attendrait, si nous ne luttons jusqu'au jour où nous pourrions les étrangler ou les fouler aux pieds et leur faire rendre gorge.

C'est pour empêcher notre ruine morale encore plus que pour empêcher notre ruine matérielle, que les vôtres sont morts. Ah ! pleurez-les, pleurez-les, nous les pleurons avec vous, mais de grâce ne les plaignons pas. Ils se sont montrés si beaux, si grands, si généreux, si dignes de la vraie France, que ce serait un crime contre la Patrie que de se laisser aller au désespoir ; vous avez à vous montrer aussi grands Français qu'eux-mêmes pour que vous soyez dignes vous-mêmes de ceux que vous avez engendrés ou de ceux dont vous portez le nom.

Les diplômes que j'ai l'honneur de vous remettre en seront le témoignage visible. Si vous êtes tentés de fléchir devant la douleur, vous y puiserez un nouveau courage ; et si, devant vous, il en est qui récriminent contre la longueur de la guerre et contre les privations qu'ils subissent, sans dire un mot, montrez-leur du geste ce diplôme qui leur rappellera ce que les vôtres ont souffert sans se plaindre et ce que sans se plaindre souffrent actuellement tant de martyrs dans les boues de l'Yser ou dans la fournaise de la Somme, du Soissonnais et du Tardenois, pour leur assurer à eux qui s'en montreraient indignes, la tranquillité intérieure et l'intégrité du pays.

Ceux que vous aimiez, vous les avez donnés à la France, la France vous les a pris, mais la France se penche sur vous avec attendrissement et vous remercie et vous bénit d'avoir été choisis pour lui donner des héros à l'âme loyale et au cœur pur, éternels exemples du sacrifice au devoir.

Ils seront vengés, oui, par le ciel ! ils seront vengés. J'en prends à témoin le monde entier qui, d'une seule voix, de tous les points de l'horizon vous crie : ils seront vengés, vengés, vengés !

22 Novembre 1918

**DISTRIBUTION DES PRIX AUX ÉLÈVES DES ÉCOLES
COMMUNALES**

Le bombardement de Paris par le canon à longue portée ayant nécessité l'évacuation en colonies scolaires dans diverses localités du centre et du midi de la France du plus grand nombre possible de petits Parisiens, M. le Préfet de la Seine dut décider la suppression, en 1918, de la distribution solennelle des prix. Les récompenses accordées aux élèves les plus méritants des écoles communales furent décernées sous forme de diplômes d'honneur et de livrets de caisse d'épargne au cours de séances tenues, dans chaque école, sous la présidence d'un membre de la Municipalité et des délégués cantonaux.

Trois écoles furent cependant réunies, le 22 novembre à 2 heures, dans le préau de l'école de jeunes filles, 28, rue du Général-Foy, sous la présidence de M. le Maire, assisté de MM. les Maires-Adjoints, de M. l'Inspecteur primaire, des délégués cantonaux et de nombreuses notabilités de l'arrondissement.

Le préau avait été orné avec un goût parfait par les soins de M^{me} Lemaistre, la très dévouée directrice de l'école, qui avait organisé une partie artistique dont le programme, sous la direction de M^{lle} Vigier, professeur de chant, fut très heureusement exécuté.

M. le Maire prononça l'allocution suivante :

LA LEÇON DE LA GUERRE

La Victoire

MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS ENFANTS,

Les événements tragiques de cet été nous ont obligés de remettre à ce jour la distribution des prix qui devait avoir lieu en juillet dernier.

Je me rappelle, nous nous rappelons tous avec émotion les drames qui ensanglantèrent la capitale : la nuit, les sirènes aux accents lugubres retentissaient dans tous les quartiers ; leur voix sinistre, qui évoquait ce que pourrait être, à la fin du monde, l'appel des trompettes célestes ordonnant aux morts de sortir de leur sépulcre, jetait la terreur dans la population. Dans le jour, les canons à longue portée, que l'on désignait sous le nom de Berthas, répandaient la destruction et la mort au milieu des passants ou des travailleurs paisibles ; toutes les dix, toutes les quinze, toutes les vingt minutes un éclatement se faisait entendre, et chacun de nous se disait en soi-même : où est tombée la bombe ? combien a-t-elle fait de victimes ? L'angoisse était à son comble : un être cher avait-il été frappé à l'improviste ? Nous enveloppions même de notre pitié les inconnus, comme s'ils avaient été les nôtres et nous accusions les autorités publiques (bien à tort, d'ailleurs) de nous laisser dans l'ignorance du désastre accompli.

Nous apprîmes que, pendant les offices du Vendredi Saint, une église s'était presque effondrée sous les débris de ses murs et que plus de cent personnes, réunies dans un but de bienfaisance, avaient été cruellement frappées. A quelques pas d'ici, l'église de la Madeleine fut atteinte le jour de l'Ascension, alors que, par un accord approuvé de part et d'autre, il avait été convenu que les attaques aériennes seraient suspendues, afin de permettre aux fidèles de s'adonner sans crainte aux exercices de leur culte.

Mais qu'importe la parole d'honneur de ces gens-là ? Elle n'a pas plus de valeur que leurs engagements écrits.

Nous vivions dans un perpétuel qui-vive, dans un perpétuel danger. Nous n'avons pas voulu que vous y fussiez plus longtemps exposés, mes chers enfants, et nous vous avons dirigés vers la province, car vos existences sont précieuses : vous êtes, en effet, l'espoir de l'avenir.

Comprenez-vous bien toute la suprême valeur de ces mots ? Savez-vous bien, garçons et filles, savez-vous bien toute la responsabilité qui pèse sur vos jeunes épaules ? Hélas ! il y a eu tant de morts chez nous, il y a tant de

blessés et tant de mutilés, tant de pauvres hommes affaiblis à jamais que c'est à vous qu'il incombera de les remplacer.

Nous aurons besoin d'ouvriers habiles, d'employés expérimentés, de commerçants et d'industriels hardis, nous aurons besoin de lettrés, de savants et d'artistes pour que la France recouvre le rang suprême qu'elle occupait jadis entre toutes les nations.

C'est parmi vous, c'est parmi vos camarades de toutes les régions, de toutes les communes, de tous les coins du pays que se lèveront les successeurs des disparus C'est en vous que repose le génie de notre race, en vous que réside l'esprit de nos ancêtres qui depuis tant de siècles ont fait une France si grande, si belle, si ardente, si enthousiaste, si généreuse, une France qui a donné au monde tant d'éclatantes découvertes, une France enfin qui, dès le début de la guerre, a laissé à peu près seule pendant deux ans couler son sang à flots pour permettre à ses alliés de se préparer eux-mêmes aux suprêmes sacrifices.

Sans nous, le monde était perdu depuis quatre ans ; sans nous, il serait maintenant réduit au plus dégradant esclavage sous la botte d'un ennemi qui ne sait ce que c'est que la justice et la pitié.

Et maintenant nous sommes sauvés ! C'est la Victoire !

Une joie, une joie immense a traversé Paris, a traversé la France, a traversé le monde. Elle a franchi et les monts et les mers et les déserts, annonçant à tous les hommes que le monstre était enfin réduit à l'impuissance, qu'il était à jamais écrasé et que jamais il ne renaîtrait de ses cendres.

Nous reprenons nos régions envahies, nous rentrons en Alsace-Lorraine, dans ces provinces si chères que sépara de nous un sort funeste, et l'été prochain, mes enfants, c'est là, c'est dans ces belles et fertiles plaines du Rhin que j'espère bien conduire vos colonies scolaires, et mon excellent collègue M. Sansbœuf sera notre guide. Le Rhin, redevenu français, vous le verrez bientôt. Vous acclamerez ce fleuve magnifique qui séparait autrefois la Gaule de la Germanie et qui, à dater de ce jour, séparera à jamais les deux races.

Nous allons mettre le pied sur le territoire ennemi, mais nous dont l'âme, si elle connaît le ressentiment, ne connaît pas la vengeance, nous ne martyriserons pas les populations, nous ne détruirons ni les villes ni les campagnes, nous ne nous servirons pas de la terreur comme d'une arme suprême. Bien loin d'affamer les habitants, nous les ravitaillerons.

Les conditions qui leur seront imposées ne seront autre chose que les sanctions de l'impartiale Justice.

Car ce serait commettre un crime égal à leurs crimes et plus grand même encore, que de faire grâce à de si vils ennemis du moindre châtement que l'univers réclame.

Oh ! je ne demande pas pour eux la mort : ce serait vraiment trop rapide et trop doux. Ces coupables-là ont mérité le bagne ; ces tortionnaires ont mérité les travaux forcés.

Ne sentez-vous pas combien il est scandaleux d'entendre l'ancien kaiser exprimer l'intention de se retirer dans son magnifique palais de l'Achilleion, sur les rivages de l'île de Corfou ?

Eh quoi ! cet abominable criminel, devenu l'exécration du monde entier, ce maudit irait finir tranquillement ses jours au milieu de sa famille, sous un ciel merveilleux où la nature a prodigué ses sourires les plus doux et ses plus doux enchantements !

Ecoutez ce qu'il écrivait en juillet 1917, après trois ans de guerre, à son complice François-Joseph, empereur d'Autriche-Hongrie :

« Mon âme se déchire, mais il faut tout mettre à feu et à sang, égorger hommes et femmes, enfants et vieillards, ne laisser debout ni un arbre ni une maison. Avec ces procédés de terreur, les seuls capables de frapper un peuple aussi dégénéré que le peuple français, la guerre finira avant deux mois, tandis que, si j'ai des égards humanitaires, elle peut se prolonger pendant des années. Malgré toute ma répugnance j'ai donc dû choisir le premier système qui épargnera beaucoup de sang, bien que les apparences puissent faire croire le contraire. »

Et maintenant les campagnes sont dévastées, les moissons sont arrachées, les arbres sont coupés ; le désert, un désert dont la vue fait venir aux yeux des larmes d'indignation, de douleur, de haine et de vengeance, oui, le désert a remplacé des plaines fertiles et verdoyantes où pas même un oiseau ne trouve le moindre abri et ne fait plus entendre ses joyeux gazouillements. Les villes et les villages sont détruits ; il n'en reste plus pierre sur pierre ; tout a été brûlé, renversé, dynamité.

Combien même de lieux habités ont disparu sans laisser aucune trace ! Leur ruines elles-mêmes ont péri. Etiam periere ruinae.

Une nuit, Nabuchodonosor, le grand roi conquérant de l'Asie, vit en rêve sa propre statue, haute comme les plus hautes montagnes, tout entière d'un marbre éclatant et indestructible. S'en approchant avec fierté, il en caressait les bases d'une main complaisante, quand soudain il s'aperçut que les pieds étaient d'argile.

Alors il trembla, car cette base fragile était l'image de sa puissance démesurée et de son immense orgueil.

Peu de temps après, il fut vaincu, il périt et son empire s'écroula.

Il est, de nos jours, un autre Nabuchodonosor plus puissant encore que l'autre ne l'était, plus orgueilleux encore, plus arrogant, plus cruel, qui rêvait, par son chemin de fer de Hambourg à Bagdad, d'accrocher à droite et à gauche de cette ligne les griffes de son aigle pour assurer sa domination sur la terre tout entière.

Il a vu sans doute dans sa pensée et aussi dans ses rêves sa statue colossale s'ériger sous le firmament ; il a vu, lui qui se proclame le bras droit et l'instrument de Dieu, il a vu tous les peuples s'agenouiller et se prosterner devant elle.

Mais, s'il s'en était approché, il aurait, comme Nabuchodonosor, constaté que les pieds étaient d'argile et qu'il serait précipité du faite de la grandeur dans la honte et dans la boue.

Oui, oui, la justice veut qu'il subisse le châtiment de ses crimes, comme le subiront tous ses complices. Il ne nous suffira pas qu'il aille rejoindre les autres rois en exil, tels que Charles, l'empereur d'Autriche-Hongrie, et Ferdinand, le roi de Bulgarie, et Constantin, le roi de Grèce, et le roi de Saxe et le roi de Wurtemberg et une vingtaine de princes dont les couronnes roulent flétries sur le sol comme les feuilles mortes au vent d'automne.

Tremblez, tyrans et vous perfides,
Tremblez, vos projets homicides
Vont enfin recevoir leur prix.

Vous passerez tous devant le tribunal vengeur qui vous châtiara comme on châtie des brigands de grande route, comme on châtie des Ravachols et des Bonnots, d'ailleurs infiniment moins coupables que vous, car vous,

vous avez fait périr pour votre ambition plus de 10 millions d'hommes, vous avez fait 5 millions de veuves et 40 millions d'orphelins.

Le châtement vous le subirez ; notre Clemenceau l'a dit dans un discours enflammé qu'acclama le Sénat.

Du reste le châtement a commencé. La révolution a éclaté dans les empires centraux, en Allemagne peut-être plus que partout ailleurs.

Nos ennemis doivent évacuer la France, la Belgique, le Luxembourg, les provinces Baltiques, l'Ukraine, la Roumanie, la Serbie, la Turquie ; ils doivent livrer leurs flottes, mettre bas les armes, s'engager aux réparations, donner des garanties, se démettre et se soumettre.

Nous avons au gouvernail des hommes d'une indomptable énergie qui sauront guider notre navire à travers tous les écueils. Nous pouvons, en toute sécurité, leur faire confiance.

Le traité de paix mettra fin à toute guerre en donnant la liberté et l'indépendance à toutes les nationalités, grandes ou petites, et en fondant une Société des Nations qui saura prendre les mesures nécessaires pour que désormais le monde ne soit plus troublé par les atroces cruautés d'une nouvelle guerre.

La guerre est morte ! elle ne ressuscitera pas, non point seulement par amour de la paix et par esprit de fraternité, mais aussi par souvenir des horreurs que nous avons subies et dont on craindra le retour.

Jusqu'ici l'histoire des peuples était encombrée de récits guerriers, de descriptions de batailles ; plus tard, elle ne parlera que des progrès accomplis dans l'ordre social en vue du progrès moral et du progrès intellectuel. Vous serez plus heureux, mes enfants, que nous ne l'avons été.

A qui devons-nous, à qui devrez-vous le salut ?

A ceux qui ont dressé leur poitrine devant l'envahisseur hurlant de joie et ivre de sang et qui lui ont crié : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Et l'envahisseur s'est arrêté.

Maintenant, grâce en soient rendues à nos soldats et à nos chefs, grâce en soient rendues à nos alliés, à ces nobles et obscures victimes venues des cinq parties du monde, car l'ennemi enfin se retire, il demande la paix à genoux, il s'avoue épuisé, battu, vaincu ; il est là, humilié devant la terre entière, et payant de son humiliation l'arrogance qu'il avait déployée jusqu'ici.

Mon cœur reconnaissant vole vers nos libérateurs ; des noms chantent dans ma pensée : c'est Clemenceau, Joffre, Foch, Pétain, Wilson, Lloyd

George, Haig, Byng, Rawlinson, Pershing, Ligget, Mangin, Gouraud, Debeney, Castelnau, Guillaumat, Degoutte, Fayolle ; c'est Franchet d'Espérey chassant de la Serbie comme un troupeau effaré les Bulgares infâmes.

A la Chambre un magnifique hommage a été rendu à nos morts par M. Clemenceau et à la République par M. René Renoult, président de la Commission de l'armée et député de la Haute-Saône :

« Honneur, dit Clemenceau, honneur à nos grands morts qui nous ont fait cette victoire. Nous pouvons dire qu'avant tout armistice la France a été libérée par la puissance de ses armes, et quand nos vivants, de retour sur nos boulevards, passeront devant nous, en marche vers l'Arc de Triomphe, nous les acclamerons. Qu'ils soient salués d'avance pour la grande œuvre de reconstitution nationale. Grâce à eux, la France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité, sera toujours le soldat de l'idéal. »

M. René Renoult, dans un magnifique mouvement d'éloquence, s'est écrié, aux applaudissements enthousiastes de la Chambre tout entière :

« L'hommage solennel que nous rendons va à la République qui par ses institutions, ses lois, son enseignement, avait formé et trempé l'âme du peuple et magnifié l'idée de patrie.

« Oui, par la République, la patrie n'était pas seulement pour nous la bande de terre sacrée et aimée, sur laquelle nous faisons nos premiers pas et où nous laisserons nos ossements, le pays adorable au charme prenant, aux horizons si doux et si purs !

« Par la République, la patrie n'était plus seulement l'évocation radieuse de toutes nos gloires nationales, de tout ce qui a fait le renom de la France, nos grandes chevauchées militaires d'autrefois comme les étincelantes manifestations de la pensée, de l'art et du génie français.

« Par la République, l'idée de patrie était encore quelque chose de plus beau et de plus grand, c'était le symbole vivant des espérances de tous les opprimés de la terre. C'était le souvenir toujours présent de nos grandes révolutions débordant de fraternité humaine ; c'était le domaine intangible des rêves les plus hauts, des aspirations les plus nobles de l'humanité, domaine dont nous avons la garde, et où, demain, par la définitive victoire

des grandes démocraties du monde, s'épanouiront enfin les idées bien françaises et bien républicaines de justice, de droit et de paix universelle. »

Je suis sûr, mes enfants, que vous emporterez de cette réunion un souvenir profond qui restera gravé dans vos pensées.

Notre distribution de prix se passe dans l'intimité, mais c'est pourtant une fête.

De même que vous conserverez avec un soin pieux les diplômes d'honneur de ceux que vous avez perdus, de même aussi vous garderez précieusement les diplômes que nous allons vous remettre.

Ce sont là des diplômes d'honneur aussi, des diplômes de travail. Ils vous resteront comme un souvenir du temps douloureux de votre enfance. L'an prochain sans doute, nous vous donnerons des prix, car, l'an prochain, je pense, nous aurons recueilli tous les fruits de la victoire.

Elle est allée vite la Victoire, elle est allée au pas de charge, ou plutôt elle a volé avec la rapidité de l'aigle. Au Louvre l'on peut voir une magnifique statue, la Victoire de Samothrace, trouvée dans l'île de ce nom. La tête a disparu, mais des ailes attachées à ses épaules elle semble s'élancer avec une vitesse vertigineuse à travers l'espace pour annoncer le triomphe aux peuples vainqueurs.

Nous aurons, nous aussi, une semblable statue : nous l'appellerons la Victoire de la Marne.

Ah ! mes enfants, quels souvenirs nous garderons tous des jours terribles que nous avons vécus ! Que de deuils et de larmes, mais aussi que de bonheur et de joie ! Ceux qui ont perdu des êtres chéris s'élèveront au-dessus du malheur irréparable qui les a frappés, en songeant que la victoire est faite de leur sacrifice.

Même au milieu du plus grand enthousiasme qui a éclaté partout et qui éclatera encore dans les jours qui vont suivre, la pensée de la foule va vers eux avec une sympathie touchante.

Maintenant le cauchemar s'est dissipé ; c'est une aurore nouvelle qui se lève sur le monde régénéré par le sang si pur qui a coulé à flots, mais qui n'a pas coulé en vain.

L'avenir est splendide, car les nations unies par les liens les plus solides de l'affection ne formeront plus, pour ainsi dire, qu'un seul peuple.

La guerre est morte ; nous l'avons scellée dans son tombeau. L'humanité, en se débarrassant des derniers tyrans, va enfin voir, après tant de siècles de

massacres, le règne du Droit et de la Fraternité, c'est-à-dire le règne de la Justice et de la Bonté.

Gloire à vos pères, mes enfants, à vos frères, à vos parents qui ont pris part à cette lutte grandiose !

Gloire à vos maîtres qui, soit par leur enseignement à l'école, soit par tant d'exemples de courage qu'ils ont donnés sur les champs de bataille, ont contribué d'une si splendide façon à la revanche du Droit, à l'apothéose de la Justice !

Gloire à nos Alliés, et surtout gloire à notre France immortelle qui fut et restera la lumière du monde !

7-10 Décembre 1918

MON VOYAGE A STRASBOURG

RÉCIT LU A LA MATINÉE DE L'ŒUVRE Lierre et Marguerite ¹⁹
DONNÉE A LA MAIRIE DU VIII^e ARRONDISSEMENT
le 22 Décembre 1918

Sous la Présidence de Madame Jules SIEGFRIED

LE DÉPART

C'est en ma qualité de Président des Maires et Maires-Adjoints de Paris que j'ai eu l'honneur et le privilège envié d'être invité à me rendre à Strasbourg à l'occasion de l'entrée officielle du Gouvernement français dans la capitale de l'Alsace reconquise.

Je puis résumer d'un mot mes impressions par cette parole de M. Beck, directeur de l'École Alsacienne, en compagnie de qui j'accomplis cet inoubliable voyage : « Pour comprendre la Beauté, il faut avoir vu la réception de Strasbourg. »

Le samedi matin 7 décembre, je pris, à 9 heures 20, avec M. Sansbœuf, Président de la Fédération des Sociétés Alsaciennes-Lorraines de France, le train qui devait me conduire dans nos chères provinces.

J'eus l'heureuse fortune de voyager avec les généraux Balfourier, Curé et Boelle, trois héros de la guerre ; M. Wurtz, conseiller d'État, M. Raphael-Georges Lévy, membre de l'Institut, M. Léon Robelin, secrétaire général de la Ligue de l'Enseignement, et un certain nombre d'officiers, parmi lesquels le capitaine Marcel Habert.

Avec quel serrement de cœur nous vîmes, mes compagnons et moi, ces champs de bataille historiques qui resteront éternellement dans la mémoire des hommes ! Château-Thierry, Dormans, les rives de la Marne ! Que de

désolation dans les villes et les campagnes ! Que de désastres et de ruines ! et aussi combien de tombes !

En proie à la plus vive émotion, nous gardions le silence et retenions avec peine nos larmes : nous nous rappelions les jours déjà lointains du début de la guerre, et les jours encore tout proches de nous, quand un ennemi féroce approchait des portes de Paris. Nous revivions ces heures pleines d'angoisse pendant lesquelles se jouait le sort de la Patrie. Nous étions presque perdus, lorsque soudain retentit un cri d'espoir : Foch refoulait les hordes des barbares ; chaque jour nous annonçait une victoire de Fayolle, de Mangin, de Gouraud, d'Humbert, de Douglas-Haig, de Pershing, du roi Albert. De la consternation nous passions à l'espoir d'abord, ensuite à l'enthousiasme, enfin à la suprême victoire.

En juillet, nous étions vaincus, en octobre nous étions vainqueurs ; en juillet, nous étions perdus, en octobre, nous étions sauvés.

Voilà ce que nous pensions tous dans le train qui nous emportait là-bas, vers les bords du Rhin.

Épernay, Châlons, Vitry-le-François, Bar-le-Duc, Toul, Nancy, presque toutes ces villes évoquèrent aussi en nous bien des souvenirs pleins de douleur ou rayonnants de gloire.

Avricourt ! c'est la frontière, je veux dire l'ancienne frontière.

Salut, Alsace !

Mon cœur battait à se rompre. Était-ce bien la réalité ou n'était-ce qu'un rêve ?

Moi qui suis originaire de la Franche-Comté, limitrophe des provinces perdues, je ressentais plus vivement encore peut-être une sorte d'étourdissement et ce quelque chose qui ne se saurait traduire, mais qui vibre jusqu'au plus profond de l'être.

Puis ce fut Saverne, et ce fut Strasbourg.

L'ARRIVÉE

Il était 21 heures 20. Nous avions mis exactement douze heures à faire ce voyage qui me semblait être un voyage imaginaire.

Le Haut Commissaire de l'Alsace et de la Lorraine, mon éminent ami M. Georges Maringer, était sur le quai, sur ce même quai où descendait le kaiser Guillaume II lorsqu'il venait faire sa visite à sa bonne ville de Strasbourg.

La gare était pavoisée de mille drapeaux, éclairée de mille feux. Le tapis somptueux que foulait jadis le pied du « Seigneur de la guerre », avait été déroulé à notre intention. Je ne sais s'il s'en plaignit...

Tous les voyageurs descendirent avec empressement. Parmi eux se trouvait M^{lle} Déroulède, dont le compartiment était garni de fleurs et de bouquets qu'elle devait déposer sur les tombes des Français de 1870.

J'oubliais de dire que, dans le hall de la gare, se voit un tableau immense de 20 à 30 mètres de long sur 10 de haut, représentant la remise des clefs de Strasbourg à Guillaume Ier, l'inoubliable grand-père...

C'est un faux historique : messieurs les Boches sont coutumiers du fait. Les clefs de la ville n'ont jamais été remises au souverain ni au chancelier.

Accompagné de mon cher collègue et ami Sansbœuf, je me dirige vers l'hôtel qui nous avait été désigné, l'Hôtel Monopole.

Là, pas un drapeau flottant au vent : c'était une « maison boche » qui avait eu l'audace d'arborer, la veille, à ses fenêtres, des drapeaux français et alliés que des Strasbourgeois indignés et furieux avaient prestement arrachés, comme ils le firent pour de nombreux autres immeubles boches. Du reste, dans plusieurs villes occupées depuis l'armistice par nous, ils vendaient des drapeaux confectionnés par eux depuis quelque temps déjà. Cela en dit long sur leur mentalité.

LA JOURNÉE DU DIMANCHE

I. — VISITE DE STRASBOURG

Sansbœuf me servit de guide et de cicerone, un guide et un cicerone fort averti, puisqu'il est Alsacien, amoureux de son Alsace, comme on l'est d'une jolie femme, amoureux fou, il l'aime, comme Montaigne aimait Paris, jusque dans ses verrues.

Depuis trente-six ans, il n'avait pas remis le pied dans le pays, mais il en connaissait les moindres détails ; les plus petites et les plus tortueuses rues lui étaient familières et il les saluait comme de vieilles connaissances. Moi, j'ouvrais de grands yeux pour mieux voir et pour bien me fixer à jamais le vieux Strasbourg dans la pensée.

Ces maisons du temps jadis ressemblent bien à celles que nous a représentées Hansi.

Nous longeons les berges de l'Ill d'où l'on a une vue très étendue et très pittoresque sur le vieux Strasbourg.

Et nous allons rendre une première visite à la Cathédrale, la fameuse Cathédrale qui domine tout le pays et qui est comme le symbole de l'Alsace elle-même, puis nous revenons visiter la ville dont les maisons disparaissent sous des monceaux de dra peaux. On en voit qui datent d'avant la guerre, du temps de Napoléon III avec l'aigle en haut de la hampe et la couronne impériale au milieu de la soie. Ils avaient été précieusement conservés dans certaines familles depuis près de cinquante ans. En toute autre circonstance, cet emblème aurait passé pour séditionnel : nul cependant ne s'en étonna ni ne s'en froissa, pas même Clemenceau ni les plus farouches républicains ; après tout, c'étaient toujours les trois couleurs... Mais il n'en était pas moins pittoresque et très archaïque de voir l'aigle impériale au milieu d'une fête républicaine. Et puis n'était-ce pas vraiment très touchant de penser que la fidélité à la France avait pendant si longtemps conservé dans les familles le symbole de la Patrie.

Je me demandais où l'on avait pu confectionner en si peu de jours tant, tant, tant de drapeaux, que Paris lui-même n'est pas si pavoisé. On me répondit :

« Depuis la signature de l'armistice, et même un peu avant, les pharmaciens se mirent à vendre des couleurs bleues et rouges dont on teignit des nappes, des draps et des serviettes. Il n'y aurait jamais eu assez d'étoffe de ces deux nuances dans la ville pour confectionner tant de milliers de drapeaux. Et, du reste, ces achats eussent éveillé l'attention des marchands boches et des autorités. Mais l'Alsacien, né malin, tourna la difficulté de cette ingénieuse façon. »

Nous nous arrêtons devant la statue de Kléber dans les mains duquel on a placé un drapeau tricolore, puis devant la statue de Gutenberg à qui (et j'en suis bien heureux) l'on conteste depuis assez longtemps, et non sans raison sérieuse, l'invention de l'imprimerie, qui serait due à un Français ou à un Hollandais ; Gutenberg, simple employé, se serait enfui à Mayence en emportant le secret. A cette époque-là, les Boches emportaient déjà le matériel.

Au-dessus de la porte d'entrée de la maison de Diétrich je lis cette inscription sur une grande pancarte ornée de flots de rubans tricolores et de palmes :

« Pour la première fois c'est ici que la Marseillaise fut chantée. »

La famille Diétrich n'habite plus cette maison, mais elle a, m'a-t-on dit, emporté dans l'hôtel qu'elle habite maintenant le salon où Rouget de Lisle chanta, pour la première fois, l'hymne patriotique qu'il venait de composer dans une pièce voisine.

II. — LE PONT DE KEHL

Après une matinée si bien employée, nous allons déjeuner et, dans l'après midi, nous allons voir le Rhin et le fameux pont de Kehl. Nous saluons au passage la statue de Desaix, le héros de Marengo, qui, en 1796, défendit pendant deux mois le passage du Rhin contre les Autrichiens.

Avant même d'arriver au fleuve, j'éprouve une vive et profonde émotion. Au pont de Kehl, il est cependant à sec en partie, mais qu'importe ? c'est le Rhin, le Rhin français, pour qui tant de sang coula ; c'est le Rhin qui est à nous dans son cours moyen et que nous occupons sur la rive droite et sur la rive gauche jusqu'à la Hollande ; c'est le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux, comme le chante Boileau dans son épître à Louis XIV.

J'ai cherché en vain les nymphes effrayées qui courent jusqu'à la source vers leur humide roi pour lui annoncer le passage du fleuve par les Français. Ou bien Boileau nous a bourré le crâne, ou bien les nymphes reposaient dans leurs humides grottes. Seraient-elles boches, par hasard, et nous auraient-elles boudés ?

Je n'ai pas vu non plus les ondines, ni Alberich, le chef des nains ou Niebelungen, que Wagner a célébrés dans l'Or du Rhin.

Tous mes souvenirs classiques apparaissent devant mes yeux et je les médite longuement dans un profond silence.

Un tramway conduit les voyageurs jusqu'au pont par une belle et large avenue. Un barrage de soldats retient les curieux à quelques centaines de mètres ; pourtant un officier consent, sur la présentation de nos cartes, à nous accompagner jusqu'à l'entrée du pont.

Le barrage arrête deux ou trois cents personnes qui attendent les Boches en train de s'enfuir de l'Alsace pour regagner l'Allemagne. Ces Boches sont aussi piteux dans leur fuite qu'ils étaient arrogants avant leur défaite.

Mais leur exode ne s'exécute pas aisément. Il leur faut traverser la foule qui les attend pour les « passer à tabac », comme on dit vulgairement. Les victimes ont un rude compte à régler avec leurs anciens bourreaux ; vraiment on ne saurait les plaindre : c'est un petit châtiment pour de si

grands crimes. Les soldats s'amuse^{nt} énormément à ce spectacle. Heureusement, on les a placés en ce point, car si ce poste n'existait pas, tous les Boches iraient piquer une tête dans les eaux du fleuve. Ils ont accumulé sur eux tant de haines justifiées que l'on excuserait cette vengeance, ou du moins on la comprendrait.

LA JOURNÉE DU LUNDI

I. — VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Depuis plusieurs jours, les préparatifs pour la réception du Président de la République se poursuivent fiévreusement.

Dès son arrivée, le Président, accompagné de M. Dubost, de M. Deschanel, de M. Clemenceau, des trois maréchaux Joffre, Foch et Pétain, et d'une foule de personnages notables, est conduit à l'Hôtel de Ville où il doit prononcer un discours. Ce fut le plus beau, certes, de sa carrière si féconde, cependant, en succès oratoires.

« Le plébiciste est fait », s'écrie le Président, « l'Alsace s'est jetée en pleurant de joie au cou de sa mère retrouvée » — et, dès cette première phrase, toutes ses paroles vont être couvertes par des tonnerres d'applaudissements enthousiastes.

Mais l'émotion — une émotion muette cette fois — fut à son comble, lorsque le Président prononça son admirable péroraison :

« Chère Alsace, qui a tant manqué, depuis quarante-huit ans, à la Patrie mutilée, douce Lorraine, que le traité de Francfort avait déchirée et morcelée, vous voici, toutes deux, pour toujours rentrées au foyer de vos ancêtres. A l'avenir, lorsque nous verrons dans nos fêtes, désormais plus lumineuses, reparaître le costume pittoresque de vos jeunes filles, nous n'éprouverons plus ce serrement de cœur que provoquait en nous le passage des noirs souvenirs. Chassons maintenant les fantômes du passé. Alsace, l'avenir t'appelle et te sourit : avec nous, tu travailleras bientôt à la prospérité de la France et à ton propre bonheur, qui sont et resteront inséparables. Dans les Chambres françaises, tes représentants feront librement entendre au gouvernement de la République les vœux de tes populations laborieuses.

« Sois assurée que la France entourera de sa plus vigilante sollicitude ses enfants retrouvés. Avec nous, tu méditeras les grandes leçons de cette

guerre, et, comprenant la nécessité permanente de l'union nationale, tu nous aideras à nous rapprocher de plus en plus de l'idéal de justice et d'humanité que la France a toujours eu devant ses yeux clairs. Avec nous, aussi, tu te rappelleras que nous avons chèrement payé ton retour à la demeure maternelle. Des centaines de milliers de Français sont tombés sur les champs de bataille pour que se reconstituât l'intégrité de la Patrie. Avec nous, Alsace, tu honoreras la mémoire de nos morts car, autant et plus que les vivants, ce sont eux qui t'ont délivrée. »

Tout le discours s'élève à la même hauteur de sentiments et d'idées. Clemenceau ponctue chaque mot du geste et de la tête. L'émotion est si forte que les larmes coulent de tous les yeux.

Une réception eut lieu, immédiatement après, à l'Hôtel de Ville ; elle était réservée aux Parlementaires et aux autorités. Mais à peine le Président eut-il terminé son discours que les barrages furent rompus et que la foule, emportée par une force surhumaine, se précipita dans le Palais Broglie, derrière les personnages officiels.

Hommes, femmes, vieillards, jeunes gens et enfants se succèdent devant le Président en files interminables, l'entourent, lui baisent les mains en pleurant ; quelques-uns ébauchent le geste de s'agenouiller devant lui. Et ce défilé eût duré des heures, si M. Poincaré n'eût été appelé par les exigences du programme à quitter l'Hôtel de Ville.

Pour moi, je fus rejeté, sans m'y attendre, derrière le Président, puis près de M. Clemenceau qui disait « Je regrette que l'on n'ait pas associé à cette fête le nom de Gambetta. »

Décidément, c'était bien l'union nationale, l'oubli des querelles d'autrefois, la justice rendue par un grand patriote à un autre grand patriote, dont il avait été l'adversaire acharné.

Clemenceau avait raison : le souvenir de Gambetta eût dû être évoqué dans ces inoubliables journées, d'autant plus qu'il avait été l'élus de l'Alsace et avait signé la protestation des Représentants de l'Alsace contre le traité de Francfort. Mais il n'en était pas moins invisible et présent.

Après le départ du Président, je vais à une fenêtre pour admirer le spectacle. Là, je fus le témoin d'une petite scène intime qui m'émut vivement.

Devant moi se trouvaient plusieurs personnes qui, à ma grande surprise, demeuraient silencieuses au milieu de l'effervescence générale. Lorsqu'elles quittèrent la croisée, je me rangeai et leur adressai la parole :

nul ne me répondit. Je vis alors que ces hommes et ces femmes, tous d'une parfaite distinction, avaient le visage baigné de larmes, et que l'émotion qui les étreignait les empêchait de dire un seul mot. Ils s'éloignèrent, un mouchoir sur les yeux.

Au dehors, quel spectacle inexprimable ! le landau du Président ne peut avancer qu'avec les plus grandes précautions. Ce sont des rumeurs étourdissantes, des cris, des acclamations sans fin.

Nous nous dirigeons vers la Cathédrale que j'avais déjà visitée la veille, mais j'y retourne, car je brûle de voir la célèbre horloge. L'explication du mécanisme en est donnée aux personnages officiels. Ce mécanisme est fort ingénieux et compliqué : lorsque sonne midi des figurines se mettent en marche, les apôtres défilent et le coq fait entendre un triomphant cocorico.

Les Boches ont voulu mettre au pas l'horloge elle-même et l'obliger à sonner l'heure allemande.

L'horloge, bonne patriote, s'y est toujours refusée : les transformations que l'on voulait opérer auraient anéanti le chef-d'œuvre.

Le Président se rend ensuite au temple et à la synagogue. A son retour, nous croisons son cortège qu'accompagnent les acclamations toujours de plus en plus enthousiastes. Je vois le Président debout dans son landau, debout, saluant la foule en brandissant son chapeau avec de tels gestes que j'eus peur un moment qu'il ne dégringolât.

Cette vue me plongea dans la stupéfaction. Pour qui connaît. M. Poincaré, la chose paraît inouïe, invraisemblable, incroyable, car le Président se montre toujours d'une extrême réserve ; tout mouvement désordonné est pour Lui un manque de dignité. Mais il est emporté comme tout le monde, il est hors de soi-même, la contagion l'a gagné.

Em. ce même moment, j'ai vu à la fenêtre une jeune fille qui, pendant un quant d'heure ; n'a cessé,, sans le moindre arrêt, de crier : « Vive la France ! »

Elle s'est époumonnée, jusqu'à épuisement, elle s'est couverte de sueur, elle a crié sa foi et son amour avec une ardeur, un enthousiasme, avec une force dont on aurait cru incapable une jeune fille.

L'animation de la ville est indescriptible, on se serre les mains, on rit, on pleure, on s'embrasse, on maudit les Boches, on adore les Français.

II. — LA REVUE

A une heure et demie a lieu, sur la place de la République, hier encore place du Kaiser, la revue des troupes : c'est un des clous, un des gros clous de ces fêtes grandioses. Impossible d'atteindre à l'estrade officielle qui est bondée, surchargée d'invités. Force m'est de rester au pied même de cette estrade, vigoureusement comprimé en compagnie de sénateurs, de députés, et d'autres personnages parmi lesquels je citerai le général D'ubail, grand chancelier de la Légion d'honneur, l'abbé Wetterlé, etc... Une affluence énorme nous entoure, empêchant toute circulation, s'opposant même à la Revue qui ne pouvait commencer faute d'espace ; cohue inimaginable, au point que l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Sharp, placé tout près de moi, s'écrie : « Je n'ai jamais vu un si joli désordre. »

Au premier rang se trouvaient le Président de la République, le Président du Sénat, le Président de la Chambre, M. Clemenceau et le maréchal Foch ; au second rang, le maréchal Pétain, le général Gouraud et d'autres.

Et l'on attendait toujours que la Revue commençât... Un incident qui parut fort amusant, se produisit sans causer la surprise et peut-être même le scandale qu'il eût provoqué en toute autre circonstance.

Le général Gouraud, bravant toute étiquette, s'avance au bord de l'estrade et s'adressant à la foule lui crie avec jovialité :

« Voyons, voulez-vous, oui ou non, voir la Revue ? Alors, rangez-vous, et faites de la place pour les soldats. »

La voix du glorieux mutilé remporta un plein succès. Les uns se pressent contre l'estrade, les autres se reculent et, non sans peine, il est vrai, un espace libre s'ouvre enfin entre les deux rangs pressés des spectateurs.

Oh ! la belle revue, la splendide, la magnifique, la glorieuse revue dans Strasbourg délivré : des fanfares, des drapeaux déchiquetés par les balles, des zouaves, des chasseurs d'Afrique, des artilleurs, des canons, des autos-mitrailleuses, des tanks.

Admirables soldats marchant d'une allure guerrière avec la légèreté qui distingue l'Armée Française : Oh ! les beaux et nobles poilus, les fiers jeunes gens qui défilèrent devant nous ! Ils avaient fait plus de quatre ans de guerre, ces hommes infatigables, ils avaient vécu quatre hivers de la vie infernale des tranchées, ils avaient reculé sous le nombre, puis ils avaient bousculé l'ennemi, l'avaient repoussé avec la baïonnette dans les reins, ils l'avaient bouté hors de la France, et ils défilaient aujourd'hui devant les Strasbourgeois ravis qui en croyaient à peine leurs yeux et qui acclamaient leurs libérateurs.

Non ! le passage sous l'Arc de Triomphe n'aura peut-être pas un pareil éclat, il ne produira peut-être pas la même émotion.

Vive l'Armée Française ! Vivent les Poilus ! Vive la France ! Vive Poincaré ! Vive Clemenceau ! Vive Foch ! Vive Pétain ! Vive Gouraud ! Les chapeaux s'agitent, les mouchoirs volent sur la place, aux balcons, aux fenêtres, ressemblant à des messagers ailés qui emportaient dans leurs mouvements toutes les âmes et tous les cœurs pour les offrir aux sublimes artisans de la victoire.

Après la triomphante Revue militaire, nous assistons à une autre Revue triomphante aussi celle-là, émouvante au suprême degré, non plus la revue d'une Armée, mais la revue de toute une province, la revue de tout un peuple, la revue de l'Alsace qui, pendant des heures, défila sous nos yeux.

L'imagination la plus riche n'enfanterait point un spectacle si étonnant, si merveilleux et si charmant.

Devant nos yeux remplis d'enchantement passent les délégations de Strasbourg et des communes de l'Alsace. Quelle évocation du passé ! Quel enivrement du présent ! Les hommes, les femmes, les enfants sont revêtus de leurs costumes paroissiaux qui se distinguent tous par mille nuances : tricornes, bonnets de fourrure, gilets aux boutons d'or, culottes courtes, rubans, dentelles, coiffes dorées délicieuses sur des têtes délicieuses, avec ou sans le grand nœud alsacien, toutes ornées de la cocarde tricolore ; des vieux, des vieilles appuyés sur des bâtons, courbés par l'âge, mais retrouvant des jambes pour marcher dans les rangs. Voici des délégations des plus lointains villages, s'avançant, leur curé en tête. Voici des corporations à cheval, voici des cyclistes, des étudiants, tous avec l'écharpe tricolore en sautoir ; voici les orphéons, voici des drapeaux, des bannières, des oriflammes qui flottent et claquent au vent. Voici la corporation des jardiniers qui, portant un costume genre Watteau, lancent des bouquets à pleines mains. Des régiments d'Alsaciennes passent en rangs serrés, agitant les bras, remuant leurs coiffes, jetant des fleurs, poussant des cris d'amour pour la France. Voici les Vétérans, que nous avons déjà salués le matin, Sansboeuf et moi, devant la statue de Kléber. Tous en redingote et chapeau haut de forme, portant la médaille de 1870 et l'insigne du Souvenir français. Malgré leur âge ils défilent avec le même enthousiasme qu'au temps de leur jeunesse.

Chaque délégation s'arrête devant le Président, chantant, saluant ou dansant des rondes et des farandoles.

Des Alsaciennes se détachent de leur groupe et se précipitent vers l'estrade, offrant des bouquets et recevant des baisers en échange, du Président, de Foch, de Clemenceau. Elles escaladent l'estrade et se placent entre les personnages officiels qu'elles encadrent ; l'une d'entre elles est à la gauche de M. Poincaré. Soudain elle devient blême, sans doute en constatant son audace, et je la devine près de s'évanouir.

J'ai vu tout cela de bien près, car j'étais placé au pied même de l'estrade, tout près du maréchal Foch. J'eus tout le temps d'examiner cette belle et loyale et rude figure de soldat. Les yeux bleus sont clairs, mais énergiques, d'une énergie que l'on sent indomptable ; on dirait parfois que la foudre les traverse et que des éclairs en jaillissent. Nous n'avons pas à craindre de celui-là qu'il se laisse attendrir par les hypocrisies, les mensonges, les trahisons des Boches. Notre France est en bonnes mains.

Tout le monde riait et tout le monde pleurait. Clemenceau pleurait, les généraux, aguerris pourtant, ceux-là, contre les plus fortes émotions, pleuraient aussi, toute l'Alsace pleurait, pleurait, pleurait, de joie et de bonheur, comme toute l'Allemagne pleurait aussi, mais pleurait de colère, de rage, d'impuissance et de haine.

Je n'ai jamais vécu, je ne vivrai plus jamais de pareilles heures ; j'en emporte en moi à jamais l'impérissable souvenir. J'ai vu, j'ai vu tout un peuple se donner avec enthousiasme, avec piété, avec ferveur ; j'ai vu tout un peuple se jeter avec délire dans les bras de la France, et j'ai senti tout ce que peut avoir de puissance l'amour pour son pays. J'ai vu la folie du bonheur, et je me demande comment le cœur et le cerveau peuvent supporter, sans se rompre, de si extraordinaires émotions.

Nos poilus furent les triomphateurs de ces journées inoubliables que l'histoire relatera dans ses Annales. Chacun connaît le caractère du soldat français, toujours prêt à proclamer sa flamme aux jolies filles qu'il rencontre et à leur conter fleurette.

Mais à Strasbourg, nos galants rivalisèrent de courtoisie avec les plus délicats. Les familles les plus rigides laissèrent leurs jeunes filles se promener aux bras de nos soldats qui observèrent tous la plus grande réserve. On eût dit des frères se promenant avec leurs sœurs. Cette attitude fait le plus grand honneur à nos poilus, L'âme des ancêtres revivait en eux, comme aux plus beaux temps de la chevalerie française.

Les petits Alsaciens eux-mêmes, les gavroches du pays peuvent fournir plus d'une anecdote curieuse. Un soir, en rentrant avec M. Beck, nous

demandons à l'un de ces gamins la route conduisant à notre hôtel. L'enfant ne sachant point parler français est dans l'impossibilité de nous répondre. M. Beck lui renouvelle sa question en patois alsacien, tout en lui reprochant son ignorance.

« — Oh ! n'ayez pas peur, Monsieur, répond l'enfant, avant un an, nous parlerons tous français ! »

En tous cas, s'ils ne le parlent pas encore et ne peuvent chanter la Marseillaise, ils savent du moins très bien la siffler, car durant tout notre séjour, nous n'avons cessé d'entendre notre chant national sifflé par toutes les lèvres des gamins de la rue.

III. — LA SALLE DES CHANTEURS

Je croyais avoir épuisé en un jour toutes les émotions : je me trompais. Je devais en éprouver de nouvelles, d'une autre nature, il est vrai, mais propres néanmoins à rester toujours gravées dans mon souvenir.

La Salle des Chanteurs est un immense hall construit par les Boches. Un bal y fut donné le lundi soir. La Municipalité avait adressé à la bourgeoisie des invitations : deux ou trois mille personnes répondirent à cet appel.

Nous entendons tout d'abord des vers du bon poète Maurice Boukay :
« Vin d'Alsace, vin d'amour, vin de liberté ! »

Le sénateur de la Haute-Saône remporta un joli succès..

Botrel se fit également applaudir dans ses chansons de guerre, et particulièrement dans sa Rosalie.

Mais cela ne pouvait durer longtemps. Tout le monde se sentait des fourmis dans les jambes ; aussi l'on réclame la musique et les danses s'organisent.

D'ailleurs, le général Gouraud vient de faire son apparition dans une loge ; une ovation formidable lui est faite. « Si je prends la parole, dit-il, c'est pour engager tous les officiers à faire danser les charmantes Alsaciennes présentes dans cette salle. »

Avec quel entrain fut aussitôt suivi le conseil du glorieux mutilé !

Moi qui n'ai jamais su danser, je me trouve embarrassé avec, à mon bras, une jeune et fort jolie Alsacienne que je dois me borner à conduire au buffet ; je m'excuse et lui rends la liberté. En même temps, je suis présenté à un Strasbourgeois qui, sous l'influence, sans doute, du Champagne, ne

cesse, pour me témoigner sa sympathie, de me serrer sur sa poitrine et de m'embrasser.

Une fois, deux fois, c'était bien, trois fois, c'était déjà trop ; mais huit ou dix fois, c'est vraiment excessif et je me hâte de m'esquiver.

— Ah ! me dit un ami, si votre Alsacienne vous en avait fait autant, auriez-vous pris la fuite ?

Je souris et ne réponds point, mais mon ami reste convaincu que j'aurais préféré l'Alsacienne ; en quoi il n'a peut-être pas eu tort.

Mais voici bien autre chose ; toutes les danses s'arrêtent brusquement, mille voix s'écrient : « La farandole, la farandole. » Et les échos de la salle répètent : « La farandole, la farandole. » On se serait cru dans le Midi.

Toutes les mains se tendent : les femmes et les jeunes filles des meilleures familles entrent dans la ronde ; un grave magistrat, conseiller d'Etat, Alsacien d'origine, me saisit le bras, et je me trouve entraîné dans une fantastique farandole de plusieurs centaines de personnes riant, criant, chantant, gambadant, sautant. La ronde qui ressemble à une immense couleuvre envahit les couloirs, monte les escaliers, les descend, revient dans la salle. Les rires, les cris, les chants redoublent de force et d'éclat. La sarabande effrénée paraît prise de vertige : c'est l'exaltation suprême de la joie, c'est l'âme, c'est le cœur qui ont besoin de se dilater ; les nerfs ne sont plus maîtres d'eux-mêmes et emportent chacun de nous jusqu'au moment où nous n'en pouvons plus.

Il y a là des hommes très graves, des magistrats, des généraux, d'anciens ministres, des sénateurs, des députés, des personnages officiels qui se font d'habitude de la plus grande modération une loi absolue ; il y a là des femmes d'une éducation exquise, d'une nature très réservée. Et cependant, dans l'élan de joie qui nous transporte, nous oublions tout, nous dansons, nous sautons et nous finissons par nous demander quel démon... ou quel dieu nous a ainsi transfigurés. Vous eussiez dit un bal d'étudiants en goguette.

Dans un moment d'accalmie, vers une heure du matin, un officier monte à l'orchestre, se met au piano et chante « Madelon » et tout le monde d'entonner : « Madelon ! Madelon ! Madelon ! » Des jeunes filles entourent le piano pour apprendre : la chanson comme le font les midinettes devant un chanteur public. Les danses ne s'interrompirent que pour permettre aux assistants de chanter une dernière fois, la dixième peut-être, « La Marseillaise ».

Enfin, la faiblesse nous abat, et chacun rentre chez soi sous l'impression la plus étrange, peut-être, de son existence.

Je ne crois pas que l'Histoire ait jamais constaté une aussi formidable explosion de joie que celle de l'Alsace-Lorraine en ce lundi de décembre.

L'Alsace a fêté sa délivrance avec délire, elle a proclamé son bonheur d'avoir retrouvé la Patrie, elle a crié aux Allemands stupéfaits sa haine pour eux et son amour pour la France.

Qu'ils reviennent maintenant les Boches maudits : les pierres elles-mêmes, le sol se soulèveraient contre eux et les anéantiraient.

Le lendemain matin, au moment de notre retour, M. Beck me raconta sa visite au cimetière de Strasbourg. Toutes les tombes d'Alsaciens étaient pavoisées, l'une d'entre elles portait cette inscription tracée par la main d'un enfant : « Grand-père, ils sont ici ! »

Ils sont ici, grand-père : les morts eux-mêmes doivent avoir leur part de joie en ce grand jour ; ils doivent savoir que maintenant ils peuvent reposer en paix dans leur pays redevenu enfin français !

Je ne saurais finir sur un mot plus émouvant et que je me plais à répéter : « Grand-père, ils sont ici ! »

19 Février 1919

**DISCOURS PRONONCÉ AUX OBSÈQUES DE JULES
COSNARD Maire du XVII^e arrondissement.**

MESDAMES, MESSIEURS,

Devant ce cercueil qui contient la dépouille mortelle de mon très cher ami Jules Cosnard, j'ai peine à maîtriser la douleur qui m'étreint.

En ma qualité de Président de l'Union Amicale des Maires et Maires-Adjoints de Paris, je ne puis cependant me dérober au devoir qui m'incombe, de lui adresser les suprêmes adieux, avant que sur lui la tombe se referme à jamais.

Mais que dis-je là ? La tombe ne se referme à jamais que sur les inutiles et les pervers. Elle se rouvre, au contraire, pour ceux qui n'ont vécu que pour faire le bien, et qui par l'excellence de leurs vertus, méritent de se survivre à eux-mêmes.

Jules Cosnard fut, en effet, un modèle pour les siens, comme il fut un exemple, comme il le restera pour tous les administrateurs et tous les hommes publics. Ces caractères-là sont taillés comme dans du marbre.

Les vertus privées qui font l'honnête homme se retrouvent dans la vie publique de notre regretté collègue : elles sont pour le bien de tous une magnifique garantie, elles sont pour les intérêts de la commune, comme pour les intérêts de l'Etat, la certitude d'une administration intègre.

Cosnard descendait d'une lignée républicaine dont il maintint la tradition avec une énergie qui ne se démentit jamais.

Petit-fils d'un soldat qui servit avec ardeur la République de 1848 et protesta contre le 2 Décembre, fils d'un père qui acclama la République du

4 septembre et fut le premier maire républicain du XVII^e arrondissement, Jules Cosnard fut, lui aussi, un républicain de cœur et d'âme, un républicain de conviction, dont la foi démocratique était pour lui comme une religion.

Nous retrouvons chez lui le même attachement à nos institutions qu'il sut faire respecter, aimer, parce qu'il était l'intégrité même, et qu'il ne voulut jamais connaître en ses administrés que des amis ; jamais il ne distingua en eux l'adversaire politique.

Ce sont là des preuves d'une haute élévation de pensée, d'un cœur bien placé, d'une généreuse nature.

Au barreau de Paris, dont il fut l'un des ornements, il occupa une place enviable qu'il devait à son talent, non moins qu'à son intangible probité et à l'impeccable dignité de sa vie.

Oh ! quel homme nous perdons en lui ! certes nul n'est indispensable, mais il en est qui sont nécessaires et dont la disparition laisse des vides très difficiles à combler.

Jules Cosnard était de ceux-là. Qui dira jamais la délicatesse de ses sentiments, la fidélité à ses amis, la loyauté de sa nature, la finesse et l'étendue de son intelligence ? Qui dira surtout jamais toute la tendresse et toute la bonté de son cœur ?

Cette tendresse et cette bonté ne s'étendaient pas seulement sur les siens, elles rayonnaient sur toutes les misères, toujours, hélas ! si nombreuses, qui frappent la pauvre humanité.

Pendant la guerre surtout, est apparu dans les mairies l'abîme de toutes les douleurs humaines : nous en avons touché le fond. Femmes privées de leur soutien naturel, enfants, vieillards, malades, veuves, orphelins, ouvriers et ouvrières sans travail, pauvres êtres fuyant devant l'invasion, imploraient notre secours.

Les œuvres se sont multipliées, nous nous sommes multipliés avec les œuvres.

C'est Voltaire, je crois, qui disait en mourant : « Mon meilleur ouvrage, c'est d'avoir fait un peu de bien. » Nous pouvons dire de Jules Cosnard qu'il fit le bien toute sa vie et n'eut jamais d'autre souci. Aussi les malheureux ne perdent pas seulement en lui un administrateur vigilant, ils perdent un ami, un consolateur, un soutien, aimé de tous, honoré de tous, vénéré de tous.

Cosnard ne quittait pour ainsi dire pas sa mairie qui vraiment depuis la guerre était bien la maison commune ; il y venait tous les jours, donnant

l'exemple du chef qui n'abandonne jamais son poste de combat ; tous les jours il était présent pour tous, prêt à donner, à soulager, à relever les courages abattus.

Aussi n'est-il pas exagéré de dire que ce n'est ni l'âge ni la maladie qui l'a emporté, mais son zèle ardent pour le bien public, son immense et patriotique labeur. La guerre l'a tué, voilà la vérité. Et notre cher ami, lui aussi, est victime du devoir qu'il s'était noblement imposé.

Connaissez-vous, Mesdames, Messieurs, plus beau spectacle au monde que de voir un homme indépendant se consacrer si entièrement, au prix de toutes les fatigues et de tous les sacrifices, avec un complet désintéressement, à ses concitoyens, assumer tant de responsabilités et mettre au point tant de questions graves et délicates, régler tant de détails, et entre temps recevoir, entendre, guider, rassurer, réconforter en quatre ans peut-être plus de 30.000 personnes ?

Et cependant nul jamais ne fit appel en vain à sa justice et à sa bonté.

Mais parmi tant d'œuvres qui sollicitaient son attention et son activité, je dois placer au premier rang les œuvres de l'enfance et de la jeunesse.

Aimer l'enfance, c'est aimer la grâce et la confiance naïve ; aimer l'enfance c'est aimer ce qu'il y a de meilleur et de plus pur dans l'humanité. Mais aimer l'enfance, c'est aussi aimer son pays, car l'enfance c'est la vie et le prolongement et la perpétuation de la race. Combien de fois nous avons traité ensemble de ce sujet plein d'angoisse ! Après une guerre qui nous a coûté un sang si précieux, notre pays affaibli déjà par l'insuffisante natalité a besoin de protéger cette frêle et délicate tige, sur laquelle repose notre espérance. Aussi toutes les œuvres de l'école, toutes les institutions d'après l'école étaient sa suprême préoccupation et il s'y donnait avec ferveur. Rien ne le rebutait, rien ne le décourageait, car la bonne direction de l'enfant, c'est le salut même de la patrie.

Ah ! combien je comprends le deuil de sa Municipalité, la douleur de ses adjoints si dévoués et infatigables comme lui, les regrets de ses collaborateurs, ceux de la population tout entière, car à la Mairie où il siégea pendant 31 ans et à la Chambre où il siégea pendant 4 ans, il fut le constant bienfaiteur de ce grand et bel arrondissement.

Ah ! combien je comprends aussi, et combien je partage la douleur de sa noble veuve, de ses enfants et de ses petits-enfants desquels il était adoré et vénéré.

Madame Cosnard était pour son mari la compagne rêvée : femme au grand cœur, elle était sa plus intime et sa plus précieuse collaboratrice ; elle fut l'âme des innombrables œuvres que la guerre suscita. Ils étaient unis dans le bien, comme ils étaient unis dans la vie, unis par le cœur comme par la loi.

Pour une femme c'est un bonheur d'avoir un tel mari ; pour un mari c'est un bonheur d'avoir une telle femme.

Je prie toute la famille de vouloir bien me laisser prendre part avec elle à la douleur dont elle est accablée. C'est une consolation, c'est presque un adoucissement à une perte si cruelle, de voir autour de soi tant de cœurs attristés, tant de vraies sympathies, tant d'amitiés fidèles.

Cosnard les méritait. Il mérite aussi qu'on le regrette et qu'on le pleure. Aussi son souvenir vivra longtemps dans la pensée de ses collègues, dans la pensée de tous ceux qui ont connu ce bon citoyen, ce grand honnête homme, un homme comme il faut en souhaiter beaucoup à la patrie, afin que règne toujours chez nous le culte du sublime idéal de justice et de bonté.

24 Février 1919

**DISCOURS PRONONCÉ AUX OBSÈQUES DE MATHIEU
PRÉVOT Maire du IX^e arrondissement.**

MESDAMES, MESSIEURS,

Hélas ! une fois de plus les Municipalités de Paris sont en deuil ! La mort aveugle et impitoyable frappe dans nos rangs à coups redoublés. Hier, c'était Cosnard ; avant-hier, c'était Pougy, et c'était Landrin, et c'était Monin, et Destruels, et Hiard, et Langeron, et Bergerot, et Chédeville, et c'était Hochet et c'était Herbet ; aujourd'hui, c'est Mathieu Prévôt.

Combien l'impression me demeure plus forte et plus saisissante encore, lorsque je me rappelle qu'il y a quelques jours seulement, je le voyais, à mes côtés, aux obsèques de Cosnard ! Combien j'étais loin de me douter qu'à si brève échéance je serais condamné, au nom de l'Union Amicale des Maires et des Maires-Adjointes de Paris, à lui rendre les suprêmes devoirs et à passer d'une tombe à peine fermée à une autre tombe maintenant ouverte !

Mathieu Prévôt était pour nous un excellent collègue que nous étions heureux de compter dans nos rangs, car il honorait la fonction plus encore que la fonction ne l'honorait.

Il incarnait, pour ainsi dire, l'affabilité et la courtoisie françaises ; il était de ceux qui tenaient à maintenir dans toute leur pureté ces belles vertus que nous léguaient nos ancêtres.

Depuis de longues années il était le chef, en Aveyron, d'une grande et vieille maison industrielle, de ces maisons qui, passant de pères en fils, sont l'honneur d'une famille, car leur longue existence est une preuve certaine de délicatesse, de loyauté, de probité.

Il la dirigeait avec une expérience consommée et il veillait avec une extrême sollicitude sur les intérêts de ses nombreux ouvriers, ayant prévenu longtemps à l'avance, par son esprit de justice et de bonté, les réformes pressantes et nécessaires que demande l'état actuel de la Société.

Ce n'est point à moi de dire ici toutes les Commissions techniques dont il faisait partie et qui prouvent en quelle haute considération l'on tenait cet homme de travail et de devoir. Je puis affirmer cependant qu'en ces matières ardues de commerce et d'industrie il a rendu à son pays des services éminents qui lui valurent à juste titre la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

C'est dans toutes ses fonctions comme dans la conduite de ses importantes affaires que Prévôt avait appris l'art et la science de l'administration qui exige de si grandes qualités d'esprit... et de cœur ; là qu'il avait puisé la connaissance approfondie des questions économiques, si nécessaire à la carrière de l'homme public.

Aussi était-il tout désigné pour être Maire-Adjoint, puis pour être Maire du IX^e arrondissement où se trouvent concentrés les plus importants groupements des commerçants et des industriels de la Capitale.

A tant d'occupations qui sollicitaient son activité, Prévôt n'avait pas craint, en effet, d'ajouter les soucis et les responsabilités d'une Mairie de Paris, tâche déjà bien lourde en temps de paix, écrasante en temps de guerre. Pour assumer cette charge, il faut qu'un homme soit profondément animé de l'amour, je pourrais dire de la passion du bien public. Plusieurs des nôtres y ont succombé : Prévôt lui aussi est tombé sur la brèche comme un soldat devant l'ennemi.

Chancelant déjà sous le poing brutal de la mort, il portait visiblement les traces du mal qui devait l'emporter et qu'il n'ignorait pas : il s'en était même ouvert à moi. Il ne voulut pas cependant interrompre le cours de ses pénibles travaux : la mort seul put le terrasser.

Monsieur le Préfet de la Seine, devant la tombe de Jules Cosnard, rendait justice, la semaine dernière, et vient aujourd'hui encore, devant le cercueil de Mathieu Prévôt, de rendre justice aux Maires et aux Maires-Adjoints de Paris. Qu'il sache bien que ses paroles nous ont été au cœur et que nous avons trouvé dans cet éloge une des meilleures récompenses d'un labeur qui n'a eu pendant si longtemps ni répit, ni repos. Au nom de tous les membres de notre Union amicale, je vous adresse, Monsieur le Préfet, nos remerciements les plus émus.

Prévôt était doué d'un esprit très cultivé et d'une parole très heureuse, mais l'esprit n'est rien sans le cœur. Notre collègue avait pour l'enfance et pour la jeunesse une prédilection qui se manifestait de la manière la plus active. Il suivait avec l'intérêt le plus vif les opérations de la Caisse des Écoles, cette admirable fondation, bienfaitrice de l'enseignement primaire, bienfaitrice de nos œuvres scolaires et post-scolaires, sans laquelle rien de durable ne se pourrait accomplir.

Mais un autre objet, non moins considérable, devait attirer l'attention, à la Mairie, de ce grand industriel : je veux parler de l'apprentissage, question vitale, angoissante entre toutes.

Il déplorait comme nous tous le détestable esprit des familles qui semblent détourner leurs enfants du travail manuel, lequel, exigeant tant d'intelligence et de goût, a cependant une dignité, une noblesse, que l'on a grand tort de méconnaître.

Après la ruine de notre industrie, il est d'un bon Français de collaborer à cette résurrection du travail manuel : Prévôt l'avait compris ; Prévôt s'était donné avec ferveur à cette œuvre essentiellement nationale : là, en effet, est l'avenir, là l'une des premières sources de la prospérité du pays.

Il aurait voulu étendre à tous les enfants heureusement doués. les bienfaits d'un enseignement supérieur pour sauver du néant tant de forces et tant d'intelligences qui s'étiolent ou se perdent misérablement dans les milieux populaires.

Aussi était-il heureux de faire partie du Conseil d'administration du Collège Rollin, du Lycée Jules Ferry, du Lycée Condorcet où nous avons siégé si longtemps ensemble.

Tel est l'homme que nous pleurons aujourd'hui, Mesdames et Messieurs. Et cependant je n'ai point parlé de ses vertus domestiques et privées au milieu d'une famille chérie, de ces familles qui sont la force d'un pays, comme elles en sont la parure, et à la douleur de laquelle nous prenons une part très vive.

J'adresse également mes condoléances au nom de notre Union amicale, à Messieurs les Maires-Adjoints dont le dévouement sans bornes aux intérêts généraux et aux œuvres nées de la guerre est si connu et si hautement apprécié de toute la population de ce grand et bel arrondissement.

Beaucoup d'autres avec moi regrettent le sincère, l'ardent républicain que fut Mathieu Prévôt ; tous conserveront le souvenir de ce bon citoyen qui prit pour guide de sa vie le travail, le devoir, la probité, l'honneur : c'est

le meilleur et le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui, le seul que puisse ambitionner une âme bien née.

25 Mai 1919

**SEPTIÈME REMISE DES DIPLOMES D'HONNEUR AUX
FAMILLES DES SOLDATS TUÉS A L'ENNEMI**

MESDAMES, MESSIEURS,

Délégué, pour la septième fois, par le Gouvernement de la République, à la mission de remettre des diplômes d'honneur aux familles des Combattants morts pour la France, j'ai le devoir de saluer tout d'abord les représentants des pouvoirs publics qui sont venus nous donner un témoignage de leur sympathie.

En votre nom à tous je salue M. le Colonel Blavier, de la Maison militaire du Président de la République et je le prie de vouloir bien transmettre au Chef de l'État, avec l'expression de notre reconnaissance, l'hommage de notre profond respect.

Je salue également M. le capitaine de corvette Millot, représentant M. le Ministre de la Marine, M. le capitaine Angot, représentant M. le Gouverneur militaire de Paris, M. le colonel Fort, commandant le 102^e régiment d'infanterie, M. le lieutenant de vaisseau Pauly, commandant les équipages de la flotte, à la caserne de la Pépinière, et M. le sous-lieutenant Turgis, représentant M. le Général Ecochard, commandant la 13^e brigade.

Les élus de notre arrondissement, M. le Président Chassaigne-Goyon et M. le Conseiller Froment-Meurice se sont fait un devoir d'assister à cette triste mais grandiose cérémonie. MM. les Maires-Adjoints Sansbœuf, Godon et Drucker sont également ici, près de nous.

Je leur exprime à tous notre reconnaissance pour la sympathie fraternelle qu'ils nous témoignent en ce jour qui ravive vos douleurs.

MESDAMES, MESSIEURS,

J'assume une fois de plus, la tâche, je puis dire la pénible, la très pénible tâche de présider à cette cérémonie.

Oui, la tâche est pénible, car de voir sous mes yeux tant d'âmes éplorées, tant de cœurs endoloris, tant de voiles de deuil, tant de regards éternellement tristes, m'étreint d'une émotion que je n'ai pas la force, que je n'ai même pas la volonté de contenir.

Si la tâche est, en effet, pénible, elle m'attire cependant : j'éprouve le besoin de crier bien haut tout ce qui s'agite dans ma pensée ; oui, c'est un besoin pour moi de prendre part à votre inconsolable douleur, c'est un besoin, après tant d'années d'angoisses, de pousser un cri de délivrance, et de dire que tous les sacrifices dont nous avons souffert, ont servi à la cause de la Justice, du Droit et de la Liberté.

Ah ! si nous avions été vaincus, si des ennemis qui eussent été implacables, étaient entrés dans Paris et avaient occupé en maîtres, en tyrans, en bourreaux, la plus grande partie de la France, quelles larmes de désespoir et de sang nous eussions versées !

Oh ! nos pauvres morts, comme nous les aurions pleurés ! Alors, de même que le prophète Jérémie sur les ruines de Jérusalem, nous aurions fait entendre nos lamentations, et de même que lui, nous nous serions écriés : « O vous qui passez, voyez, et dites-moi s'il est une douleur égale à ma douleur ! »

Eh bien ! si les Allemands, si les Autrichiens, si les Hongrois, si les Bulgares, si les Turcs, si toute l'élite de la barbarie n'est pas vautrée aujourd'hui sur le sol de la France, s'ils ne traînent pas leurs sabres et ne font pas résonner leurs bottes sur le pavé de nos villes et sur les routes de nos campagnes, c'est à nos soldats que nous devons cet immense bienfait, c'est à nos mutilés que nous le devons... c'est à nos morts, à nos quinze cent mille morts qui ont opposé leurs poitrines à la ruée, à la terrible ruée de nos ennemis.

Ils sont tombés, hélas ! quinze cent mille des nôtres sont tombés ; quinze cent mille ont été blessés et mutilés ; cinq cent mille ont été faits

prisonniers, qui nous sont revenus en grande partie épuisés par les privations et les mauvais traitements.

Qui donc resterait insensible, qui donc retiendrait ses larmes devant des deuils si grands, qui égalent ou dépassent les pertes de tous nos alliés réunis ?

La pauvre France a saigné par toutes ses veines ; il n'est pas un village qui n'ait eu ses victimes, il n'est pas une famille qui n'ait été éprouvée. Et c'est pourquoi les pleurs que nous versons doivent se mêler fraternellement.

Cependant, c'est une consolation que de revoir même blessés, même malades, même mutilés, même aveugles, les êtres que nous aimons et qui sont la chair de notre chair.

Mais il est au contraire infiniment triste de les savoir disparus pour jamais, de savoir que nous ne les verrons jamais plus, et qu'ils sont étendus là-bas, on ne sait où, qu'ils sont morts tout seuls, dans la pluie, dans la boue, dans la neige, qu'ils nous ont appelés en vain, que nul peut-être ne pansa leurs blessures ni ne les encouragea ni ne les consola.

Mais tous pourtant, dans ce moment suprême, ont élevé leurs âmes à la hauteur de leur sacrifice, tous (on le sait par ceux qui ont été épargnés) ont accepté leur sort avec sérénité, avec joie même et avec une grandeur qui nous émeut jusqu'aux larmes.

Devant une autre assemblée, je rappelais un jour qu'aux temps de l'ancienne Grèce, Athènes subit un désastre militaire et maritime qui mettait en un danger suprême sa puissance, son indépendance, son existence elle-même.

La ville sacrée (on peut se permettre de lui donner ce nom) fut tout d'abord plongée dans un profond abattement ; comme chez nous, toutes les familles avaient été frappées.

Périclès gravit la tribune et prononça un discours émouvant qui est arrivé jusqu'à nous.

« Nous avons perdu, s'écria-t-il, toute la fleur de notre jeunesse. Athènes tout entière est en deuil, car l'année a perdu son printemps... »

Il parla d'abord avec toute sa douleur ; puis, graduellement, s'élevant jusqu'aux plus hautes régions de la pensée, il exalta en termes magnifiques le courage de ceux qui étaient tombés pour la patrie et pour la liberté ; il proclama que leur mort était aussi heureuse qu'elle était glorieuse.

Et peu à peu les larmes se séchèrent, les cœurs se calmèrent. Et d'un commun accord, la vie reprit son cours normal, les invitations, les réunions se continuèrent comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé ; la sérénité même se montra sur les visages et nul ne parla plus du désastre.

Lorsque l'on sait combien grande était la sensibilité des Athéniens, l'on reste tout surpris et comme scandalisé de ce rare courage moral.

Le remède semble presque inhumain et inaccessible à notre faible nature.

Et cependant écoutez.

M. Roosevelt, l'ancien président des États-Unis, qui vient de mourir, avait sur nos champs de bataille ses quatre fils : l'un d'eux, Quentin, mourut frappé dans son avion par une balle allemande.

Le père, un père au cœur excessivement tendre, avait juré de rester de bronze devant la mort de ses enfants. Ce serment, il le tint héroïquement.

— La mère de Quentin ne regrette rien, dit-il, et moi, j'en suis fier.

Trois ou quatre jours plus tard, tous deux, ne portant pas le deuil, avaient des amis à leur table. Pendant le repas, le nom du jeune homme ne fut même pas prononcé.

Roosevelt n'avait qu'un regret : le regret de n'avoir pu se donner soi-même, après avoir, disait-il, donné à la France ce qu'il avait de meilleur.

Ah ! c'est que, lorsque la cause que l'on défend est très haute et très belle et très juste, le courage moral devient souvent facile et il en est plus d'un qui le regarde comme un devoir.

Élevez donc vos âmes à la hauteur de cette cause, ô vous qui êtes encore plus victimes du malheur que ceux mêmes qui vous ont été arrachés des bras. Ils furent si braves et en même temps si joyeux, ces jeunes gens à qui la vie et l'amour souriaient ; ils furent si nobles, ces hommes dans toute la force de l'âge ; si grands, ces pères de famille aux cheveux gris qui se jetaient dans la fournaise avec une sublimité de sentiments qui fera l'admiration de tous les temps à venir !

Ils méritent d'être regrettés et d'être pleurés par vous qui les aimiez, par nous qui les aimions aussi, par la France, leur mère, qui les aimait et qui prépare leur apothéose.

Car aujourd'hui, c'est la Victoire, et demain c'est la Paix.

Le canon a cessé de faire entendre sa voix sinistre ; le silence règne maintenant sur nos villes et nos campagnes dévastées qui retentirent si longtemps du fracas épouvantable des obus et de la mitraille ; l'espace ne lance plus les éclairs échappés des avions.

Et là-bas, sur les bords du Rhin redevenu français, nos soldats montent la garde fièrement, tenant fortement à la gorge nos misérables ennemis refoulés et vaincus. L'Alsace et la Lorraine se sont jetées tout en pleurs et le cœur plein d'enthousiasme et plein d'amour dans les bras de la France.

C'est à vous, ô morts sublimes, à vous aussi, ô mutilés, à vous tous, combattants intrépides, que le monde doit son salut. Devant vous, nous nous inclinons et nous sommes désespérés de ne savoir que faire, ni comment faire pour vous prouver notre éternelle reconnaissance et préparer l'éternelle reconnaissance des générations futures.

Je vous comprends peut-être, ô Athéniens, je te comprends peut-être, Roosevelt ; vous avez élevé aux vôtres un autel dans votre cœur, comme des croyants en élèvent à leur dieu, et vous les avez placés si haut que vous les avez jugés plus dignes d'être admirés que d'être pleurés. Ou, du moins, si vous les avez pleurés, vous les avez pleurés tout bas, dans le silence de votre pensée, comme si vous aviez craint que vos bien-aimés ne vous reprochassent une douleur trop vive.

Bientôt, mes amis, par une douce matinée de printemps ou par un beau soleil d'été, une armée immense, venue de presque toutes les contrées du monde, entrera dans Paris par l'Avenue de la Grande Armée.

Spectacle merveilleux, le plus grand que puisse évoquer l'Histoire !

Sous notre Arc de Triomphe passeront les survivants de la guerre inoubliable.

Oh ! que la France paraîtra, ce jour-là, dans toute la splendeur de sa gloire ! Par je ne sais quel décret du destin, notre patrie est, depuis plusieurs siècles, devenue comme le centre du monde, de même que Rome le fut jadis.

Mais ce que Rome ne vit jamais, Paris le verra.

Oui, Paris verra défiler sous les voûtes de son Arc immortel des hommes de presque toutes les nations de la terre, comme elle les a vus combattre sur son sol, que rendent plus sacré encore tant de tombes où dorment près de tant d'étrangers tant de Français !

Les voyez-vous qui arrivent de leur pas assuré, avec leur allure martiale, une fleur à leurs armes et le sourire aux lèvres, acclamés par une foule innombrable, accourue des plus lointaines régions ?

Et je pense en ce moment au beau tableau de Detaille, le Rêve...

Sur l'étendue d'un vaste camp, une armée tout entière est plongée dans le sommeil. L'aube commence à poindre. De loin en loin veillent des sentinelles ; des armes en faisceaux dressent vers le ciel leurs pointes menaçantes.

...Tout dort, et l'armée et les vents et les airs.

Et là-haut, dans une lumière blanche dont toutes les nuances sont admirablement fondues et forment un émouvant paysage de rêve, se déroule une longue théorie de soldats et de chevaux qui volent plutôt qu'ils ne courent ou ne marchent, car ils paraissent comme poussés, comme emportés irrésistiblement par un souffle impétueux. On voit flotter les étendards, on voit se profiler les fusils, les canons, les épées et les baïonnettes sous des formes indécises et imprécises, comme nous les présenterait un songe merveilleux.

Où vont-ils ? Où ils vont ? A la conquête de la gloire : c'est toute la France du passé, la Monarchie, la Révolution, l'Empire, la République qui déroulent sur la toile les fastes de notre histoire.

Mais il semble aussi que dans l'esprit du grand artiste, il devait y avoir une autre pensée, une pensée plus proche de nous. Il voyait, avec les yeux de l'avenir, il voyait dans cette armée la France, pour ainsi dire tout entière, depuis les premiers âges tendre ses efforts vers le Rhin, vers la Lorraine et vers l'Alsace, vers les provinces perdues que nous pleurons et qui nous pleurent depuis près de cinquante ans. Rêve généreux de tout soldat, de tout Français, rêve qui semblait irréalisable et qui aujourd'hui est une réalité vivante.

Ah ! dans ce défilé superbe qui passera sous l'Arc de Triomphe ne vous semble-t-il pas, mes amis, que le grand Empereur, le génie de la Victoire, dont le souvenir est inséparable de ce monument, et qui fit graver sur ses piliers et sur ses voûtes les noms de ses victoires et de ses généraux, assistera lui-même à cette revue impressionnante et solennelle ?

Et nous, nous verrons aussi l'ombre de tous nos morts, fantômes aux formes imprécises, mais fières et souriantes, planer au-dessus de nos têtes

dans les hauteurs de l'espace, et prendre part, dans un vol éthéré, à une cérémonie dont ils ne sauraient être absents.

Ce sera la Revue des Vivants et des Morts.

Vous assisterez, ô mes amis, à cette fête universelle où votre douleur et votre sacrifice vous ont conquis une place d'honneur, la place de la gloire !

Un projet s'élabore, projet grandiose qui se propose de fonder la Maison de la Piété Nationale, véritable Panthéon élevé par la Patrie reconnaissante non point à quelques privilégiés, mais à tous ceux, les plus humbles aussi bien que les plus grands, qui ont délivré le monde de la plus sauvage oppression dont l'humanité ait jamais été menacée dans le cours de tous les âges.

Tous les héros tombés y auront leur vivante image ; toute l'histoire de la guerre y sera racontée par la peinture et par la sculpture : les deux Marne, l'Yser, les Eparges, le Labyrinthe et Verdun et la Somme et l'Aisne, et Ypres et Dixmude et tant d'autres lieux rendus à jamais mémorables.

Ce temple, ce sera notre maison à tous, ce sera tout particulièrement votre maison à vous. Vous y retrouverez vos enfants, vos pères, vos maris et vos frères ; tous, nous ferons avec un cœur attendri et une pensée respectueuse ce pèlerinage sacré.

A cette vue votre douleur s'ennoblira et, d'une âme pieuse, vous offrirez de nouveau à la France le sacrifice de ceux que vous aimâtes tant, vivants, et que, morts, vous aimez peut-être d'une tendresse encore plus grande et d'un plus grand amour.

26 Juin 1919

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE DE LA CAISSE DES
ÉCOLES**

MESDAMES, MESSIEURS,

La guerre est finie ; c'est la paix.

L'effroyable tuerie a cessé de couler à terre des centaines et des centaines de milliers d'hommes. Il semble que nous sortons d'un horrible cauchemar, que tout cela n'est pas vrai. Mais la vue de nos mutilés, de notre territoire ravagé, le nombre considérable de Français en deuil, nous rappellent à la réalité douloureuse ; nos souvenirs reviennent en foule à notre esprit encore angoissé.

Au cours de cette année 1918, les avions de bombardement, les gothas, se promenaient à peu près chaque nuit sur la ville et la tenaient sur le qui-vive ; les canons à longue portée, les fameuses berthas, semaient la terreur et la mort à peu près chaque jour sur tous les quartiers de la ville.

Une fois de plus, la horde des ennemis, ayant débordé nos lignes de défense, se rapprochait de Paris ; une fois de plus une lutte décisive s'engageait sur les rives de la Marne, désormais deux fois célèbre dans l'histoire, deux fois immortelle, si l'on pouvait dire ainsi.

Une fois de plus, nous entendions, de même qu'en 1914, le retentissement des obus gigantesques et monstrueux ; une fois de plus nos ennemis s'écriaient : « La France se meurt, la France est morte ! » Une fois de plus cependant, tout fut sauvé, quand tout semblait perdu.

Un homme à qui son amour passionné de la patrie redonnait une verte jeunesse, un homme qui ne sentait plus le lourd fardeau des 78 hivers, qui

pèsent sur ses épaules, Clemenceau, que sa grandeur n'attachait pas au rivage, animait tous les Alliés du feu de son ardeur et, assurant enfin l'institution d'un commandement unique, préparait la victoire.

Alors Foch, l'illustre maréchal Foch, égalant Annibal, Alexandre, César et Napoléon, que dis-je ? dépassant même ces quatre génies de la guerre consacrés par l'histoire, les dépassant par l'ampleur de ses conceptions stratégiques, les dépassant surtout par la noblesse de son but dépourvu de toute ambition personnelle, accepta la responsabilité de délivrer et la France et le monde du plus terrible danger qu'ait jamais peut-être couru la civilisation. Traqués comme des bêtes fauves dans chacun de leurs repaires, chassés de point en point, les ennemis, malgré une défense acharnée, se rejetaient de la Marne sur l'Aisne, de la Somme sur l'Escaut, de l'Escaut sur la Meuse, de la France sur la Belgique.

Belges, Anglais, Américains, Italiens, Portugais, blancs et noirs, tous concouraient, sous la conduite de généraux d'élite, à la splendeur d'une victoire qu'à jamais la postérité célébrera.

Nous devons nous incliner devant ces admirables soldats qui sacrifiaient leur jeunesse et leur avenir à ce grand œuvre de la libération. Ce furent des lions conduits par des lions, par les Mangin, les Gouraud, les Dégoutté, les Debeney, les Humbert, les Castelnau, les Douglas-Haig, les Pershing, les Albert I^{er}, dont pas un ne recherchait le triste honneur du conquérant,

Foch, le plus grand d'entre eux, disait en effet, en fumant amoureusement sa courte pipe de poilu, à un écrivain qui lui parlait de gloire : « La gloire, mon ami, c'est une fumée, pas si bonne ni si savoureuse que la fumée de ma pipe. »

Sublime désintéressement plus grand encore que le génie ! Ce héros n'était heureux que pour avoir sauvé le monde.

Pour ne pas répandre plus longtemps un sang précieux, les Alliés consentirent au glorieux armistice du 11 novembre qui mettait fin à un massacre de plus de quatre années.

Pourquoi, Mesdames et Messieurs, rappelé-je en cette réunion ces faits bien connus de vous tous et ces revirements soudains de la fortune ? Ah ! ce n'est point seulement pour rappeler nos angoisses, ni pour chanter les hauts faits de nos armées, ni pour jeter un cri de triomphe, c'est aussi pour vous dire à vous, membres de la Caisse des Écoles, qu'en ces jours tragiques où le destin de la France fut sur le point de sombrer, en ces jours où le vaisseau symbolique de Paris, toujours flottant jusqu'ici, faillit être englouti sous les

eaux tempétueuses, c'est pour vous dire que jamais, à aucun moment, nous n'avons abandonné la cause sacrée de l'enfance.

Tous les ans, nos pupilles ont joui de leurs vacances ; tous les ans, et même plus que jamais, ils ont reçu les secours que l'on doit à leur triste condition.

En 1918, notre intervention se manifesta plus chaleureusement encore. Les gothas et les berthas terrifiaient leur jeune âge non encore éprouvé par les tribulations de l'existence ; ils menaçaient leur santé et leur vie. Nous prîmes alors des mesures radicales. Dès le mois de mai, les enfants furent éloignés de Paris, envoyés en placement familial, à la colonie des Sables d'Olonne, à la colonie de la Ploquinière, en Touraine, et à Sainte-Croix, en Normandie.

Les pouvoirs publics furent amenés à introduire une innovation dont l'idée a lieu peut-être d'être retenue. Ils nous imposèrent en effet l'obligation de placer une partie de nos enfants dans des familles rurales. M. Robelin, le très distingué secrétaire général de la Ligue de l'Enseignement, nous donna des indications dont nous fûmes heureux de profiter.

Les sacrifices à consentir étaient grands ; ils ne furent point au-dessous de nos volontés et de nos actes.

L'enfance actuelle est le seul espoir de notre avenir, le seul espoir de notre race ; nous lui consacrons toute notre vigilance et toute notre tendresse ; il n'est point de dévouement assez dévoué, point de fatigues assez fatigantes pour nous arrêter dans cette tâche qui s'impose à nous comme un devoir, qui nous attire comme une joie et nous enflamme comme une passion.

Cependant les difficultés se dressaient très grandes devant nous. Que de démarches longues et pénibles près des maires de plusieurs départements ! M. Boutin, notre infatigable secrétaire général, prodigua ses forces et son temps pour arriver à une solution heureuse.

Environ 80 enfants furent placés dans des familles en Mayenne et en Maine-et-Loire, 180 environ en colonies scolaires.

La Caisse des Ecoles eut à couvrir des frais énormes et pour ses propres dépenses et pour les secours représentatifs accordés aux familles qui choisissaient elles-mêmes le séjour de leurs enfants.

Sur les indications fournies par la Ligue de l'Enseignement, nous avons envoyé nos garçons dans des familles qui paraissaient présenter toutes les

garanties d'honnêteté et de moralité. Dieu merci ! dans notre France, ces familles-là forment la grande majorité.

J'ai fait moi-même une minutieuse et complète inspection, car c'est pour moi une responsabilité devant vous, devant les familles, devant les enfants, je dirai même une responsabilité devant la Patrie. Quelques parents sont également allés voir dans quelles conditions vivaient leurs petits dans cette existence toute nouvelle pour eux.

Ceux que j'ai vus réclamaient presque tous « leurs mamans », sentiment bien naturel qui ne peut être qu'approuvé et entretenu

Dame ! à la campagne les mamans n'ont en général ni le temps, ni même la pensée de choyer leurs enfants ; elles ne les couvrent point de baisers cent fois par jour ; le soir elles ne vont point, border leurs lits, ni le matin elles ne les lavent ni ne les habillent point, ni ne les bichonnent point. Petits paysans, petites paysannes se tirent d'affaire tout seuls, et plutôt mal que bien.

Nos pupilles, grâce à la souplesse du jeune âge, entrèrent bientôt, si j'ose dire, dans la peau d'un campagnard. J'en ai vu qui menaient des chevaux au manège et à l'abreuvoir ; d'autres, un fouet sur l'épaule, comme de vrais bouviers, conduisaient des troupeaux aux champs, allaient aux foins, presque tous en bras de chemise, souvent pieds nus dans des sabots.

Je n'y vois pas de mal, bien au contraire ; d'ailleurs c'est là une vie saine au grand air.

Les campagnes, malgré quelques accrocs faits à l'hygiène, nous, fournissent des filles solides comme des hommes, et des gars vigoureux qui sont la réserve des forces du pays et qui ont été pendant la guerre la véritable ossature de l'armée.

La nourriture, certes, est en général très bonne, cependant elle consiste parfois en une soupe épaisse où la cuiller tient debout, droite comme un piquet, dans une large écuelle.

Les premiers jours, nos Parisiens faisaient la grimace et n'y touchaient point, se contentant de couper à la miche un gros quignon de pain, comme on dit là-bas ; mais bientôt le grand air venant du large des champs et des forêts triompha de leur répugnance ; ils vidaient leurs écuelles avec un appétit féroce et même ils en redemandaient ; ils faisaient quatre et cinq repas par jour.

D'ailleurs la belle santé de nos campagnards prouve bien que la délicatesse des plats et le raffinement des sauces et les douceurs sucrées de

la pâtisserie ne sont point nécessaires et même sont souvent nuisibles à la force physique.

J'ai rencontré deux ou trois familles où l'hygiène laissait vraiment trop à désirer.

J'ai même le regret d'avoir à dire que des parents, n'ayant pas fait l'appoint pour leur enfant, les paysans, chez lesquels on l'avait mis, le placèrent chez un voisin comme garçon de ferme !

Deux élèves avaient été confiés à une pauvre femme, qui, spéculant sur les sommes allouées, les nourrissait et les soignait fort mal.

J'en trouvai un autre chez un ouvrier des chemins de fer, dans de très mauvaises conditions de nourriture et d'hygiène ; un autre, dans une auberge, avait le spectacle de charretiers et de rouliers, en général peu habitués à la sobriété ou au choix du langage.

Mais ce qui me révolta le plus violemment, ce fut de m'apercevoir qu'un de nos pupilles couchait dans une écurie tout à côté d'un palefrenier.

Je m'empressai de mettre ordre à de tels abus.

A Craon, dans la Mayenne, les enfants étaient dispersés dans des fermes éloignées les unes des autres de deux à cinq kilomètres. Résolu à examiner minutieusement dans quel état se trouvait chacun de ces enfants, je dus parcourir, dans une même journée, plus de 40 kilomètres, véhiculé dans une charrette aux trois quarts estropiée, à travers des chemins défoncés. L'inspection, dans de telles conditions, manque, je vous assure, d'agrément.

Il est donc de toute nécessité de grouper les élèves dans un cercle plus restreint dont on peut atteindre tous les points rapidement et à l'improviste.

Aux quelques traits sombres de ce tableau, je dois opposer d'autres traits plus heureux. Dans la plupart des cas, les fermes sont très propres, très bien entretenues., les carreaux même sont cirés, la nourriture est excellente et abondante.

J'ai constaté du reste que la plupart de nos élèves étaient entourés de soins, comme s'ils faisaient partie de la maison même.

Je me rappelle même, non sans un certain attendrissement, avoir rencontré près de Cholet un vieux garde champêtre retraité qui péchait à la ligne avec l'enfant qui lui avait été confié. J'ai vu un brave paysan qui travaillait avec un de nos pupilles activement aux préparatifs d'un cerf-volant qui fut bientôt entraîné dans une course ardente. On eût dit en vérité le grand-père, le père et le petit-fils unis par la plus tendre affection.

J'en ai vu un autre qui, à mon entrée dans sa chambre, m'exprima bruyamment sa joie en sautant et en bondissant et en me criant qu'il était parfaitement heureux de son séjour à la campagne.

Peut-être l'atavisme de quelques-uns réveille en eux l'amour des champs d'où vinrent leurs parents. Ce serait un grand bien, s'ils venaient de nouveau se retremper dans cette vie saine et active et s'y fixer pour toujours.

Le placement familial a donc des inconvénients que je ne saurais cacher ; mais les avantages sont considérables.

Dans les grandes villes, on ne voit guère que des visages anémiés par le manque d'air et le défaut d'exercice ; tous le sentent bien, car durant les beaux jours d'été Paris quitte Paris, il se rue à la campagne dans la verdure, Paris ; va se rouler dans l'herbe, mais c'est pour rentrer le soir même ou le lendemain reprendre la dure tâche quotidienne, c'est pour revenir dans les affreux taudis qui déshonorent tant de quartiers de la capitale, et c'est la porte ouverte à nouveau à toutes les misères physiologiques.

Là-bas, au contraire, la vie purement campagnarde, la part prise aux travaux des champs, aux moissons, aux foins, à la vendange, font les muscles solides, les corps sains et vigoureux.

Et puis, nos petits citadins connaissent enfin les joies de la campagne ; ils découvrent un mystère qu'ils ne soupçonnaient point ; ils se mettent en communion directe avec la splendide nature. Là ils goûtent le calme profond qui descend de la voûte des cieux, ils étendent leur vue jusques aux plus lointains horizons, ils courent dans les bois que n'ont point parés de savants architectes, ils écoutent avec ravissement le sifflet moqueur du merle, le chant mélancolique du coucou dans le silence des après-midi, le gazouillement des pinsons et des mésanges et le chant triomphal du rossignol, qui charment les âmes les moins sensibles,

Le placement familial a donc aussi ses avantages, mais n'y eût-il qu'un enfant, qu'un seul qui courût le risque d'être maltraité, mal soigné ou moralement contaminé, nous devrions en condamner absolument l'usage.

Je persiste cependant à penser que, grâce à un choix scrupuleux, nous pourrions envoyer nos enfants tous les ans dans les familles rurales et renoncer plus ou moins aux Colonies scolaires, du moins en ce qui concerne les garçons, car je ne voudrais pas prendre la responsabilité d'y envoyer nos fillettes.

J'opte donc pour le placement familial, sous la réserve que le choix des familles soit extrêmement sévère et que les inspections soient fréquentes et sérieuses.

Comme à l'habitude, Mesdames et Messieurs, nous avons formé des colonies de vacances. Nos fillettes sont encore allées aux Sables d'Olonne.

Ces séjours sont de véritables et permanentes leçons de choses ; aux promenades et aux excursions s'ajoutèrent le travail de la couture et du raccommodage, la confection des objets envoyés à nos soldats.

En Touraine, à la Ploquinière, à 3 kilomètres d'Azay-le-Rideau, nous envoyâmes 50 garçons. Le préfet d'Indre-et-Loire, à qui j'adresse nos remerciements les plus chaleureux, avait mis ce beau domaine à notre disposition. Comme toujours, excursions, enseignements oraux devant les merveilles de la nature ou devant les prodiges de l'industrie, visite du château historique, la vraie manière de voyager et de s'instruire en voyageant

Le 7 août, j'allai voir nos petits colons ; je trouvai tout le monde heureux et je pris ma part de l'allégresse générale.

J'aurais voulu, Mesdames et Messieurs, que vous fussiez alors auprès de moi : c'eût été là aussi pour vous la meilleure récompense de votre générosité et de votre dévouement.

L'année dernière, un homme de cœur et bien, un grand ami des enfants, M. Hector Passéga, vint spontanément me voir pour me dire : « M. le Maire, j'ai appris par les journaux que pour soustraire les enfants du peuple aux dangers des bombardements, il est question de les conduire en province ; je vous offre, à titre entièrement gracieux, l'usage d'un domaine que je possède à Sainte-Croix, en Calvados. Je le mets à votre disposition pour tout le temps que vous jugerez utile. »

Vivement ému d'une offre si généreuse, faite si simplement et si cordialement, j'acceptai, en exprimant à M. Passéga ma reconnaissance la plus émue.

Ce domaine s'étend dans un ravissant décor formé par des plantes, des bois de sapins, des lacs, des sources et des cascades jetant une fraîcheur délicieuse sur ce lieu enchanteur, des prairies, où paissent de nombreux et florissants troupeaux, comme seule la plantureuse Normandie peut en connaître. Et tout autour, c'est l'activité féconde de la campagne ; ce sont les travaux délicats de dentelles alternant avec les rudes travaux des

champs. Quelle belle et fructueuse leçon pour ces 25 petites Parisiennes qui eurent le privilège d'être dirigées sur ce séjour enchanteur.

Le 28 juillet, j'allai avec M. le docteur Godon à Sainte-Croix. On donna en notre honneur une fête enfantine et nous pûmes juger par nous-mêmes des soins affectueux dont nos fillettes étaient entourées.

Je me sens tout à fait impuissant à remercier M. et M^{me} Hector Passéga pour les bienfaits qu'ils ont répandus sur nos enfants. Ils les entourèrent de soins et de prévenances paternels et maternels ; pas un jour, je pourrais dire pas une heure ne s'écoula sans que leur vigilance attentive se répandît sur leurs hôtes qui vécurent là comme dans le plus beau des rêves.

L'acte de bienfaisance de M. Passéga ne peut trouver sa récompense que dans la satisfaction intime d'avoir fait un bien immense aux enfants du peuple.

Puisse son exemple être suivi par d'autres favorisés de la fortune ! Jamais ils ne trouveront une meilleure occasion de se rendre véritablement utiles ; je leur adresse un chaleureux appel ; j'espère, Mesdames et Messieurs, que vous aussi vous ferez campagne pour une si belle œuvre.

Aux heures difficiles nous avons dû supprimer, la mort dans l'âme, certains crédits : le dévouement et le désintéressement du personnel enseignant y ont suppléé.

C'est une traite qu'ils ont tirée sur nous : ce sera pour nous une grande joie d'y faire honneur à l'échéance.

Mesdames et Messieurs de l'Enseignement, merci du fond du cœur. Merci, merci aussi à vous, Monsieur l'Inspecteur, dont la direction, appuyée sur une longue expérience, ne cesse de produire de si utiles effets.

Je veux enfin remercier M. Léonce Boutin, notre secrétaire général, à qui nous faisons nos adieux, à qui nous les ferions tristement, si nous ne savions que, par son zèle, son activité et son dévouement, il s'est élevé au grade de chef de bureau à la Préfecture de la Seine et a été nommé secrétaire chef de la mairie du VII^e arrondissement. Nous garderons fidèlement le souvenir de ce fonctionnaire aussi consciencieux qu'il est ardent au travail. Il emporte notre plus haute estime, notre plus vive affection, notre plus profonde reconnaissance.

L'œuvre de la Caisse des Écoles ne s'est point, vous le voyez, Mesdames et Messieurs, ralentie pendant la guerre ; nous nous sommes, au contraire, acharnés pour ainsi dire à réparer dans toute la mesure de nos forces les

malheurs de cette période désastreuse de cinq années. Grâce à vous, grâce à votre concours très actif, au concours de nos sociétaires, de nos amis, nous avons fait tout le bien qui dépendait de nous ; et l'œuvre accomplie dans de telles conditions démontre éloquemment toute l'utilité, toute la grandeur de la Caisse des Écoles. Vous continuerez, nous continuerons à lui consacrer nos intelligences et nos cœurs ; car nous ne travaillons pas seulement pour les enfants, nous travaillons aussi pour notre Patrie, qui plus que jamais nous est si chère.

14 Juillet 1919

FÊTE DE LA VICTOIRE APPEL DE LA MUNICIPALITÉ

CHERS CONCITOYENS,

La France a voulu cette année confondre la Fête Nationale et la Fête de la Victoire : heureuse coïncidence puisque la paix vient d'être signée et que nos ennemis vaincus sont pour toujours réduits à l'impuissance.

Nous glorifierons donc à la fois la liberté française due à nos grands ancêtres de 1789 et la liberté du monde conquise par nos immortels Poilus et par nos vaillants Alliés.

Le 14 Juillet 1919 sera une date à jamais mémorable de l'histoire universelle. Cette grande journée doit être célébrée d'une façon digne de nos héros, avec une ardeur et un élan qui marquent à la fois notre fierté patriotique pour leur œuvre sublime et notre foi inébranlable dans l'avenir pacifique assuré par la Société des Nations.

De l'Arc de Triomphe à la Place de la Concorde, au long de l'avenue triomphale des Champs-Élysées, notre bel arrondissement verra défiler les vainqueurs de la Grande guerre. Manifestation inoubliable qui vengera le douloureux souvenir du défilé des troupes allemandes en 1871, comme la signature du Traité de paix à Versailles a vengé le souvenir de la proclamation de l'Empire allemand dans la Galerie des Glaces.

Aussi, dans la joie de la Victoire et de la Paix, nous pavoiserons et nous illuminerons tous sans exception nos demeures, avec le sentiment d'union sacrée qui nous faisait communier dans les mêmes angoisses et dans les mêmes espérances aux heures des dangers et des épreuves.

Et ainsi dans les plis des drapeaux flottant au vent sur le passage des armées victorieuses, vibrera l'âme même de la France tout entière.

Vive la France !

Vive la République !

27 Juillet 1919

**DISTRIBUTION DES PRIX AUX ÉLÈVES DU COLLÈGE
CHAPTAL**

MESDAMES, MESSIEURS,
MES JEUNES AMIS,

Enfin, ils ont passé sous l'Arc de Triomphe ! Enfin, Paris et la France les ont acclamés avec des transports d'enthousiasme !

Les cris de joie, le fracas des canons ont porté jusqu'au ciel l'explosion des sentiments qui bouillonnaient dans nos âmes.

Nous venons de vivre les plus belles heures de notre vie ; nous les revivrons jusqu'à notre dernière heure.

Ah ! nous pouvons mourir maintenant, car nous ne reverrons jamais une si grande beauté de spectacle.

Ils étaient là, sous nos yeux, les poilus de France, les héros de la Grande Guerre, ayant à leur tête nos trois maréchaux, Joffre, Foch et Pétain, et défilant devant M. Raymond Poincaré, Président de la République, et devant Clemenceau, Président du Conseil des Ministres, qui tous deux contribuèrent si puissamment à l'organisation de la victoire.

Ils étaient là, les autres poilus, nos alliés qui furent nos vaillants frères d'armes.

Nous les contemplions tous, nous contemplions les nôtres, surtout, avec une émotion qui nous prenait aux entrailles. Que d'étoiles de la Légion d'honneur, de médailles militaires, que de croix de guerre, ah ! cette croix de guerre surtout, croix de l'ouvrier, croix du lettré, de l'artiste et du savant, croix du soldat et du maréchal de France, croix populaire par excellence,

bronze moins résistant encore que l'âme du guerrier qui brava sans faiblesse tant d'horreurs et qui gagna sans orgueil tant de batailles.

Ils passèrent fièrement sous cet Arc de Triomphe, cet Arc tant chargé de gloire aujourd'hui qu'il n'en pourrait supporter davantage, car les victoires qui sont gravées sur ses murs n'égaleront point les victoires remportées par nos armées, et les grands chefs dont les noms y sont gravés aussi, sont les égaux de ceux qui, de l'aveu de tous, ont remis la France à la tête du monde. Napoléon et Foch, Masséna et Joffre, Lannes et Bétain, Castelnau et Davout, Fayolle et Soult, Mangin et Ney, Gouraud et Murat se donnent la main à travers plus de cent ans d'histoire, de même qu'ils la donnent, de même que vous la donnez tous, poilus, aux Gaulois de Vercingétorix, aux preux de Charlemagne, aux preux de la Croisade, aux preux de la guerre de Cent ans, aux preux de Louis XIV, aux preux de la Révolution et de l'Empire, les uns et les autres immortels comme la France elle-même.

Belle et grandiose fête qui célébrait et l'Alsace et la Lorraine délivrées et le Rhin recouvré et la liberté sauvée et le droit restauré et la justice triomphante.

Qui donc serait assez dépourvu de sentiments pour n'en pas être ému jusqu'au fond de l'âme !

C'est ici, chez nous, à Paris, qu'un si grand nombre de soldats, accourus de presque tous les pays du monde, ont célébré la victoire.

O hommes sublimes, âmes surhumaines, grands comme des héros, simples comme des enfants, graves comme des statues, gais comme des oiseaux, fermes comme des rocs, sensibles comme des femmes, vous êtes vraiment la race française qui restera toujours la même à travers les siècles à venir.

Ils défilaient sous un soleil plus brillant que celui d'Austerlitz, sous les rayons du soleil de Messidor.

Ah ! nous aurions voulu voir l'armée tout entière apparaître à nos yeux : il en manquait beaucoup qui avaient mérité de prendre part au triomphe.

Mais du moins les mutilés formaient un groupe émouvant qui représentait tous les mutilés, trois grands blessés impotents traînés dans des couchettes par des infirmières, représentaient tous les grands blessés, un aveugle, le général Maunoury, le vainqueur de l'Ourcq, représentait tous les aveugles, comme les délégations de nos troupes représentaient nos troupes tout entières.

Les morts n'étaient pas oubliés. C'eût été un sacrilège qu'ils n'eussent pas été présents en ce jour que nous n'eussions point vu sans eux.

Oui, la foule unissait les morts aux vivants ; oui, elle acclamait ceux qui avaient succombé avec ceux qui avaient survécu, mais qui avaient survécu malgré eux, car ils s'étaient offerts en sacrifice avec la même abnégation.

Oui, ils étaient là. Un cénotaphe avait été élevé en leur honneur, un monument devant qui fut faite la veillée funèbre.

J'y suis allé ! Je me suis incliné devant ce souvenir, et je sentis en moi un bouleversement terrible, une émotion indicible, je fléchissais sous mes genoux tremblants, et je crus que j'allais tomber sans forces sur le sol, comme tous ceux qui étaient venus là en pèlerinage sacré.

Et cependant un hymne d'amour et de reconnaissance chantait en moi. Je m'adressais à eux tout bas comme dans une prière :

« Morts chéris, vous avez donné votre jeunesse, vos espoirs, votre vie, pour une cause que n'égalait jamais une autre cause ; vous mourûtes non point avec une froide résignation ni avec d'amers regrets, mais avec joie, avec bonheur, en murmurant : « Vive la France ! Je meurs pour qu'elle vive ! Je meurs aussi pour que les générations futures soient affranchies des horreurs de la guerre. Je puis bien mourir pour cela, car pour cela, aucune mort ne fut jamais plus digne d'envie. »

Ils disaient bien d'autres choses encore ; ils disaient des choses graves que j'ai pieusement recueillies : « Français, nous nous sommes sacrifiés pour le bien public, pour que parmi vous règne enfin la concorde, pour que subsiste entre vous l'union sacrée qui rapproche les cœurs, qui assure la liberté, qui affermis la justice, qui fonde enfin la véritable fraternité. Malheur à ceux qui prêchent la discorde et la haine ! Que ceux-là soient maudits à travers tous les âges, car ils veulent annihiler les fruits de la victoire, car ils veulent que nous soyons morts en vain. Si une aussi haute leçon vous échappe, vous êtes des criminels.

« Français, aimez-vous, aidez-vous les uns les autres ! Et vous aussi, peuples, aimez-vous, aidez-vous les uns les autres ! »

Voilà les conseils que nous donnent les morts.

Nous devons, nous pouvons les suivre.

Car maintenant nous n'avons plus une mentalité de vaincus comme autrefois, mais une mentalité de vainqueurs.

Ah ! jeunes gens, mes amis, écoutez-les, soyez dignes d'eux.

Mais d'ailleurs, vous l'êtes, car combien d'entre vous ont pris part à cette longue et glorieuse campagne ! Avec combien d'anciens élèves et de professeurs vous avez soutenu l'honneur de la Maison !

Plusieurs centaines de Chaptaliens se sont couverts de gloire ; plus de 300 élèves présents au collège depuis 1914 ont quitté les bancs pour l'armée ; la plupart sont devenus officiers.

Les décorations, les citations sont nombreuses : que de noms désormais resplendissants, que de faits héroïques dont l'énumération dépasserait les limites de cette cérémonie ! je m'en voudrais cependant de ne pas mentionner très brièvement les plus éclatantes parmi ces pages glorieuses. Et d'abord celle où s'inscrit le nom d'un de vos camarades ici présent.

Le lieutenant Hocard nous offre un splendide exemple de la hauteur où s'est élevée notre jeunesse française. Pendant quatre ans il se bat en France et en Italie, il y gagne les galons de lieutenant, quatre citations, la croix de guerre, la Légion d'honneur ; il y gagne aussi deux blessures, dont l'une lui a enlevé l'œil droit.

Lieutenant Hocard, redevenu élève du Collège et élève aussi brillant que modeste, je vous salue avec la plus vive sympathie et je suis heureux de vous féliciter du beau succès scolaire que m'apprenait il y a un instant votre directeur : le lieutenant Hocard vient d'être reçu premier au concours de l'École de Physique et Chimie.

Fernand Mounier, sous-lieutenant au 4^e régiment d'infanterie. Nommé chevalier de la Légion d'honneur (1^{er} avril 1918) avec la citation suivante :

Chef de section d'une bravoure légendaire. Le 23 mars organise le terrain à défendre par sa section sous le feu des mitrailleuses ennemies.

Le 24, à la tête de sa section et de 200 Anglais, résiste à de violentes attaques d'un ennemi supérieur en nombre, et les brise net en lui infligeant de lourdes pertes, debout au milieu des balles, encourageant ses hommes. Le soir, ayant usé toutes ses munitions, continue à lutter pied à pied à la baïonnette, couvrant sa compagnie.

Jacques Doll, lieutenant, présent au Collège en 1914, cité à l'ordre de la division (juin 1916) :

Le 2 juin, après la mise hors de combat de son capitaine et de deux officiers, a pris dans un moment critique le commandement de sa

compagnie et l'a réorganisée ; a pendant toute la journée maintenu ses hommes sur un emplacement très violemment bombardé, en donnant à tous le plus bel exemple de calme et de bravoure. Le 3, sa position ayant été subitement et énergiquement attaquée, a, par ses feux, enrayé par deux fois l'offensive ennemie.

Jacques Doll.

Excellent officier, d'une énergie et d'un sang-froid remarquables. Pendant les journées du 15 au 22 juillet 1918, a fait preuve du plus grand mépris du danger, n'a cessé de circuler parmi ses hommes et a conservé intacte la position qui lui avait été confiée. A déjà été cité 6 fois.

Pierre Schaldar, sous-lieutenant observateur.
Cité à l'ordre de l'armée (23 août 1918).

Jeune officier remarquable par sa froide bravoure et ses qualités d'observateur. Depuis 16 mois à l'escadrille, malgré de durs combats, allait toujours à la bataille avec la même ardeur joyeuse.

A la suite d'un combat, est rentré avec un appareil criblé de balles après avoir forcé son adversaire à rentrer précipitamment.

Au cours des dernières opérations, a exécuté journellement des reconnaissances lointaines. Attaqué par 6 avions ennemis à 25 kilomètres à l'intérieur des lignes, a obligé l'un d'eux à atterrir. Depuis a exécuté seul, à plus de 40 kilomètres en territoire occupé par l'ennemi, une mission particulièrement importante. Tombé glorieusement au cours d'un combat acharné.

René Picardat, présent au Collège en 1915.

Cité à l'ordre de l'armée et fait chevalier de la Légion d'honneur le 18 octobre 1918.

Excellent officier, d'un esprit méthodique et précis, d'un calme et d'un sang-froid remarquables, méprisant le danger. Grièvement blessé à son poste de combat par un éclat d'obus, a fait preuve d'une grande énergie, se relevant malgré les douleurs éprouvées, traversant des tirs de barrage

particulièrement violents de l'ennemi et accomplissant plus de deux kilomètres à pied pour ne pas tomber au pouvoir des Allemands.

Henri-Émile Chopin, présent au Collège en 1914, aspirant au 77^e régiment d'infanterie. Médaille militaire.

Jeune sous-officier plein d'entrain et de vaillance. Chargé de reprendre une partie d'un village, a superbement entraîné sa section dans une vigoureuse contre-attaque qui a brillamment réussi. A contenu avec la dernière énergie un retour offensif d'un ennemi très supérieur en nombre. Presque encerclé, s'est habilement dégagé, a rétabli sa section sur une position où sa résistance opiniâtre a arrêté net la progression de l'ennemi.

Paul Placet, présent au Collège en 1914, sous-lieutenant, décoré de la Légion d'honneur.

Après avoir montré à maintes reprises un entrain et une bravoure exemplaires, a mené sa section, le 25 octobre 1918, à l'assaut d'une position âprement défendue ; après avoir dépassé le réseau de fils de fer, est tombé bravement à la tête de sa section.

Il est émouvant, en outre, de rappeler les exploits de quelques-uns de vos camarades.

D'Yerville, dont l'appareil fut atteint, se confiant à la protection d'un parachute dont l'efficacité n'avait jusqu'alors jamais été éprouvée, se laisse tomber d'une hauteur de 1.500 mètres.

« Quel sang-froid, lui dit-on, vous avez montré ! » — « Ce sont répondit-il, les leçons de mes maîtres qui m'ont appris à me conduire dans la vie. »

Un autre, le lieutenant Versillé, qui venait à peine d'arriver au front, est projeté à terre par une marmite. Il se relève immédiatement en disant : « Un Chaptalien se ressaisit tout de suite. »

Un autre, Birolaud, ayant le bout des doigts enlevé par une culasse, ne s'émeut pas pour si peu. « Bah ! ça se recollera, fait-il remarquer en riant, et je n'en reprendrai pas moins mes travaux graphiques. »

Delmas, reçu premier à Polytechnique et à Normale supérieure, prépare sa licence à l'armée, tout en faisant presque constamment, comme volontaire, la liaison avec l'infanterie. Comme on voulait l'utiliser à

l'arrière, il refusa, disant : « Ce n'est pas une raison parce que j'ai été reçu le premier à l'X, pour que je ne me fasse pas démolir le portrait, comme les autres. »

Delmas, aujourd'hui, a repris ses études avec le grade de capitaine.

Jayot, tué à l'ennemi quelques jours avant l'armistice, avait fait au front plusieurs inventions techniques ; entre autres, sous Verdun même, il avait imaginé un instrument de calcul rapide permettant une notable économie de temps dans le tir de l'artillerie.

Ses deux frères sont présents au Collège. L'un d'eux va recevoir le 1^{er} prix d'excellence de mathématiques élémentaires. J'adresse à ces jeunes gens, j'adresse à leur malheureux père, M. Jayot, le très distingué inspecteur des services administratifs de la Préfecture de la Seine, l'expression de nos condoléances les plus émues.

Les professeurs, eux aussi, ont donné l'exemple et se sont montrés, parmi les hommes dont ils avaient le commandement, ce qu'ils étaient au milieu des enfants et des jeunes gens dont ils dirigeaient l'éducation. C'est dire qu'ils ont été des chefs dévoués, bons et avisés, toujours prêts à se prodiguer personnellement, mais soucieux d'épargner dans la mesure du possible le sang et la peine de leurs soldats.

J'ai encore présents à la mémoire les applaudissements dont vous avez accueilli, au cours des précédentes distributions des prix, la lecture des admirables citations de vos maîtres et de vos répétiteurs, et je regrette que, retenus par leurs grands devoirs militaires, ces maîtres n'aient pu vous entendre : ils auraient trouvé, dans l'élan de vos sympathies reconnaissantes, une belle récompense à leurs efforts patriotiques.

L'un d'entre eux, le lieutenant Lafferranderie, professeur directeur d'études, a reçu la croix de la Légion d'honneur depuis la démobilisation. Mais c'est à Verdun surtout qu'il l'avait gagnée et vous me permettrez de vous lire celle de ses trois citations que vous ne connaissez pas encore :

Le 21 août 1917, a fait preuve de brillantes qualités de sang-froid, d'entrain et de décision, en organisant, sous le feu de l'ennemi, l'attaque d'une tranchée qui avait résisté aux assauts d'une unité voisine. Par ses habiles dispositions et l'ardeur qu'il a su communiquer à ses grenadiers, s'est emparé de la tranchée sans autre perte qu'un tué et un blessé ; a pris une mitrailleuse et fait 40 prisonniers.

Retenons, jeunes gens, comme l'une des meilleures parmi les leçons de votre professeur, cette page où s'inscrit sa bravoure.

Les anciens Chaptaliens ont également bien mérité de la patrie ; leurs morts, leurs blessés sont nombreux. Ils ont remporté d'admirables citations dont il serait malheureusement trop long de faire la lecture. Ils sont ici, ces anciens, qui relient le passé au présent. Ils ont voulu assister à cette cérémonie solennelle, pour y rencontrer leurs jeunes camarades. Cette marque de fraternelle affection nous touche profondément, car elle fait de cette fête une véritable fête de famille.

Les Chaptaliens ayant commandé, sauront obéir ; tous, élèves hier, élèves aujourd'hui, élèves demain, vous offrez un magnifique modèle de discipline et de travail à vos condisciples, qui vous entourent de leur affection et de leur admiration.

Je veux dire aux camarades de votre âge et à ceux qui sont plus jeunes, qu'ils doivent voir en vous la beauté du sacrifice, la modestie du mérite. Aucun discours, aucune démonstration ne valent ce spectacle d'une si haute portée morale, car il n'en est point maintenant, même parmi les enfants, qui ne se soient promis d'imiter ceux qui sont revenus dans leurs rangs et qui ne réclament d'autre droit que le droit de se perfectionner dans l'étude, pour être dans la paix aussi utiles à la France qu'ils le furent dans la guerre.

La patrie a le droit d'être fière de ses enfants, comme elle a le droit d'être fière de tous ces élèves et de tous ces anciens élèves dont le Collège s'enorgueillit.

Chaptal gardera précieusement dans ses archives vos noms, avec les noms de tous ceux qui, après avoir passé sur ses bancs, ont pris part à la guerre.

Chaptal se propose aussi d'élever dans ses murs un monument à ses morts. Généreuse idée qui immortalisera ces nobles victimes, et qui sera pour ceux qui viendront le plus bel enseignement qui se puisse concevoir, car chaque jour leur dictera le sentiment du devoir et du dévouement.

Un père de famille, M. Paul Busquet, qui a perdu son fils, a adressé à M. Coulom un don en faveur de ce monument et a écrit à votre Directeur une lettre émouvante où il remercie les candidats à l'École Centrale de lui avoir offert trois beaux rosiers qu'il a plantés dans un petit coin abandonné du cimetière des Batignolles, en souvenir de ce fils dont les Allemands ont jeté les restes dans une fosse commune.

Il ajoute : « La jeunesse est généreuse et il est salubre d'entretenir chez elle le culte de ceux qui sont tombés pour que la France et les idées qu'elle représente, demeurent. »

De ces paroles d'un père de famille, je veux rapprocher celles d'une mère, la mère du lieutenant Benoît, qui donna à la patrie et son mari et son fils.

Élève accompli, modèle d'ardeur et de saine raison, le jeune Benoît était parti pour la frontière en disant : « Je veux la Légion d'honneur pour mes fiançailles. »

Hélas ! ce furent des fiançailles avec la mort !

Et comme M. le Préfet général des Études adressait à M^{me} Benoît les respectueuses condoléances de la Maison, elle répon dit, les larmes aux yeux : « Ma vie est dévastée, mais j'aime mieux les savoir morts tous deux que de penser qu'ils eussent fait quoi que ce soit pour ne pas aller au-devant du danger et du devoir. »

De telles paroles venant de deux cœurs brisés, celui d'un père, celui d'une mère, et tant d'autres que nous pourrions citer, attestent la noblesse de l'âme française. Un pays n'est pas mort quand il inspire de si hauts sentiments.

J'y pense en vous voyant, parents infortunés, vous qui êtes venus représenter ici ceux qui se sont sacrifiés à la cause sacrée de la France. Même morts, vos enfants sont présents parmi nous. Leurs ombres aimées planent sur cette enceinte ; elles nous animent de leur souffle sublime...

O héros, nous nous inclinons devant vous, nous vous saluons, martyrs de la liberté, nous vous saluons avec tout ce que nous avons de tendresse dans le cœur, avec tout ce que nous avons d'idéal dans l'esprit, avec tout ce que nous avons d'admiration et de respect pour vous. Votre immolation est pour nous une leçon que nous ne saurions oublier jamais.

Par ses sacrifices Chaptal tiendra l'un des premiers rangs entre toutes les grandes écoles, comme il l'occupe dans le succès des examens et des concours.

Les difficultés présentes n'ont point ralenti les succès du collège qui soutient toujours son antique réputation.

Les Chaptaliens représenteront magnifiquement dans nos grandes écoles la maison tant aimée. Il ferait beau voir qu'ils ne fussent pas là où se montrent l'intelligence et le travail.

Voici le palmarès :

	1916-1917		1917-1918
École Polytechnique.....	4	élèves reçus	3
École de Saint-Cyr.....	4	—	6
École Centrale.....	7	—	21
École des Mines.....	»	—	2
École de Physique et de Chimie	13	(dont le 1 ^{er})	9 (dont le 1 ^{er})
Institut agronomique.....	4	—	9 (dont le 1 ^{er})
École de Grignon.....	2	(dont le 1 ^{er})	»
Baccalauréats (1 ^{re} partie).....	95	—	97
— (2 ^e partie).....	94	—	57

Ces remarquables succès sont dus à l'excellence de l'enseignement, à son organisation, à la valeur éminente, au dévouement inlassable des professeurs ; ils sont dus au travail des élèves, à leur intelligence, à leur discipline.

Ils sont dus aussi à l'homme de très haute distinction qui préside aux destinées du Collège, à M. Coulom, qui met à son service sans compter sa puissance de travail, son activité ingénieuse, son ardeur patriotique, sa bienveillance discrète et agissante, ensemble de rares et précieuses qualités que tous ont reconnues en applaudissant avec enthousiasme à sa nomination dans la Légion d'honneur.

Aussi, mon cher directeur, je suis infiniment touché que vous ayez bien voulu me décerner l'honneur de présider cette belle et impressionnante cérémonie. D'autres auraient apporté à cette tribune un bien plus grand talent de parole, nul n'y aurait apporté un cœur plus sincère et plus ému, car j'aime l'enfance et la jeunesse d'une tendresse profonde ; c'est là ma plus grande préoccupation, celle qui m'est chère entre toutes.

Mes. amis, je suis déjà venu, il y a quelques années, à cette même place ; je me rappelle avoir exalté la religion de l'idéal, de ce quelque chose de très beau qui élève notre âme au-dessus de nous-mêmes et qui fait de nous les chevaliers d'une grande et haute pensée.

Sous vos auspices, mon cher directeur, cette religion de l'idéal n'a point failli à sa tâche. Car il ne suffit pas de former et de perfectionner l'esprit, il est tout aussi nécessaire, que dis-je ? il est plus nécessaire encore de former

et de perfectionner le cœur, d'en affiner la délicatesse, de développer le caractère et la volonté.

L'union de ces deux cultures du cœur et de l'esprit constitue la véritable éducation : nous en avons eu la preuve pendant la guerre, puisque de tout jeunes gens, à peine sortis de l'adolescence, ont été de grands soldats, ont été aussi des chefs au courage indomptable, entraînant sur leurs traces des hommes beaucoup plus âgés qu'ils remplissaient du feu sacré dont ils étaient dévorés.

Quels espoirs nous sommes en droit de fonder sur une si vaillante jeunesse !

Et c'est ici, jeunes gens, que commence votre devoir. La France compte sur vous, car le travail manuel ne suffira pas tout seul à sa tâche ; il faut que la science vienne à son aide.

Nous avons besoin de géomètres, de physiciens, de chimistes, de mécaniciens, d'ingénieurs, d'architectes, d'agronomes, d'électriciens, de techniciens.

La science qui a fait tant de mal par ses inventions destructrices, doit réparer ce mal par des inventions bienfaisantes.

Comment votre ardeur ne serait-elle pas enflammée par l'immense tâche qui se dresse devant vous ? C'est le bien-être public qui est en jeu, c'est la prospérité de la France, c'est son avenir, c'est sa vie, c'est son prestige dans le monde. Être ou n'être pas, telle est aujourd'hui la question.

Vous, jeunes gens, sortis des entrailles du peuple même dont vous savez les besoins et les justes aspirations, vous serez comme le pont jeté entre le capital et le travail, entre le directeur et l'exécuteur. Et, peut-être, vous aurez ainsi l'heureuse fortune de soustraire les travailleurs à l'influence malsaine, criminelle de ceux qui cherchent à détruire l'harmonie de la Nation, à jeter leurs compatriotes les uns sur les autres, avec une haine pire que la haine contre les Allemands, et tentent de rompre l'union sacrée, qui fut si belle à l'heure du danger.

Notre devoir, à tous, d'ailleurs, nous oblige à apaiser les conflits, à calmer les aigreurs, à réconcilier les esprits et les cœurs, à fondre l'âme de tous les Français en une seule âme, afin de réparer nos ruines, de rendre la vie plus douce à vivre, afin de retirer de la Victoire tous ses fruits et de ne point nous dire que nos chers morts sont morts en vain.

Ce sera une des plus nobles tâches que vous aurez à assumer, parmi les tâches qui vous attendent.

Il y a tant de choses à refaire dans notre patrie dévastée !

Après la bataille de Cannes, Maharbal disait à Annibal qui avait résolu de ne point marcher sur Rome : « Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. »

Ce mot cinglant s'applique à tous ceux qui s'endorment sur leurs succès, comme si le succès se suffisait à lui-même.

Grave erreur d'où sont sortis des désastres plus grands que n'en eût causé une défaite.

Nous devons nous remettre au travail, au travail fécond, chacun selon la mesure des facultés qu'il a reçues de la nature et de l'éducation.

Nous devons remplir autour de nous un véritable apostolat, en donnant l'exemple de l'activité, de l'attachement à tous nos devoirs, en prenant pour règles invariables de notre vie, la bonne foi, l'esprit de justice, la bienveillance universelle, l'honneur, qui comprend toutes les vertus, l'honneur, qui nous interdit toute bassesse et qui nous commande toute dignité.

Un seul exemple a plus de valeur que tous les prêches et que tous les sermons. Voilà pourquoi vous devez vous offrir comme des modèles qui encourageront les bons, qui fortifieront les faibles, qui feront rougir les misérables.

Ce que vous avez été pendant la guerre, vous le serez pendant la paix ; vous fûtes de vaillants soldats, vous serez de bons citoyens ; vous avez sauvé la patrie par les armes, vous la sauverez par le travail.

Celui qui a eu le bonheur d'acquérir la science a le devoir de la répandre et de s'en servir pour le bien de tous.

Et n'allez pas croire que vous serez quittes envers vous-mêmes et envers la patrie en vous livrant aux nécessités de votre carrière. Non, non, vous devez plus et mieux, car vous valez plus et mieux. Vous aurez la responsabilité de relever le moral de ceux auxquels vous aurez l'honneur de commander, vous aurez la responsabilité d'agir à leur égard avec justice et avec bonté et de discerner leurs qualités professionnelles.

Les ouvriers sont les collaborateurs des ingénieurs et des savants. C'est en vain que les plus belles inventions seraient conçues par le plus génial des cerveaux, si nous n'avions à notre disposition l'habileté des ouvriers pour les faire passer de l'idée à l'exécution.

L'ingénieur et l'ouvrier sont solidaires l'un de l'autre : ils ne sont point des ennemis, ils sont des alliés, des amis, ils se complètent comme les

muscles des membres complètent les cellules du cerveau.

Clemenceau a dit à la Chambre :

« Un temps finit. Un autre temps commence pour une œuvre nouvelle avec un nouveau cortège de devoirs.

« La tâche n'est ni moins grande ni moins belle. C'est la France toujours qui, pour continuer dans le monde, a besoin de tous ses enfants. Épreuve éclatante à son tour, mais surtout décisive, qui demande, comme hier, un suprême concours de toutes nos énergies.

« Au travail donc, à l'effort total.

« Ainsi seulement, nous léguons intacts à nos fils les dons du génie ancestral qui font de notre histoire comme un glorieux sommaire des plus hautes aspirations de l'humanité. »

Clemenceau a raison !

Ah ! il en est qui veulent que la France ne soit pas ou qu'elle soit autre qu'elle est. Nous, nous voulons qu'elle soit, qu'elle soit ce qu'elle est, qu'elle soit toujours ce qu'elle a été, qu'elle soit même encore plus belle, encore plus prestigieuse, encore plus éprise d'idéal.

Vingt siècles de grandeur sont derrière nous, bien des siècles de grandeur doivent être devant nous.

Deux peuples ont passé sur la terre qui ont donné les incomparables modèles de l'idéalité.

Le premier, le plus ancien, fut le peuple grec, qui enfanta la beauté, qui inventa la finesse, qui fixa le goût, qui développa l'intelligence dans tous les domaines de la pensée, qui fut le maître et l'inspirateur de l'esprit humain.

Il eut le sens intime de la civilisation. Il ne négligea rien, ni de l'industrie, ni du commerce, ni de l'agriculture ; il adora la poésie, la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture ; il cultiva l'histoire, la géographie, la philosophie ; il pratiqua tous les sports. Il eut tous les talents, tous les génies, il mit au monde toutes les merveilles. Il apporta de la mesure en toutes choses, bien qu'il eût toutes les curiosités et toutes les audaces.

Cela pourtant ne pouvait suffire pour que la Grèce devînt l'institutrice du monde, pour qu'elle devint la mère et la nourrice du genre humain. Elle établit solidement les fondements de l'idée de bien, de justice, de liberté, de droit et de devoir. Ce fut le couronnement de son œuvre. Après cela, elle pouvait disparaître de la scène du monde ; elle était sûre de ne pas mourir,

pourvu qu'une autre race prît sa succession et s'y attachât avec ferveur, avec amour, avec passion.

Cette race fut la nôtre.

Oui, c'est la race française qui s'est emparée de ce patrimoine universel, sans lequel les peuples seraient voués presque uniquement à la recherche des biens matériels.

Nous avons défendu tous les opprimés, nous avons assuré les indépendances de plusieurs nations, nous avons réparé les injustices, nous avons, au mépris de tous nos intérêts, proclamé la souveraineté du Droit, et nous nous sommes sacrifiés pour en assurer le triomphe.

Ah ! les Grecs peuvent être fiers de leurs élèves, car les élèves ont surpassé les maîtres et quels maîtres !

Il n'est point de peuple au monde qui, depuis 2.000 ans, présente une série ininterrompue de penseurs, dans tous les domaines que puisse cultiver l'esprit. Nos écrivains n'expriment pas seulement l'idée française, ils expriment l'idée universellement humaine. Leur inspiration est de tous les temps et de tous les pays ; elle s'applique aussi bien à la Chine qu'aux États-Unis, au Chili aussi bien qu'à l'Espagne, au Japon aussi bien qu'à la Russie.

La Pléiade, Montaigne, Rabelais, Descartes, Pascal, Corneille Racine, Molière, La Fontaine, La Bruyère, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot, les Révolutionnaires, Chateaubriand, Lamartine, Victor-Hugo, Alfred de Musset, Renan, Pasteur, Berthelot, bien d'autres sont des manifestations de l'esprit que j'ai appelé universellement humain. La science doit à la France presque toutes les inventions qui ont changé toutes les conditions de la vie. Nos philosophes rivalisent avec Platon et Aristote ; nos légistes, depuis Colbert jusqu'à Napoléon, ont égalé les légistes romains, et leurs lois sont la Raison écrite.

Nous avons proclamé la Liberté, l'Égalité et surtout la Fraternité, qui est le principe de la Société des Nations. Celle-ci est elle-même d'origine française.

Tel est, dans un rapide et incomplet résumé, une vue d'ensemble de ce qu'a fait la France. Allons-nous laisser périr ou péricliter un tel héritage ? Non, non ; notre mission est de conserver le flambeau de l'idéal.

D'autres s'enorgueillissent de leurs richesses matérielles ; nous, nous avons placé notre gloire et notre orgueil dans l'accumulation des richesses de l'esprit et du cœur.

D'autres cultivent soigneusement leur égoïsme et l'intérêt. Nous, nous cultivons le dévouement aux grandes causes.

Vous êtes, mes amis, les héritiers de ces vertus premières, sans lesquelles sombrerait tout ce qu'il y a de beau dans l'humanité, tout ce qu'il y a d'espoir dans le progrès.

A vous de vous élever à cette hauteur, à vous d'encourager les autres à vous imiter, à vous, jeunes gens, de réparer la France que vous avez sauvée. A vous, d'être les champions de l'Idéal, et d'être, comme les Vestales l'étaient à Rome, les gardiens d'un feu que vous n'avez pas le droit de laisser s'éteindre, car ce feu sacré, toutes les nations le proclament, ce feu sacré, c'est le génie de la France.

27 Juillet 1919

**DISTRIBUTION DES PRIX AUX ÉLÈVES DES ÉCOLES
COMMUNALES**

LA LEÇON DE LA GUERRE

La Victoire

**MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS ENFANTS,**

Enfin la guerre est gagnée, la paix est assurée !

Le grand drame est entré solennellement dans l'histoire. Le canon s'est tu ; s'il tonne encore, c'est de joie. Nous l'avons entendu, le 14 Juillet dernier, annoncer le retour triomphal de notre armée. Tous nous avons encore devant les yeux le spectacle à jamais mémorable que fut la dernière étape de notre Victoire.

Vous attendez donc de moi, mes enfants, que j'aborde aujourd'hui un sujet moins austère, laissant s'embrumer les douloureux souvenirs. Je le voudrais, si c'était possible. Mais il est nécessaire de remuer encore le passé pour en dégager une dernière leçon, pour préparer l'avenir, pour apprécier à sa juste valeur le traité de paix que nous devons au courage des nôtres, qu'ils ont acheté au prix de tant de souffrances et de tant de morts, ce traité de paix qui a tenté de mettre fin à toute guerre et qui a ligué les nations civilisées contre le retour possible des tueries.

Reportons-nous, mes amis, par la pensée en l'an 1871, au lendemain du traité de Francfort qui nous arrachait, vous le savez, l'Alsace et la Lorraine

et nous imposait une indemnité de 5 milliards de francs.

La France, malgré son héroïsme, était accablée sous l'affreux choc. Dans sa haine de l'ennemi, fiévreusement, elle payait son énorme tribut (énorme à cette époque, peu de chose maintenant !), elle libérait le territoire qu'on lui laissait, elle élevait ses enfants dans le souvenir des crimes prussiens et dans l'espoir secret de la revanche. « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais », disait Gambetta.

Mais l'Allemagne, enivrée de ses victoires, veillait. Il fallut maintes fois courber la tête, s'humilier, pour ne point effaroucher les susceptibilités de Berlin. Nous savions que l'Allemagne inquiète et jalouse de notre trop prompt résurrection, sûre de sa force, n'attendait qu'un prétexte pour recommencer l'effroyable tragédie. Nous savions que nous étions sans amis en Europe, sans allés, que notre infériorité militaire en face d'un tel voisin armé jusqu'aux dents, nous conseillait une extrême prudence et nous en étions venus, dans notre résolution d'éviter l'étincelle d'où jaillit l'embrasement, à n'y plus guère penser... à ne plus avoir dans la revanche qu'une foi chancelante, à écarter tout ce qui pouvait paraître comme l'ombre d'une provocation.

Dans le même temps, nous subissions patiemment, trop patiemment peut-être, les offenses, je devrais dire les insultes du Kaiser qui espérait porter atteinte à notre honneur et trouver le prétexte ou la raison d'une nouvelle guerre.

Il serait trop long de les rappeler toutes, mais personne en France n'a oublié la dernière où nous fûmes contraints, pour retarder l'inévitable, de céder à l'Allemagne, sans combat, et pour obtenir son désintéressement dans la question marocaine où elle n'avait aucun droit d'intervention, une partie du Congo découvert, colonisé, civilisé par des Français !...

En 1914, la guerre voulue avec un machiavélisme de plus de quarante années, préparée minutieusement, volontairement et scientifiquement, éclata. Elle n'a pas eu, heureusement pour le monde, le résultat espéré par ses auteurs.

Après quarante-quatre années d'efforts pour ne point envenimer les choses, quarante-quatre années de recueillement et de paix armée, suivies de quatre années de luttes inouïes, la France sort victorieuse de la fournaise. L'Alsace et la Lorraine ont pu se jeter amoureusement dans ses bras ; les pays rhénans seront occupés pendant quinze ans par nous ; l'odieux militarisme prussien — dernière Bastille — est abattu ; l'Aigle allemand gît

à terre sous les ergots du Coq gaulois. Quel est l'optimiste qui aurait osé porter ce pronostic au cours de la longue guerre ? Qui même l'an dernier à pareille époque, alors que, pour la première fois, la victoire semblait sourire à nos armes et que les Huns reculaient inquiets et désespérés, qui, je le demande, aurait pu assurer que notre revanche serait si définitive, si prompte, si éclatante ?...

Aujourd'hui, le rêve merveilleux auquel personne n'aurait osé croire, est devenu la réalité radieuse.

Aussi l'Allemagne tombe de haut ! Elle voguait en un décor de gloire. Elle volait de victoires en victoires, anéantissait les petits peuples qui lui barraient la route, brisait toutes les résistances et se donnait l'illusion du triomphe !

Elle constate maintenant sa déchéance, sa défaite irrémédiable ; elle en pèse les conséquences qui la vont courber au travail pour de longues années.

Non seulement elle ne s'accroît pas en territoires, mais elle ne peut s'établir sur la côte de la mer du Nord pour menacer de ses zeppelins, de ses gothas, de ses cyniques sous-marins la plus détestée de ses ennemies, l'Angleterre : non seulement elle ne s'annexe pas la Belgique, la Roumanie et la meilleure partie de la Russie, mais c'est elle qui doit céder tout le fruit de ses précédents rapt. Non seulement elle ne s'enrichit pas des dépouilles d'autrui, mais elle devra travailler au moins un demi-siècle pour réparer, chez autrui, ses dévastations, pour restaurer ce qu'elle avait voulu détruire. Et les maisons brûlées, les pierres calcinées, les arbres sciés, les mines inondées, les usines pillées ne cesseront d'être les témoins de l'esprit démoniaque des Teutons que lorsque ceux-ci auront trouvé les milliards et la main-d'œuvre nécessaires à cette expiation qu'est pour eux le relèvement de nos régions dévastées du Nord et de l'Est.

« L'Alsace-Lorraine rendue à la France ? » affirmait solennellement à la tribune du Reichstag, il n'y a pas plus d'un an, le chancelier de l'Empire : « Jamais ! La question ne se pose pas ! »

Depuis il a fallu en rabattre. Après l'armistice, les Boches ont admis le principe de la rétrocession sous la réserve d'un plébiscite.

C'est à l'abandon tout court que, la mort dans l'âme et la rage au cœur, ils ont fini par se résoudre.

Quel honneur ! quelle fierté ! quelle joie pour nous ! Quelle humiliation pour l'Allemagne, quelle honte pour elle !

Quant à l'Alsace, à la Lorraine, elles sont redevenues françaises avec un tel élan, une telle sincérité, une telle fougue que le président Poincaré a pu s'écrier, lors des fêtes de Strasbourg :

« Le plébiscite est fait ! » Et cela est vrai. J'en fus témoin. J'y étais. J'ai assisté aux cérémonies officielles, aux fêtes triomphales. J'ai vu autour de moi la folie du bonheur et de l'enthousiasme. Oui, l'Alsace a célébré sa délivrance avec délire ; oui, elle est redevenue française à jamais.

Il n'est pas d'ailleurs que l'Alsace vivante qui ait salué son retour à la mère-patrie et je n'ai rien vu de plus émouvant et de plus touchant que le cimetière de Strasbourg, où toutes les tombes arboraient fièrement le drapeau tricolore ; l'une d'entre elles portait cette inscription tracée par la main d'un enfant : « Grand-père, ils sont ici ! »

Ils sont ici, grand-père ! ils sont ici !...

Ainsi étaient associés, tous ensemble, à ce retour tant attendu, si longtemps espéré, tant retardé, dont personne en Alsace ne doutait cependant, les vieux, les jeunes, et les morts eux-mêmes dans leur tombe.

Puissance invincible et admirable de l'amour du sol natal, plus fort que la violence et victorieux du temps et de l'oubli !

Réunir à la famille française 1.700.000 de ces braves cœurs, c'est déjà un succès, mais il y a plus et mieux encore. Le Kaiser, le seigneur de la guerre, celui qui égalait et croyait dépasser tous les Césars, le Kaiser devra répondre de ses forfaits ; et à la tête de ses odieux complices, il comparaitra devant la barre de la conscience universelle, à Londres.

Ainsi justice, tu n'es donc pas un vain mot. Tu es bien cette justice immanente en laquelle le fameux tribun Gambetta croyait. Tu nous es revenue pitoyable aux faibles, aux opprimés que tu libères, sévère et implacable pour les tyrans et les bourreaux.

Le Kaiser condamné ! le Kaiser, son cynique héritier (vous savez, le Kronprinz de « la guerre fraîche et joyeuse ») tous deux à la potence !

Après cette expiation que réclame, qu'exige le droit outragé, après cela croyez-vous qu'on trouve par la suite beaucoup d'ambitieux, avec ou sans génie, pour se laisser tenter par la pourpre des Napoléon ?

Et ceci est la première barricade élevée par, le traité de paix contre le retour du despotisme, contre le règne de la force.

Il en est une plus solide : c'est l'Alliance définitive des grandes démocraties : Angleterre, France, Amérique, c'est le faisceau des nations libres dressé contre tout esprit d'arbitraire.

Il faut rendre cette forteresse inexpugnable ! Comment direz-vous ? Oh ! c'est bien simple. Il suffira de résister au penchant <que nous avons de dire du mal de nos amis, de nous souvenir que les Tommies étaient à nos côtés à Charleroi, que les Sammies se trouvaient dans la mêlée des peuples à Château-Thierry à une heure décisive, qu'ils assuraient par leur masse, leur élan, leur valeur militaire la suprématie des Alliés sur la redoutable Allemagne.

Nos amis de la première ou de la dernière heure doivent demeurer, quoi qu'il arrive, à travers les siècles à venir, nos amis de toujours.

Cette amitié vaut mieux que le fossé du Rhin. Elle préservera Paris, cœur de la civilisation, plus efficacement que toutes les forteresses ou réseaux de tranchées que nous pourrions édifier et multiplier pour nous protéger contre la fourberie des Boches.

Notre triomphe sur l'Allemagne ne nous a point étourdis, point éblouis. Il ne rallumera point nos désirs belliqueux. Je n'en veux pour preuve que l'attitude calme et digne de la foule au cours de la guerre et dans les manifestations nationales qui ont suivi la victoire : armistice, signature de la paix, retour des troupes.

C'est que notre peuple aperçoit nettement les raisons profondes de son triomphe et le dieu de la guerre n'est plus son idole.

Il sait que notre ennemie s'est vaincue elle-même par ses fautes politiques, par la menace qu'elle était pour les libertés des autres peuples, par ses doctrines orgueilleuses, par son dédain des petites nations, par le mépris de ses engagements solennels. Elle a détaché d'elle-même son alliée l'Italie, et nous a procuré pour la suprême partie les gages qui nous manquaient au début.

C'est par ses crimes que l'Allemagne s'est attiré l'inimitié des États-Unis dont nous avons au contraire toutes les sympathies.

Les légions ardentes du général Pershing ont grandement contribué à la perte d'une nation qui, pour triompher, employa des méthodes qui la déshonoreront à jamais.

A la maladresse de la diplomatie allemande ajoutons ses fautes stratégiques. Abasourdie par le premier coup de massue de la Marne, parla résistance indomptable des Anglo-Français sur l'Yser, désireuse de relever son panache, de galvaniser le moral de son peuple, elle a, dans des campagnes victorieuses, aux quatre coins de l'Europe, vu fondre ses immenses effectifs. Quand le duel suprême s'est engagé sur le front

d'Occident, elle n'avait plus à sa disposition cette supériorité du nombre et de la qualité qui met à mal l'adversaire en quelques mois.

La chute de l'Allemagne nous la devons à l'Allemagne elle-même.

Nous la devons aussi au Poilu, au Poilu qui rêvait d'une campagne chevaleresque, brillamment conduite, où l'on viderait rapidement, résolument, bravement la querelle, qui comptait sur son ardeur, sur son courage, pour passer au travers des lignes ennemies et qui, de cette vision de gloire, a dû redescendre sur terre, sous terre, y vivre dans le froid, dans l'air irrespirable, dans la boue, dans le sang. Quatre années de cette vie atroce, dans ces cavernes improvisées, sait-on ce que cela représente de volonté farouche, d'héroïsme indomptable, de surhumains sacrifices !

Par quel miracle y ont-ils résisté ? Car c'est un miracle prolongé auquel on peut à peine croire. Un an, deux ans, trois ans, quatre ans de cette existence infernale des tranchées ! Ils y seraient restés cinq ans, ils y seraient restés dix ans, s'il l'eût fallu ; ils auraient succombé, et nous aussi, jusqu'au dernier ! L'ennemi n'eût trouvé pour prix de sa conquête qu'un vaste pays couvert de ruines et de morts !

Nous la devons aussi et surtout, cette chute de l'Allemagne, à nos morts, au million et demi de héros qui ont été la barrière mouvante, infranchie, devant laquelle à plusieurs reprises le flot, la marée sanglante s'est arrêtée vaincue. Et je répète avec le poète :

Ainsi quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons.
Chaque jour pour eux seuls se levant plus fidèle
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms !

Les hommes n'ont pas, mes chers enfants, monopolisé tout seuls la bravoure durant cette longue et dure épreuve.

La valeur n'attend pas le nombre des années.

En dignes émules des Baras, des Vialas, des tout petits, devenus grognards, ont fait campagne, adoptés par un régiment. Il est un bambin de 8 ans, il s'appelle Roger Bavoux, qui porte la croix de guerre. Il en est, comme le petit Destrée, de Lille, qui ont mérité la palme du martyr, entrant tout droit dans la gloire.

Un autre Léon Trulin, âgé de 17 ans, également de Lille, chef d'une petite troupe hardie, fait de l'espionnage en Hollande pour les Anglais, se suspendant sous des wagons, passant sous les fils de fer barbelés. Arrêté et condamné à mort, il disait à sa sœur qui venait le voir dans sa cellule : « Ne pleure pas, ils pourraient te voir ! » Léon Trulin fut fusillé un mois après l'héroïque Jacquet.

Un de ses camarades, Raymond Derain, du même âge, fut condamné aux travaux forcés. Il succomba aux suites des privations et des mauvais traitements qu'il subit en prison. Jusqu'à sa dernière heure, sa seule préoccupation fut le succès de nos armes : il mourut en demandant si la victoire était certaine.

Comme leurs aînés, ces braves enfants ont bien mérité de la patrie.

Mais que dire du rôle de la femme ! Elle a été belle comme l'épouse spartiate et la mère romaine. Et j'ose dire, moi qui les ai toutes vues à l'œuvre, depuis les plus pauvres et les plus humbles jusqu'aux plus riches et aux plus nobles, oui, j'ose dire que, sans elles, on n'aurait peut-être pas tenu.

Oh ! elles, elles ont tenu ! Défaillantes aux heures troubles des grands départs, modérant les battements de leur cœur à la lecture des lettres de l'absent, victorieuses de leur sensibilité, de leur répugnance pour soulager nos blessés, pour leur donner, à l'adieu suprême, l'illusion de la famille présente ou celle de la Patrie reconnaissante.

Elles ont tenu quand, enfin, on leur a apporté l'horrible nouvelle, la fin du héros, loin d'elles, sans elles ! Elles ont pleuré, certes, mais elles sont demeurées dignes et fières.

« Au lendemain de l'armistice, raconte Gustave Hervé, comme on pavaisait mes fenêtres d'un drapeau qu'une main pieuse avait cravaté d'un crêpe en souvenir de deux morts que nous avons eus dans la famille, une

femme en deuil qui passait dans la rue et qui ne me connaissait pas, me cria d'une voix étranglée par l'émotion : « Vive la France ! »

Ces jours derniers, je reçus à la mairie la visite d'une autre femme en deuil : « Je viens, me dit-elle, vous remercier, Monsieur. »

— De quoi donc, Madame ?

— D'une des plus grandes joies que j'ai éprouvées de ma vie. J'avais en effet sollicité de vous l'honneur de donner l'hospitalité à l'un des officiers venus à Paris pour la Revue de la Victoire. Un heureux hasard a voulu que mon hôte fût le porte-drapeau de son régiment. Profondément troublée, je le priai de déposer le drapeau dans ma propre chambre. Et là, pendant trois jours, je pus à loisir en embrasser l'étoffe glorieuse et y associer la pensée de mon fils tombé au champ d'honneur. Et ce fut une grande consolation pour moi, devant ce drapeau qui portait les traces de la bataille, devant ce symbole vivant de la patrie, de mieux sentir encore combien sa mort eut de grandeur et combien sa perte devait m'être moins pénible. »

Mais il est encore quelque chose de plus émouvant que je veux vous dire.

Une pauvre vieille femme, près de Verdun, est penchée sur une tombe dont la terre est encore toute fraîche. Des gendarmes, émus devant cette douleur muette, l'interrogent avec bonté.

Et elle répond : « Je viens de la Rochelle. Cinq de mes fils. étaient morts déjà dans cette guerre. Je suis venue ici, où il est enterré, pleurer le sixième, mon dernier. »

Alors les quatre soldats, d'un mouvement tout spontané, rendent les honneurs militaires à cette pauvre vieille femme en lui présentant les armes.

La mère se redresse et, dans un sanglot, elle pousse ce cri sublime que ses morts et son cœur lui inspirent : « Vive la France quand même ! »

Que cela est beau ! que cela est grand ! et comme l'on se sent petit devant cette sublimité !

Pauvre paysanne, illettrée peut-être, ton cœur brisé, mais indompté te met au rang des héroïnes que célèbre l'histoire. Et tu ne le sais sans doute pas...

Ton cri, l'un des plus beaux de la guerre, est digne d'être recueilli par la postérité. Il rappellera ce que fut la mère française, la mère dont l'âme cependant est encore plus tendre que celle de l'épouse.

Peut-être, pauvre vieille, es-tu morte aujourd'hui ; peut-être même ne saurons-nous jamais ton nom. Mais moi, je t'appelle la Française, oui, la Française par excellence, toi qui malgré les six tombes où reposent tes six garçons, cries : « Vive la France quand même ! »

Ah ! mes chers petits, aimez-les bien vos mamans, entourez-les de prévenances et de dévouement ; elles auraient eu tant d'inquiétudes, si vous aviez été assez grands pour partir à la bataille.

Et vos grands frères qui reviennent de la guerre avec la joie de retrouver un foyer, si leur bonne mère est là qui les attend, qu'ils la serrent fort, bien fort entre leur bras robustes, songeant, les larmes aux yeux, aux pauvres femmes qui ne reverront pas leurs fils.

Et vos papas, aimez-les beaucoup aussi ; ils le méritent bien, car ils ont tant souffert pour vous défendre !

L'un d'eux, des régions envahies, à qui nous avons envoyé un colis de douceurs et qui n'avait pas revu son pays depuis trois ans, nous écrivait : « Oui, nous voulons délivrer nos chères femmes, nos chers enfants, que depuis trente mois et demi nous pleurons... Oui, nous voulons les délivrer, nous voulons les revoir. Ils nous attendent les bras ouverts. Moi, j'ai une petite fille de 26 mois que je ne connais pas ! je suis sûr, quand je rentrerai chez moi (si je rentre) que cette gosse me sautera au cou, car sa mère parle tous les jours de moi à sa petite fille, elle doit tous les soirs embrasser son papa qui est à la guerre et l'enfant aimera son petit père. Le jour où elle me verra, elle couvrira le vainqueur de baisers et, ce jour-là, le papa sera l'enfant, car il pleurera de joie ! »

Notre victoire, Mesdames, Messieurs, est faite de tous ces dévouements. Elle est due aussi à la sagesse de notre politique d'avant-guerre, droite, honnête, exempte d'ambitions et d'esprit d'aventures.

Elle est aussi la récompense de notre union indestructible pendant la grande convulsion. Quelques nouvelles qu'on ait annoncées ou propagées, nous avons su former un bloc confiant et résolu. Nulle perfidie boche n'a pu l'entamer. L'ennemi a eu beau se faire insinuant, menaçant, habile ; vainement il a usé des moyens les plus inavouables de cruauté et de terreur ; ses oiseaux de proie ont sillonné les airs, fait des milliers d'innocentes victimes : la nation a pleuré ses morts ; elle n'a jamais fait le geste d'abandon et de renoncement anxieusement attendu à Berlin.

Nulle ruse boche n'a été capable de rendre tiède la fidélité de nos Alliés qui s'étaient joints à nous en pleine tempête. Il ne restait plus qu'une minuscule Belgique : elle ne s'est point agenouillée. Il n'y eut plus, un jour, de Serbie, de Monténégro, mais dans ces pays glorieux, il n'y eut pas une voix pour solliciter la paix.

Admirable épopée où les fautes commises furent réparées, où les défaillances furent rares. Quand il y en eut, le désespoir qu'elles causèrent se changea immédiatement en renouveau d'espérance, car au bout du monde se levaient alors de nouveaux champions nous apportant le réconfort de leur estime, leur adhésion à nos principes et l'effort de leurs bras.

Et maintenant que la Liberté sort du conflit dix fois, cent fois plus belle et plus forte que jamais, allons-nous recommencer les fautes du passé ? Pourrons-nous, voudrons-nous, saurons-nous rester fidèles aux amitiés scellées à l'heure du danger ?

Saurons-nous au-dedans maintenir l'union des cœurs, des volontés, des énergies, aussi indispensable à l'heure du relèvement qu'à l'heure du péril ? Ne faut-il pas, en apportant fièrement son intelligence, son travail, ses peines, son dévouement au pays, comme naguère nous lui donnions nos fils, notre sang, lui permettre une éclatante résurrection ?

Laissons-nous ceux qui, là-bas, au Nord, à l'Est, ont tant souffert de l'invasion, souffrir encore de notre incurie ou de notre apathie ?

Pourrons-nous garder cette discipline bravement consentie sous la menace étrangère, discipline qui nous a sauvés, discipline qui seule peut nous assurer non seulement l'heureuse convalescence, mais une longue période de paix, de prospérité et de bonheur ?

Je le souhaite de toutes mes forces.

Trêve aux luttes intestines, mesquines et stériles, pour que vive et survive notre France éternelle.

Dans les tranchées et sur les champs de bataille, il n'y eut ni radicaux, ni réactionnaires, ni socialistes ; il n'y eut ni nobles, ni bourgeois, ni patrons, ni ouvriers, il n'y eut que des Français unis dans le même amour pour leur pays.

Et combien ce que je dis là prend de force quand je songe à une lettre que j'ai reçue du front et que je n'ai pu lire sans une profonde émotion :

« J'éprouve certainement bien des misères, m'écrivait un brave soldat, mais n'allez pas croire que je me plains ; non, je maudis tout simplement la destinée qui n'a pas voulu me donner de famille pour qui, je crois, j'aurais eu la tendresse que l'on doit aux parents. Le sort ne l'a pas voulu, car je suis un enfant trouvé ; je suis pupille de l'Assistance publique de la Seine et n'ai par conséquent ni parent ni ami.

« Avant la guerre, je gagnais ma vie, mais les petites économies sont parties depuis plus de trois ans que la guerre existe...

« De tout mon cœur je vous remercie donc bien sincèrement et croyez que, si je n'ai pas de famille, je sais néanmoins que j'ai une mère à défendre, la Patrie, qui est la mère de tous les Français et pour qui, soyez persuadé, je ferai mon devoir jusqu'au bout ! »

Tout commentaire affaiblirait une telle grandeur morale.

Oui, mes amis, la victoire, fruit de l'union de tous, ne doit laisser en France, pendant la paix comme pendant la guerre, que des Français.

A un tournant dangereux, terrible, de son existence mouvementée, la France s'est refusée à mourir. Elle en a pris les héroïques moyens. Elle vient d'écrire du sang de ses morts et de ses blessés, la page la plus sublime de son histoire.

N'était-ce que pour traîner ensuite une existence au jour le jour, sans grandeur ? N'était-ce que pour retarder une lente et inévitable agonie ? Ah ! certes non ! Il brille encore radieux le flambeau du monde ! L'heure triste et morne du crépuscule ne le voilera jamais ou bien, selon le mot d'un grand homme d'État anglais, une grande nuit s'étendrait sur la terre.

Pour nous, pour tous les peuples dont nous éclairons la route, il faut que nous travaillions, que nous produisions et surproduisions.

Clemenceau a dit à la Chambre :

« Un temps finit. Un autre temps commence pour une œuvre nouvelle avec un nouveau cortège de devoirs.

« La tâche n'est ni moins grande ni moins belle. C'est la France toujours qui, pour continuer dans le monde, a besoin de tous ses enfants. Épreuve éclatante à son tour, mais surtout décisive, qui demande, comme hier, un suprême concours de toutes nos énergies.

« Au travail donc, à l'effort total !

« Ainsi seulement nous léguerons intacts à nos fils les dons du génie ancestral qui font de notre histoire comme un glorieux sommaire des plus hautes aspirations de l'humanité. »

Clemenceau a raison. Notre pensée ne peut pas s'éteindre ; notre génie ne peut pas mourir. Ou alors, adieu à jamais à tout ce qui fait la noblesse de la vie !

Allons-nous, allez-vous, mes enfants, laisser périr ou périliter un tel héritage ? Non, non, votre mission est de conserver ce flambeau de l'idéal et de le transmettre à votre tour à la postérité.

Pour sauver notre race, mes enfants, quand il en sera temps, quittez Paris ; portez votre activité vers la terre ; allez planter votre tente en nos

vertes campagnes, en nos lointaines colonies. Vous pourrez y fonder de grandes et robustes, familles, solides en nombre et en santé. Vous ferez fructifier votre avoir, vous travaillerez à la fortune commune. Donner à notre race les moyens de vivre par son labeur, créer une jeunesse saine, studieuse, réfléchie, ardente à la tâche de résurrection, voilà le problème de demain, que dis-je ? de tout de suite.

Et c'est pourquoi, mes chers enfants, je vous souhaite des vacances libres, joyeuses, pleines d'aventures gaies, tristes — la vie n'est point sans mélange — de victoires aux jeux et aux sports, de plaies, de bosses qu'il faut savoir supporter : cela trempe les énergies.

Jouez, courez sur la plage, escaladez la montagne ou galopez en nos plaines. Emplissez vos yeux de beauté, vos poumons d'air vivifiant. Puis, revenez-nous forts, décidés à vous armer pour les luttes de l'avenir, luttes pacifiques, luttes de production intense, rivalités commerciales ou industrielles, dans lesquelles vous ne laisserez pas distancer votre pays.

Enfin communiquez à tous cet amour des vastes espaces, des horizons immenses qui fait le sang d'une nation plus riche, plus vermeil. Ainsi, mes enfants, après vos glorieux papas, après vos mamans sublimes, vous aussi, à votre manière, vous aurez bien servi la France et bien mérité de la Patrie.

28 Décembre 1919

**FÊTE DU RETOUR DES COMBATTANTS A L'ÉCOLE DE
GARÇONS DE LA RUE DE FLORENCE**

LE PASSÉ — L'AVENIR

Le 28 décembre 1919, dans le préau de l'École de garçons de la rue de Florence, une foule émue et joyeuse fêtait le retour des vaillants combattants de la Grande Guerre. A cette occasion M. Manière, Directeur de l'École et Président de l'Amicale des Anciens élèves, prononça un émouvant discours auquel M. le docteur Maréchal, Président d'Honneur, répondit par l'allocution suivante :

MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS AMIS,

Je ne reviendrai pas sur les chiffres sobres, éloquents que M. le Directeur vient de nous donner : 54 morts, 100 croix de guerre, 15 médailles militaires, 2 croix de la Légion d'honneur, 81 blessés sur 300 mobilisés connus. Voilà pour l'avant.

A l'arrière, les dons des enfants s'élèvent globalement à plus de 4.000 francs. L'Amicale a envoyé, sans parler d'une correspondance énorme, 2.000 francs à ses Sociétaires ; tout cela, en dehors d'une action morale persévérante, prouve combien une cellule nationale, comme en constituent toutes nos écoles, peut agir, réagir, être, aux heures difficiles, un foyer de concorde et d'activité.

On a décoré des villes pour leur résistance merveilleuse pendant la guerre. Si l'on portait au pavois nos écoles patriotes, la vôtre, mes chers

amis, mériterait cet honneur. Mais à quoi bon ? Ne l'avez-vous pas mise, vous-mêmes, par vos actes, à l'avant-garde de l'honneur ?

Je ne m'attarderai point sur le passé. La guerre, la dernière, souhaitons-le, est terminée. « Un monde finit. Un autre commence », a dit Clemenceau ; et d'autres batailles sans canons et sans mitrailleuses heureusement, vont solliciter votre attention, votre sang-froid, votre énergie.

Certains esprits candides, aux heures douloureuses, ont pu s'imaginer qu'aussitôt la paix signée, le fléau passé, le bonheur immédiat apparaîtrait, tel le soleil après l'orage.

Mais, où la bourrasque a sévi, s'il est des paysages qui apparaissent plus frais quand, après avoir chassé les derniers nuages, l'astre dore à nouveau la nature, il en est d'autres, voisins parfois, où tout est désolation : la grêle, le vent, ont opéré.

Hélas ! les Boches ont opéré. (Et en matière de destructions systématiques, ils sont passés maîtres.) Les ruines, les ruines sont là. Elles s'étendent lamentables sur des lieues et on n'a déjà pour les relever que trop attendu la bonne volonté de ces Messieurs d'Outre-Rhin. Il y a aussi les ruines morales : ces blessés qui ne guériront jamais, ces glorieux mutilés qui ne travailleront, qui ne produiront plus. Leur marchandera-t-on les possibilités d'une digne existence ? Ont-ils donc marchandé leurs efforts ?

Puis il y a les existences perdues, toute une jeunesse pleine de vaillance, d'enthousiasme, de droiture, car c'est le propre de la guerre, c'est sa condamnation aussi, de tuer tout ce qui est jeune, ardent, épris d'honneur, de faucher ce que j'appellerais volontiers la fleur de la Nation. N'allons-nous point chercher par tous les moyens possibles, à fermer cette blessure par laquelle s'est écoulé le plus pur de notre sang ?

Enfin, il y a le gouffre financier. Pendant cinq ans, à outrance, vous avez construit des engins de destruction en masses, fabriqué des munitions à foison. Vous n'avez pas produit et vous avez dû acheter, à prix d'or, chez le voisin, ce qui vous manquait. Etonnez-vous après cela qu'il faille de l'argent ; encore de l'argent et toujours de l'argent pour parer au plus pressé. Etonnez-vous que tout augmente et que chaque jour la vie devienne plus difficile alors que les peuples concurrents profitent de nos besoins, que nous ne voulons ou ne savons restreindre, pour accroître une hausse des prix qui, si on n'y met un frein, nous fera sombrer dans la misère.

Voilà, mes amis, une esquisse assez exacte de notre situation actuelle. Je ne l'ai point mêlée de bleu, je ne l'ai point noircie ? Certain parti, se

répandant en critiques amères du passé, salissant presque ceux qui ont eu l'honneur et le courage d'être à la barre gouvernementale quand la galère allait sur les récifs, promettant l'irréalisable, a essayé de profiter de vos souffrances pour vous entraîner vers ses chimères. Par son vote du 16 novembre dernier, la France a montré que ses douleurs n'avaient point détruit sa belle santé morale. A ceux qui prêchaient la discorde, elle a répondu par sa volonté d'union des cœurs, voire même des classes, pour un relèvement qui s'impose. Elle a répondu : « France d'abord ! ». Le verdict du mois dernier est clair ; cela est tellement vrai que bien des anciens ennemis politiques, que les champs de bataille avaient rapprochés, se sont serré la main, prêts aux sacrifices les plus grands pour que, par la concorde de ses enfants, le pays se sauve et vive.

Voilà la vérité ! Cela, c'est la victoire du bon sens et de la raison. Mais, aux vainqueurs, la modération s'impose dans la lutte engagée contre l'anarchie ; il ne faut point exagérer la répression. On n'arrête pas l'idée par un ostracisme irréfléchi. Dans l'outrance même, il y a des critiques justes qu'il faut admettre, dont il faut tenir compte ; elle peut renfermer des aspirations nobles. Et l'oppression, d'où qu'elle vienne, tourne les masses contre elle. Le socialisme, qui a versé dans l'apologie du bolchevisme et qui nous menaçait d'une dictature, doit s'en apercevoir aujourd'hui. Je souhaite plus d'habileté à ceux qui ont triomphé de lui. Qu'ils se souviennent que, selon le mot pittoresque de Michel de l'Hôpital, le couteau ne vaut rien contre l'hérésie ; que les persécutions ont été la force des chrétiens ; que Louis XIV a forgé l'Allemagne protestante, ennemie irréductible de son sectarisme catholique ; que l'Angleterre elle-même a suscité l'inimitié de ses propres enfants, qui ont fondé les États-Unis, ne pardonnant point à la mère-patrie son manque de libéralisme. Combattons les doctrines en leur opposant ce que nous croyons être la vérité, mais respectons jusqu'à la liberté de l'erreur, si elle est de bonne foi.

Quel doit donc être notre programme ?

En premier lieu il nous faut rétablir le crédit de la France. Cela ne se peut que si chaque citoyen pratique le sacrifice de la bourse et sait approuver les projets d'impôts qui le frappent ainsi que ses concitoyens. Si, sans compter d'une manière absolue sur le Boche, sans chercher à échapper à cet inéluctable devoir par une tangente (marque système D, pour employer le langage poilu), chacun, courageusement, acceptait sa part dans le sacrifice monétaire, quelle belle victoire remportée ! Ce serait demain les marchés

mondiaux rouverts, la confiance présidant aux transactions, notre franc reprenant son pouvoir d'achat, toute marchandise d'avant guerre revenue à son prix normal, sans décision ministérielle. La mort de la vie chère s'ensuivrait à bref délai et tout le monde, je pense, « rirait à son enterrement ».

Faire revivre notre Nord et notre Est dans le plus court délai est un projet qui devrait soulever tous les enthousiasmes. Cela est non seulement nécessaire pour des populations qui ont connu toutes les douleurs, mais pour la collectivité nationale qui profiterait de ce renouveau d'activité productive. Que de merveilles le Gouvernement pourrait faire si, devant de telles infortunes, nous avions la notion exacte de la solidarité, la volonté de la pratiquer ! L'égoïsme est-il encore de mise après cette guerre où il a fallu mettre tout en commun, les espoirs et l'esprit de sacrifice, où l'on a cru possible la perte de tous ses biens personnels et, ce qui est plus grave, tous les bienfaits moraux que synthétise la liberté française ? On parle de la joie de vivre. N'en est-ce donc plus une que de sécher des larmes ?

Jeunes gens, vous pouvez beaucoup contre la caserne. Vous pouvez en diminuer singulièrement le séjour. Il vous suffira de vous plier aux exercices physiques réguliers, de pratiquer les sports. Un homme, en bonne santé, peut être un excellent soldat en quelques mois : la guerre l'a prouvé. Il dépendra de vous, de la manière dont vous saurez vous astreindre à une certaine discipline envers votre corps, que le service militaire soit réduit au strict indispensable. Non seulement vous y gagnerez en liberté, mais le pays y gagnera en production tout en diminuant ses charges. Un soldat coûte à tout le monde ; rentré dans la vie civile, il devient utile à la Société.

Un gros effort doit être tenté chez nous pour y introduire de grands progrès dans le machinisme-outil. L'homme ne doit plus être que le cerveau qui dirige tout en faisant produire aux rouages et aux courroies combinés un rendement vingt fois supérieur à celui de ses mains.

Mais, pour toutes ces réformes excellentes en elles-mêmes, il faut mettre un terme définitif à tous ces conflits qui, depuis des siècles, séparent deux entités considérées comme ennemies, le capital et le travail. Par quelle aberration d'esprit a-t-on pu créer cet antagonisme ! Le capital et le travail sont, de par nature, des frères. Ils ont hérité d'un même patrimoine qu'ils doivent mettre en valeur. Le premier apporte le moyen de vivre en attendant la première récolte ou la première production ; le second, par sa force, sa persévérance, en assure la continuité. Que pourrait un monceau d'or s'il

n'attirait point l'ouvrier qui en a besoin ? Que pourrait l'ouvrier, s'il n'avait les machines coûteuses qui le rendent vainqueur de la matière, si d'autres ne lui apportaient les moyens financiers d'exploitation ? Puisque ces deux forces sont indispensables l'une à l'autre, comment le bon sens ne finirait-il pas par les unir ? Je vois, dans un avenir prochain, les travailleurs accédant aux bénéfices des entreprises, s'y intéressant comme à leur œuvre personnelle, produisant plus et mieux ; et je suis sûr que les employeurs y trouveront leur compte. Seuls seront mécontents les dérivateurs de courants d'eau trouble, les organisateurs de conflits qui rêvent toujours d'édifier leur grandeur sur la misère des autres.

J'entendais tout récemment un jeune ouvrier métallurgiste, intelligent, s'exprimer en ces termes : « Moi, j'exécute mon travail le plus mal qu'il est possible, afin de faire tort à mon patron et de nuire à ses affaires. Comme chacun de mes camarades suit mon exemple, nous espérons que, dans un an ou deux, il sera complètement ruiné, car il est certain que ses clients ne tarderont pas à constater la mauvaise qualité des produits qu'il leur fournit. Et nous nous frotterons les mains en nous disant : « Voilà enfin un exploiteur de moins ! »

Sans indignation apparente, je lui répondis : « Si l'instituteur chargé de l'éducation de vos enfants sabotait son travail afin de nuire à son directeur et d'obtenir sa révocation, qu'en penseriez-vous ? — Ah ! répliqua-t-il, ce n'est pas la même chose. — Vraiment, lui dis-je ? Et si le facteur au lieu de vous remettre votre correspondance, la jetait au ruisseau ? — Oh ! ce n'est pas la même chose, répéta-t-il. — Et si le pharmacien sabotait, le remède qui doit rendre la santé à votre femme ou à vos enfants ; et si le médecin sabotait son diagnostic, et si... — Ce n'est pas la même chose, dit-il. — Ah ! vraiment, ce n'est pas la même chose. Eh bien, moi, je vous dis que vous êtes aussi exigeant pour les autres que vous l'êtes peu pour vous-même et que c'est là un grand mal ; que c'est peut-être le mal suprême qui ronge actuellement notre société et qu'il faut porter le fer rouge sur cette plaie. »

Ah ! mes amis, il en est beaucoup trop, de ces bons et braves. ouvriers qui se laissent conduire par des meneurs audacieux et sans scrupules. Ceux-ci leur donnent l'ordre de cesser le travail, de le reprendre ; et soumis comme des esclaves, ouvriers et employés obéissent aveuglément.

La grève est un droit sacré pourvu qu'elle soit d'ordre professionnel et non politique. Tout employé a le devoir — j'ai bien dit : le devoir — d'exiger un salaire qui lui permette d'entretenir et d'élever sa famille.

Mais la violence ne saurait être permise, car la violence, c'est le désordre ; le désordre, c'est l'anarchie ; l'anarchie, c'est l'incendie, le vol, le pillage, la route ouverte aux pires instincts de la bête humaine.

Réclamez donc le libre exercice de vos droits, mais dans la légalité et, avant tout, songez à accomplir les devoirs qui correspondent à ces droits.

Quand vous aurez réalisé le programme que je vous propose, vous ne serez point encore sauvés. Il vous faut des continuateurs. Notre nation a perdu 1.500.000 soldats. Les voisins, proportionnellement à leur chiffre d'habitants, n'ont que des pertes insignifiantes, à côté des nôtres. La saignée peut être mortelle chez nous, à moins que nous ne nous décidions à repeupler nos campagnes, nos villes aérées, de bambins aux joues roses, bien venus et disposés à vivre.

Vous avez pendant cinq ans, sur l'autel de la Patrie, sacrifié amis, familles, ambitions personnelles. Vous avez, sans compter, donné vos fatigues, vos veilles, votre sang. Vous avez sauvé l'édifice qui n'est plus menacé de destruction immédiate. Mais il est miné ! Patiemment vous le reprendrez en sous-œuvre, après l'avoir étayé, ou bien il croulera avec le temps,

Le permettrez-vous ?

Je suis bien sûr que non. Car sur la Marne, sur l'Yser, à Verdun, de votre sang vous avez signé votre résolution de sauver la France. Et depuis, par des gestes significatifs, vous avez montré que vous avez soif de vérité, d'ordre, de réparation. Vous avez prouvé qu'après l'héroïsme militaire, vous aurez tous les héroïsmes secondaires : celui de la libération financière, du travail créateur. Nouvelles batailles, direz-vous ? et batailles sans grandeur ! Oui, batailles ! et bien difficiles à remporter, car il faut se vaincre soi-même, se discipliner pour un but suprême : le salut de la Nation.

Voilà, Mesdames et Messieurs, pour un jour de fête, des paroles bien sévères. Aussi vais-je céder la place à des orateurs moins austères. Vous, Mesdames, je vous convie à vous joindre à l'effort généreux qui se tente maintenant. Vous êtes (bien que souvent femme varie, dit-on) l'élément de raison, de sagesse et de conservation dans la nation. Vous avez le culte de la famille dont vous êtes la parure ; vous avez su y tenir en honneur nos plus nobles traditions. Dans notre France améliorée, où vous aurez bientôt le titre mérité de citoyennes, vous serez, j'en suis certain, les reines non seulement par l'attrait de votre grâce, mais surtout par le rayonnement de vos vertus et par les sacrifices que vous vous imposerez pour que cette race

française, qui fut celle de la Chevalerie et de la Liberté, qui s'enthousiasma et versa son sang pour toutes les nobles causes, celle qui égala toutes les autres dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, qui les dépassa dans le progrès moral, non seulement ne périclisse pas, mais vive indépendante, fière et respectée.

21 Janvier 1920

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ŒUVRE PARISIENNE
DES COLONIES MATERNELLES SCOLAIRES ²⁰**

MESDAMES, MESSIEURS.

D'immenses événements se sont produits depuis notre dernière Assemblée générale du 10 décembre 1913.

Il y a 6 ans et plus que nous ne nous sommes réunis.

Les fureurs de la guerre ont passé sur le monde, ont passé surtout sur la France dont les ruines attestent encore la grandeur de la lutte et son acharnement et ses cruautés et les douleurs indicibles qui ont plongé tant d'êtres humains dans un deuil éternel.

Mais les dévouements ont égalé les malheurs, ils les ont même surpassés, ils les ont vaincus, car je crois bien que jamais l'on ne vit tant d'ardeur à soigner et à consoler les blessés, tant de cœur à soulager les misères des infortunés. Non, jamais l'on ne vit tant de dons affluer pour adoucir les blessures des corps et les blessures des âmes.

Les femmes se sont élevées à une hauteur que célébrera l'Histoire, dans les ambulances du front, dans les hôpitaux, dans les œuvres de bienfaisance qui se sont multipliées, ont pullulé comme se multiplient au printemps les fleurs dans les herbes des champs.

Durant tout le cours de la période tragique, nos colonies maternelles, si elles ont connu des déboires, n'ont point pourtant cessé de recevoir les petits enfants malheureux et de les entourer de soins vigilants comme par le passé. Combien de ces pauvres êtres sont orphelins aujourd'hui ! Leurs pères et leurs frères ont combattu pour nous, ont souffert pour nous, ont péri

pour nous : il est juste qu'on leur rende au moins une minime partie de ce qu'ils ont perdu.

Je n'ai pu que très rarement assister aux séances de notre Comité, retenu, comme je l'étais, par les lourdes charges de ma mairie ; mais, bien qu'absent, j'étais toujours par la pensée présent au milieu de vous ; je n'oubliais, pas plus que je n'oublierai jamais, cette œuvre à laquelle j'ai consacré dès le début tout ce que j'ai d'amour pour l'enfance et de dévouement pour le malheur.

M^{me} David Weill, M^{me} Max Getting, M^{lle} Georgin, M^{lle} Beauparlant, M^{lle} Nouhaud, M^{lle} Bourdillon, pour ne citer qu'elles, ont consacré aussi sans compter, et leur temps et leur peine à nos chères Colonies.

En quels termes dignes d'une telle élévation d'âme pourrait-on reconnaître et louer une telle continuité, une telle persévérance dans le dévouement et dans la bonté ? Je demeure impuissant à le faire ; je ne puis autre chose que de leur exprimer toute mon affectueuse admiration et l'admiration de ceux qui les ont vues et qui savent.

Vous avez aussi pour vous, Mesdames, la satisfaction du bien, si noblement accompli : c'est là que se trouve la meilleure récompense.

Les pouvoirs publics ne restent pas toujours indifférents aux actes de bienfaisance ni aux services rendus : M^{me} David Weill a été tout récemment nommée dans l'Ordre de la Légion d'honneur. Nous applaudissons tous de tout notre cœur à la haute distinction qui vient d'être si légitimement accordée à cette noble femme dont toute la vie, comme celle de Monsieur David Weil, n'est qu'une longue suite d'œuvres en faveur de ceux que n'a point favorisés le sort.

M^{lle} Georgin, également chevalier de la Légion d'honneur, Inspectrice honoraire des Écoles maternelles, aujourd'hui à la retraite, qui laisse de si affectueux souvenirs dans le personnel qu'elle dirigeait, s'intéressera toujours, nous l'espérons bien, à nos Colonies, qu'elle connaît et qu'elle aime depuis longtemps. Nous serons heureux de profiter des conseils et de l'expérience consommée qu'elle a acquise dans sa longue et honorable carrière.

M^{lle} Beauparlant est l'âme même de l'œuvre avec M^{lle} Nouhaud et M^{lle} Bourdillon. Tous les membres du bureau sont du reste des exemples vivants d'un dévouement que rien ne rebute ni ne lasse.

Vous, Mesdames, nouvelles Déléguées, vous n'aurez pour remplir les devoirs qui vous attendent, qu'à vous régler sur les femmes de cœur et de bien qui vous ont précédées dans la carrière.

Je vous souhaite cordialement la bienvenue et, au nom de tous, je vous remercie d'avoir bien voulu accepter une fonction qui est pour vous un nouveau surcroît de travail.

La Colonie de Dammartin a pendant la guerre connu l'exil. Oh ! un exil non lointain, un exil qui n'a été qu'un déménagement. Nous avons, en effet, émigré à la Ville-du-Bois dans une ferme qui fut mise à notre disposition par M. Closeau. Grâce à la générosité de ce bienfaiteur insigne, à qui nous adressons d'un cœur ému toute notre gratitude, nos enfants n'ont point trop souffert des hostilités.

Dès le début d'août 1914, il fallut partir en hâte et abandonner notre domaine entre les mains de l'autorité militaire.

Ce fut d'abord le maréchal French avec son État-Major qui s'y installa, puis tous les Alliés l'occupèrent successivement. Un poste de télégraphie sans fil y fut même établi.

De durs combats y eurent lieu au pied même de la colline. Ce calme séjour de la paix retentit, comme tant d'autres lieux, du fracas effrayant des canons et de la mitraille.

Notre pauvre maison était dans un état lamentable. Vous pensez bien que les soldats avaient autre chose à faire qu'à ménager les habitations ; dans de telles circonstances, ils ne prennent guère de précautions, car alors rien n'appartient plus à personne, tout appartient à tous.

Le rire joyeux des enfants et leurs ébats furent remplacés par les cris rapides et rauques des commandements militaires et par les va-et-vient des officiers, des estafettes, des chevaux, des camions, des mitrailleuses.

Et cela me rappelle un peu l'École de Saint-Cyr où de jeunes demoiselles bien pieuses et bien sages, les saint-cyriennes de M^{me} de Maintenon, furent remplacées par les saint-cyriens de Napoléon.

Notre existence à la Ville-du-Bois connut bien des difficultés : mais grâce à l'ingéniosité — et aux autos — de nos bienfaitrices, le transport des colis et le ravitaillement de nos pupilles purent être assurés.

Enfin au printemps de 1919, nous sommes revenus chez nous.

Salut, demeure chaste et pure,
Où l'innocence habite !

Les camions militaires ont transporté notre matériel et nous avons repris le cours normal de notre vie.

Mesdames et Messieurs, les temps que nous vivons sont durs, les dépenses sont de beaucoup plus élevées qu'autrefois. Aussi notre propagande doit s'étendre avec une ardeur plus grande encore pour que nos chers enfants ne pâtissent pas de la cherté toujours croissante des choses les plus nécessaires à leur santé.

Ne craignons pas de faire sans cesse appel à la charité de ceux qui nous entourent. Nous saurons trouver en faveur de l'enfance les mots qui vont au cœur, les mots qui l'émeuvent et l'entraînent. On est toujours éloquent lorsque l'on a pour but de soulager ceux qui souffrent, surtout lorsque, comme à l'heure actuelle, ce n'est plus seulement œuvre morale, mais aussi et surtout nécessité sociale et nécessité nationale d'avoir, au lieu d'enfants malingres qui seront plus tard des déchets de la société, des enfants forts qui deviendront des hommes forts.

Et vous aurez, vous aussi, Mesdames, dans la mesure où vous le pourrez, bien mérité de la patrie.

26 Janvier 1920

**PREMIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SECTION
D'ARRONDISSEMENT DE L'OFFICE DÉPARTEMENTAL
DES PUPILLES DE LA NATION**

MESDAMES, MESSIEURS,

Pour la première fois a lieu aujourd'hui l'Assemblée générale annuelle de la Section d'Arrondissement de l'Office départemental des Pupilles de la Nation.

J'apprécie hautement l'honneur de la présider et de souhaiter la bienvenue aux personnes si nombreuses et si charitables qui ont bien voulu adhérer à cette œuvre nationale de réparation et de reconnaissance.

M. le D^r Gallois vous a fait connaître le compte rendu moral qu'il a rédigé avec autant de cœur que de talent.

Il vous a dit le travail considérable, très compliqué et très délicat, accompli par les membres de la Commission permanente que vous avez élus et qui se sont efforcés de justifier votre confiance par leur zèle, leur activité et leur dévouement.

L'année dernière, je n'ai pu assister que très rarement aux séances du Comité, retenu que j'étais par la lourde chaîne qui m'attache à la mairie. Mais, maintenant que je suis délivré d'une partie du fardeau que m'imposaient la guerre et la liquidation de la guerre, je ne me ferai pas seulement un devoir, je me ferai une joie d'assister à ces séances, car ce fut toujours pour moi un véritable bonheur que de m'occuper de l'enfance, de ses besoins et de ses peines. Un petit enfant triste, un petit enfant

malheureux, est-il quelque chose de plus affreux ? mais est-il quelque chose de plus poignant, quand cet enfant pleure son père, mort pour la patrie ?

Je rappelais, dans une circonstance récente, l'enthousiasme indescriptible de nos soldats lorsque le tocsin de 1914 eût sonné dans toutes les communes de France l'heure des sublimes résolutions, l'heure de la revanche.

A aucun moment de notre histoire, pourtant si féconde en événements guerriers, non, à aucun autre moment, pas même sous la Révolution, il n'y eut, si je puis employer cette expression, pareille folie de dévouement à la Patrie.

Ceux qui partaient ne songeaient ni aux dangers ni aux horreurs de la guerre, ni aux blessures, ni aux mutilations, ni à la captivité, ni à la mort. Ils ne songeaient qu'à ce devoir supérieur et sacré de sauver la France menacée dans son existence même par le plus farouche, par le plus cruel, par le plus implacable des ennemis.

Ceux qui restaient étaient emportés par une égale ardeur ; ils chantaient la Marseillaise avec le même feu, ils acclamaient leurs pères, leurs frères, leurs amis ; les femmes acclamaient leurs maris et leurs enfants, non point comme s'ils n'allaient pas au massacre, mais comme s'ils allaient à une fête à laquelle eux-mêmes regrettaient de ne point prendre leur part.

Le premier choc décisif, qui eut lieu sur la Marne, fut terrible, mais l'admirable effort des nôtres nous sauva, sauva la civilisation et l'humanité. Tous ceux qui tombèrent là, tous les autres qui, plus tard, acceptèrent le sacrifice suprême au fond des tranchées ou dans les assauts héroïques, ont compté sur la Nation, sur nous. Ils pensaient : « Il est impossible que la France, notre mère à tous, n'ouvre pas ses bras miséricordieux pour accueillir, consoler, secourir, nos petits qui, à peine nés, lui ont donné leurs pères. Il est impossible que nos compagnons de luttes, s'ils échappent à la mitraille, ne recueillent pas nos enfants, ne veillent pas sur eux comme sur les leurs. Il est impossible que les femmes de France, nos sœurs, toujours si tendrement dévouées aux infortunes, si sensibles aux peines imméritées, si vibrantes d'enthousiasme en face des gestes sublimes, ne se donnent pas, de tout l'élan de leurs cœurs généreux, aux orphelins. A toi, patrie, nous donnons notre vie ; nous te confions nos fils. »

Cette sainte mission, ce dépôt sacré, la France l'a accepté, et c'est ainsi que vous êtes devenus les exécuteurs fidèles de la dernière volonté des 1.500.000 héros français qui dorment dans la gloire.

Mesdames et Messieurs, l'État qui, selon un mot célèbre, doit être un honnête homme, a voulu expressément que l'éducation donnée à ses pupilles fût étroitement conforme aux croyances et aux volontés des parents. L'État a donné sa parole d'honneur : cette parole sera tenue. L'union sacrée ne sera pas (dans cette occasion surtout) un mot prononcé légèrement dans un moment d'enthousiasme éphémère ; ce sera une réalité vivante et agissante.

Du reste, l'Office national et les Offices départementaux y veilleront avec un soin jaloux, et particulièrement la section du VIII^e arrondissement.

Un des membres les plus considérables de cette Assemblée a bien voulu rappeler un jour dans une cérémonie solennelle, que, sous l'action de la Municipalité, l'union sacrée avait été scellée entre nous, dans ce VIII^e, bien avant la guerre : plus que jamais nous avons le devoir de la resserrer plus étroitement encore.

Laissons les discussions philosophiques ou religieuses se dérouler dans le sein des partis ; nous n'en avons que faire ici. Familles, soyez rassurées : vos enfants seront instruits et élevés selon vos croyances et vos doctrines.

Mais nous n'avons point à remplir seulement une fonction administrative ; nous avons, nous avons surtout à remplir un rôle paternel et un rôle maternel.

Le Parlement français s'est honoré en votant la loi sur les Pupilles de la Nation ; il est entré, ainsi que le Conseil d'État, dans les détails d'application. Mais ce serait en vain que cette loi eût été promulguée, si le cœur n'en venait vivifier tous les termes.

La cause sacrée de nos chers enfants est ici gagnée dans tous les cœurs. La preuve, s'il fallait la chercher, on la trouverait dans l'empressement des membres de la Commission permanente que signalait tout à l'heure notre dévoué vice-président, M. le D^r Gallois. On rencontre toujours parmi eux les enquêteurs les plus actifs ; on en rencontre parfois plus qu'il n'en est besoin ! C'est chez M^{lle} Nouhaud, notre Secrétaire Générale, une conscience que j'apprécie depuis bien longtemps déjà et à laquelle je suis heureux de rendre un nouveau et juste témoignage.

C'est chez M^{me} Boistel, chez M^{me} Chocarne, chez M^{me} la Baronne Lejeune, chez Sœur Petit et Sœur Gironde, chez M^{me} la Comtesse de Las Cases, chez M^{mes} Paquette, Lemaistre, Leroux, Letailleur, chez M^{lle} Hébert, pour ne citer qu'elles, un empressement à nous aider de leur expérience, à

se prodiguer, à se consacrer à nos chers Pupilles, qui n'est point pour surprendre de la part de ces femmes de cœur et de bien que l'on rencontre toujours partout où il y a une bonne action à accomplir

C'est chez notre trésorier, M. Mortureux, un zèle qui mérite tous les louanges ; chez M. Nattan-Larrier, le concours précieux d'une science juridique très avertie ; chez M. Paul Labbé, chez M. Billet, chez M. Marquis Boudaille, chez M. Joubit, chez M. Paulmier, chez M. Guy de la Bretonnière, le plus inlassable dévouement.

C'est chez tous enfin une rivalité pour rechercher, découvrir les détresses à secourir. Ce sont encore des membres bénévoles qui nous apportent, avec l'appui de leur présence régulière, leur collaboration précieuse, leurs conseils avisés. Il n'y a jamais en leurs discussions le moindre désaccord. C'est l'union parfaite des cœurs qui battent de gratitude pour ceux qui ont refait la France. C'est la concorde dans l'accomplissement d'un noble et pieux devoir.

M. le D^r Gallois qui, il y a un moment, me raillait aimablement et avec esprit de lui avoir fait confiance parce que je l'ai connu autrefois sur les bancs du collège, me permettra de lui adresser tous mes meilleurs remerciements personnels. Tel il était autrefois, bon et dévoué, tel il est aujourd'hui.

Si je maniais la plaisanterie aussi délicatement que lui, je dirais volontiers que nous sommes bien loin du nauséux étang auquel il faisait allusion, car il n'est point de place ici pour la fleur empoisonnée de l'égoïsme. Nous naviguons au contraire sur un lac majestueux et tranquille, dans un décor de beauté. M. le D^r Gallois est un de ceux qui tiennent la barre de votre embarcation, entouré de rameurs opiniâtres et dévoués, confiants dans la belle vaillance des passagers et des passagères, et tous ensemble ils voguent, portant partout où l'on pleure, l'aide, le réconfort et la consolation.

Ainsi, Mesdames et Messieurs, vous réalisez le dernier rêve de nos héros tombés ; grâce au souvenir ému que vous leur gardez, au culte que vous leur avez voué, à votre piété reconnaissante, vous avez étendu sur leurs enfants l'aile protectrice de la France. Non seulement nos soldats ne dormiront point ignorés, oubliés, mais le titre de Pupilles de la Nation dont vous parez leurs descendants, selon l'expression du poète,

Comme la gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms.

Pour nos morts et pour nos orphelins, pour le service immense que vous rendez ainsi à la Patrie à qui vous permettez d'acquitter sa dette de réparation et de reconnaissance, dette vingt fois sacrée, je vous félicite et je vous remercie.

RÉCEPTIONS DES MAIRES ET MAIRES- ADJOINTS DE PARIS A L'ÉLYSÉE FÉVRIER- MARS 1920

RÉCEPTION PAR M. LE PRÉSIDENT POINCARÉ

Le 10 février 1920, les Maires et Maires-Adjoints de Paris furent reçus à l'Élysée par M. Raymond Poincaré.

M. le docteur Maréchal, président de leur Union amicale, Maire du VIII^e arrondissement, prononça l'allocution suivante :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

Au nom des Maires et Maires-Adjoints de la Ville de Paris, dont je préside l'Union amicale, j'ai le très grand honneur de vous présenter, avant votre départ de l'Élysée, l'expression de nos plus respectueux hommages.

Lorsqu'il y a sept ans, je portai déjà devant vous la parole en leur nom, qui pouvait prévoir qu'une si grande catastrophe dût peu après s'abattre sur le monde ?

Éloigné de la France aux heures des premiers dangers, vous arrivâtes, non sans obstacles peut-être, le front chargé de nuages, à travers les flots qui devaient voir tant de tragédies, et de cette main qui n'aurait voulu accomplir que des actes de justice et de bonté, de cette même main qui tremblait d'une sainte émotion, vous signâtes le terrible, l'épouvantable décret de mobilisation générale.

Minute inoubliable dans votre vie, dans la vie de la France, dans la vie de tous les peuples !

Pendant quatre ans, vous avez été sur la brèche ; pendant quatre ans, vous avez été sans relâche l'apôtre de l'union sacrée que, le premier, vous sûtes avec un rare bonheur définir et recommander à tous et que, sous votre heureuse impulsion, nul ne viola jamais ; vous avez, par la fermeté de votre âme et par la splendeur d'une éloquence qui rayonnera à jamais et vous classe parmi les grands orateurs de la France et du monde, soutenu, fortifié, exalté les courages ; pendant quatre ans, vous avez représenté le pays chez nous comme à l'étranger et devant l'étranger, avec une dignité, avec un éclat incomparables ; pendant quatre ans, vous avez parcouru tous les champs de bataille, infatigablement ; vous avez veillé au bien-être de nos vaillants soldats ; vous avez protégé toutes les œuvres de guerre ; vous vous êtes fait tout à tous, lorsqu'au temps des bombardements monstrueux, vous alliez d'un cœur ému saluer les morts, visiter les blessés, consoler les familles.

Vous avez puissamment contribué à mettre toutes les armées alliées sous le commandement général de l'illustre maréchal Foch, vainqueur de l'Allemagne.

Monsieur le Président, depuis longtemps la voix publique, devançant l'équitable Histoire, a proclamé que, vous aussi, vous êtes un grand citoyen, un grand Français, et que votre nom, à vous aussi, mérite d'être gravé sur un impérissable airain pour rappeler à la postérité que vous avez bien mérité de la Patrie et de l'Humanité.

Vous descendez du pouvoir suprême avec la même modestie et le même désintéressement que vous y êtes monté, laissant l'immortel souvenir que vous avez été le Président de la Guerre et de la Victoire, et le Président de la Paix.

Mais rompant avec une tradition funeste qui semblait éloigner des affaires publiques les chefs d'État et leur expérience consommée, vous avez accepté de représenter au Sénat vos compatriotes de la Meuse, qui, interprètes du sentiment national, vous ont élu, je puis le dire, par acclamation. Et la France tout entière a applaudi, vous donnant, par cet unanime enthousiasme, une preuve de l'affection et de la gratitude qu'elle a pour vous.

Nous manquerions à toute justice, Monsieur le Président, si nous ne vous priions de présenter, avec l'hommage de notre profond respect, l'expression

de toute notre reconnaissance à Madame Raymond Poincaré dont l'ardente charité a ou créé ou animé ou adopté tant d'œuvres de bienfaisance ; elle s'est penchée avec une inlassable sollicitude sur tout ce qui est faible et sur tout ce qui souffre et sur tout ce qui pleure.

Combien affectueusement elle se donna aux enfants, aux vieillards, aux malades, aux blessés, aux malheureuses femmes chassées de leurs foyers, aux ouvrières sans travail, toutes lamentables victimes de la guerre, dont le sort nous était confié !

Tous les Maires et Maires-Adjoints de Paris peuvent en témoigner, car elle s'est prodiguée, se montrant la compagne digne en tous points de celui dont elle porte le nom.

En ce qui me concerne personnellement, le privilège me sera peut-être accordé, à moi, maire de ce huitième arrondissement où réside le Chef de l'État, de vous exprimer toute ma gratitude pour la sympathie dont vous n'avez cessé de m'honorer.

Monsieur le Président de la République, nous faisons, mes collègues et moi, les meilleurs vœux et pour Madame Raymond Poincaré et pour vous, et nous vous prions de vouloir bien les agréer aussi cordialement que nous vous les offrons.

Monsieur Raymond Poincaré a répondu en ces termes :

MON CHER MAIRE, MESSIEURS,

Je suis très touché de votre démarche collective et je vous en exprime tous mes remerciements. Si je ne savais qu'une amitié déjà vieille a dicté à M. Maréchal ses paroles trop bienveillantes, je resterais très confus de les avoir entendues. A la vérité, si j'ai fait mon devoir, je n'y ai pas grand mérite. Je me suis conduit en cela comme tous les bons Français, et les bons Français, par bonheur, se sont appelés légion. Ce qui a sauvé la France, c'est que chacun de nous, à son poste, a rempli la mission qui lui était dévolue.

La mienne a été grandement facilitée par le concours que m'ont donné tous les citoyens et, en particulier, les Municipalités des vingt arrondissements de Paris et l'admirable population de la Ville.

Vous avez fait allusion, mon cher maire, à mon tragique retour de Russie. Certes, à ce moment, j'avais l'âme cruellement angoissée. J'étais parti de Saint-Pétersbourg sans connaître la terrible vérité, puisque l'Autriche et l'Allemagne s'étaient entendues pour que l'ultimatum ne fût pas remis à la Serbie avant mon départ, et pour que le Gouvernement de la République ne pût se concerter directement avec la Russie en faveur de la paix. Mais quand je suis arrivé à Paris, l'accueil qui m'a été fait m'a montré que si la guerre nous était déclarée, l'union nationale se ferait comme par enchantement, et, dans le message du 4 août, je me suis borné à traduire la pensée que j'avais devinée dans le cœur du peuple.

Pendant la guerre, pendant les longues souffrances de Paris, j'ai vu à l'œuvre les maires et les adjoints, comme aussi tous les élus de la Ville et du département, sénateurs, députés, conseillers généraux, conseillers municipaux. Je sais toute la peine qu'ils ont prise pour développer la bienfaisance et pour soulager la misère. Je sais aussi avec quelle vaillance et quel esprit d'abnégation la population parisienne a supporté les bombardements, les deuils, les douleurs morales et les privations matérielles.

Je vous suis très reconnaissant de l'hommage que vous voulez bien rendre aux efforts de Madame Poincaré. Elle y sera profondément sensible. Mais elle aussi, elle a simplement agi comme toutes les femmes de Paris, comme toutes les femmes de France, car toutes ont rivalisé de dévouement et de charité.

En quittant l'Élysée, j'emporterai le souvenir ému des dures années que j'y ai passées et de l'allègement qu'ont apporté à ma tâche une collaboration comme la vôtre et un soutien comme celui de l'opinion parisienne.

Merci encore, Messieurs, à vous et à vos administrés.

RÉCEPTION PAR M. LE PRÉSIDENT DESCHANEL

Le 23 Mars 1920, les Maires et Maires-Adjoints de Paris furent reçus à l'Élysée par M. Paul Deschanel.

Au nom de leur Union amicale, M. le Docteur Maréchal, Maire du VIII^e arrondissement, prononça l'allocution suivante :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

J'ai le grand honneur d'être admis à vous présenter, au nom des Maires et Maires-Adjoints de Paris, dont je préside l'Union amicale, l'expression de nos plus respectueux hommages.

L'éclatante manifestation de l'Assemblée Nationale vous confère une considérable autorité ; aucun Chef d'État, dans aucune démocratie, n'a été élevé au pouvoir suprême avec une si grande supériorité de suffrages.

Ce témoignage imposant et solennel de toute une Assemblée a été ratifié par la France entière, ratifié par le monde entier, comme la récompense due à un grand Français dont la haute intelligence et la suprême distinction sont un honneur pour le pays.

Je n'ai point à louer ici l'homme politique, le Président de la Chambre des Députés, le membre de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques, ni le magnifique historien de Gambetta, ni l'orateur éminent, émule des plus grands.

Mais je puis rappeler que vous êtes l'auteur de l'Organisation de la Démocratie, de la Décentralisation, de la République nouvelle et que par ces études vous vous rapprochez plus étroitement de nous, car les idées que vous exprimez dans ces œuvres remarquables, seront sans doute la charte de L'avenir, puisque l'organisation de la démocratie : ne saurait avoir pour base que l'organe municipal, cellule indispensable de la vie nationale.

A l'Élysée, Monsieur le. Président, nous avons toujours eu des. Chefs d'État qui, descendant des hauteurs, n'ont point dédaigné de témoigner de tout leur intérêt aux. institutions municipales de. Paris et aux administrateurs qui en ont la charge.

Ces marques de sollicitude et de sympathie nous sont d'une puissante aide morale dans la tâche que nous accomplissons, sans autre satisfaction

(et cela nous suffit) que d'être utiles à la chose publique et à nos concitoyens.

Plus d'un pense que le Président de la République n'a point à s'inquiéter des détails, de minimis non curat praetor. Cependant les détails de la vie municipale, c'est-à-dire de la vie civile,, forment l'ensemble de la vie nationale. Vous le savez, Monsieur le Président, vous qui avez d'abord rempli les fonctions de sous-préfet et qui, ensuite, pendant plus de. 30 ans, représentant de l'Eure-et-Loir, avez vu à l'œuvre tant de magistrats municipaux qui sont le lien naturel entre les communes et les pouvoirs publics, et sans lesquels régneraient en souverains maîtres le désordre et le chaos.

Bien des sujets de la plus haute gravité ont sollicité votre attention et vous y avez consacré tout votre cœur et toute votre intelligence.

J'en retiendrai seulement deux qui se rattachent aux préoccupations municipales : la Mutualité et l'ÉcoLe.

Nommé président de la Fédération des Sociétés de. Retraites de. France, vous vous êtes fait l'apôtre de la Mutualité, et ce ne sera pas le moindre honneur de votre vie que d'avoir puissamment contribué à répandre dans la population les principes d'une prévoyance et d'une solidarité qui doivent compter sur l'initiative personnelle plus encore que sur le concours de l'État.

Avec quel amour aussi vous parlez de l'École ! « La pierre de touche de l'esprit républicain, dites-vous, est la défense de la République et d'abord de l'École : car c'est là que se prépare l'homme, le citoyen, le patriote, le soldat ; nous la défendrons elle et le maître, comme nous défendrons la liberté de penser, qui est la liberté de croire ou de ne pas croire. »

Nous qui avons pour les enfants de nos écoles une si profonde tendresse, et pour nos instituteurs une si grande sympathie, nous sommes heureux de vous rappeler ces pensées que vous exprimâtes en un si ferme langage.

Marc-Aurèle voulait de préférence voir sur le trône des philosophes. Il serait content aujourd'hui, car le Parlement a choisi deux fois de suite pour la Présidence de la République des hommes de forte pensée, des lettrés délicats, nourris des plus hauts enseignements et pénétrés du plus pur goût attique, qui est aussi le plus pur goût français, des citoyens dignes des archontes d'Athènes et des meilleurs consuls de Rome, qui font honneur à leur pays tant par l'impeccable droiture de leur vie que par l'excellence de leur esprit.

Près de vous, Monsieur le Président, vous avez une femme d'élite qui saura remplir son rôle officiel avec la plus haute distinction et qui saura aussi se consacrer à une tâche moins brillante extérieurement, mais qui lui plaira bien davantage encore, aux œuvres de bienfaisance pour lesquelles nous serons toujours heureux de lui donner notre concours le plus actif et le plus empressé, lorsqu'elle voudra bien y faire appel.

Nous vous prions, Monsieur le Président, de vouloir bien transmettre à Madame Paul Deschanel nos très respectueux hommages.

Après avoir parlé au nom de mes collègues, qu'il me soit permis de dire que l'Élysée se trouve dans ma circonscription administrative. Je voudrais bien que l'on ne s'étonnât pas que je me fasse un honneur de compter parmi mes administrés le Chef de l'État lui-même et qu'à ce titre, Monsieur le Président de la République, je vous présente, au nom de la Municipalité tout entière du VIII^e arrondissement, l'expression de notre plus profond respect.

Monsieur Paul Deschanel a répondu en ces termes :

MONSIEUR LE MAIRE,

Vos trop aimables paroles me touchent profondément. Je vous remercie de vos sympathies dont Madame Paul Deschanel appréciera, elle aussi, tout le prix.

Vous avez raison de croire que les choses de la vie municipale trouveront en moi, demain comme hier, un observateur attentif. Vos fonctions deviennent de plus en plus lourdes et complexes. Elles exigent un dévouement, un désintéressement toujours croissants. Vous assumez toutes ces charges avec une abnégation qui vous fait le plus grand honneur et à laquelle je suis fier de pouvoir rendre hommage.

Vos administrés vous honorent et vous aiment ; mais peut-être ne savent-ils pas toujours tout ce qu'ils vous doivent.

Vous me permettez d'associer dans notre reconnaissance les membres de vos commissions municipales et vos collaborateurs de tout rang, auxquels je vous prie de vouloir bien transmettre l'expression de notre gratitude.

Pendant la guerre, vous avez accru magnifiquement la confiance que la population parisienne et les pouvoirs publics avaient mise en vous. Plusieurs des vôtres ont succombé à la peine, victimes de leur patriotisme ; nous resterons fidèles à leur mémoire qui nous servira d'exemple.

Vous avez multiplié les œuvres de toutes sortes, les secours ; votre charité a été inépuisable. Votre courage a soutenu le moral de cet admirable peuple qui n'avait pas besoin, certes, d'être réconforté, mais qui aimait à entendre dire qu'il tiendrait, comme nos soldats, jusqu'au bout, sous les torpilles, les bombes et les obus. Comme lui, vous avez bien mérité de la patrie.

Grâce à vous, Paris continuera d'être un grand foyer de vie intellectuelle et commerciale, un grand centre d'activité, une vaste usine où la pensée, toujours en éveil, ne cesse de créer. Comme par le passé, vous contribuerez à faire aimer notre cité magnifique, toute de grâce et de beauté.

Monsieur le Maire, j'ai l'honneur d'être votre administré. Je sais avec quelle autorité vous présidez aux destinées du VIII^e arrondissement et c'est seulement pour ne pas effaroucher votre modestie que je me refuse à dire le bien que tous ceux qui vous connaissent pensent de vous. Mais ce que je peux vous assurer, c'est que, comme tous ceux qui vous entourent, vous pouvez compter sur mon fidèle dévouement.

Je n'oublierai pas les sentiments que vous m'avez exprimés aujourd'hui et je suis heureux de l'occasion que vous m'avez donnée de vous dire, à vous et à vos collègues, la vive reconnaissance du Gouvernement de la République.

APPENDICE

MAITRES ET ÉLÈVES DES ÉCOLES PUBLIQUES ET DES ÉCOLES PRIVÉES DU VIII^e ARRONDISSEMENT ET DE L'ÉCOLE DE PRÉPARATION MILITAIRE MORTS POUR LA FRANCE²¹

MAÎTRES ET INSTRUCTEURS

Lieutenant GOY. Ecole de Préparation militaire.
PÉDROT Charles. Ecole rue du Faubourg Saint-Honoré.
Sergent PINEAU. Ecole de Préparation militaire.

Capitaine ROSSIGNOL.	—
Lieutenant SORET.	—
Capitaine SUART.	—

ANCIENS ÉLÈVES

ABOUCAYA Robert.
D'AIGUILLON Maurice.
AMAYEUX Robert.
ANNE Jean.
ARNOULD Marcel.
AUBARBIER Pierre.
AUBEL LÉON.

AUBIN Jules.
AUBRY Marcel.
AVET Louis.

BACHELIER Raoul.
BALLIS Georges.
BARBET Louis.
BARRÉ Maurice.
BARREZ Maurice.
BARTHÉLEMY Pierre.
BASTIDE Robert.
BAUDART Lucien.
BAUDOIN Adrien.
BAZEROLLE Marcel.
BAZIN Henri.
BÉCOURT Henri.
BELTRANDO Albert.
BÉNEZ Lucien.
BÉRANGER Louis.
BERGER Paul.
BERTAUX Paul.
BESSET Louis.
BESSON Georges.
BIGUEUR Joseph.
BIOLLAY Roger.
BLANCHET Louis.
BLEICHER Henri.
BODIN André.
BODIN Ernest.
BODIN Marcel.
BoiTEUX René.
BOLINELLI Ernest.
BONNARD Maurice.
BOQUET Georges.
BORIOLI.
BOUCHET Etienne.
BOULLY.

BOULET Paul.
BOURDIN Victor.
BOURELY.
BOUSSARD Paul.
BOUTADE Noël.
BOUTEL Charles.
BRANCHEREAU Charles.
BRAULT Roger.
BRIANÇON Paul.
BRIÈRE Jean.
BRIVADIS Robert.
BRUN René.
BRUNÉ Georges.
BRUNET Paul.
BRUNIER André.
BUFFET Louis.
BUISSON.

CAILLEAU René.
CAILLOUX Raymond.
CAMIER Alfred.
CARBONEL Ernest.
CARON Louis.
CASSAGNES Georges.
CATINAT Ferdinand.
CAYLA Pierre.
CAYSAC Paul.
CHABREDIER Albert.
CHAMPEIX René.
CHAPON Raymond.
CHAPUILLOT Célestin.
CHARLES Maurice.
CHARLY Emile.
CHAUSSE André.
CHAUVEL Henri.
CHEVRET Paul.
CHEVRETEAU Eugène.

CHRIST Maurice.
CLAUDIN Charles.
CLESH André.
COFFIGNAL André.
COFFIN.
COLL Raphaël.
COLLET Léon.
COLSON Auguste.
CONIN Charles.
COR Marcel.
CORNÉLY Jean.
COSTÉDOAT Fernand.
COUADE Joseph.
COUADE Marcel.
COULIBŒUF Raymond.
CURTET Alfred.

DAFOND Emile.
DAFOND Louis.
DALLET Fernand.
DAMIEN André.
DAUVILLIER Ernest.
DAVID Charles.
DELALET Maurice.
DELANCÈZE Georges.
DELANOUE Georges.
DÉMONET Emile.
DÉMONET Eugène.
DEMURIN Albert.
DENANCIN Paul.
DEPARDON Edouard.
DESCHAMPS-MONTET.
DESSNON Pierre.
DISGAND Henry.
DORAT Lucien.
DUGUET Roger.
DUJONCQUOY André.

DUPONT Albert.
DURIN Jean.
DUTERTRE Louis.

ENGLER.
ETCHÉCHOURY Joseph.
ESTIVAL Fernand.
EYRAUD Virgile.
EZELLE Paul.

I
FALSIMAGNE Georges.
FARABOZ Hippolyte.
L'abbé FICHOT.
FINELLE Georges.
FLEITH Maurice.
FORTIN.
FOUGÈRE Armand.
FROISSARDEY Albert.

GACHOT François.
GAUDOT René.
GAUER Georges.
GAULARD Henri.
GAUMIOT Ferdinand.
GAUTHIER Pierre.
GEORGES Philippe.
GÉRONY Henri.
GILBERT Eugène.
GIRAUD Louis.
GIRAUD Roger.
GIROUX Roger.
GODON Henri.
GOSSELIN Eugène.
GOUDOU Robert.
GRAILLOT Louis.
GRANDMAISON Alex.
GRESSIN Maurice.

GRESTEAU Pierre.
GUERRA Marcel.
GUIGNET Pierre.
GUILBERT Léonce.
GUILBERT René.
GUITON Jean.

HACHETTE Gabriel.
HALTEL Henri.
HALTEL Joseph.
HAMEL Jean.
HANART André.
HARCQ Charles.
HARVEY Henri.
HENRY André.
HÉRON Eugène.
HOTHENSCHILD Albert.
HORGNE Edouard.
HUBERT René.
HUGONY Pierre.

IMBERT Maurice.
IPPOLITO Robert.

JACOTOT Louis.
JACQUEMART Léon.
JUERY Marcel.

KELLER Emmanuel.
KOCH Mathieu.
KRAEMER Henri.

LAFONT.
LANGLET Léon.
LAMARCHE Gaston.
LANCE Albert.
LANOUE Gaston.

LARDEUX André.
LAUMONIER Raymond.
LAUNAY Julien.
LAURILLARD Marcel.
LAUVIC René.
LEBEL.
LECANNELLIER André.
LECLAIRE Ernest.
LECLERC Edgard.
LEDÉSERT Henri.
LEFEVBRE Robert.
LÉGER Charles.
LEMAÎTRE Marcel.
LEMARIÉ Pierre.
LEPAGE Louis.
LEROUX Jules.
LIBERGE Robert.
LOISEAU Henri.

MAGDELAINE Paul.
MAGNIEN René.
MAILLARD Louis.
MAILLY Gaston.
MARCHAL Jean.
MALMEZAT Jules.
MARIOTTI.
MARTEAU Louis.
MARTIN Étienne.
MARTIN Léon.
MARTIN Lucien.
MARTINAGE Georges.
MARTY Auguste.
MAUDUIT Maurice.
MAURIN Jean-Baptiste.
MAYER.
MAYNAND Jean.
MAZIÉRAS Henri.

MIENÉTEAU Henri.
MENÉTEAU Robert.
MERCERIS Robert.
MIÉVILLE Georges.
MILLET Paul.
MOIZY Georges.
MONDELIN Louis.
MONNET Albert.
MORI Marcel.
MUZON Maurice.

NATALELLI Félix.
NAVIER Georges.
NEBOUT René.
NOVERRAZ Charles.
NOVERRAZ Marcel.

OBLIN Marcel.

PARIZY Eugène.
PÉAN Henri.
PÉAN Louis.
PÉCHOUX Pierre.
PELGAS Emile.
PENIGAUD Jean.
PESME Raymond.
PETIT Robert.
PEYRI Maurice.
PIRET Henri.
PLAGNES Paul.
PLAINCHAULT Hippolyte.
POTDEVIN Maurice.
POTTIER Maurice.
POULAT.
PUGNET Anselme.

QUEREUIL Armand.

RABACHE René.
RAGUIN Henri.
RAVEAU Henri.
REGNAULT Maurice.
RÉGNIER Jules.
RENEL Raymond.
RICAVERI Paul.
RICHARD Jean.
RIGAULT Henri.
RIMBERT Gilbert.
RODOLPHE Adolphe.
ROMMEVAUX Camille.
ROSSIGNOL Jean.
ROULLEAU Henri.
ROUSSEAU Albert.
Roux Pierre.
ROY Maurice.

SAILLANT Georges.
SALEL Robert.
SALMON.
SCHLEINGEN Jean.
SEILER Charles.
SEPTIER Raymond.
SEPTIER Robert.
SIGNOL Henri.
SOULA Maurice.
SOULDADIÉ Robert.
SOULIÉ.
SOULIER André.
SPARMAGEL Marcel.
STERN Maximilien.

TARTAUT Marcel.
TAUPIN Louis.
TENEY Joseph.

THIÉBAUD Emile.
THOMANN Jean.
THOMAS Albert.
THOMAS Louis.
TOUREAU Marcel.
TOURET Julien.
TRITZ Félix.
TROUILLET Lucien.

VAILLANT Henri.
VALADE Jules.
VANONI Paul.
VATINEL Achille.
VAUTURIER Léon.
VEILAND Léon.
VEISEN Charles.
VERGUET Roger.
VÉRITÉ.
VERMOREL Marcel.
VERNAUX Raymond.
VIGNAL Pierre.
VIGOUREUX Joseph.
VILLEMON Lucien.
VINCENT Daniel.
VIVIER Henri.
VOLATIER Gaston.

WEYENETH Jacques.
WILDANGER Pierre.
WLACHE Paul.
WURTZ Eugène.
YPAS Arsène.

ZANI André.
ZIÉGLER Jean.

MONTANT DES DONS EN ARGENT

REÇUS PAR LA MAIRIE
PENDANT LA GUERRE

La Souscription ouverte par la Municipalité, dès le début des hostilités, en vue de secourir immédiatement et largement toutes les infortunes nées de la guerre, a produit du 6 août 1914 au 31 décembre 1918 une somme de..... 420.000 francs.

Les dons recueillis par le Bureau de Bienfaisance durant le même temps se sont élevés à la somme de..... 358.000 francs.

Les versements faits à la Caisse des Écoles ont produit une somme de..... 261.000 francs.

Soit au total un million 39.000 francs.

SECRÉTARIAT DES ŒUVRES D'ASSISTANCE

Dès le début du mois d'Août 1914, l'initiative privée empressée à venir en aide aux premières victimes de la guerre s'était donné libre cours. Ses bienfaits furent trop réels pour que nous voulions en diminuer la portée ; mais là encore, du fait même de la liberté d'organisation, régnait une certaine incohérence. Des femmes sans travail affluaient rue d'Anjou, demandant où elles trouveraient aide matérielle, travaux d'aiguille ou autres, et on les adressait, sans notions assez précises, vers des œuvres et des ouvriers voisins où elles ne trouvaient pas toujours ce qu'elles cherchaient. Des pertes de temps s'ensuivaient ; des mécontentements se faisaient jour chez celles qui n'avaient pas la possibilité d'attendre ou de faire des courses inutiles.

D'autre part, parmi les œuvres ainsi fondées, toujours généreusement, mais sans la grave et préalable réflexion qui devait en assurer l'existence, certaines ne devaient avoir qu'une vie éphémère. L'imprudence parfois, l'excès de confiance, peut-être, des organisateurs en condamnaient quelques-unes à la faillite ; la lassitude de l'effort devait en perdre d'autres ; la visite des taubes fit fléchir bien des courages et les ouvrières, qui avaient trouvé un réconfort momentané, retombèrent à une oisiveté douloureuse.

Pour faire cesser un désordre dangereux, pour assurer promptement le sort des malheureux, pour éviter les confusions, les allées et venues, les pertes de temps, les réclamations justifiées, la Municipalité se décida à créer le Secrétariat des Œuvres, dont le siège fut à la Mairie.

Quel devait être son rôle ? Étudier le fonctionnement intime, le but de tous les ouvriers de l'arrondissement ; connaître à fond toutes les œuvres d'assistance, sous toutes leurs formes, aux femmes, aux enfants, aux réfugiés belges ou français ; assurer le service des bons de lait, de pain, de fourneau ; soulager immédiatement les détresses qui venaient, de plus en plus nombreuses, se révéler à nous ; accueillir, écouter, diriger, sans hésitation, toutes celles, tous ceux qui venaient frapper à la porte de la

Maison commune, demandant aide par le travail, assistance pécuniaire ou alimentaire.

Les résultats de cette création ne se firent pas attendre ; ils dépassèrent même nos espérances : l'ordre, un moment troublé, se rétablit ; les pauvres gens, entrés les larmes aux yeux, ressortaient ragaillardis et réconfortés ; tout alla plus vite et mieux ; la Municipalité tout entière respira et se félicita de la décision qu'elle avait prise. Elle se félicita encore davantage du choix des deux femmes de cœur et de bien à qui elle confia ce rouage directeur et centralisateur.

Madame Charrot et Mademoiselle Juliette Katz qui ont assuré ce service, y ont apporté des qualités morales, une discrétion, un tact, une délicatesse, une bonté qu'on ne rencontre que chez les natures d'élite. Il faut les avoir vues accueillantes, donnant avec le secours la parole qui réchauffe, le mot heureux qui sèche les larmes ! Qu'elles soient encore remerciées pour le bien qu'elles ont fait. Elles emportèrent non seulement la gratitude de celles qu'elles ont aidées et qui la leur ont témoignée souvent d'une manière infiniment touchante (telles ces pauvres femmes qui, se considérant comme sauvées miraculeusement, apportaient à leurs bienfaitrices un modeste bouquet acheté de leur premier salaire, ou des images pour de pauvres petits), mais elles furent suivies encore par la reconnaissance de ceux au nom de qui elles ont adouci tant de peines et relevé tant de courages défaillants.

Qu'on nous permette seulement quelques chiffres pour fixer exactement les services rendus par cette institution. Du 1^{er} octobre au 31 décembre 1914, c'est-à-dire pendant 3 mois, 1.471 personnes ont été reçues et entendues ; 214 ont été placées dans les ouvroirs ou ont reçu du travail à domicile ; 124 réfugiés français, 77 réfugiés belges ont été secourus. Le Maire a, sur le rapport de ses enquêteurs (car aucune demande n'a été exempte de cette nécessaire et préalable formalité), remis 3.000 francs à de pauvres gens. En outre le Secrétariat a distribué 2.700 bons de lait de un litre, 750 bons de charbons, 585 bons de pain, 130 bons de viande, 468 bons de fourneau, 109 bons de repas à prendre au restaurant Ratinaud, au Syndicat de l'Aiguille, à la caserne Penthievre ou au Repas du foyer.

D'autre part, 600 objets de vêtements d'hommes, de femmes, d'enfants, et 50 layettes ont été distribués. Enfin 30 femmes ont été habillées à neuf.

OUVROIR-CANTINE DU VIII^e ARRONDISSEMENT

L'ouvroir-cantine créé par la Municipalité du VIII^e arrondissement fut ouvert le 1^{er} décembre 1914. Depuis le début des hostilités jusqu'à cette date, les ouvroirs de fondation privée étaient assez nombreux pour accueillir toutes les ouvrières sans travail et il suffisait de patronner et de subventionner ces œuvres.

Mais vers la fin de novembre, pour des raisons diverses, les ouvroirs privés se raréfièrent, laissant sans emploi des travailleuses découragées, des chômeuses dont le nombre augmentait chaque jour. La création de l'ouvroir municipal fut alors chose décidée et réalisée.

L'œuvre s'installa dans de vastes ateliers mis gracieusement à notre disposition, rue d'Astorg, 29 bis, par M. Forest, le grand tapissier-décorateur, qui a droit à notre plus vive reconnaissance ; elle y séjourna, sans interruption jusqu'en décembre 1918.

Toutes les femmes du VIII^e arrondissement furent admises, même celles qui bénéficiaient déjà soit de l'allocation militaire, soit de l'aide aux réfugiés, soit du secours de chômage ; et c'est principalement en cela que l'ouvroir de notre arrondissement se distingua des fondations similaires. Nous estimâmes que ces menues sommes, accordées par l'État et la Ville de Paris, étaient insuffisantes en bien des cas, qu'il y avait un danger moral à ne pas encourager les ouvrières à rechercher, dans le travail, une amélioration à leur sort, un dérivatif à leurs angoisses nées de l'absence d'un mari, d'un père, d'un frère appelé sous les drapeaux. Nous pensâmes que les jeunes femmes trouveraient là un asile sain, un refuge contre les dangers de la rue, un remède à leur tristesse.

Une enquête prompte, discrète, mais sérieuse cependant, précédait toujours l'admission des ouvrières. Celles-ci se rendaient à l'ouvroir de 10

heures à 5 heures ; elles recevaient un salaire, le repas de midi et le goûter de 5 heures. Les ouvrières, dont le nombre s'éleva jusqu'à 250, étaient groupées par tables d'une dizaine. Chaque table était placée sous la surveillance d'une des plus habiles et des plus dignes. Ces monitrices touchaient, au début, 1 fr. 50 par jour. Elles avaient la responsabilité de l'ordre, de l'accomplissement de la tâche, de la dignité des propos qui n'exclut pas une saine et réconfortante gaîté. Une prime d'encouragement était accordée aux plus diligentes qui voyaient ainsi s'accroître leur salaire en proportion de leur zèle.

Les travaux effectués étaient destinés à l'armée ou aux œuvres de bienfaisance. Le rapport produit par les objets manufacturés était donc insignifiant, mais il ne s'agissait pas là d'une entreprise commerciale où des capitaux avancés ou engagés doivent régulièrement payer les frais généraux et assurer un bénéfice appréciable aux bailleurs de fonds et à leurs associés. Non, il s'agissait d'assurer aux femmes du VIII^e arrondissement une aide matérielle d'abord, une aide morale ensuite, et enfin d'apporter aux combattants la certitude que leurs familles souffraient le moins possible de leur absence. L'Ouvroir, en guise de gains, éprouva des pertes sensibles, mais ses fondateurs s'en réjouissaient. L'argent ainsi dépensé représentait des larmes taries ; il conservait à notre population besogneuse le calme, la patience nécessaires pour aller victorieusement jusqu'au bout de la grande épreuve.

Le nombre des femmes admises à l'ouvroir et qui s'y succédèrent fut d'environ 1.500 ; le nombre des journées de présence fut de 120.000 ; celui des repas (déjeuner et goûter comptés pour un repas) servis gratuitement à la cantine du 1^{er} décembre 1914 au 30 avril 1916, fut de 66.000 ; celui des goûters, du 1^{er} mai 1916 au 31 janvier 1917, de 22.000. Les goûters furent également donnés aux enfants des ouvrières. Enfin 12.000 déjeuners furent servis à des veuves de guerre (œuvre de Madame Cruppi).

Le total des dépenses s'éleva à 220.000 francs, dont 160.000 pour salaires payés aux ouvrières et 45.000 pour la cantine.

La municipalité subventionna l'œuvre par une somme de 150.000 fr.

Il convient d'ajouter qu'un cours de couture en faveur des jeunes filles des écoles primaires de l'arrondissement avait été créé à l'ouvroir. Là, tous les jours, après la classe du soir, de 4 heures 1/2 à 6 heures 1/2, se rendaient, sur la désignation des directrices et avec l'autorisation de leurs parents, les plus grandes élèves de nos 6 écoles de filles. Elles recevaient des meilleures

couturières et sous la surveillance de la directrice de l'Ouvroir, des leçons théoriques et pratiques de couture.

Les offres d'emplois étaient affichées dans les ateliers. De nombreuses ouvrières ont ainsi trouvé des salaires plus rémunérateurs chez des commerçants et des industriels de l'arrondissement qui ont eu à cœur de secondar les efforts de la Mairie.

Quand l'ouvroir ferma ses portes, la plupart des ouvrières avaient été placées par les soins de la Municipalité.

OFFICE DE VÊTURE DES PRISONNIERS DE GUERRE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Au mois de septembre 1915, à la demande de M. le Ministre de la Guerre, fut organisée par nos soins une œuvre ayant pour objet la réparation des vêtements militaires destinés à nos prisonniers en Allemagne. Cette œuvre fonctionna sous notre direction jusqu'au 31 décembre 1918, dans de vastes locaux mis gracieusement et laissés à notre disposition jusqu'à sa fermeture par la Compagnie d'Assurances mutuelles, rue Boissy-d'Anglas, n° 12.

Nous adressons à Monsieur le Directeur et à Messieurs les Membres du Conseil d'Administration la nouvelle et sincère expression de notre plus profonde reconnaissance.

L' « Office de vêture » répara environ 300.000 pièces, dont 200.000 uniformes (capotes, vestes, pantalons, etc.) et 100.000 chemises, caleçons, chandails, etc.

Un travail régulier put être ainsi assuré à 1.200 ouvrières : un millier recevaient les vêtements à réparer par l'intermédiaire des ouvriers ; 200 venaient directement les prendre et les rapportaient aux ateliers de la rue Boissy-d'Anglas.

Le montant des salaires versés aux ouvrières s'éleva à la somme de 375.000 francs.

LE NOEL ET LES ÉTRENNES DE PARIS AUX SOLDATS

Sur l'intervention de la Municipalité du VIII^e arrondissement, MM. les Commerçants ont bien voulu déposer dans leurs magasins des corbeilles destinées à recevoir les dons. Grâce à leur obligeant empressement et au très dévoué concours de nos Dames déléguées, il a été reçu à la Mairie, pendant la période comprise entre le 9 décembre 1914 et le 6 janvier 1915, c'est-à-dire en moins d'un mois :

3.837 paquets divers et 10.955 articles séparés, ce qui représente environ 35.000 objets.

Parmi ces objets figuraient :

- 1200 kilos de chocolat
- 600 bouteilles de vins et liqueurs
- 125 bouteilles de champagne
- 200 flacons de liqueur diverses
- 200 flacons d'eau de Cologne
- 1800 paquets de tabac et cigarettes
- 2000 boîtes de conserves (sardines, thon, pâtés, etc.)
- 600 paquets de biscuits
- 300 pipes
- 400 paquets de thé
- 150 paquets de bougies
- 250 pots de confitures
- 40 kilos de café
- 800 savons et savonnettes
- 100 boîtes de fruits confits
- 300 paquets de pain d'épices

300 boîtes de réglisse et gommes diverses
100 paquets de bonbons
250 cahiers de papier à lettres
10400 cahiers de papier à cigarettes
350 volumes et livraisons
300 crayons
150 réchauds à alcool.

L'ensemble de ces dons en nature et en argent (versements directs à la Mairie et produit des tirelires) peut être évalué à environ 50.000 fr.

Dans la réunion des Maires de Paris tenue le samedi 12 février 1916 à la Chambre de Commerce, sous la présidence de M. David-Mennet, M. Hayem, Président du Comité National d'aide et de prévoyance en faveur des soldats, a donné lecture d'un rapport rendant compte des résultats de l'œuvre du Noël et des étrennes de Paris aux soldats et aux prisonniers.

Le total de toutes les marchandises récoltées par les municipalités, achetées avec les fonds recueillis ou bien offertes par des associations ou des particuliers, s'est élevé à un chiffre d'unités de 160.000 qui, représentées par des cadeaux de toutes sortes, victuailles, vins fins, conserves, tabacs, cigarettes, pipes, articles de bimbeloterie et de maroquinerie, etc., ont été expédiées à 136 régiments et bataillons de chasseurs et aux troupes serbes et françaises de Corfou, le tout sur les indications fournies par l'Administration militaire.

En outre, des envois ont été faits à 5.000 prisonniers désignés, après enquêtes des municipalités, parmi ceux dont les familles n'avaient pas les ressources suffisantes pour leur adresser des envois.

La valeur de ces dons est évaluée à 240.000 francs

ÉTAT RÉCAPITULATIF DES VÊTEMENTS ET SOUS-VÊTEMENTS, FOURNITURES ET OBJETS DIVERS OFFERTS PAR LA POPULATION DU VIII^e ARRONDISSEMENT

A la suite d'un appel fait par la Municipalité
En faveur de nos malheureux Compatriotes
restés dans la France occupée.
Octobre 1916

VÊTEMENTS POUR HOMMES

Chemises	571
Caleçons	172
Chaussettes (paires).....	637
Tricots	132
Flanelles	114
Pantalons	327
Vestons	293
Jaquettes	182
Gilets de drap	290
Chaussures (paires).....	240
Pardessus	150
Pélerines	50
Vêtements imperméables.....	74
Cols	313
Manchettes (paires).....	370
Gants (paires).....	75
Cravates	134
Mouchoirs	483
Cache-nez	77
Coiffures diverses	179

Foulards	73
Gilets de laine	73
Vareuses	55
Ceintures de flanelle	50
Manchettes de laine (paires)	32
Costumes complets	46
Bretelles (paires)	71

VÊTEMENTS POUR FEMMES

Vêtements divers	158
Costumes tailleurs	149
Camisoles	131
Chemises	444
Pantalons	165
Tricots	132
Flanelles	82
Jupes	351
Jupons	332
Jaquettes	173
Blousettes	330
Bas (paires)	385
Chaussures (paires)	211
Fichus	139
Coiffures diverses	163
Robes	380
Tabliers	245
Corsets	61
Gants (paires)	57
Mouchoirs	333
Bonnets de nuit	20
Peignoirs	172
Mitaines (paires)	28
Corsages	88

Combinaisons	46
Cache-Corsets	30
Guimpes	38
Châles	8
Vêtements imperméables	12
Écharpes	11

GARÇONNETS

Chemises.....	453
Pantalons.....	292
Blouses.....	187
Vareuses.....	157
Vestons.....	104
Caleçons.....	281
Tricots.....	146
Flanelles.....	111
Bas (paires).....	414
Chaussettes (paires).....	205
Tabliers.....	101
Ceintures de cuir.....	61
Coiffures diverses.....	199
Cravates.....	72
Pardessus.....	108
Cache-nez.....	118
Chaussures (paires).....	28
Guêtres ».....	16
Gants ».....	38
Pélerines.....	102
Gilets de laine.....	95
Manchettes lustrine (paires).....	17
Bretelles.....	37
Passe-montagne.....	61
Gilets de drap.....	16

FILLETES

Chemises.....	710
Pantalons.....	459
Jupes.....	432
Jupons.....	334
Robes.....	665
Bas (paires).....	487
Coiffures.....	288
Tabliers.....	488
Chaussures (paires).....	228
Manteaux.....	231
Corsets.....	79
Tricots.....	271
Flanelles.....	121
Manchons.....	27
Fourrures diverses.....	86
Gants (paires).....	41
Mouchoirs.....	156
Fichus de laine.....	83
Blousettes.....	62
Corsages.....	66
Vêtements imperméables.....	6

LAYETTES

Brassières.....	581
Robes.....	269
Manteaux.....	89
Douillettes.....	10
Capuchons de laine.....	43
Coiffures diverses.....	269
Chemises.....	336
Couches.....	230

Langes.....	224
Chaussons (paires).....	149
Bavoirs.....	105
Gants de laine (paires).....	62
Bretelles.....	19
Caoutchouc protection.....	5
Guêtres (paires).....	44
Ceintures de flanelle.....	26
Jupons.....	71
Pelisses de nourrice.....	10
Layettes complètes.....	72

OBJETS DE LITERIE ET DE LINGERIE

Draps.....	132
Couvertures de laine.....	17
Couvertures de coton.....	32
Couvre-pieds.....	13
Taies d'oreillers.....	9
Serviettes.....	65
Torchons.....	221
Tapis.....	1
Total des pièces ou paires : 21.996	

A l'énumération ci-dessus, il y a lieu d'ajouter les fournitures suivantes et objets divers contenus dans différents paquets :

Sucre, café, chicorée, chocolat, paquets de tabac, cigarettes, jouets, jeux de cartes, livres d'images, de science, d'histoire et romans. Articles de mercerie : boutons, agrafes, fil, aiguilles, épingles, laine, coton, galons, coupons d'étoffe, boîtes de perles, parapluies, sacs de voyage, etc..., etc...

REMISE DE CROIX DE GUERRE

Le 26 août 1915, en présence de M^{me} Raymond Poincaré, de M. le D^r Maréchal, maire du VIII^e arrondissement, et de Mgr Rivière, évêque de Périgueux, ancien curé de la Madeleine, le commandant Cazenove remit des croix de guerre à des soldats en traitement au dispensaire de la Madeleine, et à la Sœur Rose, des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui, alors qu'elle assurait le service de l'hôpital de Saint-Dié, réussit, par son énergie, à empêcher que soixante-cinq grands blessés ne fussent emmenés en Allemagne. Elle resta seule à son poste avec les majors allemands.

La Sœur Rose dirige aujourd'hui la Crèche de la Madeleine.

L'émouvante cérémonie eut lieu dans le petit jardin du dispensaire, rue de la Ville-L'Évêque, au milieu des quarante blessés qui s'y trouvaient en traitement.

« LIERRE ET MARGUERITE »

La Société d'éducation morale et physique, Lierre et Marguerite, fut fondée en 1916. Son siège social est à la Mairie du VIII^e arrondissement²².

Le but de cette Société est de resserrer les liens familiaux en faisant collaborer les parents et les enfants (jeunes filles et jeunes gens) à la fois à des œuvres de bienfaisance et de solidarité sociale et à des distractions prises en commun (visites de musées, matinées littéraires, excursions).

Au cours de la Guerre, la Société a organisé un ouvroir à la Mairie du VIII^e arrondissement, où les dames et jeunes filles adhérentes à la Société ont confectionné et confectionnent encore deux jours par mois. des vêtements et particulièrement des layettes, au profit des familles éprouvées par la guerre et des régions libérées. De nombreux envois ont été faits notamment à Lille, à Vouziers, à Strasbourg, à la Maternité de S^t-Quentin, etc. Un millier de vêtements de diverses sortes (tabliers, robes, coiffures, manteaux, etc.) ont été ainsi expédiés.

A l'occasion des Fêtes de Noël, des distributions de jouets et de vêtements ont été effectuées au profit de familles nécessiteuses. Ces fêtes ont été présidées successivement par M^{me} Jules Siegfried, M. Charles Benoist, député de la Seine, et par M. le D^r Maréchal.

La Société a en outre pris à sa charge le séjour d'un certain nombre d'enfants dans des Colonies de vacances et subventionné des dispensaires pour enfants.

Dans un but de réconfort moral de nombreuses conférences gratuites. ont été organisées par les soins de la Société dans diverses salles (Mairie du VIII^e arrondissement, Mairie du VI^e, salle de la Bibliothèque du VIII^e). Orateurs : M. le D^r Maréchal (Strasbourg), M. le professeur Pinard, député (la Natalité), M. Dubuisson, ingénieur (le Problème de l'Avenir), M. Jacques Richet, M. de Bècque (Souvenirs de Guerre et de Captivité), Madame Antoine, professeur agrégée (Lille), etc.

ŒUVRE PARISIENNE DES COLONIES MATERNELLES SCOLAIRES

Le but de l'œuvre est de procurer d'une manière absolument gratuite aux petits anémiés des deux sexes, âgés de 4 à 6 ans, qui fréquentent les Ecoles Maternelles des 20 Arrondissements de Paris, et qui, vu leur jeune âge, sont presque totalement exclus des autres Colonies de Vacances, quatre semaines d'air pur, de nourriture reconstituante, de repos et de bons soins en les envoyant à la Villa de Gesvres, à Dammartin-en-Goele (Seine-et-Marne).

DÉVELOPPEMENT DE L'ŒUVRE

Nombre d'enfants ayant bénéficié d'un séjour de 4 semaines depuis la création de l'Œuvre en 1898 :

En 1898,	5 enf.	pend. 4 mois, de Mai à Septembre, soit	20 enf.	560 jour.
" 1899,	10 "	" 5 "	" Octobre "	50 "
" 1900,	20 "	" 5 "	" "	100 "
" 1901,	20 "	" 5 "	" "	100 "
" 1902,	20 "	" 5 "	" "	100 "
" 1903,	20 "	" 5 "	" "	100 "
" 1904,	22 "	" 5 "	" "	110 "
" 1905,	25 "	" 5 "	" "	125 "
" 1906,	27 "	" 5 "	" "	135 "
" 1907,	30 "	" 5 "	" "	150 "
" 1908,	30 "	" 6 "	d'Avril à Octobre	" 180 "
" 1909,	30 "	" 6 "	" "	" 180 "
" 1910,	30 "	" 6 "	" "	" 180 "
" 1911,	30 "	" 9 "	de Mars à Novembre	" 270 "
" 1912,	31 "	" 9 "	" "	" 280 "
" 1913,	50 "	" 9 "	" "	" 450 "
" 1914,	50 "	" 6 "	" à Août	" 300 "

En 1916, 25 enf. pend. 4 mois, de Juin à Octobre	soit	100 enf.	2.800 jour.
» 1917, 25 » » 4 » » »	»	100 »	2.800 »
» 1918, 25 » » 4 » » »	»	100 »	2.800 »
» 1919, 50 » » 6 » » Novembre	»	300 »	8.400 »

Au total 3.430 enfants et 97.040 journées.

Président : M. le D^r Ph. Maréchal, maire du VIII^e arrondissement ; Vice-Présidents et Vice-Présidentes : M. Arthur Delpy, M. le D^r Renault, M^{me} Bonavoine et M^{me} Chovelon, Directrices d'Ecoles maternelles ; Secrétaire générale, M^{lle} Nouhaud, institutrice d'Ecole maternelle ; Trésorière, M^{lle} Beauparlant, Directrice des Ecoles annexées à l'Ecole Normale.

Siège social, 10, rue Boursault.

« ÉTRENNES DE SOLDATS »

De la tranchée, en avant de X...,
1^{er} janvier 1915.

Chère maman,

Les premières lignes que j'écris cette année sont pour toi. Je ne te renouvelle pas les tendres vœux que tu dois recevoir de moi ce matin même. J'ai hâte de te dire mes émotions de la Saint Sylvestre. Elles ont été, — oui, malgré la guerre, le danger, tout ce que tu sais, — elles ont été, ces bonnes émotions, d'une douceur extraordinaire. Tu vas voir... C'est presque incroyable. Et je me reporte, en griffonnant ceci sur mon genou, à ce que je t'écrivais, tout gosse, au lendemain d'un arbre de Noël si beau, que j'avais cru vraiment voir des anges parmi l'es branches illuminées. Il y a un peu de miracle dans mon histoire, et des anges aussi... Ne crains pas que j'aie reçu un fragment d'obus dans la cervelle. Lis jusqu'au bout, et tu constateras que ma raison est solide, — plus solide même que jamais.

Mais il faut remonter à quelques jours en arrière, lorsque je reçus une lettre de ma cousine Madeleine. Tu te la rappelles, aux vendanges d'autrefois, chez l'oncle Robert, quand elle courait dans les vignes, avec ses cheveux flottants, couleur des pampres rouillés. Nous, les garçons, nous nous en moquions sottement de ses jolis cheveux. Nous l'avions surnommée « Rouquinette ». Ça la rendait furieuse. Aujourd'hui, tu ignores, je parie, ce qu'elle est devenue, à cause de votre brouille absurde (pardonne-moi, petite mère : c'est tante qui a les torts, c'est pour elle que je parle. Mais c'est absurde tout de même). Eh bien, Rouquinette, — non, je veux dire, Madeleine, — est maintenant une grave institutrice, très estimée,

malgré la jeunesse de ses vingt-deux ans. Elle dirige une classe dans la plus importante école de filles du huitième arrondissement, rue du Général-Foy.

J'entends que tu te récries, sévère petite maman : « Eh quoi ! vous correspondez ! Et à l'insu de vos parents, qui ont des raisons pour... » Oui, tu dis cela. Et puis, tu ne peux réprimer ton gentil sourire en coin... Ce sourire involontaire de ta chère bouche, après lequel il n'y avait pas moyen, quand j'étais petit, de continuer à me gronder, de maintenir ton air fâché. Tu devines ce que ça peut donner de plaisir à un « poilu » de vingt-cinq ans, saturé jusqu'au museau de la boue des tranchées, de recevoir une timide épître toute remplie d'une amusante pitié (elle croit que je suis à plaindre !), une épître toute parfumée de souvenirs d'enfance, écrite par une rouquinette de cousine qui prétend « oublier les dissentiments de famille en face des périls que je cours pour la patrie ».

Sais-tu pourquoi elle m'a écrit, cette gentille Madeleine ?... Elle voulait me faire connaître, et par moi aux camarades, ce qui se passait dans son école. Toutes les élèves, toutes, des miochinettes de la classe maternelle jusqu'aux grandes demoiselles qui piochent leur brevet supérieur, toutes travaillant de leurs doigts mignons à des tricots, économisant sur le goûter pour nous acheter des douceurs, avaient préparé des étrennes pour les soldats. Et toutes y joignaient une lettre que personne ne leur avait corrigée ou dictée.

Il paraît qu'il en a été de même dans toutes les écoles de France, filles ou garçons. Tu dois le savoir. Mais, pour les copains et moi, qui ne nous en doutions pas, juge de l'effet !... Il y a des papas, parmi nous, — de jeunes papas... Tu les vois d'ici quand je leur ai lu la page où Madeleine décrit la visite de M. le docteur Maréchal, maire du huitième, accompagné de Messieurs les adjoints, reçus par M^{me} la Directrice et M. l'inspecteur primaire. Ces messieurs passèrent dans toutes les classes, entre tous les rangs de pupitres. Devant chaque élève, de la plus minuscule à la plus grande, se trouvait un paquet. Sur chaque paquet, la liste des objets envoyés, et la lettre adressée au soldat qui recevrait le don. Imagine cela, maman. Imagine tous ces minois de fillettes, à la fois intimidés, fiers et émus. Imagine l'ingéniosité des envois, les petites privations représentées par l'achat du tabac, des pipes, des crayons, des briquets... Et les heures de patient travail enfermées dans le tricot des mitaines, des cache-nez, des chaussettes. Imagine l'application pour mettre dans les lettres tout ce qui gonfle le petit cœur !...

Nous, ici, nous n'avons plus à l'imaginer. Car justement, voici le miracle. Notre détachement a reçu hier un énorme ballot de ces admirables paquets. Le ballot vient de Paris. Entre toutes les écoles de France, une chance inouïe aurait-elle fait parvenir à notre tranchée les envois de l'école où Madeleine gouverne une des petites classes ?... Je le crois — ou je veux le croire (ce qui est la même chose, n'est-ce pas ?...). Et les anges, que je m'étais figurés se penchant vers moi parmi les branches du sapin de Noël de ma sixième année, ne les voilà-t-il pas qui surgissent, vingt ans plus tard, devant mes yeux de troupier, à la lumière des obus, sous la figure de ces écolières, trésor adorable de la patrie, dont les messages à eux seuls valent qu'on meure pour elles en chantant.

Maman, je n'exagère pas. Si tu nous avais vus... défaisant les paquets, lisant les lettres, nous les passant l'un à l'autre... Ces boîtes légères de carton, avec chacune son humble richesse : une bougie, une boîte d'allumettes, une paire de mitaines, une pipe, du tabac, du chocolat, une trousse de mercerie, un chiffon pour astiquer le fusil... un paquet de cartes à jouer, une orange, une poésie soigneusement copiée, pour nous réchauffer le cœur...

Il y a parmi nous des jeunes gens dont les familles sont riches, de jeunes mondains pour qui le réveillon de Noël fut toujours prétexte aux folies coûteuses, aux extravagantes fantaisies. J'en ai vu, de ceux-là, qui pleuraient de reconnaissance en portant à leurs lèvres les babioles de quelques sous qu'une enfant inconnue avait achetées en se privant de sa tablette de chocolat quotidienne.

Maman, ton mauvais sujet de fils persistait à te causer une peine : celle de ne pas vouloir se marier. S'il revient de cette guerre, la première chose qu'il fera sera de te donner une charmante bru. Et la seconde, de te rendre grand'mère, malgré l'impertinence de ce titre envers ta grâce toujours jeune.

Et quand tu voudras savoir à qui tu dois l'accomplissement de ton vœu le plus cher, lis les signatures des deux ou trois lettres que je copie pour toi, en respectant l'orthographe. Je ne les invente pas, je n'y change pas un mot. Pasticher ces sublimes petites choses, serait indigne d'un soldat.

D'abord, celle de mon paquet, à moi :

« Cher brave soldat,

« Brave soldat qui défend notre patrie avait beaucoup de courage pour tuer tous les boches. Nous petits enfants ci nous pouvions allez vous aider je partirai tous de suite car sa fait de la peine au famille sans père je vous répète encore avait beaucoup de courage pour venger vos famille.

« CLÉMENCE LASTAPIS, 18, rue Guyot. »
qui a mis tout son cœur pour faire cette lettre. »

Voici celle de mon voisin de tranchée :

« Messieurs les soldats,

« J'ai beaucoup de peine que mon papa est à la guerre, je vais écrire une lettre au père Noël pour qu'il ramène tous les papas en bonne santé. C'est une petite fille qui vous embrasse et qui vous aime puisque vous empêchez les Allemands de venir me prendre.

« H. GARDIN, 4, rue Pierre-le-Grand, Paris. »

Et celle-ci, qui ne me laisse pas l'illusion d'être écrite par une élève de Madeleine. L'enfant donne l'adresse de son école :

« Cher petit soldat,

« Je ne te connais pas, mais je sais que tu es brave, et que si tu souffres, c'est pour que beaucoup de petites filles comme moi puissent continuer d'étudier leurs leçons en français, et je souhaite que ce cache-nez allège ta souffrance, toi qui nous délivreras bientôt du méchant boche. »

« ÉCOLE COMMUNALE, 41 bis, rue La Fontaine. »

Elles peuvent en être sûres, n'est-ce pas, chère maman, les petites filles de France, qu'elles continueront d'apprendre en français la longue leçon d'idéal, de beauté, de bonté, que leur dicte à travers les siècles la claire âme française. En attendant, c'est moi qui suis leur élève, et la leçon qu'elles me donnent, je la suivrai.

Ton fils affectionné,

Pour copie conforme :
Daniel Lesueur.

Le Gaulois, 1^{er} janvier 1915.

« L'AIDE AUX FEMMES »

Elle n'est pas qu'un devoir d'humanité, qu'un geste de solidarité, elle constitue un des plus fermes éléments de la défense nationale. L'homme qui a subi d'un cœur vaillant le déchirement de la séparation ; l'homme qui a accepté, sans une plainte, d'endurer toutes les privations, d'encourir tous les risques, le Français « léger » dont la rude persévérance a excité l'étonnement de l'adversaire et mérité l'estime du monde, cet homme-là est d'autant plus maître de lui qu'il n'a pas à tourner la tête, à regarder en arrière, qu'aucune voix chérie ne s'élève du foyer lointain, dolente ou irritée, pour l'appeler au secours.

En un mot l'époux, le père, ne peut être un combattant solide qu'avec la certitude que son absence ne condamne pas les siens à mourir de faim.

Les maires de Paris le savent bien. Et parmi eux, surtout, les maires des quartiers populeux. Ils n'ont qu'à se souvenir... Les mêmes femmes qui avaient été exemplaires de résignation devant l'inéluctable ; qui avaient préparé, l'œil sec et d'un geste précis, le « baluchon » du mobilisé ; qui avaient maîtrisé leurs nerfs jusqu'à la contrainte du sourire et de la voix claire ; qui, appuyées aux barrières des cours de gares, avaient crié : « Au revoir ! » et jamais : « Adieu ! », ces mêmes femmes, après une nuit de larmes, s'étaient, au jour naissant, retrouvées devant le problème du pain quotidien et s'étaient dit avec épouvante : « Que vais-je devenir ? »

Alors, elles s'étaient ruées à la mairie, trois cents, cinq cents, mille. Je me rappelle telle cour de municipalité où la foule fut si compacte, sous le soleil d'août, que l'on dut emporter une dizaine de ces infortunées, défaillantes.

Tout s'arrangea — à peu près. L'État para au plus pressé par l'allocation, le secours de chômage ; l'initiative privée fit des miracles. Personne ne périt tout à fait d'inanition ; mais les courageuses seules joignirent (en tirant) les deux bouts, mangèrent relativement leur compte, et gardèrent des joues roses à leurs petits.

Sur l'allocation, il y a beaucoup à dire. Je l'eusse, pour ma part, souhaitée plus élevée, mais rétribuant un travail quelconque destiné aux armées. Le pire ennemi de la femme c'est l'oisiveté ; et l'on sait des commères fainéantes, bavardes et amies du petit verre, plaie de leur maison, peste de leur rué, choléra de leur quartier, pour qui la guerre fut une aubaine, vu qu'elles préfèrent se contenter de vingt-cinq sous, vivre d'un quignon de pain et d'un « cinquième » de tord-boyaux, en se tournant les pouces, que d'accomplir la moindre besogne pour améliorer leur situation.

Nous n'en avons pas le monopole, de ces brebis-là ! Ils en ont aussi en Angleterre, et aussi en Allemagne, et encore ailleurs. On en trouve jusque dans les cases africaines, une plume dans la tignasse et un anneau dans le nez !

Occupons-nous des autres, des dignes, des fières, des plébéiennes françaises qui, l'homme parti, père, frère, mari, ont voulu garder le cadre de l'existence commune, le modeste logis qu'il avait embrassé de son dernier regard avant que de refermer la porte ; dont le souvenir emplissait désormais la nuit de la tranchée ; et où toutes « ses » petites affaires étaient demeurées bien à leur place en signe d'espoir, en gage de retour. Elles ont voulu aussi conserver l'aspect, la tenue, qu'il leur connaissait, qu'il aimait, dont il était fier — que rien ne soit changé ni autour d'elles, ni sur elles, suprême délicatesse des cœurs aimants.

Alors, elles se sont mises à travailler, soit au dehors, soit chez elles, selon qu'elles étaient libres ou chargées d'enfants. A côté d'œuvres admirables, il y en eut qui le furent moins ; lorsque la philanthropie n'est pas exempte de tout alliage, elle devient la plus honteuse des spéculations. Bien des choses s'éclairciront et se régleront après, quant à l'infinité de certains salaires.

Pour l'instant, bornons-nous à louer ce qui est louable, à prévoir quelles atteintes y pourraient nuire, à tâcher de sauvegarder de toute nouvelle peine les chères créatures qui ont déjà tant pâti.

Je le répète, j'y reviens, j'y insisterai, dans l'espoir d'être entendu par qui-de-droit.

Il n'est pas de tranchées que sous Arras ou dans l'Argonne. Si les combattants sont là-bas, leur cœur est demeuré ici ; leur intrépidité a Sa source ici, dans leur confiance en la solidarité nationale à l'égard de celles qu'en échange de l'offrande d'eux-mêmes, ils ont remises à la garde de l'État. Une femme affamée ici, c'est un soldat découragé là-bas. Est-ce compris ?

Et c'est pour deux cent vingt d'entre nos soldats que je veux décrire une tranchée de Paris, une de celles où l'on œuvre le mieux pour qu'ils soient tranquilles et déchargés de soucis.

C'est rue d'Astorg, au 29 bis, dans les locaux très vastes du tapissier d'art Forest, et gracieusement prêtés par lui. Des murs blancs, d'immenses pièces, de hauts vitrages par lesquels la lumière pénètre à foison, telle est la cage où il n'est pas interdit aux oiseaux de gazouiller. Comme labeur, le plus souvent des chemises de soldats. Comme salaire, de 1 franc à 1 fr. 25. Comme nourriture, à déjeuner : de la soupe, de la viande, des légumes, des confitures, du café ; à cinq heures : un bon petit goûter.

Ce café fit scandale dans le monde de la bienfaisance. Alors que le nécessaire manquait, allait-on donc donner le superflu ? Mais la municipalité du huitième, Philippe Maréchal, son maire, et le docteur Godon, et Gaston Drucker, maires-adjoints, tinrent bon. On avait vu une vieille femme pleurer de joie devant sa tasse pleine, son petit noir retrouvé ! Ah ! mon cher Maréchal, que je vous aime pour ce café-là, ce « superflu » qui est le luxe des beaux élans de fraternité !

Et aussi, pour n'avoir décompté ni « l'aide aux réfugiés », ni le « secours de chômage », afin qu'aucune de ces deux libéralités ne fût une prime à la paresse, afin surtout qu'en vertu d'une combinaison surprenante, la main gauche ne reprît pas ce que la droite avait accordé.

Mais il fallait aussi donner à ces encouragées la sensation d'être utiles on confia tous les jours aux plus habiles couturières d'entre elles, après la classe du soir, les plus grandes fillettes des six écoles de l'arrondissement. Ainsi furent-elles instituées « professeurs ».

Et « nurses ». Chaque jeudi, Chacune amène ses mioches. A tour de rôle, les plus graves, les mieux autorisées, sont promues gardiennes du petit troupeau, le font goûter, le vont promener aux Champs-Élysées. Si vous les rencontrez, elles et leurs ouailles, vous saurez qui elles sont : les bonnes bergères de l'ouvroir-cantine du huitième arrondissement,

Est-ce tout ? Non. Il faut visiter pour comprendre. Une liste d'emplois vacants est tenue à jour, apposée au mur. Elle dit, tacitement, cette liste : « Nous faisons ce que nous pouvons, nous nous excusons de ne pouvoir mieux. Ce n'est ici que la halte du jour d'orage. Voici des offres de travail

mieux rémunéré. Allez, si vous voulez, tâchez d'être plus heureuses... nous serons toujours là. »

Aussi, quelle équipe ! L'autre matin, il fallait fournir, en moins de vingt-quatre heures, une quantité invraisemblable de masques militaires contre les gaz asphyxiants. Le soir tomba, la tâche n'était qu'à moitié accomplie. D'elles-mêmes, elles voulurent passer la nuit et, quand le jour survint, que la dernière aiguille fut remise à la pelote, bien lasses, mais contentes, elles refusèrent tout salaire pour leur veille.

— C'est pour mon père, dit l'une.

— C'est pour mon fils, dit l'autre.

C'était leur façon de reconnaître ce qu'elles ont trouvé là : des égards envers leur fierté, de l'estime pour leur courage, de l'affection pour leur faiblesse... Regardez-les : elles ont toutes le front haut, le regard clair, jeunes ou vieilles, elles sont comme ennoblies dans cette atmosphère de respect et de travail.

Une ombre : toute cette organisation se tient grâce aux commandes de l'intendance militaire. Si, par malheur, celle-ci retirait son appui, que deviendrait-on ? Cinq cents femmes (car j'ai omis de parler de l'ouvrage donné à domicile), cinq cents femmes, rien qu'ici, privées de leur gagne-pain, songez à la répercussion là-bas, à la douleur des hommes et au refrain de la vieille chanson :

Les pleurs font rouiller les armes...

Séverine.

La Guerre Sociale, 7 septembre 1915.

« VISITE AUX CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE »

Le désir de faire un pèlerinage sur les champs de bataille de la Marne me vint à l'esprit dès le lendemain de ces fameuses journées qui illustrèrent le commencement du mois écoulé.

Ma qualité de combattant de 1870-1871 me donnait la vision anticipée des suites d'une bataille ; je savais d'avance que les lieux que j'allais parcourir ne me présenteraient que des aspects de désolation, de ruines et de solitude. Je puis dire que les tableaux qui se sont offerts à mes yeux ne m'ont pas précisément surpris. Les Allemands m'avaient déjà fait connaître ce dont ils étaient capables. J'ai pu seulement constater que les fils n'avaient pas dégénéré, mais qu'ils s'étaient, au contraire, perfectionné dans leur méthode de destruction, de vol et d'assassinat.

C'est le lundi 21 septembre qu'en compagnie de mes collègues de la Municipalité de l'Elysée, MM. le docteur Ph. Maréchal maire, le docteur Godon et Deroste, maires-adjoints, et de deux rédacteurs du Journal et du Petit Parisien, nous prîmes, en auto, la direction de Vincennes pour nous rendre à Coulommiers, notre première étape. Nous étions munis d'un laissez-passer qui nous garantissait la libre circulation sur tout le parcours de notre pèlerinage. Il nous fallut souvent l'exhiber, car tout le long du parcours nous rencontrâmes des postes de soldats dont les sentinelles détachées, il faut le dire à leur louange, faisaient consciencieusement leur devoir.

Par ici, par là, notre attention fut souvent attirée par des compagnies de mobilisés, territoriaux pour la plupart, qui s'entraînaient à la marche sur les routes et dans les champs.

A COULOMMIERS

Il était neuf heures du matin lorsque notre auto stoppa devant l'Hôtel de l'Ours, le seul établissement qui avait ouvert ses portes pour recevoir les rares voyageurs s'aventurant dans ces lieux.

La patronne nous fit visiter l'étage où quelques jours auparavant, des officiers allemands avaient séjourné. Il faut avoir vu ce spectacle avec les yeux pour se faire une idée de la perfection dans le pillage dont ces gens ont fait preuve. Des cambrioleurs de profession n'auraient pas mieux opéré. Pour être complet, je dois ajouter que c'est à la suite d'une crapuleuse orgie que la maison fut mise à sac.

Dans l'une des chambres, le coffre-fort avait été renversé sur un édredon et défoncé à coups de crosse. L'armoire à glace était brisée, une autre armoire à linge était fracturée, le lit démoli, tables et chaises cassées, le linge dispersé aux quatre coins de l'appartement, toute la verrerie et la vaisselle en morceaux, etc. Faut-il ajouter que ces officiers ne quittèrent la place qu'après s'être livrés à des excès répugnants, dont ils sont coutumiers, du reste,

La ville de Coulommiers avait eu à subir pendant deux jours la présence des Allemands. Presque toute la population s'étaient enfuie à leur approche. Quelques otages furent pris. Le procureur de la République devint leur prisonnier. Ils fixèrent à 600.000 francs la contribution de guerre à leur payer. L'arrivée des troupes anglaises mit un terme à ces excès et à ces exigences. Le départ de la soldatesque teutonne dut s'effectuer précipitamment. On ne les revit plus.

En quittant Coulommiers, nous passâmes devant le monument érigé à la mémoire des morts de 1870-1871 que j'avais inauguré solennellement le 18 septembre 1910 avec nos camarades de la 1539^e section et de la région. Je le saluai discrètement.

A LA FERTÉ-GAUCHER

De Coulommiers, par Chailly-en-Brie, nous gagnons la Ferté-Gaucher. Les avant-gardes cyclistes des Allemands y arrivèrent le samedi 6 septembre. La nuit tombait. Un vieillard de quatre-vingts ans, le père Quenescourt, regagnait à pied sa maisonnette, située au hameau voisin, à La Masure.. Il fait signe de la main aux soldats et, trompé par leurs uniformes

gris, les prend pour un détachement de troupes anglaises. « N'avancez pas, leur dit-il, les Allemands sont signalés dans les environs. » On lui donne l'ordre de marcher devant. Il obéit ; en entrant dans la Ferté-Gaucher on le fusille.

Nos troupes avaient fait sauter le pont sur la rivière. Revolver au poing, ils somment les habitants d'aider leurs pontonniers. Une bonne allemande, depuis longtemps au service d'une famille des environs, leur donne des indications et les guide. Par la propriété de M^{me} Delbet, ils franchissent la Marne en consolidant un pont. Le village, à peu près désert, est rapidement occupé. Les boutiques sont pillées, les habitants volés et molestés. Un cultivateur de Lécherolles, M. Tardat, ciquante-cinq ans, et M. Meunier, marchand de bois à la Maison-Dieu, protestent : on les abat.

L'approche de nos troupes les décide à abandonner le village. En se retirant, ils saccagent et précipitent dans la Marne quelques automobiles qu'ils ne pouvaient utiliser. Les chasseurs à pied les font fuir. La jeune servante qui les avait renseignés disparaît ; mais elle reste dans le pays et quelques personnes qui l'ont aperçue récemment nous disent à quel point ils sont inquiets et combien sa présence leur semble inexplicable.

C'est à la Ferté-Gaucher que nous avons rencontré un très grand nombre d'automobiles. et d'autobus en réparation de la Compagnie générale des Omnibus de Paris, Ils étaient eu bien triste état.

BATAILLE D'ESTERNAY-SÉZANNE

Après avoir fait, non sans difficultés, une petite provision d'essence, nous quittons la Ferté-Gaucher, poursuivant notre route vers l'est. Nous approchons du champ de bataille et l'on sent, à la désolation de la campagne environnante, que la lutte dut atteindre sur ce point une effroyable intensité. Ça et là, dans tes champs, les fermes abandonnées ne sont plus que des ruines, aux toits effondrés, aux pans de murs percés d'énormes brèches, noircis par l'incendie et hachés par la mitraille. Le désordre des chaumes piétinés atteste le passage des troupes. Une tristesse infinie nous étreint en traversant Retourne loup. Nous dépassons-Esternay. La plaine est morne. Entre les bois du marquis de La Rochelambert et ceux de Châtillon, la bataille fut terrible. Les Allemands occupaient la route. Sur plusieurs kilomètres, les talus sont dentelés, de trois mètres en trois mètres,

par les entailles des tranchées et des abris en forme de prie-Dieu. Combien s'agenouillèrent là qui ne se sont plus relevés !

Les bas côtés du chemin sont encore jonchés de mille tristes choses : lambeaux d'étoffe, couvre-casques en toile maculés de sang, courroies brisées, boîtes éventrées ayant contenu des cartouches, objets de pansement, culots d'obus et chargeurs traînent à terre, souillés par la boue. Et puis, dominant tout le reste par le nombre, tout le long des tranchées, des centaines et des centaines de bouteilles vides !...

Deux paysans sont là. Ils regardent la plaine déserte. Ils ont été les témoins involontaires des combats qui se sont livrés près de leur ferme. Ils ne peuvent s'éloigner de ces champs où plane encore la grande ombre de la mort. Ils errent hébétés, semblant vivre dans un rêve, indifférents à ce qui se passe autour d'eux, impuissants à raconter ce qu'ils ont vu, incapables d'exprimer les sensations du spectacle infernal et chaotique déroulé sous leurs yeux. Ils ont aidé ensuite à ensevelir ceux des nôtres qui sont tombés là et ils nous montrent silencieusement du doigt les nombreux monticules de terre fraîchement remuée où les ennemis, hâtivement, entassèrent les leurs par centaines.

Dans le cloaque des champs piétinés, nous avançons à travers les tombes. Les taches blanches de la chaux vive répandue de place en place les signalent. Une modeste croix faite d'un bout de branche clouée en travers d'une perche permet de les repérer. Des monticules plus petits attestent qu'ils ensevelirent à part leurs officiers. Une de ces tranchées, plus longue que les autres, nous retint quelques instants.

Plus de quatre cents ennemis y furent jetés pêle-mêle.

L'attaque furieuse de nos troupes ne leur permit point de terminer la funèbre tâche. Déjà leur déroute commençait. Ils partirent dans une fuite éperdue, abandonnant leurs morts à demi enfouis. Hier encore un cadavre était en partie visible. Un tapis de selle en velours écarlate avait été jeté sur le ventre bleui et ballonné. Le reste du corps était recouvert d'une légère couche de terre. Des émanations putrides se mêlaient aux senteurs de l'automne.

Nous emportâmes quelques obus, des balles allemandes et françaises, des fragments d'objet d'équipement, etc., etc.

A SÉZANNE

Il était près d'une heure lorsque nous quittâmes le charnier pour atteindre Sézanne, occupé par nos troupes et animé par le passage incessant des camions automobiles et des convois d'aéroplanes. Les habitants, qui avaient en majeure partie abandonné la ville, n'étaient pas encore revenus. Un hôtel (l'Hôtel de France) nous offrit l'hospitalité.

Un jeune lieutenant-colonel de l'armée anglaise, officier de liaison entre l'armée du général French et celle du général Joffre, venait d'arriver. Il s'entretint longuement avec un colonel de dragons français et nous apprîmes avec satisfaction que la situation des armées alliées était excellente.

AU CHATEAU DE MONDEMENT

« Allez voir le château de Mondement », nous conseilla le colonel,
« vous y verrez les effets de notre 75. »

Le castel est sur une hauteur qui domine les marais de Saint-Gond, à 10 kilomètres environ au nord de Sézanne. C'est une vieille gentilhommière, d'allure assez pittoresque, composée d'un bâtiment central et de deux ailes en retour, flanquées de tours. La propriété est entourée d'une haute grille, sur parapets, avec fossés remplis d'eau verte. En face, une jolie avenue, plantée de gros arbres, se dirigeant vers la forêt.

L'état-major allemand s'était installé dans ce château ; il a dû y festoyer joyeusement, à en juger d'après les centaines de bouteilles de Champagne, dispersées dans la cour d'honneur. Il fut surpris par nos troupes. Une de nos batteries ouvrit le feu sur le château. La grande beuverie des officiers fut interrompue et la ripaille finit tristement.

L'avalanche d'obus qui s'abattit sur eux les obligea à prendre la fuite.

Leur déroute était prochaine.

Quelques heures plus tard, un groupe de nos batteries s'installa aux abords du château et, dominant toute la vallée, fit pleuvoir une grêle de projectiles sur les régiments de la garde, embourbés dans les marais de Saint-Gond.

A CHAMPAUBERT ET MONTMIRAIL

De Sézanne, nous cheminons par la route départementale et nous arrivons à Champaubert vers quatre heures du soir. Sur tout le parcours, on voit les

traces du passage des troupes allemandes, maisons démolies, brûlées, arbres brisés par les obus, débris de matériel de guerre, d'effets d'équipement, etc. Tout cela sent la retraite de l'ennemi.

Nous arrivons au carrefour de la colonne commémorative de 1814. Elle est entourée d'une série de canons et porte la date du célèbre combat de Champaubert. La brave femme, qui depuis deux jours était revenue à son domicile situé en face du monument, nous invite à visiter sa maison, que les hordes germaniques ont pillée des caves au grenier et dans laquelle, comme à Coulommiers et ailleurs, elles ont tout saccagé. Elle nous montre aussi la maison en face de la sienne où l'état-major allemand a séjourné pendant cinq jours.

Nous étions bien tentés de continuer notre route sur Epernay, mais sachant d'avance que cette ville se trouvait alors dans le rayon des opérations militaires, il nous était défendu de nous y rendre. Nous prîmes donc à gauche en suivant la direction de Montmirail, où nous arrivâmes vers cinq heures et demie du soir.

Nous fîmes une courte halte devant la colonne de Montmirail, qui se dresse fièrement en face des plaines où fut pourchassé l'ennemi hier, comme il y a cent ans et qui est restée intacte comme celle de Champaubert.

Le général Franchet d'Esperey, commandant une de nos armées de la Marne, a adressé un magnifique ordre du jour à ses troupes en passant dans ces parages. C'est l'appel vibrant d'un chef à des soldats dignes de lui. Les premiers mots, à eux seuls, sont une évocation de gloire :

« Sur les mémorables champs de bataille de Champaubert, de Vau-champ et de Montmirail qui, il y a un siècle, furent témoins des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher, notre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands. »

Quel cœur de Français ne vibrerait à ces beaux accents où passe l'âme de la Patrie ? C'est un singulier retour du destin que ce heurt formidable de deux races ennemies dans les champs illustrés déjà par leur combat suprême !

Là, dans ces plaines où le passant, hier, regardait tristement les humbles colonnes qui gardent la mémoire des grandes choses du passé, se dresseront désormais dans le proche avenir les monuments d'un drame sans égal. Mais quel contraste imprévu ! Des victoires françaises comme il y a cent ans,

mais non plus des « victoires blessées à mort ». Celles d'hier sont exubérantes de vie. Elles ne marquent pas d'une stèle glorieuse la route funèbre de la Patrie ; elles ouvrent, d'un coup décisif, le chemin qui la mène à l'entière délivrance !

La nuit commençant à tomber, nous dûmes songer au retour. Nous nous dirigeâmes donc, à grande vitesse, à la Ferté-sous-Jouarre et, de là, à Meaux, où nous arrivâmes vers neuf heures du soir. Nous y fîmes halte, pour faire un court repas, dans le seul hôtel qui fut ouvert à cette heure avancée pour les circonstances. Nous y rencontrâmes plusieurs officiers français et anglais, un groupe d'aviateurs et quelques réfugiés de Reims.

Avant de quitter Paris, nous avons emporté quantité de journaux et une provision de paquets de tabac, de cigarettes et de boîtes d'allumettes, pensant bien trouver des amateurs sur notre chemin. Ils ne manquaient pas, en effet, et nous eûmes ainsi la satisfaction de procurer quelques moments de plaisir à un bon nombre de nos braves soldats.

Nous continuâmes notre route par Lagny et rentrâmes à Paris par la porte de Pantin fortement impressionnés de la journée que nous venions de passer dans la région où s'est déroulé le grand drame militaire qui portera dans l'histoire le nom de « Bataille de la Marne ».

J. Sansbœuf.

(Le Vétéran, 5 octobre 1914.)

1 Voir à l'Appendice.

2 L'Aide morale, dont le titre dit assez le but, fut créée dès le début de la guerre par un groupe de philanthropes, hommes et femmes, qui se proposèrent de dissiper ou d'atténuer les angoisses qui étreignaient tous les cœurs. L'œuvre organisa des réunions qui se tinrent, le dimanche, dans les mairies de Paris. La première réunion dans le VIII^e arrondissement eut lieu le 3 janvier 1915, au Ministère de l'Intérieur.

3 M. le capitaine Billecard.

4 Voir à l'Appendice.

5 Voir à l'Appendice.

6 M. Forest, le grand tapissier-décorateur, avait mis gracieusement à la disposition de la Municipalité du VIII^e arrondissement ses vastes ateliers de la rue d'Astorg pour y installer l'ouvroir-cantine (Voir à l'Appendice).

7 L'Hôpital Garibaldi fut installé et fonctionna à l'Hôtel Carlton, Avenue des Champs-Élysées.

8 Nom primitif des masques contre les gaz asphyxiants.

9 Ce cri fameux, on l'a su depuis, fut lancé par l'adjudant, aujourd'hui lieutenant Péricard.

10 Assistèrent à cette réception : M. Sansbœuf, M. le docteur Godon et M. Gaston Drucker, maires-adjoints ; MM. Bouché, Cahen, Diehl, Dufresne, Lorenza, administrateurs du Bureau de Bienfaisance.

11 Voir à l'Appendice.

12 , L'œuvre avait versé, en juillet 1916, près de 150.000 francs de salaires ; elle occupa plus tard jusqu'à 2.000 ouvrières.

13 26 avril 1796.

14 11 juin 1796.

15 4 février 1797.

16 Voir à l'Appendice.

17 Voir à l'Appendice.

18 La dépense se montait à 80 francs pour chaque élève envoyé en colonie.

19 Voir à l'Appendice.

20 Voir à l'Appendice.

21 La population du VIII^e arrondissement comptait au recensement de 1911, 100.462 habitants : le nombre des tués s'est élevé à 3.012 ; celui des disparus à 1187.

22 Présidente : Madame Lagarrigue ; Secrétaire générale, Directrice de l'Ouvroir. Mademoiselle B. Moreau.

*Docteur Philippe Maréchal,... Un
arrondissement de Paris pendant la guerre.
Avant-propos de M. Raymond Poincaré*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64818703>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

quée d'un caractère tout spécial. Nous nous consolons d'un peu de déception éprouvée, d'une perte d'argent, nous ne nous consolons pas aisément d'avoir perdu ceux que nous ne reverrons plus jamais ou de sentir que tant des nôtres courent à chaque instant de terribles dangers sur le front ou de savoir qu'ils sont exposés en pays ennemis aux plus durs traitements.

Mais c'est un suicide moral que de se laisser aller à un découragement sans espoir. Alors même que nous serions convaincus que toute joie doit désormais nous être refusée, nous savons aussi que nous avons, comme je l'ai déjà dit, bien des devoirs à remplir envers la patrie, envers nos semblables, envers l'humanité.

Il y a de la grandeur à supporter le mal avec sérénité et de servir d'exemple aux autres : cette aide que vous venez chercher ici, vous pouvez la répandre autour de vous et contribuer à relever le moral de ceux qui fléchissent sous les coups du sort.

Entre tous mes souvenirs de l'antiquité, j'ai toujours conservé une émouvante impression d'une anecdote de l'histoire romaine.

Cornélie, l'illustre mère des deux Gracques, était la fille du grand Scipion l'Africain. Restée veuve de bonne heure, elle éleva ses enfants avec toute la tendresse d'une mère, mais aussi avec toute la fermeté d'un homme. Elle adorait ceux qu'elle appelait avec fierté les fruits de ses entrailles et tout le monde savait qu'un jour où l'une de ses amies déployait devant elle avec complaisance ses bijoux d'or et ses diamants, elle lui répondit en montrant ses deux fils encore enfants, Tibérius et Caius :

— Mes bijoux à moi, les voilà !

Plus tard, ces jeunes gens furent élus à de hautes fonctions dont ils ne se servirent que pour améliorer le sort des milliers de citoyens qui croussaient à Rome dans la misère. L'aristocratie se sentit atteinte dans ce qu'elle regardait comme ses privilèges.

[Retour](#)

plus sacrés : cette transformation devait avoir lieu à ses dépens, il reste en toute justice. Il s'ensuivit une guerre civile ; l'aristocratie triompha, la plèbe fut domptée, les deux frères périrent, victimes de leur dévouement à la cause populaire.

La mère, frappée au cœur d'une douleur immense, vécut longtemps encore. Elle recevait chez elle les personnages les plus considérables. Elle parlait de ses deux fils, mais avec une apparente tranquillité d'âme, comme s'il était question de héros très anciens. En racontant les exploits de son père, Scipion l'Africain, vainqueur et destructeur de Carthage, cette mortelle ennemie, elle ajoutait : « Et les petits-fils de ce grand homme étaient mes enfants. Les deux sont morts d'une mort glorieuse pour avoir beaucoup aimé le peuple. Leurs cendres ont été jetées au vent, mais ils ont laissé dans mon cœur, comme dans tous les cœurs épris de justice, des tombes qu'ils méritent. »

La mère des Gracques nous donne à tous un grand exemple ; elle nous apporte aussi une aide morale par le courage avec lequel elle supporta sa peine durant de longues années et par la puissance qu'elle montra sur elle-même.

C'est en vain que nous nous étudierons à remonter vos âmes, même en charmant vos loisirs, si vous ne vous prêtez pas au remède que nous vous apportons. Et nous aurions presque perdu notre temps et notre peine, si, par la maîtrise de vous-mêmes, vous ne répandiez pas autour de vous l'idée mère de notre œuvre en rendant aux autres ce que vous avez reçu de nous.

Il n'est pas bien difficile de grouper autour de vous quelques amis isolés et de tromper votre douleur ou votre ennui par des réunions amicales. Et puis, n'avez-vous pas la lecture pour remonter vos heures de liberté ? Les bibliothèques vous offrent à profusion de beaux et bons livres qui vous distrairont et qui vous instruiront.

[Retour](#)